



FONDO PIZZOFALCONE



REALE O

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

11



Palchetto

Num.º d'ordine

NAZIONALE

B. Prov.

XI

1

NAPOLI

BIBLIOTECA

VITTORIO EM. III

B. B. B. B.

XI

1-10

OF

117.

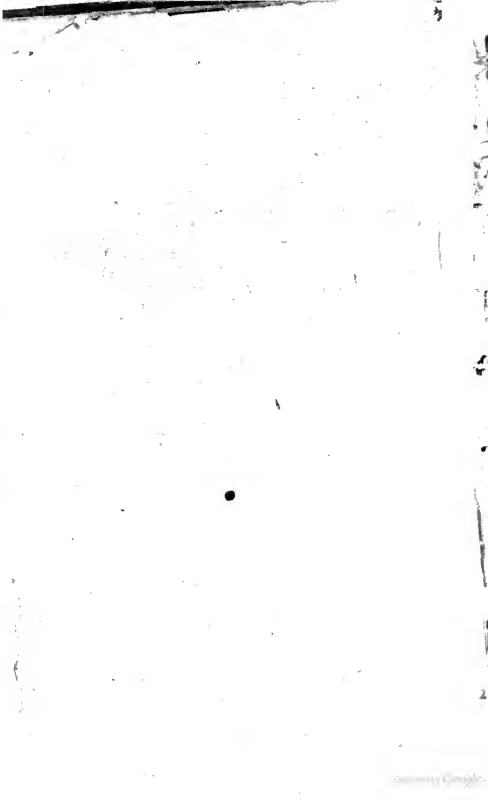
3

18-24



MÉMOIRES DE SULLY.

TOME PREMIER.



845490

MÉMOIRES DE MAXIMILIEN DE BÉTHUNE, DUC DE SULLY,

Principal Ministre d'Henri le Grand,

Mis en ordre, avec des Remarques,

PAR MR. L. D. L. D. L.

NOUVELLE ÉDITION, revue, corrigée, &
augmentée; avec des Observations sur les Remarques jointes aux dits Mémoires, l'Esprit de Sully & celui d'Henri IV.

TOME PREMIER.



A L I È G E,

Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire, à la
Croix d'or, sur le Pont-d'Isle.

M. DCC. LXXXVIII.





PRÉFACE.



Es Mémoires de Sully ont toujours été mis au rang des meilleurs livres que nous ayons. Cette vérité, établie, depuis long-temps, par le jugement de tous nos bons critiques, & de tous les amateurs de la littérature, me dispensera d'entrer, ici, dans une discussion, inutile, pour ceux qui connoissent ces mémoires.

A l'égard de ceux qui ne les ont jamais lus, il suffit, pour leur en donner une idée, de dire qu'ils comprennent l'histoire de ce qui s'est passé, depuis la paix de 1570, jusqu'aux premières années de Louis XIII, c'est-à-dire, l'espace de plus de quarante années, d'un temps qui a fourni la plus abondante matière aux historiens de notre monarchie, & qu'ils traitent du règne, ou, pour mieux dire, de la vie

presqu'entière de Henri le Grand. Ils supposent, à la vérité, quelque connoissance des troubles précédens, qui n'y sont touchés que par occasion : Mais aussi, ils en exposent toute la suite dans le plus grand détail. Les évènements y sont aussi variés, qu'ils sont nombreux : Guerres étrangères & civiles, intérêts de politique & de religion, coups d'état éclatans, dénouemens imprévus, efforts de l'ambition, ruses de la politique, ambassades, négociations ; tout cela s'y trouve, & n'en fait encore qu'une partie.

Les mémoires de Sully tirent un autre prix, peut-être, encore plus grand, d'une infinité de récits plus particuliers, qui ne sont pas du ressort d'une histoire ; c'est l'avantage propre aux mémoires. Ils souffrent la multiplicité des sujets, & toute la variété des incidens qu'on y veut faire entrer : Et, d'ailleurs, ils ne sont point assujettis au joug que la nécessité impose à l'histoire, de ne rien omettre de ces choses trop générales, dont on sent soi-même tout le dégoût, en les écrivant.

Veut-on bien faire connoître un

prince, dont on va parler ? Il faut que le tableau de sa vie privée soit, sans cesse, mis en regard avec celui de sa vie publique. Il faut le montrer, au milieu de ses courtisans, avec ses domestiques, dans les momens où il s'observe le moins ; établir son caractère, par ses lettres & ses discours. Les passions se peignent mieux, elles-mêmes, par une simple parole rapportée d'original, que par tout l'art que peut employer l'historien. Or, les mémoires de Sully remplissent si parfaitement cette idée, par rapport à celui qui en est le sujet principal, que ce n'est qu'après les avoir lus, que l'on connoît véritablement Henri IV. Ce qu'ils nous représentent de ce grand prince, dans la bonne, comme dans la mauvaise fortune, envisagé comme particulier, ou, comme roi, comme guerrier, ou comme politique, enfin, comme époux, père, ami, &c., est marqué à des traits si sensibles, qu'on ne peut s'empêcher de s'intéresser aux particularités de sa vie, même les plus indifférentes. Je n'en excepte, tout au plus, que certains détails militaires, peut-être, un peu trop fré-

quens, au commencement de l'ouvrage, & quelques autres, en petit nombre, d'un moindre agrément, quoique, d'ailleurs, ces détails y soient toujours liés avec les affaires publiques, & diversifiés, comme tout le reste, par le rôle qu'y joue M. le duc de Sully.

Il en est, pour ainsi dire, le second auteur, & cette double action ne rompt point l'unité d'intérêt, s'il est permis de se servir, ici, de cette expression, parce que ce ministre n'y dit presque rien sur lui-même, qui ne se rapporte, ou à l'état, ou à la personne de son maître. On verra, sans doute, avec plaisir, le jugement qu'on en a porté, dès le temps où ces mémoires ont commencé à voir le jour : L'auteur d'un ancien discours, qui se trouve dans les manuscrits de la bibliothèque du roi, va nous en instruire. « Voici, certainement, dit-il, « l'une des plus belles images de « la prudence & fidélité humaines, « que cette reddition de comptes, « laissée au public par M. le duc de « Sully, dans ces deux volumes, touchant la qualité des conseils, & le

» nombre des grands services qu'il
 » a rendus à son roi & à son bien-
 » faicteur, soit pour la gloire parti-
 » culière de sa personne, soit pour la
 » prospérité de son état. Et, de vrai,
 » ce sont deux choses, qui se suivent,
 » voire qui se côtoient & s'entre-re-
 » gardent, ici, perpétuellement, que
 » la fortune de Henri le Grand, la
 » vertu de son grand ministre. Cetui-
 » ci sert & oblige envers l'autre dans
 » cet ouvrage, de toutes les façons
 » dont un grand prince peut être servi
 » & obligé par un sien sujet, de sa
 » main, de son courage, de son épée,
 » voire de son sang & de ses plaies,
 » aux occasions de valeur & discrétion,
 » mais en celles, particulière-
 » ment, de conseil & de cabinet; du
 » plus grand sens & de la clairvoyance
 » la plus pénétrante, du défintéresse-
 » ment le plus rare & de la sincérité
 » la plus exquise, que les histoires,
 » nôtres & étrangères, aient jamais
 » connues.

Il est assez naturel qu'on s'attende
 de voir de grands capitaines, de pro-
 fonds politiques, d'habiles ministres,
 sous le règne d'un prince tel que

Henri IV. Ce qui doit surprendre, est de trouver, dans une même personne, ce guerrier, ce politique, ce sage administrateur, cet ami sûr & sévère, autant qu'intime confident & favori de son maître; mais, ce qui doit paroître encore plus singulier, c'est de voir, dans un ouvrage où les actions de deux hommes si rares sont rassemblées après leur mort, un grand roi, réduit à conquérir son propre royaume, s'occuper, avec un ministre, non moins grand dans son ordre, des moyens de faire réussir une pareille entreprise; travailler, ensuite, de concert, à rendre ce même royaume, non seulement, paisible, mais florissant, régler les finances, fonder le commerce, établir la police, enfin, ramener l'ordre dans toutes les parties du gouvernement.

Le plan de cet ouvrage embrasse donc deux vies illustres, qui s'accompagnent, s'éclaircissent & s'embellissent, mutuellement; celle d'un roi, & celle d'un ministre son confident, à peu près de même âge, conduites, depuis l'enfance de l'un & de l'autre, jusqu'à la mort du premier, & au

temps où le second se vit éloigner du maniement des affaires publiques.

Ajoutons , que les mémoires de Sully sont , encore , recommandables par des principes d'une excellente morale , par des maximes civiles & politiques , puisées dans le vrai , par une infinité de vues , de projets & de réglemens , presque en tout genre , dont ils sont remplis. » Lui seul , dit le » même auteur contemporain , parlant » du duc de Sully , certainement , just- » qu'aujourd'hui , a découvert la jonc- » tion de deux choses au gouverne- » ment des états , que nos pères n'a- » voient pu , non seulement , accorder , » mais s'imaginer compatibles ensem- » ble ; l'accroissement des deniers aux » coffres du roi , avec la décharge & » le soulagement de son peuple. Qui » veut voir l'idée du sujet utile & de » l'incorruptible ministre d'état ; il faut » qu'il la vienne voir dedans ce ta- » bleau. L'économique s'y trouve en » son jour , la politique en tous les » usages , c'est-à-dire , l'art de régner » & faire régner ; la science de régner » comme homme , & celle de régner » comme roi. La morale y a épuisé ses

» plus belles instructions & plus riches
» exemples; & tout cela, soutenu &
» paré de la connoissance de toutes les
» choses, depuis les plus élevées jus-
» qu'aux mécaniques.

Encore une fois, je ne vois pas que la plus sévère critique se soit encore, aujourd'hui, beaucoup éloignée de ce sentiment. On n'a qu'à consulter M. l'Abbé le Laboureur, dans ses additions aux Mémoires de Castelnau, tom. 2, liv. 2, pag. 187, le père le Long, & une infinité d'écrivains modernes. Car, qui est-ce qui ne cite pas, avec éloges, les mémoires de Sully, comme le premier livre politique qui nous ait ouvert les yeux sur le véritable degré de la puissance de ce royaume? On y aperçoit le germe de la plus grande partie de ce qu'ont fait les Richelieu, les Mazarin, les Colbert. On les regarde, enfin, comme la meilleure école de l'art de gouverner.

Je n'en dirai pas davantage sur ce sujet, pour passer à une seconde considération, que je ne puis, ni ne dois dissimuler. C'est que le plaisir que fait un livre d'un aussi grand prix, est ac-

compagné d'une fatigue , qui rend les mémoires de Sully un ornement des bibliothèques , inutiles pour la plupart de ceux qui aiment la lecture ; ce qu'on ne sauroit imputer , qu'à des défauts essentiels d'ordre & de style.

En effet , les matières y sont dans la plus grande confusion. Ceux qui les ont rédigées , se proposent de nous y entretenir de détails militaires , politiques & domestiques ; mais ils ne savent ni les séparer , ni les rapprocher à propos. L'éclaircissement d'un fait , les dépendances d'un récit , se trouveront , quelquefois , plusieurs centaines de pages après. Du commencement du premier volume , il faut , souvent , aller les chercher à la fin du suivant. Les lettres de Henri IV , qui devroient être insérées dans la narration , ou sont entassées & mises à part , ou interrompent le fil d'un discours auquel , fort souvent , aucune d'elles n'a rapport. Les maximes morales & politiques y sont reléguées dans un endroit écarté , où l'on a bien de la peine à les découvrir : Elles n'ont l'air que d'un bordereau. Il n'étoit pas

besoin que ces compilateurs s'annon-
çassent pour des commis de bureau.

Quant à la diction, on ne dira rien
de trop, en avançant que, presque
tous les défauts de style se trouvent
réunis dans celui-ci. Il est toujours
diffus, souvent obscur, soit par la
longueur énorme des phrases, soit par
le peu de justesse de l'expression; quel-
quefois, bas & rampant, &, quel-
quefois, ridiculement enflé.

Il semble que ces deux considéra-
tions générales, sur le caractère des
mémoires de Sully, auroient dû faire
naître, à quelqu'un de nos bons écri-
vains, la pensée de travailler à les
rendre aussi agréables qu'ils sont utiles
& intéressans; d'autant plus, que ce
qu'ils ont de bon, vient du fond même
des choses, &, ce qu'ils ont de mau-
vais, de la forme sous laquelle ces
choses y sont présentées. On con-
vient, en effet, qu'ils doivent être
exceptés de ce petit nombre d'anciens
livres françois, auxquels on ne fau-
roit toucher, sans les gâter. Mais,
ce qui aura, sans doute, détourné de
cette entreprise, ce sont les risques,
auxquels elle exposoit de la part des

critiques un peu trop difficiles; &, j'avoue que, pour oser franchir ce pas, j'ai eu besoin que mon original m'inspirât cette complaisance intérieure qui prévient le cœur, aussi bien que l'esprit, en faveur d'un ouvrage, & dont l'effet est de nous aveugler sur tous les obstacles. Car, enfin, pour accommoder à notre goût les ouvrages tels que celui-ci, il faut, sans s'écarter de l'obligation où est un traducteur, de rendre, exactement, le sens de son original, se donner presque toute la liberté dont jouit un compositeur, puisqu'il s'agit, tout à la fois, de traduire, d'abrégier, de transposer, de rédiger, &c.

Une correction, purement grammaticale, qui se seroit bornée à changer, dans les Mémoires de Sully, les expressions absolument mauvaises, & à supprimer celles qui sont visiblement superflues, n'auroit point suffi pour remédier au défaut qu'on y remarque dans le style. Il n'eût été guère plus possible, sans détruire le texte, de sauver l'autre inconvénient, qui naît de la confusion des matières, si l'on s'étoit contenté de rapprocher

les faits dispersés, & d'arranger ceux qui sont déplacés. Il n'y a point de tentatives que je n'aye faites, pour n'être point obligé d'en venir jusqu'à décomposer, pour ainsi dire, l'ouvrage, & le refondre en entier; mais, j'ai jugé, à la fin, que l'exécution de tout autre projet seroit impossible. Je suis demeuré convaincu qu'un style aussi vicieux, que l'est celui de ces Mémoires, ne méritoit, en aucune manière, d'être traité avec les mêmes égards que Comines, Montagne & Amyot; que les seuls changemens généraux, dont on convient qu'il ne peut se passer, le rendroient déjà si différent de lui-même, qu'il y a peu de danger à pousser cette différence beaucoup plus loin: Que ces mêmes changemens, exigeant, d'ailleurs, des liaisons & des transitions, qui ne peuvent se faire sans des additions considérables d'un autre style, c'eût été s'exposer à laisser apercevoir, au milieu de tout cet antique, je ne fais combien de nuances de neuf, qui produiroient un contraste désagréable; qu'il s'agissoit, de plus, de purger l'original, je ne dis pas, simplement,

de quantité d'expressions, mais d'idées très-peu naturelles; ne fût-ce que le titre même, ridiculement singulier, *Économies Royales, & Servitudes Loyales* : Qu'il ne falloit pas moins qu'une liberté pareille à celle que j'ai prise, pour faire une plus juste distribution des matières & des temps. Enfin, que cette liberté pouvoit s'allier avec l'obligation de rapporter d'original, tout ce qui, dans les Mémoires de Sully, perdrait à être mis dans un langage plus nouveau.

Rien, surtout, ne m'a paru si indispensable, que de ne pas laisser la parole à des secrétaires, qui ne savent que louer & flatter. Quoi de plus fastidieux, que de les voir, à chaque ligne, apostropher leur maître, pour l'avertir qu'ils lui rappellent ce qui lui est arrivé, en convenant qu'il en est bien mieux instruit qu'eux ? Cette apostrophe continuelle ne fait, de tout le livre, qu'une espèce de longue épître dédicatoire. Combien cette seule correction ne devoit-elle pas apporter de changement dans tout le corps de l'ouvrage ?

J'ajouterai, que la narration, qui,

dans le style historique, admet, uniquement, la troisième personne, ne pouvoit, ici, avoir lieu : C'est ce que je n'ai pas tardé à sentir, dès que j'ai voulu y avoir recours. Au lieu d'un seul acteur principal, les mémoires de Sully, comme je l'ai déjà dit, en offrent deux, dont les rôles se mêlent, continuellement, dans le récit, où ils paroissent, presque toujours, à la fois, parlant entr'eux, ou bien, avec d'autres interlocuteurs. Le pronom *il, lui*, qui, dans la narration, supplée si commodément au nom-propre, pouvant, alors, tomber sur l'un, comme sur l'autre, il en résulte une obscurité, qu'on ne peut sauver, que par l'inconvénient aussi grand, des redites & des circonlocutions. Si, pour lever cette difficulté, que tout le monde sentira, on eût intitulé l'ouvrage, *Mémoires pour servir à l'Histoire de Henri IV*, & qu'on se fût retranché au personnage seul de ce prince, c'étoit enlever, tout d'un coup, une moitié des mémoires, & une moitié, qui n'est, peut-être, pas la moins intéressante : Car, on trouve, par-tout, la vie & les actions de

Henri le Grand, au lieu que celles de M. le duc de Sully ne se rencontrent guère, que dans ce livre. Il convenoit encore moins, de s'y borner à raconter les évènements, qui regardent particulièrement ce ministre.

Il ne restoit donc qu'un seul parti à prendre ; c'étoit de faire parler Sully lui-même. J'ai cédé, sans répugnance, à une nécessité, qui devoit être la source d'un nouvel agrément. Rien, en effet, plus capable de répandre, dans la narration, cet intérêt vif & pressant, qui remue si bien notre cœur, que d'introduire le principal acteur d'une intrigue, nous entretenant lui-même de la part qu'il y a eue : Et quel acteur encore ! si l'on pouvoit parvenir à le faire parler, comme on le figure que parleroit, aujourd'hui, un tel ministre, qui fut également chéri de son maître, & respecté de tous les ordres du Royaume.

Ce motif seul devoit me faire obtenir du public l'indulgence que je lui demande, pour la seule véritable licence que j'aye prise ; s'il trouvoit, d'ailleurs, que j'eusse satisfait à ce qu'elle m'impose. Mais, comme je

n'ose m'en flatter, je fonde ma justification sur une preuve de fait ; c'est que, dans la plus exacte vérité, M. le duc de Sully est, lui-même, l'auteur des mémoires qui portent son nom, puisque les pièces originales qui les composent, sont de lui, & que ses secrétaires n'ont fait autre chose, que les coudre ensemble : Ce qui s'aperçoit facilement, en certains endroits, où la plume du ministre, ayant été arrêtée, soit par le secret, soit par quelque autre considération aussi forte, on le voit frustrer l'attente du lecteur, sur des faits, dont il est clair que, par eux-mêmes, ils n'ont pas eu la moindre connoissance. C'est donc moins un vol, que je leur fais, qu'une juste restitution que je dois à leur maître. J'en ai, pour garans, tous nos écrivains, qui montrent assez, lorsqu'ils citent les mémoires de Sully, qu'ils croient bien ne s'appuyer que de l'autorité seule de ce grand homme d'état. Le doute du seul Vitorio Siri, à cet égard, est bien foible, contre tant d'autorités.

Mémoir. Rec.
vol. 1. pag.
29.

Je ne regarde point cette discussion critique, comme assez importante, ou

P R É F A C E. xxj

assez amusante, pour transcrire des pages entières de nos mémoires, qui établiroient cette vérité, par les paroles de Henri IV, de M. de Sully, & de ses secrétaires eux-mêmes. On peut, si on le juge à propos, consulter les endroits que j'indique, ici, en marge *. Je me contenterai d'ajouter une conjecture, que je soumets aux lumières des Lecteurs.

Les mémoires de Sully se sont formés, premièrement, des remarques que M. de Rosny commença, dès sa plus grande jeunesse, à faire, sur les évènements de son temps, soit généraux, soit particuliers, au prince son maître, & à lui-même : Ensuite, de ce qu'il y joignit, à la prière de ce même prince, qui fut distinguer, de bonne heure, le prix d'un homme de ce caractère. M. de Rosny ne prétendit pas, sans doute, en faire un ouvrage bien suivi, encore moins, un corps d'histoire ; mais, seulement, un recueil de pièces sur plusieurs des évènements de son temps, qu'il augmenta de ses propres réflexions sur le gouvernement. Le mot de Journal, qui y est employé quelque part, ne doit donc

*Épître des
1 & 3 T.*

--- 2 tom.

p. 407, 409,

410, 434,

435, 440,

448. — 3. L.

p. 82, 83,

294, 385,

&c.

Tom. 2, p.

440.

Tom. 2,

p. 448.

Tom. 3, p.

85, 385.

pas être pris à la rigueur. Des mémoires, par pièces, ainsi détachées, n'étoient pas une chose absolument nouvelle en ce temps-là. Il se peut bien faire, aussi, que M. de Rosny eût, alors, pour objet de se préparer des matériaux pour des mémoires plus complets, qu'il aime mieux, dans la suite, faire paroître sous le nom de ses secrétaires, que sous le sien.

*Epl. Limin.
du 3 T. T. 2,
p. 410.*

Ces registres, si bien reliés, dont il est encore fait mention, auroient été remis à quatre de ses secrétaires, deux desquels composèrent, d'abord, les deux premiers tomes, tels que nous les avons, aujourd'hui. Les deux autres secrétaires, qui sont ceux que M. de Sully prit à son service, au temps de sa retraite, travaillèrent, en même temps, au premier des deux tomes suivans, qui comprend un espace de cinq années, depuis 1605, jusqu'à la mort de Henri IV. Et, croyant leur travail imparfait, s'ils n'y en ajoutoient un second, comme avoient fait leurs confrères, ils se mirent à refeuilleter tous les papiers du duc de Sully, & vinrent à bout de leur entreprise. Mais, j'avertis qu'il

*Epl. Limin.
Ibid.*

ne faut pas tout à fait les en croire sur le lieu de l'impression des mémoires de Sully ; ils n'ont cherché , à cet égard , qu'à faire prendre le change au public , par l'intérêt qu'ils avoient , que cet ouvrage ne parût pas imprimé dans le Royaume. Guy-Patin , le père le Long , M. l'abbé Lenglet , & beaucoup d'autres , sont persuadés que les deux premiers tomes furent imprimés au château de Sully même ; & , pour les deux derniers , c'est aussi un fait connu , qu'ils n'ont paru , que lorsqu'ils furent imprimés , à Paris , en 1662 , par les soins de M. l'abbé le Laboureur.

Il est parlé , dans les mémoires de Mademoiselle , de certaines lettres , & autres originaux , en fort grand nombre , que le comte de Béthune gardoit précieusement , qu'il monstroît , comme une rareté , aux curieux qui alloient le voir. On pourroit croire que c'étoit , du moins en partie , les minutes des écrits du duc de Sully ; mais , de ce qu'il ne s'est trouvé aucunes de ces pièces dans le recueil immense de manuscrits , dont M. le comte de Béthune fit présent au feu

roi, en 1664, il faut conclure, que toutes ces minutes périrent, ayant été regardées comme inutiles, après la composition des mémoires de Sully. Cependant, je tiens aux compilateurs si peu de compte de leur travail, que je souhaiterois, de bon cœur, n'avoir eu, comme eux, que ces seuls originaux. Ce qu'ils y ont mis du leur, n'y ajoute rien d'essentiel, & ne sert qu'à cacher le véritable ouvrage de M. de Sully, qui, en beaucoup d'endroits, ne sauroit plus être distingué, ni séparé du leur; parce qu'ils n'ont pas voulu se borner à ranger ces pièces originales, suivant l'ordre des temps, qui est tout ce qu'ils pouvoient faire de mieux.

Je ne fais, même, s'il n'y auroit pas lieu de les soupçonner d'avoir supprimé des morceaux assez importans. Du moins, peut-on, sans témérité, les accuser de nous avoir fait perdre le *Traité de la guerre*, le *Maréchal-de-Camp*, les *Instructions de milice & police*, & quelques autres ouvrages du duc de Sully, qui ont, certainement, existé. On les cherche, inutilement, dans le cabinet de M. le duc de Sully d'aujourd'hui,

jourd'hui, malgré les soins que ce sei-
 gneur, connu par son goût pour les
 belles-lettres, &, en particulier, pour
 les antiquités, a pris d'y rassembler
 tout ce qu'il a pu recouvrer de monu-
 mens, si glorieux à son illustre maison.
 Ce ne sont, pour la plupart, que des
 états, mémoires, &c., qui ont rap-
 port aux différentes charges de Maxi-
 milien, duc de Sully, & dont la sub-
 stance se retrouve, d'ailleurs, dans
 nos mémoires. Les seules pièces ma-
 nuscrites de ce cabinet, qui pourroient
 intéresser la curiosité, sont, l'original
 du premier volume des mémoires de
 Sully, sur lequel, sans doute, a été
 fait l'imprimé; & la suite d'une espèce
 de roman héroïque, en quatre volu-
 mes *in-folio*, dont les deux premiers
 ont été perdus. Ces aventures, ou,
 plutôt, histoires allégoriques de ce
 temps-là, sont intitulées: *Gelastide, ou*
les illustres princesses & belliqueuses pû-
celles du puissant empire de la grande
Scaramane de Dolofohomorie, les
Staroxones diamantées, Percy de Rubi-
selle & Pyrope: Titres aussi singuliers,
 que celui des mémoires de Sully,
 & qui marquent assez, que ce sont

XXVj P R É F A C E.

Les mêmes mains qui les ont rédigées.

Peut-être, aussi, que la perte de ces originaux ne doit être imputée qu'à M. le duc de Sully, lui-même, puisqu'il étoit ses secrétaires, non seulement, agissoient par ses ordres, mais, encore, travailloient sous ses yeux. En ce cas, nous serions obligés de convenir qu'un peu de vanité, dans ce ministre, a empêché que ses mémoires n'aient paru sous son nom. Il aura senti qu'il ne pouvoit se dispenser de se faire honneur, à lui-même, de ce qu'il y a eû de plus brillant dans le règne de Henri IV; &, ne voulant, ni se louer, ni perdre le fruit de ce qu'il avoit fait de louable, il aura pris le parti de faire dire, par d'autres, ce que la modestie l'auroit obligé de supprimer.

Tom. 3, pag.
83, & 294.

On lui a reproché un autre défaut, qui tient, dit-on, à celui-ci; mais qui, bien examiné, pourroit bien n'être rien moins qu'un défaut; c'est la manière libre, dont il parle, & dont il agit avec son souverain. Écoutons encore, là dessus; notre ancien dissertateur. Cette humeur, dit-il, même-ment, si ferme & hautaine; qui oul-ge, souvent, son prince à le pré-

P R É F A C E. xxvij

„venir, pour s'ouvrir à lui, & se dé-
 „clarer : Peut-être se fût-il rendu plus
 „recommandable, & d'autant plus
 „parfait, que moins difficile. Mais,
 „quoi ! si l'original étoit de la sorte,
 „& le naturel le vouloit ainsi; le de-
 „voit-il flatter, le devoit-il déguiser
 „dans la peinture ? Mais quoi ! Si ç'a
 „été cette même gravité, ou circonf-
 „pection universelle, que ses ennemis
 „ont reprochée à sa mémoire, qui a
 „donné tout ce grand prix à son mi-
 „nistère & autorité, la doit-on re-
 „gretter, en lui, comme une tache, &
 „la condamner, en lui, comme un
 „manque ? En effet, pourquoi un
 „ministre, dont la droiture est connue,
 „& qui ne peut être soupçonné d'aucun
 „mauvais principe, n'auroit-il pas, soit
 „en parlant, soit en traitant avec son
 „maître, le privilége de pouvoir suivre
 „les impressions austères de la vérité ?
 „La condition des particuliers seroit,
 „donc, en ce point, plus heureuse, que
 „celle des souverains ? Mais la preuve
 „qu'à cet égard, M. le duc de Sully ne
 „mérite aucun reproche, c'est que ce
 „ministre ne lui en fait point, qu'il le
 „souffre; c'est trop peu dire, qu'il l'ai-

XXVij *P R É F A C E.*

me, qu'il le loue, de cette liberté. Qu'on dise, donc, tout ce qu'on voudra, par exemple, de cette fameuse promesse de mariage, déchirée par le duc de Sully, entre les mains de Henri IV. Je ne vois, dans ce trait, rien, que d'admirable, & l'on ne doit pas craindre qu'il tire à conséquence.

La nécessité de prévenir le lecteur, pour moi-même, a donné lieu à ces deux remarques. Je n'ai point regardé comme indécemment, dans M. de Sully, de rapporter tout ce qui lui est arrivé, en ce genre, avec Henri IV; &, quant aux louanges personnelles, en retranchant ce qui, de la bouche de ses secrétaires, ne pouvoit passer dans la sienne, j'y laisse tout ce qu'il dit, ou qu'il souffre qu'on lui dise d'avantageux, pour lui & pour la maison de Béthune. J'y laisse de même ce qu'il avance, par le même principe de vanité, joint à ses préjugés de religion, tantôt, sur les maisons les plus célèbres, telles, entr'autres, que la maison d'Autriche; tantôt, sur des particuliers, auxquels il n'a pas toujours rendu justice; comme les ducs de Nevers & d'Epéron, Mes-

seigneurs de Villeroi, Jeannin, le Cardinal d'Osat, & autres, parmi les Catholiques; &, dans le parti protestant, les ducs de Rohan, de Bouillon, & de la Trémouille, du Plessis-Mornai, &c. Enfin, touchant une société, très-estimable par ses mœurs, & par l'utilité dont elle a été à la religion, à l'éducation de la jeunesse, & aux belles-lettres.

Si je m'arrête sur cet article, c'est, uniquement, afin qu'on voye combien je déteste toute sorte de préventions: car, du reste, je fais bien que, là-dessus, je ne serai point pris à partie. Le fond du texte original même, que je n'ai pas prétendu anéantir par mon travail, subsistera, toujours, dans son entier; on en tireroit, si j'avois osé l'altérer, de quoi m'accuser, à la fois, d'infidélité & de flatterie. Tout ce que j'ai pu faire, & je proteste que c'est à la vérité seule que j'ai cru l'accorder, c'est de marquer ma repugnance par de fréquens correctifs, sur lesquels, seuls, le public équitable jugera de mes véritables sentimens.

Au reste, il ne faut, ce me semble, qu'un seul mot, pour rendre sans

XXX P R É F A C E.

effet la plus grande partie des imputations que le duc de Sully fait aux Jésuites, & à plusieurs autres bons Catholiques : C'est qu'ils agissoient par un motif, & qu'il les jugeoit par un autre. Ajoutons, que, dans les circonstances, où ces choses se passoient, il étoit bien difficile de ne pas se tromper, dans le jugement qu'on devoit porter, sur chacune des démarches des différens acteurs. Aujourd'hui, que le temps a mis en lumière les causes les motifs, & les moyens; nous, qui ne sommes plus, ni entraînés par le feu de l'action, ni frappés de craintes, de désirs, d'espérances, n'avons-nous pas, sur le sujet dont il s'agit, deux sentimens, presque contradictoires? L'un, de détester la ligue avec beaucoup de raison; l'autre, de juger, avec quelque vraisemblance, que, sans la ligue, ce royaume risquoit de tomber dans le plus grand de tous les malheurs, celui de perdre la vraie religion. Si les Villeroy, les d'Ossat, &c., avoient besoin de justification, voilà dans quelles sources il faut la prendre.

Un motif, peu différent, m'a fait

encore recourir à des notes dans les endroits où le duc de Sully parle défavantageusement de quelques-uns des Peuples nos voisins, entr'autres, des Efpagnols & des Anglois. Je fuis auffi éloigné d'applaudir à fes préventions, que d'époufer fes querelles. Ne rien apercevoir de louable dans les autres nations, c'est aveuglement; ne pouvoir en convenir, c'est foibleffe.

Mais, un article qui m'a paru plus grave encore, que tous ceux-là, c'est la liberté, avec laquelle l'auteur expose, quelquefois, fes propres principes, fur le fond même de la religion. On fe figure, d'abord, qu'un homme plein de fentimens, de connoiffances, & de bonnes qualités, ne peut être que fort dangereux, lorsqu'il lui arrive de parler de la religion prétendue réformée, à laquelle on fait que le duc de Sully demeura toujours très-attaché. Je l'ai penfé, ainfi, moi-même; mais, la fimple infpection de fes mémoires a fuffi pour me détromper. Je citerai, à cette occasion, une dernière fois, l'Ecrivain, dont j'ai déjà employé le témoignage, afin de faire mieux fentir, que ces Mémoires

ne doivent pas faire, aujourd'hui, une impression, qu'ils ne faisoient pas, même, au temps de leur nouveauté. » Ce n'est pas, dit-il, par les conditions de sa créance, qu'il le faut regarder comme un modèle, ou original : C'est un capitaine, c'est un grand maître d'artillerie, c'est un surintendant des finances, & un ministre universel de tous les grands desseins de son prince; mais, non pas un chrétien, & , encore moins, un catholique, qui se représente dedans ces mémoires.... Ces livres aussi, dit-il encore, ne le représentent-ils pas proprement pieux, ou religieux, puisqu'ils ne le représentent pas vraiment catholique ?

L'auteur pouvoit ajouter une autre raison, encore plus décisive : C'est que, lorsque M. de Sully se représente, comme religieux, ou catholique, pour me servir de ses termes, cet homme, dont les raisonnemens, sur presque tout autre sujet, sont, ordinairement, solides & concluans, se montre si mauvais théologien, que ce seul contraste suffiroit pour le réfuter.

Quels aveux, d'ailleurs, ne lui arrache pas la force de la vérité ? Que ne dit-il point, contre quelques-unes des folles décisions des synodes protestans, contre les brigues & les projets criminels des chefs de ce parti, contre l'esprit de révolte & de désobéissance de tout ce corps ? Il y a quelque chose de si singulier à voir M. le duc de Sully, tour à tour, calviniste, & l'ennemi des Calvinistes, que j'ai cru devoir conserver tout ce qu'il dit, au sujet de la religion, de crainte que tout ce que j'aurois supprimé, à cet égard, ne fût jugé, par la raison même de cette suppression, d'une toute autre importance qu'il n'est : Mais, aussi, j'ai jugé devoir encore moins épargner, ici, les correctifs, que par-tout ailleurs : Et il se peut bien faire que, croyant ne pouvoir assez ménager les ames timorées, j'ai encore, sans y penser, accordé quelque chose à mes premiers scrupules.

Ce qui a encore, considérablement, multiplié ces notes, c'est que, dans la vue de rendre cet ouvrage plus clair, & plus complet, j'ai eu, pour toutes les choses de simple agrément,

la même complaisance, que pour celles de nécessité. Je n'ai pu me résoudre à passer un fait obscur, ou ébauché, sans l'éclaircir & l'achever: Ici, c'est un trait qui en amène un autre, simplement amusant: Là, une personne de marque, annoncée par son nom seul, m'a paru demander qu'on y joignît le nom de baptême, le surnom, les dignités, les emplois, quelquefois, même, l'année de la naissance, & celle de la mort. Ces notes regardent, encore, des erreurs de calcul, de fausses dates, des évaluations de monnoie, &c. J'ai tâché, pour cela, de ne rien emprunter, que de nos meilleurs écrivains, & de puiser, tout d'un coup, à la source: Ainsi, les mémoires de la ligue, de l'Etoile & de Nevers; les Chronologies novenaire & septenaire de Cayet, & le Mercure françois; Messieurs de Thou, Péréfixe, Mathieu, Davila, le Grain, d'Aubigné; les manuscrits de la bibliothèque du roi, les lettres du cardinal d'Osât (1), &c., sont mes

(1) Je me suis servi, [que de l'ancienne édition pour ces lettres, de l'an- des mémoires de l'Etoile, cième édition, in-fol., ainsi]

garans pour les faits; &, pour tout le reste, les livres qui pouvoient me fournir les secours, dont j'ai eu besoin. Je me contente, ordinairement, de rapporter leurs paroles, sur le sujet dont il s'agit, sans entrer dans aucune discussion, excepté, lorsque la diversité des opinions semble l'exiger. Cette précaution n'a pu empêcher que, dans les cinq ou six premiers livres, la marge ne fût un peu chargée, sans qu'il m'ait été possible de faire autrement; les premières années de l'histoire de Henri IV, offrant une quantité prodigieuse de faits de toute espèce, que les mémoires de Sully ne font, souvent, qu'indiquer, ou toucher très-légèrement.

Des notes sur la politique, la guerre, la finance, la police, le commerce, la marine, &c., auroient bien tenu leur place parmi celles-là. Je n'ai pu résister à l'envie d'y en semer quelques-unes, surtout, dans les derniers livres, dont le sujet les rendoit, à ce qu'il m'a paru, de quelque utilité, souvent, même, de nécessité absolue. A l'égard des maximes, & des réflexions, le seul usage raisonnable, qu'on

pouvoit en faire, étoit de les disperser, en les appliquant où elles conviennent. J'ai cru devoir observer, à un autre égard, la méthode contraire. J'ai ramassé tout ce qui est dit du grand & fameux dessein de Henri IV, en différens endroits, où il me paroissoit couper la narration d'une manière désagréable ; & , ne trouvant de place nulle part, pour un détail si étendu, j'en ai formé un livre, à part. On pourra, d'abord, me soupçonner, sur ces derniers points, d'avoir beaucoup ajouté à mon original. Je prie les lecteurs de suspendre leur jugement ; jusqu'à ce qu'ils l'aient lu, d'un bout à l'autre. Je sens bien, moi-même, que la nécessité de faire une nouvelle distribution des matières, a jeté, sur ce travail, un air d'indépendance, qui peut le tirer de la classe des traductions ordinaires, mais non pas le ranger parmi les ouvrages d'invention. On s'apercevra, en assez d'autres endroits, que, si j'avois cru pouvoir prendre une autorité absolue sur mon original, je l'aurois, souvent, présenté sous un autre aspect. Au reste, il n'étoit pas possible d'indiquer tous ces renvois à la marge,

& le lecteur n'en auroit été que fatigué.

L'expédient, que j'ai imaginé, pour faire usage des lettres, qui sont répandues dans les Mémoires de Sully, a été, de les tourner en récits, & de les joindre au fait qu'elles concernent; par là, je leur ai donné une utilité, qu'elles n'avoient point, & je me suis ménagé une ressource pour le tissu historique. Lorsque j'y trouve cette réticence, si ordinaire à ceux qui s'écrivent sur des choses dont ils se font, auparavant, entretenus de bouche, j'y supplée, ordinairement, par une note, quand la chose est possible, ou qu'elle le mérite. Car, de ce nombre, presqu'infini, de lettres, soit de Henri IV, soit du duc de Sully, la plus grande partie ne renferme que des détails peu intéressans. Je mets toutes celles de cette espèce au nombre des inutiles, & je les retranche, en entier, ou en partie: Ce que je pratique, aussi, à l'égard des récits, trop alongés, des remarques triviales, des mémoires trop étendus, des réglemens, sur les finances, trop particularisés. Mais, lorsque je tombe sur des lettres, des conversations &

xxxviii *P R É F A C E.*

autres morceaux de la première main, je les copie fidèlement, sans prendre d'autre liberté, sinon que, rencontrant un terme, dont le son pourroit choquer l'oreille, je lui en substitue un autre. Je cherche à satisfaire, par là, ceux qui pourroient se plaindre, qu'en leur présentant des mémoires anciens, les personnages y parlent toujours comme s'ils étoient de notre siècle; & je juge du plaisir que doit leur faire la naïveté de l'ancien langage, lorsqu'il est bon, par celui qu'il m'a fait à moi-même. J'ai suivi l'ordre établi, de diviser un ouvrage historique en livres, plutôt qu'en chapitres. Il s'en est trouvé trente, dans celui-ci, en comptant pour un, l'exposition du grand projet de Henri IV, dont je viens de parler. Quelques personnes opinoient à supprimer tout à fait ce projet, comme n'ayant eu aucune exécution; mais, il m'a semblé qu'il tenoit une place trop considérable dans les mémoires de Sully, pour que le public pût goûter cette suppression: Je me suis contenté de l'abrégé.

Je n'ai pas jugé à propos de m'engager au delà de la retraite de M. de

P R É F A C E. XXXIX

Sully : En quoi je n'ai pas suivi mon original : Mais, outre que, selon mon plan, je ne voyois aucun usage à faire de pièces, qui n'ont plus de relation avec l'un, ni avec l'autre de mes deux personnages, il m'a semblé, en bonne critique, que ces pièces ne méritoient pas qu'on y fit une grande attention. Je ne trouve, dans le quatrième tome, véritablement de la main du duc de Sully, que ce qu'il dit de la nouvelle cour, du conseil, & de lui-même, jusqu'à sa sortie de Paris, les projets de réglemens sur différens sujets, & les preuves du grand dessein de Henri IV. Pour ce qui est de l'invective sanglante, contre M. de Villeroy, des autres morceaux appartenans au règne de Louis XIII ; en un mot, de ce qui est contenu dans les deux cents dernières pages, tout est si visiblement d'une main différente, si déplacé, si peu de suite, &, en même temps, si froid, si frivole, que je n'ai pu le regarder, que comme une compilation faite par ses secrétaires, sans aucun discernement, & dans l'unique vue, comme ils n'en disconviennent pas eux-mêmes, de rendre ce tome

égal en grosseur au précédent. Il faut mettre tout cela au rang des panégyriques, des sonnets, & des autres pièces en vers françois & latins, que le lecteur peut aller chercher dans l'original, s'il est touché de cette bigarrure.

Comme ces mémoires ne nous apprennent point ce que devint le duc de Sully, depuis ce temps-là, jusqu'à sa mort, & que le lecteur peut avoir quelque curiosité à cet égard, j'y satisfais par un supplément : On ne doit rien perdre, ni omettre, de la vie des grands hommes. Ce supplément s'est trouvé plus complet, & plus intéressant, que, d'abord, je ne m'y étois attendu, au moyen de tous les éclaircissemens, que M. le duc de Sully a bien voulu me fournir.

Je me suis servi de l'édition *in-fol.* ; comme je l'ai déjà dit. Elle est en quatre tomes, qui forment autant de volumes, quoique, dans quelques bibliothèques, ils se trouvent réunis en deux volumes seulement : Le premier, & le second de ces quatre tomes, imprimés à *Amsterdam*, c'est-à-dire, à Sully, sans date d'année, ni nom d'imprimeur ; car celui qu'on voit en tête,

est supposé. C'est la première de toutes les éditions des mémoires de Sully : On l'appelle, communément, l'édition aux lettres vertes, à cause de ses V V V, & de sa vignette, enluminée de vert : Les troisième & quatrième tomes, imprimés, à *Paris*, avec permission, chez *Augustin Courbé*, en 1662. Cette édition n'est pas fort correcte, mais quelques-unes des suivantes ont été tronquées, ce qui est encore pire. Voici toutes celles qui ont suivi la première. Des deux premiers tomes, deux volumes *in-fol.*, plus petit caractère, *Rouen* 1649. Des mêmes, quatre volumes, *in-douze*, *Amsterdam* 1654. Des mêmes, deux volumes *in-fol.*, *Paris*, *Courbé*, 1664. Des troisième & quatrième tomes, trois volumes, *Paris* 1664. Du tout, ensemble, huit volumes *in-douze*, *Paris* 1663, &, dans le même temps, à *Rouen*, sept volumes *in-douze*. La dernière édition est celle de *Trévoux*, en 1725, douze volumes *in-douze*.

Ce qui me reste à ajouter, ici, c'est d'assurer le public, que je le respecte trop, pour m'être exposé à mériter les reproches, que beaucoup de tra-

vail & d'application pouvoit me faire éviter. A l'égard de tous les autres, comme ils peuvent servir, si ce n'est à corriger mon ouvrage, du moins, à me corriger moi-même, dans la suite; loin de vouloir les prévenir je les prie de ne me les point épargner. On ne me verra, ni réclamer l'indulgence, que l'on doit, naturellement, à un premier essai, ni chercher une excuse dans ma situation : Situation, néanmoins, si peu favorable à ce genre de travail, que, sans le secours de personnes aussi généreuses que zélées pour l'avancement des lettres, je me ferois vu obligé de l'abandonner. Je dois cet aveu à la vérité. Je me rendrois, surtout, coupable d'une extrême ingratitude, si je laissois ignorer ce que je dois, en cette occasion, à un homme respectable, qui, ayant eu des liaisons intimes avec Messieurs les ducs de Sully, les derniers morts; non seulement, m'a donné l'idée & le goût de cet ouvrage, mais encore, m'a aidé à en tracer le plan, & en a avancé l'exécution par tous les moyens que lui ont inspiré l'amitié dont il m'honore, & la noblesse de ses sentimens.



SOMMAIRES

*Des LIVRES contenus dans le premier
Volume.*

SOMMAIRE du premier Livre.

MÉMOIRES, depuis l'année 1570, jusqu'à 1580. État des affaires du conseil de France, & de celles des Calvinistes, à la paix de 1570. Extraction de Rosny, & particularités sur la Maison de Béthune. Autres, sur la naissance, l'éducation, & la jeunesse du prince de Navarre. Idée du gouvernement, sous Henri II, François II, & pendant les premières années de Charles IX. Artifices de la reine Cathérine de Médicis, & de son conseil, pour perdre les Huguenots. Rosny s'attache au Roi de Navarre, & le suit à Paris. Mort de la reine de Navarre; blessure de l'amiral de Coligny, & autres sujets de défiance, que la cour donne aux Protestans. Dissimulation profonde de Charles IX. Massacre de la Saint-Barthélemi: Détail, remarques & réflexions sur cet événement, sur la conduite de Charles IX & sur l'amiral de Coligny. Comment le roi de Navarre, &

Rosny, échappent au massacre. Education de Rosny. Les Calvinistes reprennent courage, & rétablissent leurs affaires. Fuite du Prince de Condé. Prison des Princes. Prise d'armes du Mardi-Gras. Mort de Charles IX. Son caractère. Henri III revient en France, & déclare la guerre aux Huguenots. Fuites de Monsieur, & du roi de Navarre. La reine-mère les trompe, par la paix de Monsieur. La guerre recommence. Rencontres militaires, & prises de Villes: Premiers faits-d'armes de Rosny. Paix de 1577. Conférence de la reine-mère avec le roi de Navarre. Autres expéditions militaires: Prises de Cahors, &c., commises par Rosny.



SOMMAIRE du second Livre.

*M*ÉMOIRES, depuis 1580, jusqu'à 1587. Affaires de Flandre. Les Provinces-Unies offrent leur couronne à Monsieur : Il y passe; Rosny l'y suit. Prise du château Cambrésis, &c. Monsieur surprend la citadelle de Cambray. Il passe en Angleterre, revient en Flandre, se rend odieux aux Flamands, & aux Protestans, par la trahison d'Anvers, déconcertée par le prince d'Orange. Mécontentement de Rosny contre ce prince. Monsieur voit échouer ses projets, & repasse en France. Rosny y revient aussi, après avoir visité la ville de Béthune. Offres faites au Roi de Navarre par l'Espagne. Rosny est envoyé, par le Roi de Navarre, à la Cour. Il va voir Monsieur. Mort de ce prince. Second voyage, & négociation de Rosny, à Paris. Son mariage, ses occupations domestiques. Origine, formation & progrès de la Ligue. Henri III s'unit avec elle, contre le Roi de Navarre. Divisions dans le parti Calviniste : Vues de ses chefs. Rosny est renvoyé à Paris, par le Roi de Navarre, pour observer les démarches de la Ligue. Angers manqué. Voyage hasardé. Embarras où se trouve le Roi de Navarre. Expéditions militaires. Négociations de Rosny pour l'alliance des deux

xlvj S O M M A I R E S

Rois. Prises de Talmon , de Fontenai , &c. Rosny va assister son épouse , pendant la peste. Entrevues de la Reine - mère avec le Roi de Navarre , sans fruit. Suite des expéditions militaires Rosny défait un escadron des ennemis. Autres succès des Calvinistes. Persecution déclarée contre eux : Danger de Madame de Rosny : Voyage secret de Rosny à Paris. Le duc de Joyeuse conduit une armée en Poitou , & est battu par le roi de Navarre à Coutras : Détail de cette bataille.



SOMMAIRE du troisième Livre.

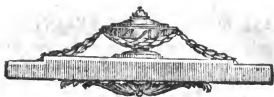
MÉMOIRES, depuis 1587, jusqu'à 1590: Faute du roi de Navarre, & des Protestans, après la bataille de Coutras: Desseins secrets du prince de Condé, du comte de Soissons & du vicomte de Turenne, leurs chefs. Mort du prince de Condé: Remarques sur cette mort. Journée des Barricades, & ce qui s'ensuivit: Réflexions sur cet événement. Assassinats du duc & du cardinal de Guise: Réflexions & remarques à ce sujet. Mort de Cathérine de Médicis. Foiblesse de Henri III, pour la Ligue. Traité d'alliance entre les deux rois, négocié par Rosny: Mécontentement, qu'on lui donne, à cet égard. Entrevue de deux rois. Le duc de Mayenne devant Tours: Faits-d'armes des deux parts: Combat de Fosseuse, où se trouve Rosny. Mort de Madame de Rosny. Succès des armes des deux rois. Siège de Paris. Mort de Henri III. Particularités sur cet assassinat. Henri IV prend conseil de Rosny. Situation embarrassante où ce prince se trouve: Dispositions des différens officiers de l'armée royaliste, à son égard. Surprise de Meulan, par Rosny. Prise de villes, & expéditions militaires. Le roi passe en Normandie. Détail de la Journée d'Arques, où se trouve Rosny: Escarmouche du Pol-

xlviij **SOMMAIRES, &c.**

let; dangers, que court Henri IV. Entrepriſe ſur Paris. Rencontres & ſièges de places. Digreſſion ſur ces mémoires. Siège de Meulan. Armée Eſpagnele en France. Roſny défend Paſſy. Bataille d'Ivry : Particularités ſur cette bataille : Grands dangers qu'y court Roſny, & bleſſures qu'il y reçoit : Il ſe fait porter à Roſny : Careſſes que lui fait Henri IV.



MÉMOIRES



MÉMOIRES DE SULLY.

LIVRE PREMIER.

O N se flattoit, à la cour de Charles IX, que les malheurs, arrivés aux Réformés sous les règnes précédens, les obligeroient de céder, enfin, aux volontés du roi, ou de fortir du Royaume. La mort du prince (1) de Condé, leur chef, la perte de deux grandes batailles, l'entière dispersion de leurs gens de guerre, le peu d'apparence qu'on pût rassurer ce foible

1570.
Jarnac & Moncontour.

(1) Louis I, prince de Condé, frère d'Antoine, roi de Navarre, & fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Ayant été fait prisonnier, à la bataille de Jarnac, en 1569, il fut tué, d'un coup de pistolet, que le baron de Montef-

quiou lui tira. dans la tête, par-derriere. Comme Montefquiou étoit capitaine des gardes de Monsieur, duc d'Anjou, on ne manqua pas d'accuser ce prince d'avoir fait assassiner le prince de Condé.

Tome I.

A

2 MÉMOIRES DE SULLY,

1570. reste de troupes, abattues par une longue suite de mauvais succès; tout faisoit croire qu'ils touchoient au moment de leur ruine (2). Un courage supérieur à tous les évènements, les soutint dans une conjoncture si accablante. Ils rassemblèrent leurs soldats, épars dans toutes les provinces, & commencèrent à se rapprocher de la Bourgogne, du Bourbonnois & du Berry. Leur rendez-vous général fut indiqué à la Charité: Vezelai, & quelques autres villes, tenoient encore pour eux, dans ces quartiers. Ils osèrent, même, se promettre de répandre l'alarme jusque dans Paris, aussi-tôt qu'ils auroient reçu un secours considérable de Reitres & de Lansquenets, qu'on leur promettoit, en Allemagne.

Ce ne fut pas sans beaucoup d'inquiétude, que la reine-mère, Cathérine de Médicis, apprit ces nouvelles. Mais elle s'imagina qu'il seroit facile d'empêcher cette jonction, & , ensuite, de dissiper des troupes qu'elle croyoit consternées. Elle fit marcher, pour cet effet, une puissante ar-

(2) Je prie le lecteur de se souvenir, ni pour l'une, ni pour l'autre. On peut, même, en que c'est un protestant qui, quantité d'endroits, tirer, parle, dans ces mémoires, des propres paroles de l'auteur, des inductions très-politiques sont, aujourd'hui, fortes, pour l'unité de religion, dans un royaume, & en France, ne laisse point appréhender, que tout ce que peut dire monseigneur de Sully, en faveur des prétendus réformés, produise qui est dit, sur ce sujet, dans la préface de cet ouvrage.

mée (3). Strozzy, la Châtre, Tavannes, la Valette, & tout ce qu'il y avoit d'officiers généraux en France, voulurent y servir; & le maréchal de Cossé, qui devoit y commander, s'enivroit de la gloire qu'il alloit acquérir, en exterminant jusqu'au dernier soldat huguenot, & en amenant à la reine-mère tous les chefs du parti, pieds & mains liés. Il changea, bientôt, de sentiment. L'armée protestante le reçut avec intrépidité; & elle fut toujours la première à offrir le combat; tout l'avantage lui demeura dans les escarmouches, qui furent fréquentes; & elle remporta, même, une espèce de victoire au choc d'Arnay-le-Duc (4).

Artus de Cossé, seigneur de Gonnot, mort en 1582.

(3) Philippe Strozzy, seigneur d'Epemay, fils de Pierre Strozzy, maréchal de France. Claude de la Châtre, depuis, maréchal de France. Jean de Nogarret, père du duc d'Epemay. Gaspard de Saulx de Tavannes, qui fut aussi maréchal de France. Il avoit été page de François I, & étoit, alors, l'un des conseillers & des confidens de Catherine de Médicis. Son caractère se connoitra, par les traits suivans, que je rapporterai, d'après l'auteur de la Henriade, dans ses notes, p. 34. Il couroit, dit-il, dans les rues de Paris, la nuit de la St-Barthélemi, criant : Saignez, saignez; la saignée

est aussi bonne, au mois d'Août, qu'au mois de Mai. Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte, que son père, étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, & que, le confesseur lui ayant dit, d'un air étonné : Quoi! vous ne parlez point de la Saint-Barthélemi? Je la regarde, répondit le maréchal, comme une action méritoire, qui doit effacer mes autres péchés.

(4) Les apparences étoient, que le maréchal de Cossé battoit l'armée huguenote, ou qu'il l'empêcheroit, du moins, de s'approcher de Paris. Il ne fit

1570.

Tant d'opiniâtreté fit juger, dès ce moment, à la reine-mère, qu'il falloit avoir recours à d'autres moyens, que la guerre, pour détruire le parti protestant. Celui de la trahison lui parut le plus sûr. Pour avoir le temps de s'y préparer, elle écouta si favorablement les propositions d'un accommodement, que la paix se fit, à l'heure qu'on y pensoit le moins, & à des conditions tout à fait avantageuses pour les huguenots. Ce fut la paix de (5) 1570,

ni l'un, ni l'autre: Au contraire, il fut obligé de se retirer, après une escarmouche très-vive, & il se contenta, depuis, de côtoyer l'ennemi. Les Calvinistes étoient commandés, dans cette rencontre, par le prince de Navarre & le prince de Condé, son cousin-germain, âgés, l'un, de seize ans, l'autre de dix-sept, & par l'amiral de Coligny. L'historien Pierre Matthieu a recueilli ces paroles de Henri IV, s'entretenant, depuis qu'il fut monté sur le trône, de ce choc d'Arnay-le-Duc: „ Mes premiers exploits d'armes, „ disoit ce prince, furent „ Arnay-le-Duc, où il „ étoit question, ou de „ combattre, ou de me retirer. Je n'avois retraité „ qu'à plus de quarante „ lieues de là; & je de- „ meurois à la discrétion „ des paysans. En com- „ battant ainsi, je courais „ fortune, d'être pris, ou „ tué, parce que je n'avois „ point de canon, & les „ gens du roi en avoient, „ & à dix pas de moi, fut „ tué un cavalier d'un coup „ de coulevrine: Mais, re- „ commandant à Dieu le „ succès de cette journée, „ il le rendit heureux & fa- „ vorable „. *N. 1, L. 5, p. 327.* Dans le cours de cette même année, les Huguenots gagnèrent la bataille de Luçon, & prirent Marennes, l'île d'Oléron, Brouage, Xaintes, &c.

(5) Ils furent remis, par ce traité de paix, en possession de plusieurs privilèges qu'on leur avoit ôtés. Le nombre des prêches fut augmenté, & on leur donna quatre villes, pour sûreté, la Rochelle, Montauban, Conac, & la Charité. On appela cette paix, boiteuse & mal assise, parce qu'elle fut conclue, au nom du roi, par Biron, qui étoit

après laquelle on goûta, de part & d'autre, pendant deux ans, un repos également souhaité par les deux partis. 1570.

Mon père (6) se retira dans sa maison de Rosny, & s'occupa à rétablir ses affaires domestiques. Comme c'est l'histoire de ma vie, jointe à celle du prince, que j'ai servi, qui va faire le sujet de ces mémoires, je dois donner un éclaircissement sur ma famille, & sur ma personne. En satisfaisant la curiosité du public, à cet égard, je le prie d'être persuadé que je le fais, sans affectation, & sans vanité; & que je donne à la seule nécessité de dire la vérité, tout ce qu'on pourra rencontrer d'avantageux pour moi, ici, & dans toute la suite de ces mémoires. Maximilien est mon nom de baptême, & Béthune est celui de ma famille (7). Elle tire son origine, par la maison de Coucy, de l'ancienne maison d'Autriche, avec laquelle il ne faut pas confondre celle qui tient, présentement, l'empire d'Allemagne, & les Espa-

boiteux, & par N. de Mesmes, seigneur de Malassise. Elle fut faite le 11 Août.

(6) François de Béthune, baron de Rosny, mort en 1575. Il épousa, en premières noces, Charles Dauvet, fille de Robert Dauvet, seigneur de Rieux, président de la chambre des comptes, & d'Anne Briconet, dont il eut les enfans qui seront nommés ci-

après. Il se maria à Marguerite de Louvigny, dont il n'eut point d'enfans.

(7) Ces éclaircissements, sur la maison de Béthune, sont tirés, tant du corps des anciens mémoires de Sully, que des différentes pièces, qui en font partie. Il vaut mieux en croire les habiles généalogistes modernes, dont nous rapportons, bientôt, le sentiment.

1570. gnes. Celle-ci ne descend que des comtes d'Habsbourg & Quibourg (8), simples gentilshommes, il y a trois cents ans, à la solde des villes de Strasbourg, Bâle &

(8) L'opinion, qui fait descendre la maison d'Autriche des comtes d'Habsbourg, autrement, Thierstein, a, long-temps, passé pour incontestable. Des titres de l'abbaye du Mure ou Muri, en Suisse, mal consultés par Théodore Godefroy, & adoptés, sur sa parole, par les meilleurs critiques, & même, par le P. le Long, ont donné cours à cette erreur. Par ces mêmes titres, mieux examinés, par les chartres du monastère de S. Trutpert, & autres actes, il paroît que cette maison est originaire du Brisgaw; qu'elle sort des anciens comtes d'Alsace; qu'elle remonte, par Luitfruid, Raimpert, Otpert, &c., comtes d'Habsbourg & Landgraves d'Alsace, non seulement, jusqu'à Gontran le Riche, comte d'Altembourg, qui vivoit au commencement du dixième siècle, mais même, jusqu'à Adélic ou Ethic I, qualifié duc d'Allemagne, dix-huitième aïeul de Raoul, ou de Rodolphe I, au milieu du septième siècle. Voilà, du moins, ce qui paroît, assez solidement établi, par le nouvel ouvrage latin du R. P. Marquard Hergott, bénédictin, imprimé à Vienne, en 1737, en trois volumes in-folio, & qui a pour titre, *Généalogie diplomatique de l'auguste maison d'Habsbourg, &c.* Voyez, aussi, le savant & judicieux extrait de cet ouvrage, inséré dans le Journal des savans, Mars, Avril & Juin 1740.

Outre cette erreur générale, nos mémoires paroissent être tombés dans deux autres erreurs particulières. Il est vrai qu'on ne doit pas confondre cette seconde maison d'Autriche, avec celle qui posséda l'Autriche, &c., jusqu'en 1248, que mourut Frédéric, le dernier de cette maison, laquelle tiroit son origine des anciens ducs de Souabe. Mais, nous manquons de preuves, que la maison de Béthune ait été alliée de cette maison de Souabe, ou d'Autriche première : Elle ne l'a été, que de la seconde, par la maison de Coucy. Le duc de Sully pourroit bien avoir ajouté foi à l'ancienne fable, qui tiroit la maison d'Autriche de Sigebert, fils de Théodebert, roi d'Austrasie, & l'avoir appliquée, non à la seconde maison d'Autriche, mais à la première; quoique l'un ne

Zurich, & qui se seroient tenus fort honorés d'être maîtres d'hôtel d'un prince, tel que le roi de France; puisque Raoul, chef de cette seconde maison d'Autriche, exerça une pareille charge chez Ottocar, roi de Bohême. C'est du fils de ce Raoul, que commence, proprement, la nouvelle source d'Autriche; parce qu'il prit ce nom, en la place du sien. La maison de Béthune, qui a donné son nom à une ville de Flandre, & d'où sont sortis les comtes qui, anciennement, ont gouverné cette province, se fait honneur d'un Robert de Béthune (9), Avoué d'Arras, dont le père & le grand-père, portant aussi le nom de Robert, furent déclarés protecteurs de la province d'Artois. L'un de ces deux Robert de

1570.

Coût pas plus vrai que l'autre. gne pas de ce sentiment. Il

Il a raison, ensuite, de prouver que Robert, dit Faïscus, tige de la maison de Béthune, qui vivoit dans le dixième siècle, descendoit d'une branche cadette des anciens comtes de Flandre, qui eut, pour son apanage, la seigneurie de la ville de Béthune, première baronnie du comté d'Artois. Il faudroit dire, seulement, selon ce sentiment, que ce fut la ville de Béthune, qui donna, à cette branche, le nom qu'elle a, depuis, fait passer à toute la maison de Béthune. Le titre d'Avoué étoit alors si honorable, que plusieurs souverains se sont

(9) Du Chefne ne s'éloie fait honneur de le porter.

A iv

1570. Béthune se signala, en France, par la prise de la Roche-Vaudais, forte place, sur les confins d'Auvergne, où le rebelle Emegigot-Marcel s'étoit retiré; & l'autre, dans les guerres de Sicile, en tuant, de sa propre main, le tyran Mainfroy, en présence des deux armées : Service qui mérita que Charles d'Anjou, concurrent de Mainfroy, lui fit épouser Cathérine, sa fille. On compte un quatrième Robert de Béthune, qui gagna un combat naval contre les Infidèles, sur la Méditerranée : Dans l'Eglise, un Jacques de Béthune, évêque de Cambrai, au temps de la croisade des Albigeois; un Jean de Béthune, abbé d'Anchin, près de Valenciennes, mort en 1250, en odeur de sainteté, & dont les reliques sont révéérées comme celles d'un martyr. L'histoire des croisades n'a pas oublié ceux qui se distinguèrent, à la prise de Jérusalem, en montant les premiers sur la brèche. Antoine & Coëfne de Béthune (10), marchant sur les pas de leurs ancêtres, arborèrent, aussi, les premiers, l'étendard sur les murailles de Constantinople, lorsque Baudouin, comte de Flandre, emporta cette capitale sur Alexis Comnène; & Coëfne en obtint

(10) Ce sont, apparemment, ces deux frères, fils de Robert V, seigneur de Béthune, que, selon Guillaume de Tyr, Philippe d'Alsace, comte de Flandre, proposa de marier avec les deux filles de Baudouin, roi de Jérusalem. Il est,

encore, certain qu'après la mort de Pierre de Courtenay, empereur de Constantinople, ce Coëfne, ou Colonna de Béthune, fut déclaré régent de l'empire, pendant la minorité de Philippe de Courtenay, son fils.

le gouvernement. Quand on a de pareils exemples domestiques, on ne sauroit les rappeler trop souvent, pour s'animer à les suivre. Heureux, si, pendant toute ma vie, j'ai pu me comporter de manière que tant d'hommes illustres ne dédaignent pas de me reconnoître, & que je ne rougisse pas, moi-même, d'en être descendu. Dans la suite, la maison de Béthune ne fit que croître, encore, en illustration. Elle s'allia (11) avec presque toutes les maisons souveraines de l'Europe; elle rentra dans celle d'Autriche (12); &, pour finir par ce qui l'honore infiniment davantage, l'auguste maison de Bourbon (13) ne méprisa pas

1570.

(11) Voyez, dans A. du Chefne & le P. Anselme, toutes les alliances de la maison de Béthune, avec différens princes de la maison de France, avec les empereurs de Constantinople, les comtes de Flandre, de Hainaut, de Boulogne, les rois de Jérusalem, ducs de Lorraine, les rois de Castille, de Léon, d'Ecosse, d'Angleterre; les maisons de Courtenay, de Châtillon, de Montmorency, de Melun, de Horn, &c.

(12) Par Jeanne de Coucy, qu'épousa Jean de Béthune. Il faut remarquer que, toutes les fois qu'on nomme, ici, la maison de Coucy, ce n'est pas, véritablement, la maison de Coucy, mais de Guines, dont on entend parler. La bran-

che aînée de cette maison de Coucy, si ancienne, s'éteignit dans la personne d'Enguerrand IV, de Coucy. Enguerrand de Guines, qui avoit épousé Alix de Coucy, fille d'une branche cadette, la fit revivre, en en prenant le nom & les armes. Au reste, cette maison de Guines n'étoit guère moins illustre, ni moins ancienne, que celle de Coucy.

(13) Par les maisons de Châtillon, de Néele, de Montmorency, de Luxembourg, &, en dernier lieu, par la maison de Melun. Anne de Melun, dame de Rosny, qui épousa Jean IV de Béthune, comptoit, dit du Chefne, tant du côté de Hugues de Melun son père, vicomte de Gand, que de Jeanne de Horn, sa mère,

1570. son alliance. Mais je dois, aussi, avouer que la branche, dont je suis sorti, avoit, alors, beaucoup perdu de sa première splendeur. Cette branche est issue d'un simple cadet (14), & le moins riche de tous ceux qui ont porté ce nom. La branche aînée, étant tombée, trois fois, en quenouille, tous les grands biens qu'elle possédoit dans différens endroits de l'Europe, ne passèrent point aux collatéraux, mais furent portés, par les filles, dans les maisons royales, où elles entrèrent. Mes ancêtres particuliers ne laissèrent pas, en se mariant avantageusement, de redonner à leur branche ce qui lui manquoit, pour soutenir dignement son nom : Mais, toutes ces richesses furent presque entièrement dissipées, par le mauvais ménage, & la prodigalité de mon grand-père (15), qui ne laissa, à son fils, qui est mon père, que le bien d'Anne de Melun, sa femme, qu'il ne pouvoit pas lui ôter.

Pour ce qui me regarde personnelle-

plus de dix princes du sang royal de France, & tous les souverains de l'Europe. (14) Jean de Béthune, septième aïeul de M. le duc de Sully, eut deux fils, Robert & Jean. Robert ne laissa, de trois mariages qu'il contracta, que des filles. Jean est ce cadet, dont parle, ici, l'auteur : Il étoit seigneur de Locres & d'Antrèche. Un autre ancêtre de l'auteur, nommé Mathieu de Béthune, n'eut, pareillement, que trois filles.	(15) Jean de Béthune, baron de Baye. Il épousa Anne de Melun, fille de Hugues de Melun, vicomte de Gand, & de Jeanne d'Horn; elle étoit dame de Rosny. Il se remaria, après sa mort, à Jeanne du Pré, simple demoiselle. Il vendit les seigneuries des Hauts-Bois, d'Avraincourt, Novion, Caumartin, Baye, Bannay, Taluz, Loches, Villerenard, Châtillon, Broucy, &c. <i>Du Chesne, ibid.</i>
--	--

ment, j'entrois dans ma onzième année, 1570.
 au temps que je parle; étant né le 13 Décembre 1560. Quoique je ne fusse que le second (16) de quatre enfans mâles, qu'avoit mon père, les incommodités naturelles de mon frère aîné (17) faisoient que, dès lors, mon père me regardoit comme celui qui devoit être le chef de sa famille; &, toutes les marques d'une complexion forte lui parloient encore en ma faveur. Mes parens m'élevèrent dans les sentimens, & la doctrine des réformés; & j'en ai fait constamment profession, sans que les menaces, les promesses, les différens événemens, ni le changement, même, du roi, mon protecteur, & ses plus tendres sollicitations, ayent été capables de m'y faire renoncer.

Henri (18), roi de Navarre, qui aura la

(16) François de Béthune, baron de Rosny, &c., eut six enfans mâles; mais l'auteur ne compte point deux de ses frères, Jean & Charles, morts jeunes. Les quatre autres sont, Louis, Maximilien, Salomon, & Philippe de Béthune: Il sera parlé, dans la suite, de chacun d'eux.

(17) Louis; il se noya dans un torrent, âgé de 20 ans.

(18) „ La maison de Bourbon, depuis Louis IX, jusqu'à Henri IV, avoit, presque toujours, été négligée, & réduite „ à un tel degré de pau-

„ vreté, que le fameux „ prince de Condé, frère „ d'Antoine, roi de Navarre, & oncle d'Henri le „ Grand, n'avoit que six „ cents livres de rente, de „ son patrimoine „ *Essai sur les guerres civiles.* Ces „ paroles, de l'auteur de la „ *Henriade*, induiroient, facilement, en erreur, si l'on „ n'avertissoit pas, en même „ temps, sur la foi d'un historien, bien instruit, que „ les biens de la maison de „ Bourbon étoient, alors, de „ plus de huit cent mille „ livres de revenus, en terres, „ seulement: Ce qui faisoit, „ en ce temps-là, un très-

principale part dans ces mémoires, étoit,
 1570. de sept ans, plus âgé que moi, & touchoit
 à sa dix-huitième année (19), lors de la
 paix de 1570. Une physionomie noble,
 ouverte & engageante, des manières ai-
 sées, vives & enjouées, une adresse par-
 ticulière, dans tous les exercices propres
 à cet âge, faisoient pencher tous les cœurs
 de son côté. Il commença, de bonne heure,
 à donner des marques (20) des grandes

riche apanage. Il est vrai, elle lui chanteroit une
 qu'elle ne possédoit plus, chanson, afin, lui dit-il,
 rien de l'ancien apanage, que tu ne me fasses pas
 de Bourbon, ni même de, un enfant pleureux & re-
 la maison de Moncade, chigné. La princesse le
 tige maternelle, les biens, lui promit, & eut tant
 de ces deux maisons ayant, de courage, que, mal-
 été aliénés, pour l'acquisi- gré les grandes douleurs
 tion du vicomté de Nar- qu'elle souffroit, elle lui
 bonne. Des alliances, très- tint parole, & en chanta
 riches & très-illustres, l'a- une, en son langage béar-
 voient mise en possession, nois, aussi - tôt qu'elle
 de ces grands biens. *Pierre*, l'entendit entrer dans sa
Matthieu, histoire de Hen- chambre... L'enfant vint
ri IV, tome 2, pag. 1 & 2. au monde, sans pleurer,
 Consultez, aussi, sur ces al- ni crier... Son grand-
 liances, & sur la généalo- père l'emporta dans sa
 gie de la maison de Bour- chambre : Il lui frotta
 bon, la *Chronologie Nove- ses petites lèvres d'une*
naire de Pierre-Victor Cayet, gousse d'ail, & lui fit su-
somme 1, Lit. 1, fol. 237, & cer une goutte de vin
 nos autres historiens. dans sa coupe d'or, afin

(19) Il vint au monde, de lui rendre le tempé-
 le 13 Décembre 1553, à, rament plus mâle, &
 Pau en Béarn. M. de Pere- plus vigoureux. *Peref.*
 fixe rapporte, sur sa nais- *Hist. de Henri le Grand,*
 sance, des particularités p. 1, *Cayet, T. 1, L. 1, pag.*
 assez curieuses : „ Henri 241.
 „ d'Albret, son grand-pè- (20) „ Ce jeune prince,
 „ re, fit promettre à sa fille „ âgé, seulement, de 13 ans,
 „ que, dans l'enfantement, „ eut l'esprit de remarquer

qualités pour la guerre, qui l'ont si fort distingué parmi les autres princes. Vigoureux & infatigable, grâce à l'éducation (21) 1570.

„les fautes du prince de
 „Condé & de l'amiral de
 „Coligny; car il jugea fort
 „bien, à la grande escar-
 „mouche de Loudun, que,
 „si le duc d'Anjou eût eu
 „des troupes prêtes pour
 „les attaquer, il l'eût fait,
 „& que, ne le faisant pas,
 „il étoit en mauvais état,
 „&, partant, il falloit l'at-
 „taquer au plutôt : Mais
 „on ne le fit pas, &, ainsi,
 „on donna le temps à tou-
 „tes ses troupes d'arri-
 „ver... A la journée de
 „Jarnac, il leur remontra
 „encore, judicieusement,
 „qu'il n'y avoit pas moyen
 „de combattre, parce que
 „les forces des princes
 „étoient éparées, & que
 „celles du prince d'Anjou
 „étoient, toutes, jointes :
 „Mais ils s'étoient enga-
 „gés trop avant, pour pou-
 „voir reculer.... Il s'é-
 „cria, à la bataille de Mon-
 „contour : Nous perdons
 „notre avantage, & la ba-
 „taille, par conséquent :
 „Il avoit, alors, seize ans.,,
Perf. ibid.

(21) „Il fut élevé au
 „Château de Coarasse, en
 „Béarn, situé dans les ro-
 „chers & dans les monta-
 „gnes.... Henri d'Albret
 „voulut qu'on l'habillât,
 „& qu'on le nourrit com-
 „me les autres enfans du
 „pays, &, même, qu'on
 „l'accoutumât à courir &
 „à monter sur les rochers.
 „On dit que, pour l'ordi-
 „naire, on le nourrissoit de
 „pain bis, de bœuf, de
 „fromage & d'ail, & que,
 „bien souvent, on le fai-
 „soit marcher nus pieds &
 „nue tête. *Perf. ibid.*
 „Il fut appelé, au berceau,
 „prince de Viane : On lui
 „donna, peu de temps après,
 „le nom de duc de Beau-
 „mont, puis, celui de prince
 „de Navarre. La reine de Na-
 „varre, sa mère, prit un très-
 „grand soin de son éduca-
 „tion, & lui donna, pour
 „précepteur, la Gaucherie,
 „homme savant, mais grand
 „calviniste. „Ayant été pré-
 „senté (encore enfant) à
 „Henri II, il lui dit : Vou-
 „lez-vous être mon fils ?
 „Le petit prince répondit,
 „en béarnois : C'est celui-
 „là, qui est mon père (mon-
 „trant le roi de Navarre).
 „Et bien, voulez-vous être
 „mon gendre ? Oui bien,
 „répondit-il. Ce mariage
 „fut, dès lors, arrêté... A
 „Bayonne, le duc de Mé-
 „dina dit, en l'envisageant.
 „Il m'est avis que ce prin-
 „ce, ou est empereur, ou
 „il le doit être. *Chronol.*
Noven. de Cayet, tom. 1,

14 MÉMOIRES DE SULLY,

1571. de son enfance, il ne respiroit que le travail, & paroïssoit attendre, impatientement, les occasions d'acquérir de la gloire. La couronne de France n'étant pas encore un objet, auquel ses desirs pussent s'attacher, il aimoit à s'entretenir des moyens de recouvrer celle de Navarre, que l'Espagne

liv. 1, pag. 241 & suiv. On trouve, dans les mémoires de Nevers, quelques lettres, écrites, en 1567, par des principaux magistrats de Bordeaux, qui contiennent des particularités intéressantes sur la personne du jeune Henri. „ Nous avons, ici, le prince de Béarn. Il faut avouer que c'est une jolie créature. „ A l'âge de treize ans, il a toutes les qualités de dix-huit & dix-neuf; il est agréable; il est civil; il est obligeant. Il vit, avec tout le monde, d'un air si aisé, qu'on fait toujours la presse où il est. Il agit si noblement en toutes choses, qu'on voit bien qu'il est un grand prince. Il entre dans les conversations comme un fort honnête homme. Il parle toujours à propos, &, quand il arrive qu'on parle de la cour, on remarque assez bien qu'il est fort bien instruit, & qu'il ne dit jamais rien, que ce qu'il faut dire en la place où il est. Je haïrai, toute ma vie, la nouvelle religion, de nous avoir enlevé un si digne sujet. „ Dans une autre : „ Quoiqu'il ait le poil un peu ardent, les dames ne l'en trouvent pas moins agréable. Il a le visage fort bien fait, le nez, ni trop grand, ni trop petit, les yeux fort doux, le teint brun, mais fort uni; & tout cela est animé d'une vivacité si peu commune, que, s'il n'est pas bien avec les dames, il y aura bien du malheur. „ Dans une autre : „ Il aime le jeu & la bonne chère. Quand l'argent lui manque, il a l'air dresse d'en trouver, & d'une manière toute nouvelle, & toute obligeante, pour les autres, aussi bien que pour lui, c'est-à-dire, qu'il envoie, à ceux ou à celles qu'il croit de ses amis, une promesse écrite & signée de lui, & prie qu'on lui envoie le billet ou la somme qu'il porte : Jagez s'il y a maison, où si soit refusé : On tient à beaucoup d'honneur, d'avoir un billet de ce prince, ce, &c. „ *Tome 2, pag. 586.*

avoit, si injustement, usurpée sur sa maison; & il comptoit pouvoir en venir à bout, en 1571.
 entretenant (22) des intelligences secrètes avec les Morisques en Espagne. La haine, qu'il portoit à cette puissance, étoit déclarée, & ne s'est jamais démentie, aussi étoit-elle née avec lui. Il sentit échauffer son courage, au récit de la bataille de (23) Lépante, qui fut donnée, dans ce temps-là, au point, qu'une pareille occasion de se signaler contre les infidelles, devint un de ses souhaits les plus ardens. Il ne perdoit, que rarement, de vue, les espérances vastes & flatteuses, que les devins s'accordoient à lui faire concevoir; il en voyoit le fondement dans l'affection que Charles IX parut, bientôt, prendre pour lui, & qui redoubla, encore plus fortement, peu avant sa mort: Mais, tout rempli, qu'il étoit, de ses destinées, c'étoit en secret qu'il travailloit à les seconder; & il ne s'en ouvroit jamais à personne, qu'à un petit nombre de confidens intimes.

Pour se former une juste idée, soit de l'état général des affaires du gouvernement de France, soit de celui du jeune prince de Navarre en particulier, & de ce qu'il pouvoit avoir à craindre, ou à espérer, au temps

(22) „Ma Brebis, disoit Henri d'Albret, a enfanté un Lion,, ... Il disoit encore, par un pressentiment secret, que cet enfant devoit le venger des injures que l'Espagne lui

Perf. ibid.
 (23) Gagnée, en cette année, contre les Turcs, par D. Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, généralissime des troupes Espagnoles & des Vénitiens.

1571. dont nous parlons, il est nécessaire d'exposer, sommairement, les différentes démarches du ministère, avant, & depuis la mort du roi de Navarre (24), son père, tué devant Rouen. Je remonterai, donc, jusqu'à la rupture, qui ralluma la guerre entre Henri II & Philippe II, roi d'Espagne. De quelque côté qu'elle ait été occasionnée, la suite n'en fut pas aussi favorable à la France, qu'elle convenoit aux vues des deux hommes qui l'avoient conseillée. Ces deux hommes étoient, le connétable (25) de Montmorency, & le duc de (26) Gui-

(24) Antoine de Bourbon, mari de Jeanne d'Albret, reine de Navarre : Il s'étoit fait catholique. M. de Thou rapporte de lui, un trait, qu'on ne sauroit mieux rendre, que dans les termes de l'auteur de la Henriade : „François de Guise, dit-
„il, voulut le faire assassiner, dans la chambre de „François II. Antoine de „Navarre avoit le cœur „hardi, quoique l'esprit „foible. Il fut informé du „complot, & ne laissa pas „d'entrer dans la chambre „où on devoit l'assassiner : „S'ils me tuent, dit-il à „Reinsy, gentilhomme à „lui, prenez ma chemise „toute sanglante, portez- „la à mon fils, & à ma femme, ils liront, dans mon „sang, ce qu'ils doivent „faire, pour me venger. „François II n'osa pas se „souiller de ce crime ; &

„le duc de Guise, en sortant de la chambre, s'écria : Le pauvre roi, que nous avons !

(25) Anne, connétable de Montmorency, tué à la journée de Saint-Denis, le 10 Octobre 1567, dont il mourut.

(26) Claude de Lorraine, souché de la maison de Guise, en France, eut six enfans mâles, François duc de Guise, Charles archevêque de Rheims, dit le cardinal de Lorraine, Claude duc d'Aumale, Louis cardinal de Guise, François grand-prieur, & René marquis d'Elbeuf. François l'aîné est celui dont il est parlé ici : Il épousa Anne d'Est, & fut tué, en 1563, par Jean Poltrot de Mére, gentilhomme Angoumois, de trois balles empoisonnées : Poltrot impliqua, dans son crime, l'amiral, le duc de la

se, qui espéroient que ces troubles leur fourniroient le moyen de se supplanter réciproquement. Ils eurent, dans cette guerre, de quoi s'occuper tous les deux. Le duc de Guise passa, à la tête d'une forte armée, en Italie, où il ne fit rien de digne de sa réputation; mais le connétable fit bien plus mal encore. Il avoit pris, pour lui, l'emploi le plus brillant: C'étoit le commandement de l'armée de Flandre. Il perdit Saint-Quentin, avec la bataille de ce nom, où il fut fait prisonnier lui-même: Déroute qui fut suivie de celle de Thermes, à Gravelines. Ces fâcheux évènements mirent le comble aux vœux du duc de Guise. Ils le rappelèrent, d'Italie, pour le mettre, seul, à la tête du conseil & des armées, avec lesquelles il acquit Calais à la France. Le connétable ressentit vivement ce coup, dans sa prison; &, pour aller défendre ses droits, à quelque prix que ce fût, il traita de la paix avec l'Espagne. Elle ne fut pas glorieuse pour le roi son maître: Mais elle le tira de sa captivité. Il perdit tout dans la personne du roi Henri II, qui fut tué (27), au milieu de la pompe du mariage de sa fille avec le roi d'Espagne, qui étoit le sceau de la paix. François II, qui

1571.

Paul de la Barthe, seigneur de Thermes, maréchal de France.

Rochefoucault, & Théodore de Bèze; mais il varia, ensuite, dans ses accusations, & l'amiral fut déclaré innocent. Voici ses titres: Duc de Guise & d'Aumale, prince de Joinville, chevalier de l'ordre du roi, pair,

grand-maître, grand-chambellan, & grand-veneur de France.

(27) Frappé d'un éclair de lance à l'œil, dans un tournoi où il combattoit contre le comte de Montgommery, le 10 Juillet 1559.

1571. lui succéda, étoit jeune, foible, & infirme; &, comme il avoit épousé la nièce (28) du duc de Guise, celui-ci parvint, à son tour, à conduire, seul, le roi & le royaume. Les Protestans ne pouvoient pas tomber entre les mains d'un plus cruel ennemi. Il s'occupoit de vastes projets, & méditoit les plus étranges catastrophes en France, lorsqu'il eut part, lui-même, aux vicissitudes de la fortune. François II lui manqua; un mal d'oreille (29) ayant mis fin aux jours de ce prince, d'une manière assez subite. Le règne de Charles IX, son frère, encore enfant, fut singulier, en ce que l'autorité parut partagée, à peu près également, entre la reine-mère, les princes du sang, les Guise & le Connétable; c'est que chacun dressoit, secrètement, sa partie. Le bon destin du duc de Guise le plaça, pour la seconde fois, à la tête des affaires, par l'union, que Cathérine fit avec lui: Elle fonda, même, sur cette union, le point principal de sa politique. On prétend que la haine, qu'elle commença à montrer contre les princes de Bourbon, y eut la principale part, & que cette aversion vint, de ce que Cathérine, s'étant mise dans la tête, sur la foi d'un Astrologue, qu'aucun des princes, ses enfans, n'auroit de lignée; sur cette supposition, la couronne devant passer dans

(28) Marie Stuart, reine d'Ecosse, fille de Jacques 8, à suppurer; il en mourut, le 5 Décembre 1562. Il n'en de Lorraine, de la maison de Guise. fallut pas davantage pour faire soupçonner le poison

(29) L'abcès, qu'il avoit dans cette mort.

la branche de Bourbon, elle ne put se résoudre à la voir sortir de sa famille, & la destina à la postérité qui viendrait du mariage de sa fille (30), avec le duc de Lorraine. Quoi qu'il en soit de cette prédilection de la reine-mère (31), il est certain qu'elle donna la naissance, & l'accroissement, aux deux partis de politique, aussi bien que de religion, qui commencèrent, dès ce moment, à remplir le royaume de confusion, d'horreurs & des plus affreuses misères.

Ce terrible orage parut se former, pour éclater, précisément, sur la tête du jeune prince de Navarre. Le roi de Navarre, son père, venoit de mourir (32). Sa mort laissoit, à la vérité, un prince, & un roi, pour chef à la religion réformée en France; mais ce prince étoit un enfant de sept ans, en butte à tous les coups du nou-

(30) Claude de France; l'aînée des deux filles qu'eut Cathérine de Médicis, de son mariage avec Henri II, épousa le duc de Lorraine, & en eut des enfans.

(31) M. l'abbé le Laboureur, dans ses additions aux mémoires de Castelnau, donne une autre cause à la haine de Cathérine, contre le roi de Navarre. Il assure avoir lu, dans des mémoires, que ce prince, étant prisonnier avec le duc d'Alençon, ils complotèrent, ensemble, d'étrangler de leurs mains la reine-mère,

lorsqu'elle viendroit dans leur chambre; qu'ils n'exécutèrent pas cette résolution, parce qu'ils en eurent, eux-mêmes, horreur; mais que le roi de Navarre ne put s'en taire, dans la suite: Ce qui irrita au dernier point Cathérine de Médicis.

(32) L'auteur met la mort d'Antoine, roi de Navarre, en 1562. Il se trompe, elle n'arriva qu'en 1562, au siège de Rouen. Voyez son caractère, & son éloge, dans les *mémoires de Brantôme*, tome 2, p. 242 & suiv.

1571. veau conseil, qui agissoit de concert avec le pape, l'empereur, le roi d'Espagne, & tous les catholiques de l'Europe. Son parti esluva, en effet, les plus terribles revers, & se soutint, pourtant, avec gloire, par la sage conduite de ses chefs, & par les talens prématurés du jeune Henri, jusqu'à la conjoncture de la paix de 1570, par laquelle j'ai commencé ces mémoires.

Il profita du repos qu'elle lui donna, pour visiter ses états, & son gouvernement de Guyenne; après quoi, il vint se fixer, dans la Rochelle, avec la reine de Navarre, sa mère, l'amiral de Coligny & les principaux chefs du parti protestant, à qui cette place importante, & éloignée de la cour, parut la plus avantageuse à l'intérêt de leur religion. Cette résolution étoit très-sage, s'ils avoient su la suivre constamment.

La reine Cathérine dissimula la peine qu'elle ressentoit de leur voir prendre ce parti, &, pendant toute l'année 1571, ne parla que d'observer, fidèlement, les traités, de lier une correspondance plus étroite avec les Protestans, & de prévenir, soigneusement, toutes les causes qui auroient pu rallumer la guerre. Ce fut le prétexte de la députation du maréchal de Coslé, qu'elle fit partir pour la Rochelle avec Malassise & la Proutière, maître des requêtes, ses créatures & ses confidens; mais le véritable motif étoit d'observer toutes les démarches des Calvinistes, de sonder leurs esprits, & de les amener, insensiblement, au point d'une entière confiance,

Gaspard de
Châtillon,
amiral de
France.

Philippe
Goureau de
la Proutière.

absolument nécessaire à ses desseins. Elle n'oublia rien, de son côté, de tout ce qui étoit capable de la leur inspirer. Le maréchal de Montmorency (33) fut envoyé à Rouen, avec le président de Morfan, pour y faire justice des excès commis contre les huguenots. Les infractions au traité de paix étoient sévèrement punies, & le roi Charles l'appeloit, ordinairement, son traité, & sa paix. Ce prince insinuoit, adroitement, en toute occasion, qu'il s'étoit porté à cette paix, pour s'appuyer des princes de son sang, contre la trop grande autorité des Guise, qu'il accusoit de conspirer, avec l'Espagne, pour troubler le royaume (34). La faveur de ceux-ci paroïssoit tomber, de jour en jour, & leurs plaintes, fausses ou véritables, donnoient à ce bruit toute la couleur possible. Charles ne fit pas, même, la moindre difficulté de s'avancer jusqu'à Blois & à Bourgueil, pour communiquer

Bernard
Prévôt, fleur
de Morfan.

(33) François de Montmorency, mort, en 1579, l'ainé des enfans du comte de Montmorency. „j'irai à la chasse, tu ne „tues le duc de Guise de „l'autre“. Cette parole fut rapportée au duc de Guise, qui cessa ses poursuites.

(34) Charles IX haïssoit, naturellement, le duc de Guise. Il lui fut si mauvais gré, d'avoir demandé en mariage la princesse Marguerite, sa sœur, qu'il dit, un jour, à ce sujet, au grand-prieur de France, fils naturel de Henri II : „De ces deux épées, que tu vois, il y en a une pour te tuer, si, demain, que; „P. Mattibieu, liv. 6, p. 333. Le même historien, dit encore, que Charles IX pour suivit, un jour, le duc de Guise, tenant, en sa main, un épieu, qu'il enfonça dans la porte, au moment que celui-ci sortoit; parce que „le duc l'avoit touché, en „badinant, d'une pique sans „fer. Ibid. 376.

1571. avec les Réformés, qui avoient nommé pour leurs députés Téligny (35), gendre de l'amiral, Briquemaut, Beauvais-la-Nocle, & Cavagne, & ces quatre Députés, étant, ensuite, venus jusqu'à Paris, y furent comblés de caresses & de présens.

Le maréchal de Coslé ne manquoit pas de bien faire valoir ces apparences de sincérité. Après qu'il se fut insinué, par ce moyen, il commença à entretenir plus sérieusement la reine de Navarre, du projet de marier le prince, son fils, avec la princesse Marguerite, sœur du roi de France; il étoit chargé de promettre, de la part de Charles, quatre cent mille écus de dot. Il proposa, pour le prince de Condé (36), la troisième héritière de Clèves, parti très-considérable; & la comtesse d'Entremont (37), pour l'amiral de Coligny. Com-

(35) Charles, seigneur de Téligny, en Rouergue, de Montreuil, &c. Il venoit d'épouser Louise de Coligny. Il avoit un visage si doux, & si gracieux, que les premiers, qu'on envoya pour le poignarder, le jour de S.-Barthélemi, en furent attendris, & n'eurent pas la force d'exécuter leur coup. François Briquemaut, Jean de Laffin, appelé Beauvais-la-Nocle, pour le distinguer de Philippe de Laffin, son aîné. L'auteur écrit, Tavnnes : Mais c'est Cavagne qu'il faut lire. Arnaud de Cavagne étoit un conseiller du parlement de Toulouse.

(36) Henri I, prince de Condé : Marie de Clèves, marquise d'Isle, parente des Guise, & élevée auprès de la reine de Navarre. Il n'en eut point d'enfans, & épousa, après elle, Charlotte-Cathérine de la Trimouille.

(37) Jacqueline de Montbel, fille unique de Sébastien, comte d'Entremont, veuve de Claude Batarnai, sieur d'Anton, tué à la bataille de S.-Deuis; elle étoit retenue, en Savoie, par le duc de Savoie, mais elle s'échappa, & vint épouser l'amiral, à la Rochelle. Il étoit veuf de Charlotte de Laval.

me on avoit bien jugé que celui-ci se montreroit le plus difficile de tous à persuader, le maréchal de Coslé ajoutoit, pour ce dernier article, un présent de noces de cent mille écus, que le roi promettoit à l'amiral, avec la concession de tous les bénéfices dont avoit joui le cardinal (38), son frère. Le maréchal de Biron vint confirmer des offres si brillantes, & acheva de gagner la reine de Navarre, en lui faisant une feinte confidence des soupçons qu'on avoit à la cour, que Philippe II, roi d'Espagne, s'étoit défait, par le poison, de la reine sa femme, Elisabeth (39)

1571.

Armand de
Gontauld de
Biron, maré-
chal de France.

(38) Odet de Châtillon, cardinal, évêque de Beauvais, abbé de S.-Benoît sur Loire, &c. Il fut fait cardinal à seize ans : Et, quoique le pape Pie IV l'eût dégradé de cette dignité, il se maria, publiquement, avec l'habit de cardinal, à Elisabeth de Hauteville, demoiselle Normande, qu'il fit appeler comtesse de Beauvais, & assister aux cérémonies publiques. En 1569, le parlement de Paris lui fit son procès, par contumace, pour crime de lèse-majesté. Il venoit de mourir, au commencement de l'année 1571, à Southampton, en Angleterre, où il étoit allé, pendant la guerre, soutenir les intérêts des Calvinistes auprès de la reine Elisabeth; & où il étoit employé, depuis la

paix, par le roi, à traiter le mariage du duc d'Alençon avec cette princesse. Il est certain, quoique d'Aubigné n'en dise rien, qu'il fut empoisonné par son valet-de-chambre, avec une pomme, comme il se disposoit à repasser en France, où il avoit été rappelé par l'amiral, son frère. *Hist. de M. de Thou*, liv. 50.

D'Aubigné ajoute, que l'amiral fut, en effet, mis en possession d'une grande partie de ces bénéfices, & qu'il eut la jouissance de tout, pendant un an, & que Charles IX lui donna, encore, depuis, cent mille francs, pour les employer en meubles, à sa maison de Châtillon. *Histoire d'Aubigné*, tom. 2, l. 1, ch. 1.

(39) Fille aînée de Henri II, & de Catherine de

1571. de France, faussement accusée d'un commerce de galanterie avec l'Infant Don Carlos. Il lui dit, en exigeant le secret, qu'on étoit résolu d'en tirer vengeance, en portant la guerre en Flandre, & dans l'Artois, dont on redemanderoit la restitution au roi d'Espagne, comme étant anciens fiefs de la couronne, aussi bien que celle de la Navarre; & qu'on alloit commencer par secourir Mons, que le prince d'Orange venoit d'enlever aux Espagnols. Il ajouta, pour porter le dernier coup, que le roi avoit jeté les yeux sur l'amiral, pour conduire son armée, avec le titre de vice-roi, dans les Pays-Bas; & dans ce moment, on lui remit, effectivement, la nomination des officiers-généraux, qu'il voudroit employer sous lui, comme on lui avoit déferé, peu auparavant, celle des commissaires de la paix. Le bruit de cette expédition dans les Pays-Bas alla si avant, qu'il est certain que le grand-seigneur fit offrir ses galères, avec des troupes, au roi de France, pour faire diversion, & en faciliter la conquête. On fit, du côté de la reine d'Angleterre, tout ce qu'on devoit faire, en cette occasion. Montmorency y fut envoyé en ambassade. Sa commission portoit

Médecins. La plupart de nos se, lui firent prendre. Elle historiens françois sont de mourut, en 1568, peu de ce sentiment. Les espagnols temps après don Carlos, attribuent sa mort, aux fai-prince d'Espagne, que Philippe II, son père, avoit que les médecins, ne sa-fait mourir, pareillement, chant pas qu'elle étoit gros-de mort violente.

portoit de ne rien oublier pour gagner cette princesse, & la disposer à se choisir pour époux l'un des princes frères du roi, mariage qui devoit, disoit-on, cimenter également l'union des deux religions & des deux puissances. 1571.

Ce procédé, qui paroissoit si rempli de franchise, devoit, pourtant, être suspect par son propre excès ; & , néanmoins , il fit son effet. Les discours des courtisans n'y contribuèrent pas peu. L'envie de respirer l'air d'une cour, où régnoient les plaisirs, & de jouir des honneurs qu'on y voyoit préparer, servit, plus que tout le reste, à lever les scrupules. Beauvais (40), Boursaut, & Francourt, furent les premiers qui se laissèrent persuader, & ils se firent, après, une espèce de point d'honneur de persuader les autres. On avoit, déjà, jeté quelques propos sur un voyage de Paris ; ces trois personnes appuyèrent fortement sur ce dessein, & firent connoître, à la reine de Navarre, qu'un refus, en cette occasion, outre qu'il seroit offensant pour le roi, pourroit lui faire perdre, à elle-même, le fruit de la plus favorable de toutes les conjonctures. On se défia, d'abord, on balança, pendant quelques mois, on se rendit, sur la fin de 1571. On fit les préparatifs pour ce voyage, au commencement de 1572, & le temps du départ fut, enfin, arrêté pour le mois de Mai suivant.

(40) N... Beauvais, gouverneur du prince de Navarre.

Gervais Barbier, sieur de Francourt, chancelier du roi de Navarre.

1571. Il semble que les Huguenots affectèrent de tenir les yeux fermés, pour ne pas voir mille circonstances, qui devoient les faire douter de la vérité de tant de riches promesses. Le roi, & la reine, ne pouvoient si bien dissimuler, qu'ils ne se laissassent, quelquefois, pénétrer. On apprit que Charles avoit dit, à Cathérine : *Hé bien, ne joue-tu pas bien mon rôle ?* A quoi elle avoit répondu : *fort bien, mon fils ; mais il faut continuer jusqu'à la fin.* Il avoit, aussi, transpiré quelque chose du résultat des conférences de Bayonne (41), entre les cours de France & d'Espagne. Le roi de Navarre avoit été fort mal reçu, dans son gouvernement de Guyenne. Bordeaux lui avoit fermé ses portes, & le marquis de Villars, qui y commandoit l'armée royale, n'avoit voulu, ni retirer ses troupes, ni leur laisser recevoir l'ordre du prince. On n'ignoroit

Honorat, bâtard de Savoie, marquis de Villars.

(41) En 1565, la reine-mère, après avoir parcouru une grande partie du royaume, s'avança jusqu'à Bayonne, où elle eut plusieurs conférences secrètes avec le duc d'Albe, qui y avoit accompagné la reine d'Espagne. Il y a assez d'apparence qu'il y fut question d'une alliance entre le pape, la France, & la maison d'Autriche, & des moyens d'abattre le parti protestant ; mais, il n'y en a aucune, & encore moins de preuve, qu'on y ait formé le dessein du massacre de la S. Barthelemi, qui ne s'exé-

cuta que sept ans après. Marthieu rapporte, à ce sujet, que le prince de Navarre, alors encore enfant, & que Cathérine de Médicis avoit presque continuellement à ses côtés, entendit quelque chose du complot d'exterminer tous les chefs du parti protestant, qu'il en avertit la reine sa mère, &, celle-ci, le prince de Condé & l'amiral, & que ce fut le ressentiment qu'ils en eurent, qui les porta à l'entreprendre de Meaux. *Hist. de Fr., tom. I, p. 283.*

pas, dans la Rochelle, que le roi tenoit, actuellement, sur toute cette côte, une armée navale, qu'on supposoit être destinée pour la Hollande. Les bourgeois avoient, de plus, découvert les artifices dont Strozzy (42), la Garde, Lansac, & Landereau, s'étoient servi, pour gagner la garde de leurs portes, & s'emparer de leur ville. Enfin, tandis qu'on se louoit si fort de l'exactitude à maintenir le traité de paix dans toute sa force, il n'étoit que trop facile de découvrir une infinité de violences contre les réformés, que la cour avoit autorisées, ou dissimulées. Le chancelier de l'Hôpital (43), ayant voulu faire justice des agresseurs, à Rouen, Dieppe, Orange, &c.; ce motif, joint au refus de sceller la révocation d'un édit de pacification, l'avoit fait exiler de la cour (44). Sans tout cela, il devoit, ce me semble, suffire aux huguenots de la connoissance qu'ils avoient du caractère de Cathérine, & de

(42) Philippe Strozzy, le baron de la Garde, dit le capitaine Polin, Lansac le jeune, frère de Louis de Saint-Gélais, sieur de Lansac, & Charles Rouhault, sieur du Landereau, qui conduisoient cette flotte.

(43) Michel de l'Hôpital, chancelier de France; les sceaux lui furent ôtés, & donnés à Jean de Morvilliers. Il mourut en 1573.

(44) Je supprime deux raisons, tirées des canons

des conciles de Constance & de Trente, d'où l'auteur infère que le pape, les évêques, &c. ne se croyoient pas obligés de garder la parole donnée aux hérétiques. M. Fleury, & nos plus savans critiques ecclésiastiques, ont pleinement justifié la conduite du premier de ces conciles, à l'égard de Jean Hus & de Jérôme de Prague; & la bonne-foi du second, avec les protestans.

celui de son fils. Pouvoient-ils se flatter que
 1572. ce prince, naturellement emporté & vindicatif, oublieroit l'attentat de Meaux (45), l'invasion d'Orléans, Rouen, Bourges, Lyon, &c. ; le Havre livré aux Anglois par les Huguenots, les étrangers introduits dans le cœur du royaume ; tant de combats, tant de sang répandu ? L'intérêt d'état, ce grand nom, si familier aux souverains, parce qu'il prête, si souvent, le masque de la bonne politique à leurs ressentimens personnels & à leurs autres passions, ne leur permet guère de laisser impunies de pareilles entreprises de la part de leurs sujets. Pour Cathérine, elle avoit persisté, jusqu'à ce moment, à leur imputer la mort de son mari, ce qu'elle ne pouvoit leur pardonner, non plus que d'avoir traité d'Ante-Christi ceux de la maison de Médicis. Il n'y avoit pas moins d'imprudence de se fier aux Parisiens, dont l'animosité & la fureur contre les Huguenots, venoient encore d'éclater dans l'affaire de la croix de Gâtine (46).

(45) En 1567, le prince de Condé, & l'amiral de Coligny, formèrent le dessein de se rendre maîtres de la

personne du roi Charles IX, à Meaux, où il étoit, alors, & d'où la reine-mère le fit partir, la nuit, pour le ramener à Paris. Ils l'auroient exécuté, sans trois mille Suisses, qui arrivèrent, fort à propos, & couvrirent si bien le roi, pendant cette

marche, que l'armée calviniste n'osa les attaquer. Voyez les Historiens.

(46) Voici ce fait, suivant ce qui en est rapporté dans M. de Thou, l. 50, sur l'année 1571. Philippe Gâtine, riche marchand de la rue St.-Denis, ayant été convaincu, quelques années auparavant, d'avoir fait servir sa maison de préche aux Huguenots, le parlement

Mon père étoit si vivement frappé de ces motifs, qu'il se montra incrédule aux premiers avis, qu'il reçut du voyage de la cour de Navarre, à Paris. Persuadé que le calme présent ne seroit pas de longue durée, il se hâtoit d'en profiter, pour se mettre en état d'aller, au plutôt, s'enfermer, avec tous ses effets, dans la Rochelle, lorsque tout le monde ne parloit que d'en sortir. Il en fut, bientôt, plus particulièrement informé, par la reine de Navarre elle-même, qui lui manda de venir la joindre sur son passage à Vendôme. Il se disposa à partir; &, voulant me mener avec lui, il me fit venir, quelques jours avant celui de son départ, dans sa chambre, où, sans autre témoin que la Durandière, mon précepteur, il me dit: „ Maximilien, puis-

1572.

de Paris le condamna à être pendu (ou brûlé), le 30 juillet. En la place de sa maison, qui fut démolie, on éleva une pyramide, en forme de croix; qui s'appela, depuis, la croix de Gâtine. Avec l'édit de pacification de 1570, les Calvinistes obtinrent, que cette croix seroit enlevée; ce qui s'exécuta, enfin, mais avec de si grands soulèvements de la populace, que le conseil fut obligé d'y envoyer le duc de Montmorency, avec des troupes. Félibien, dans le *second*

tome, de son histoire de la Ville de Paris, dit, que cette croix fut replantée, à l'entrée du cimetière des Innocens, après qu'on en eut ôté une plaque d'airain, sur laquelle étoit gravé l'arrêt du parlement. On l'y voit encore, aujourd'hui. Et Sauval, *tome 2, liv. 8, des antiquités de Paris*, marque l'endroit de cette maison dans la rue St.-Denis, vis à vis la rue des Lombards, où il reste, en effet, un enfoncement qui pouvoit être le sol de la maison de Gâtine.

1572.

„ biens, je veux, en récompense, essayer de
 „ vous enrichir de vertus, par le moyen
 „ desquelles, comme on m'a prédit, j'ef-
 „ père que vous ferez, un jour, quelque
 „ chose. Préparez-vous, donc, à supporter,
 „ avec courage, toutes les traverses & les
 „ difficultés que vous rencontrerez dans
 „ le monde; &, en les surmontant géné-
 „ reusement, acquérez-vous l'estime des
 „ gens d'honneur, particulièrement celle
 „ du maître à qui je veux vous donner,
 „ & au service duquel je vous commande
 „ de vivre & mourir. Quand je serai
 „ sur mon départ pour aller, à Vendôme,
 „ trouver la reine de Navarre, & M. le
 „ prince son fils, disposez-vous à venir
 „ avec moi, & vous préparez, par une
 „ harangue, à lui offrir votre service,
 „ lorsque je lui présenterai votre person-
 „ ne „. Je le suivis, en effet, à Vendôme
 „ (47). Il y trouva une sécurité générale,
 „ & un air d'alégresse sur tous les visages;
 „ qu'il n'osa combattre en public. Mais, tou-
 „ tes les fois qu'il en eut occasion d'entretie-
 „ nir en particulier, soit la reine, ou les prin-
 „ ces, soit l'amiral, les comtes Ludovic (48)
 „ & de la Rochefoucault, & les autres sei-

(47) François de Béthune, père de l'auteur, suivit le prince de Condé, à la bataille de Jarnac, & y fut fait prisonnier. On lui fit son procès, comme ayant porté les armes contre Sa Majesté, & on faisa ses biens, mais on les lui

restitua, à la paix. *Du Chesne.*
 (48) Ou Louis de Nassau, frère de Guillaume, prince d'Orange.

François, comte de la Rochefoucault, & prince de Marillac, tué à la Saint-Barthélemi.

gneurs Religionnaires, il leur disoit, fort librement, qu'il étoit surpris qu'on eût si-tôt oublié des sujets de crainte, si bien fondés; que, de la part d'un ennemi réconcilié, l'excès des caresses & des promesses n'est pas moins suspect, & est beaucoup plus dangereux, que celui des menaces & d'une haine déclarée; que c'étoit encore risquer beaucoup, que d'exposer aux attraits de la plus voluptueuse cour du monde, un jeune prince, peu en garde contre les plaisirs; qu'au lieu de songer à une alliance aussi malheureuse que celle de ce prince, avec une princesse, qui faisoit profession d'une religion contraire, il eût été bien plus à propos de travailler à le marier avec la reine d'Angleterre, qui pouvoit lui servir utilement à recouvrer la couronne de Navarre, &, peut-être, suivant les conjonctures, celle de France. Il avoit, sur ce mariage, un pressentiment si fort, qu'il dit, plusieurs fois, que, si ces noces se faisoient à Paris, il prévoyoit que *les livrées en seroient bien vermeilles*; c'est le terme dont il se servit. Un conseil si prudent ne fut pris que pour un effet de foiblesse & de timidité. Mon père, ne voulant pas affecter de paroître, seul, plus sage que tant de personnes plus éclairées, s'exposa, contre son sentiment, à suivre le torrent, & ne demanda que le temps de se mettre en état de paroître avec l'éclat qu'exigeoit son rang, dans une cour où tout étoit superbe. Pour cela, il reprit le chemin de Rosny. Mais, auparavant, il me

1572. présenta au prince de Navarre, en présence de la reine sa mère; & lui fit, en mon nom, des protestations d'un attachement inviolable, que je confirmai, avec beaucoup d'assurance, en mettant un genou en terre. Ce prince me releva, aussi-tôt, &, après m'avoir embrassé deux fois, il eut la bonté de louer le zèle de toute ma maison, pour lui, & me promit sa protection, avec cet air engageant, qui lui étoit naturel: Promesse, que je regardai, alors, comme un pur effet de sa bonté, mais que j'ai vu s'accomplir, depuis, au delà de mes espérances & de mon mérite. Je ne retournai point à Rosny, avec mon père; je pris, à la suite de la reine de Navarre, le chemin de Paris. Dès que j'y fus arrivé, ma jeunesse me faisant sentir combien j'avois besoin d'instruction, je m'attachai à l'étude, sans cesser, pour cela, de faire la cour au prince, mon maître. Je vins demeurer, avec un gouverneur, & un valet-de-chambre, loin de la cour, dans le quartier de Paris, où sont presque tous les colléges, jusqu'à la catastrophe sanglante, qui arriva, peu de temps après. On ne peut rien ajouter à l'accueil gracieux, & aux bons traitemens que reçurent du roi, & de la reine-mère, la reine de Navarre, les princes ses enfans & leurs principaux serviteurs. Charles IX ne se lassoit point de louer la probité & les vertus du comte de la Rochefoucault, de Téligny, Resnel (49), Beau-difner, Piles, Pluviaux,

(49) Antoine de Clermont, marquis de Resnel; Galliot de Crussol, Fr. de Beau-difner, frère du duc

Colombières, Grammont, Duras, Bouchavanes, Gamache, mon père, & autres seigneurs protestans. En parlant à l'amiral, il ne l'appeloit que, *mon père*. Il voulut se charger de le raccommo-der avec les princes de Guise, & lui accorda la grâce de Villandry (50), qu'il avoit refusée à sa propre mère, & à ses frères, pour une offense regardée comme irrémissible. Lorsque l'amiral fut blessé, le roi, à la première nouvelle qu'il en reçut, éclata en menaces & en blasphèmes, & protesta qu'il feroit chercher l'assassin (51), jusque dans les recoins

d'Uzès; Armand de Clér-
mont, baron de Pilles, en Pé-
rigord; Pluvial Claveau,
gentilhomme Poitevin;
François de Bricqueville
de Colombières; Antoine
de Grammont, vicomte
d'Aster; Jean de Duresfort,
vicomte de Duras; Bayan-
court, sieur de Bouchava-
nes; Nicolas Rouhault,
sieur de Gamache,

(50) „Villandry, jouant,
„avec le roi, avoit été si
„téméraire, que d'offenser
„sa majesté même, d'où
„s'étoit ensuivi, contre lui,
„un Arrêt de mort „ *Da-
vila, liv. 5.* Voyez ce fait,
particulièrement dans d'Aubi-
gné, t. 2, l. 1, ch. 2.

(51) Il s'appeloit Nico-
las de Louviers, sieur de
Maurévert en Brie; „Fau-
„dra-t-il, dit Charles IX,
„en jetant sa raquette de co-
„lère, „ que j'aye, tous les

„jours, de nouvelles af-
„faires, & ne serai-je ja-
„mais en repos? „ Bien des
personnes douteront si ces
menaces, & tout cet em-
portement de Charles IX,
n'étoient pas sincères; &
si ce prince, qui, d'abord,
parut entrer dans tous les
desseins de la reine sa mè-
re, ne se laissa point gagner,
à la fin, par l'amiral de Co-
ligny, dans ces entretiens
particuliers, où celui-ci ne
cessoit de lui représenter
les effets du mauvais gou-
vernement de cette prin-
cesse, & de l'exhorter à se
soustraire à sa dépendance.
Les mémoires d'état de Vil-
leroy, t. 2, p. 55 & 66, &
plusieurs autres écrits de
ce temps-là, en donnent des
preuves de fait si fortes,
qu'on est bien embarrassé à
décider sur cette question.
S'il en faut croire les mé-

1572 les plus cachés des hôtels des Guises. Il voulut qu'à son exemple, toute la cour rendit visite au blessé. Les Guises ayant demandé à ce Prince, qu'il daignât écouter

moires de Tavanès, Charles IX étoit si peu d'accord avec sa mère, que Catherine ne vit plus d'autre moyen de conserver l'autorité, qu'elle étoit sur le point de perdre, qu'en faisant assassiner l'amiral; & cet écrivain prétend, que ce fut à l'insu de Charles IX, que Maurevert fut aposté, pour faire ce coup. D'un autre côté, l'historien Matthieu se croit bien fondé à soutenir, *s. 1, l. 6*, que Charles IX joua l'amiral, depuis le commencement, jusqu'à la fin. Il rapporte de quelle manière ce prince, voyant l'opposition de quelques-uns de ses conseillers, au dessein d'exterminer les Huguenots, leur fit voir, avec chaleur, que le royaume étoit perdu, si ce dessein ne s'exécutoit pas, & dans la nuit même, parce que, passé cette nuit, il ne seroit plus temps d'arrêter les projets des rebelles, dont il disoit être bien instruit; à quoi il ajouta, que tous ceux qui n'approuveroient pas sa résolution, n'étoient pas de ses serviteurs. Mais, comment cet historien ne s'est-il pas aperçu que, peu de pages après cet exposé,

c'est-à-dire, à la page 369, *ibid.*, il détruit, lui-même, toutes ses preuves, en rapportant un discours, que Henri III, étant en Pologne, tint à Miron, son médecin. En voici un abrégé, car il est trop long pour l'insérer, ici, en entier. Henri III, qui n'étoit, alors, que duc d'Anjou, étant entré, quelques jours avant la S. Barthélemy, dans la chambre du roi son frère, s'aperçut que ce prince le regardoit avec des yeux si pleins de colère, & d'un air si furieux, qu'appréhendant l'effet de cet emportement, il regagna, doucement, la porte, & alla porter l'alarme à la reine-mère. Celle-ci n'étant que trop disposée à le croire, par ce qui lui étoit arrivé à elle-même, conclut à se défaire; sur le champ, de Coligny. Maurevert ayant manqué son coup, en partie, puisqu'il ne fit que blesser l'amiral au bras, la reine-mère, & le duc d'Anjou, qui ne purent détourner le roi d'aller rendre visite au blessé, jugèrent à propos de l'y accompagner; & sous prétexte de menacer les forces de l'amiral, ils interrompoient, autant

leur justification, en furent très-mal reçus; & l'ambassadeur d'Espagne fut si maltraité, 1572. à cette occasion, qu'il prit le parti de se retirer. Le pape Pie V ne fut pas à cou-

qu'ils pouvoient, la conversation secrète, que ces deux personnes avoient ensemble, pendant laquelle Cathérine, qui n'étoit entourée que de Calvinistes, vit qu'ils se parloient à l'oreille, & la regardoient, de temps en temps, de fort mauvais œil. Elle compta cette aventure, pour le plus grand danger qu'elle eût couru de sa vie. En s'en retournant, elle pressa si fort le roi de lui dire de quoi il avoit été question entre lui & Coligny, que ce prince ne put s'empêcher de le lui donner à entendre, en lui disant, avec ses juremens ordinaires, qu'elle gâtoit toutes les affaires, ou autres paroles semblables. Cathérine plus alarmée encore qu'auparavant, eut recours à un artifice qui lui réussit. Elle représenta si fortement, à son fils, qu'il étoit prêt à tomber dans le piège, qu'elle supposoit que l'amiral lui tendoit, qu'il étoit à la veille d'être livré aux huguenots, joints aux étrangers, sans avoir rien à espérer de ses sujets catholiques, que le chagrin d'être trahis avoit porté à se choisir un autre chef; & elle fut si bien secondée des autres conseillers, excepté du seul maréchal de Retz, que Charles IX, saisi lui-même d'appréhension, & passant d'une extrémité à l'autre, fut le premier à opiner, & même à presser qu'on tuât, non seulement, l'amiral, mais, encore, tous les huguenots, afin, disoit-il, qu'il n'en restât pas un seul qui pût le lui reprocher. C'est à quoi on travailla, aussi, tout le reste du jour, le soir, & toute la nuit. Au point du jour, Charles IX, la reine-mère, & le duc d'Anjou, sortirent, sur le portail du Louvre; & , entendant le premier coup de pistolet, la frayeur & les remords les prirent. Le roi envoya un ordre au duc de Guise de tout suspendre; mais le duc de Guise répondit que cet ordre venoit trop tard, & , eux-mêmes, s'étant, peu à peu, rassurés, donnèrent les mains à tout ce qui se passa ensuite.

Il me semble qu'on peut concilier ces différens sentimens, & conserver aux preuves alléguées de part & d'autre, toute leur force, en disant, que Charles IX, qui, véritablement,

1572. vert des emportemens de Charles, pour les refus, qu'il fit, de la dispense nécessaire au mariage de Henri avec Marguerite, dont les préparatifs se faisoient avec une extrême magnificence. Le roi poussa ses égards pour ce prince, jusqu'à le dispenser d'entrer dans l'église de Notre-Dame (52) : Il fut, encore, dispensé d'observer

n'avoit appelé l'amiral à Paris, que pour le perdre avec tous les Huguenots, se laissa ébranler par ses discours; qu'il revint, &, peut-être, plus d'une fois, à embrasser, tour à tour, les deux partis opposés qu'on lui proposoit, & que tous ces discours, d'un & d'autre côté, le jetoient dans une irrésolution, dont il ne sortit que par l'effet d'une sougue, dont Catherine fut habilement profiter. La sécurité de Coligny venoit de ce qu'il sentoît, à n'en pouvoir douter, que ses raisons frappoient, droit, au cœur de ce Prince. Sans cela, il est impossible que Charles IX en eût imposé, si long-temps, à un homme de l'habileté de cet amiral. Un jeune roi, de vingt-trois ans, &, jusqu'à ce moment, toujours en tutèle, n'est point capable de la finesse dont on veut lui faire honneur. Mais, ce jeune prince, on ne peut en disconvenir, portoit déjà la dissimulation au plus haut point. Les secrets de son conseil, & ceux de l'amiral, dont il ne s'ouvrit jamais à aucun des deux côtés, quelque pressé qu'il en fût, en font une preuve sans réplique.

(52) „ La résolution du „ roi, dit le Grain, fut, „ que le mariage seroit célébré d'une façon qui ne „ tiendrait de l'une, ni de „ l'autre religion; de la „ calviniste, parce que les „ promesses seroient reçues par un prêtre, qui „ seroit M. le cardinal de „ Bourbon; & de la romaine, parce que ces „ promesses seroient reçues sans les cérémonies „ sacramentales de l'église. „ se..... Il fut dressé un „ grand échafaud, au parvis, devant la porte, & „ principale entrée de l'église de Paris, le lundi „ 18 Août 1572, sur lequel „ furent fiancées & épousées, „ en un même jour, & „ par un seul acte, très-haut, &c.... Ce fait, „ l'épouse se retira au „ préche (je crois qu'il „ faut lire au porche),

toutes les cérémonies romaines. Le cardinal de Bourbon, ayant fait des remontrances sur cette tolérance, qui lui parut excessive, il fut renvoyé, avec une dure réprimande. Ce fut toute autre chose, encore, lorsque la reine de Navarre mourut; toute la cour en parut vivement touchée, & on y prit le grand deuil.

1572.

Charles de Bourbon, cardinal, oncle de Henri IV.

Enfin, ce n'est point donner à toute cette conduite de Cathérine, & de son fils, un nom trop fort, que de l'appeler un prodige presque incroyable de dissimulation; puisqu'elle fit tomber dans le piège un homme aussi avisé que l'amiral de Coligny, malgré mille circonstances qui sembloient concourir, d'un autre côté, à lui faire sentir le danger qui s'approchoit. Car, on disoit, hautement, que Genlis & la Nouë (53), envoyés au secours du prince

„ & l'épousée entra dans
„ le temple, pour ouïr la
„ sainte messe, suivant les
„ articles du traité de ma-
„ riage : Et, de là, se rendi-
„ rent, tous deux, au festin
„ apprêté en la grande salle
„ du palais, &c.,. *Baptiste
le Grain, Décade du roi
Henri le Grand, l. 2. Char-
les IX donna, à sa sœur,
trois cent mille écus en
dôt, & la reine de Navarre
céda, au prince, son fils,
en faveur de ce mariage,
la haute & basse Comté
d'Armagnac, &c. P. Mat-
thieu, tom. 1, liv. 6.*

voy, de l'ancienne maison
de Genlis; François de la
Nouë, gentilhomme le plus
renommé qu'il y eût; alors,
parmi les Protestans, esti-
mé, même, des Catholi-
ques. L'amiral, en parlant
de ce malheur, à Charles IX,
l'imputoit au peu de secret
qu'on gardoit dans le con-
seil. Charles IX fit deman-
der au duc d'Albe, par
Claude Mondoucet, son ré-
sident dans les Pays-Bas,
les gentilshommes françois
Protestans, qui avoient été
faits prisonniers. *De Thou
1572, liv. 51.*

(53) Jean d'Angest d'I-

1572. d'Orange, avoient été défaits, par la connivence de la cour de France, laquelle, dans l'incertitude du succès de l'objet principal de sa dissimulation, ne s'accommodoit pas de tous les effets qu'elle eût pu produire. On étoit, encore, instruit des conférences, que la reine, & ses principaux ministres, avoient avec le cardinal Alexandre, neveu de Pie V, & avec les Guises; ces derniers ayant été découverts, deux fois, s'entretenant, masqués, avec le roi, la reine-mère, le duc de Retz & le chancelier (54) de Birague. Il n'en falloit pas davantage, pour montrer ce qu'on devoit penser de leur disgrâce prétendue. On crut apercevoir, dans la mort de la reine de Navarre (55), des indices, assez clairs,

Albert de Gondy, duc de Retz, maréchal de France.

(54) René de Birague, Milanais, évêque de Lavaur, ensuite, cardinal : il n'étoit, alors, que garde des sceaux, & ne fut fait chancelier, que l'année suivante, après la mort du chancelier de l'Hôpital. Voyez son éloge, dans les négociations de Buisson. Aug. Giff. Buissoni Epist. 29. On disoit de lui, qu'il étoit cardinal sans titre, chancelier sans sceaux, & prêtre sans bénéfice.

(55) Elle étoit logée chez Charles Gaillard, évêque de Chartres, homme fort suspect de calvinisme. Elle y fut prise d'une fièvre continue très-violente, quelques jours après son retour de Plois, où elle avoit suivi la cour, & mourut le cinquième jour de sa maladie. Il y a une grande diversité d'opinions sur le genre de sa mort. Les mémoires de l'Estoile, d'Aubigné, & tous les Calvinistes, décident pour le poison, qui fut donné à cette princesse, disent-ils, par un Florentin nommé René, parfumeur de la reine-mère, dans une paire de gants. De Serres donne à entendre que les médecins, qui ouvrirent son corps, avoient ordre de ne point toucher au cerveau, où s'étoit attaché le poison. Mais ils sont, tous, fortement contredits par le Grain, qui veut, avec beaucoup d'au-

d'empoisonnement. Il passoit pour constant, que le coup, dont l'amiral fut blessé, lui avoit été tiré de la maison de Villemur, précepteur des Guises; & que l'assassin avoit été rencontré, fuyant sur un cheval de l'écurie du roi. Les gardes même, que Charles (56) mit près de l'amiral, après

Pierre Pite
de Villemur.

trés, qu'elle soit morte de pleurésie, pour s'être échauffée aux préparatifs des noces de son fils, à quoi se joignoit le dépit de ce qu'on l'obligea à tendre, devant sa maison, au passage du Saint-Sacrement, le jour de la Fête-Dieu; par la Popelinière, qui lève tout soupçon de poison; par Perefize; par de Thou, qui assure que Charles IX ordonna que la tête de cette princesse fût ouverte, comme le reste du corps: Et que, si les médecins ne le firent point, c'est qu'ils trouvèrent la véritable cause de sa mort dans un abcès, qu'elle avoit au dedans du corps. C'est aussi le sentiment de l'historien Matthieu.

(56) Tout cela est vrai, & prouve que ce guet-apens se fit par ordre de la reine-mère, mais non pas par celui du roi. On ne sauroit bien dire quelle fut sa véritable intention, en faisant ce coup; si elle ne chercha simplement qu'à se débarrasser d'un homme qui prenoit trop d'empire sur

l'esprit du roi, & capable de faire échouer le dessein d'exterminer tous les Huguenots: Si, supposé que l'amiral fût mort du coup, elle auroit borné sa vengeance à cette seule mort; ou, si elle s'attendoit que le bruit de cet assassinat, en excitant, dans Paris, une révolte parmi les calvinistes, lui fournirait une occasion, qu'elle cherchoit, de faire faire main-basse sur eux, ayant dressé sa partie pour cela. On proposa, dans le conseil secret, plusieurs moyens de faire naître un sujet de les attaquer; entre autres, celui d'une espèce de camp, ou attaque d'un fort artificiel, construit dans le Louvre, où l'on tourneroit contre les Réformés la féinte en réalité. Enfin, on s'en tint à celui de les passer au fil de l'épée dans une nuit. L'amiral étoit logé dans la rue Betisy, dans une anberge, qui est, aujourd'hui, l'hôtel de S. - Pierre; & l'on y montre encore la chambre où il fut tué.

ce coup, sous prétexte d'assurer sa per-
 1572. sonne, étoient, la plupart, ses ennemis dé-
 clarés. Il n'étoit pas moins incontestable,
 que tous les bourgeois de Paris s'étoient
 fournis d'armes, qu'ils gardoient, dans
 leurs maisons, par ordre du roi.

Les plus clairvoyans d'entre les Hugue-
 nots se rendirent à des preuves si claires,
 quittèrent la cour, &, même, Paris, ou,
 du moins, se logèrent dans les faubourgs.
 De ce nombre, furent, MM. de Langoi-
 rand (57), de Frontenay, le vicomte
 de Chartres; de Loncaunay, de Rabo-
 danges, du Breuil, de Ségur, de Sey,

(57) N.... de Montfer- Touchet, gentilhomme de
 and, baron de Langoiran. Normandie, près de Dom-
 Jean de Rohan, sieur de front. N.... des Hayes Gaf-
 Frontenay. Jean de Ferrière. que. Gui de Saint-Gélais,
 res, vicomte, ou vidame de fils de Louis, sieur de Lan-
 Chartres. N.... de Lon- sac. Pierre de Chouppes.
 caunay, gentilhomme de Jean de la Fin, sieur de
 Normandie, tué à la jour- Beauvais-la-Nocle. Pierre
 née d'Ivry, âgé de 70 ans. de Grandry, maître-d'hôtel
 N.... de Rabodanges. On voit ordinaire du roi, &c. Tou-
 dans les MSS. de la biblio- tes ces personnes, pressant
 thèque du roi, vol. costé l'amiral de sortir de Paris,
 8699, pag. 31, l'original il leur répondit : „Si je
 d'une Lettre de Charles IX, „fais cela, il faut que je
 à M. de Radodanges, datée „montre. ou ma peur, ou
 du 6 Mai 1566, de S. Maur, „ma défiance; mon hon-
 qui commence ainsi : „M. „neur seroit offensé en
 „de Rabodanges, je fais le „l'un, & le roi en l'au-
 „devoir grand, que vous „tre; je serois contrain-
 „avez fait, à l'occasion de „de retourner à la guerre
 „la commission que je vous „civile, & j'aime mieux
 „ai, ci-devant, baillée, „mourir, que de revoir les
 „pour faire punir les vo- „misères que j'ai vues, &
 „leurs & brigands de votre „les maux que j'ai endu-
 „Comté, &c., N.... de „rés, „Matth. 1. I, liv. 6,
 Ségur de Pardailan. N... du pag. 343.

du Touchet, des Hayes, de Saint-Ge-
lais, de Chouppes, de Beauvais, de Grand- 1572.
ry, de Saint-Etienne, d'Arnes, de Boif-
sec, & plusieurs autres gentilshommes,
tant de Normandie, que du Poitou. Heu-
reusement, mon père fut un de ceux, à
qui une sage défiance sauva la vie. Lors-
qu'on les pressoit de s'approcher de la
cour, ils répondoient, qu'ils trouvoient
que l'air des faubourgs étoit meilleur à
leur santé, & celui des champs encore
davantage. Quand ils eurent appris que
l'évêque de Valence, qui avoit pénétré le
secrét, en prenant congé du roi pour son
ambassade de Pologne, avoit eu l'indif-
crétion de le révéler à quelques-uns de
ses amis, & qu'on avoit intercepté des let-
tres, écrites, à Rome, par le Cardinal (58)
de Pellevé, dans lesquelles il dévoiloit
tout ce mystère au cardinal de Lorraine;
ce fut alors, que ces messieurs redoublè-
rent leurs instances auprès du roi de Na-
varre, pour l'engager à sortir de Paris,
ou, du moins, pour leur permettre de
se retirer chez eux. Ce prince opposa à
leur avis celui que lui donnoient une in-
finité d'autres personnes, &, même, dans
le corps Protestant; car, où ne se trouve-
t-il point de traîtres? On l'avertit de s'en
défier. On marqua les noms de tous ceux
qui avoient été gagnés, par la reine-mère,
pour le tromper : Il n'écouta rien. L'ami-

(58) Nicolas de Pel-
levé, cardinal, archevê-
que de Rheims, passionné
ligueur, Charles, cardinal
de Lorraine.

ral (59) ne se montra pas moins incré-
 1572. dule ; son mauvais destin commença par
 l'aveugler, pour le perdre. Heureux, s'il
 eût eu la prudence du maréchal de Mont-
 morency, qu'on ne put jamais tirer de
 Chantilly, quoique le roi le conviât, in-
 cessamment, de venir partager la faveur de
 l'amiral, & demeurer près de sa personne,
 pour l'aider de ses conseils.

Si je cherchois à augmenter l'horreur
 qu'on a, généralement, conçue d'une ac-
 tion (60) aussi barbare, que le fut celle

(59) On a dit, de l'ami-
 ral de Goligny, que, tout
 ce qu'il a fait de beau, en
 sa vie, a été contre son
 Dieu, sa religion, son roi
 & sa patrie. Quel dommage
 qu'il n'ait pas songé à em-
 ployer plus utilement ses
 talens. Car, tous les histo-
 riens conviennent, que c'é-
 toit un des plus grands
 hommes d'état & de guerre
 qui aient jamais paru. On
 a cru que c'est par l'effet
 des conseils qu'il donna au
 prince d'Orange, que les
 Pays-Bas se soulevèrent
 contre l'Espagne, soutin-
 rent la guerre dix ans du-
 rant, & formèrent le plan
 d'une république, qui a eu,
 du moins, une partie de son
 effet, mais, on croit, aussi,
 avec assez d'apparence, qu'il
 auroit tenté la même chose
 en France. Il est griève-
 ment chargé par les mé-
 moires de Villeroy, tom. 4,
 pag. 323, 340. Il se défen-

dit, toujours fortement,
 surtout dans son testament,
 d'avoir songé à attenter à
 la personne du roi. Voyez
 son éloge, & le but de sa
 politique, dans *Brantôme*,
 tome 3, de *Thou*, & les au-
 tres historiens.

(60) Ce que dit M. de
 Sully, du massacre, ne doit
 point paroître trop fort.
 „ Action exécrationnelle, s'é-
 „ crie Percfixe, qui n'a-
 „ voit jamais eu & n'aura,
 „ s'il plaît à Dieu, jamais
 „ de semblable „ Le pape
 Pie V en fut affligé, jusqu'à
 en répandre des larmes :
 Mais Grégoire XIII, qui prit
 sa place, en fit rendre, pu-
 bliquement, à Rome, des
 actions de grâces à Dieu, &
 envoya un légat en féliciter
 Charles IX, & l'exhorter à
 continuer. Voici, en peu de
 mots, comment la chose se
 passa. Toutes les mesures
 ayant été prises, le son
 des cloches de St.-Germain

du 24 Août 1572, trop connue sous le nom de la Saint-Barthélemi, je m'étendrois, en cet endroit, sur le nombre, la qualité, les vertus, & les talens de ceux

1572

l'Auxerrois, pour matines, fut le signal pour commencer le massacre. L'amiral de Coligny fut poignardé, le premier, au milieu de ses domestiques, par Besnes, allemand, domestique du duc de Guise, & autres : Le duc & le chevalier de Guise se tenant dans la cour. Le cadavre fut jeté par la fenêtre ; on lui coupa la tête, qui fut portée à la reine-mère, avec le coffre de ses papiers, parmi lesquels on trouva, dit-on, les Mémoires de son temps, qu'il composoit. On lui fit toutes les indignités imaginables ; enfin, on le porta au gibet de Montfaucon, d'où le maréchal de Montmorency le fit détacher la nuit, & inhumé à Chantilly. Toute la maison de Guise étoit, personnellement, animée contre l'amiral, depuis l'assassinat de Claude, duc de Guise, par Poltrot de Meré, dont elle le croyoit l'auteur, & dont, pour dire vrai, l'amiral ne s'étoit jamais bien lavé, quelque chose qu'il eût pu faire. Si toute cette boucherie n'est, comme bien des gens en sont persuadés, que l'effet du ressentiment des Guises, qui la conseillèrent à la reine-mère, dans la vue de venger leur propre querelle, on peut dire que, jamais, particulier n'a tiré une vengeance aussi cruelle d'une offense. On fit, ensuite, mairbasse sur tous les domestiques de l'amiral, & en même temps, les émissaires du roi commencèrent le carnage, dans tous les quartiers de la ville. Les plus distingués des Calvinistes, qui y perdirent la vie, furent François de la Rochefoucault, qui, ayant joué, une partie de la nuit, avec le roi, & se voyant saisir dans son lit, par des gens masqués, crut que c'étoit le roi & ses courtisans, qui venoient le fouetter par jeu ; Antoine de Clermont, marquis de Refnel, tué par son propre parent, Louis de Clermont de Buffly d'Amboise, avec lequel il étoit en procès, pour le marquisat de Refnel ; Charles de Quellenec, baron du Pont, en Bretagne, dont le corps mort fut l'objet de la curiosité des dames de la cour, parce qu'il avoit, alors, un procès à soutenir avec sa femme, Cathérine de Parthenai, fille & héritière de Jean de Soubise ; François

1572. qui furent, inhumainement, massacrés en cette horrible journée, tant dans Paris, que dans tout le reste du royaume. Je marquerois, du moins, une partie des opprobres, des traitemens ignominieux, & des inventions odieuses de la cruauté, qui chercha, en donnant la mort, à porter mille coups, aussi sensibles que la mort même, aux malheureux qui en furent les victimes. J'ai, encore, entre les mains, les pièces qui font foi des instances, que fit la cour de France dans les cours voisines, d'imiter son exemple contre les Réformés, ou, du moins, de refuser un asyle à tous ces infortunés. Mais, je préfère l'honneur de la nation, au plaisir malin que certaines personnes pourroient tirer d'un détail, dans lequel ils trouveroient les noms de ceux qui oublièrent l'humanité, au point de tremper leur main dans le sang de leurs

Nompar de Caumont, couché au milieu de ses deux fils, dont l'un fut poignardé à ses côtés, & le second échappa, blessé, en contrefaisant le mort, & se cachant sous les corps de son père & de son frère; Telligny, gendre de l'amiral; Charles de Beaumanoir de Lavardin; Antoine de Marafin, fleur de Guérchy, Beaudisner, Pluviau, Berny, du Briou, gouverneur du marquis de Conty; Beauvais, gouverneur du roi de Navarre; Colombiers, Francourt, &c. Le comte

de Montgomery fut pourchassé, par le duc de Guise, jusqu'à Montfort-l'Amaury. Le roi pardonna aux vicomtes de Grammont & de Duras, à Gamaches & à Bouchavanes. On épargna les trois frères du maréchal de Montmorency, dans la crainte qu'il ne vengât leur mort. Voyez les historiens, & autres écrivains. Lisez, aussi, la belle description du massacre de la Saint-Barthélemy, qu'a faite M. de Voltaire, dans sa *Henriade*. *Chant. 2.*

concitoyens, & de leurs propres parens. Je voudrois, même, ensevelir, pour jamais, s'il étoit possible, la mémoire d'un jour, que la vengeance divine fit payer, à la France, par vingt-six années consécutives de désastres, de carnage & d'horreur; car, on ne peut s'empêcher d'en juger ainsi, lorsqu'on songe à tout ce qui s'est passé, depuis ce moment fatal, jusqu'à la paix de 1598. C'est, encore, à regret, que je m'arrête sur ce qui regarde le prince, qui fait le sujet de ces mémoires, & sur ce qui me touche moi-même.

Je m'étois couché, la veille, de bonne heure. Je me sentis réveiller, sur les trois heures après-minuit, par le son de toutes les cloches, & par les cris confus de la populace. Saint-Julien, mon gouverneur, sortit, précipitamment, avec mon valet-de-chambre, pour en savoir la cause, & je n'ai jamais entendu parler, depuis, de ces deux hommes, qui furent, sans doute, immolés des premiers, à la fureur publique. Je demeurai, seul, à m'habiller, dans ma chambre, où je vis entrer, au bout de quelques momens, mon hôte, pâle & consterné. Il étoit de la religion, &, ayant entendu de quoi il s'agissoit, il avoit pris le parti d'aller à la messe, pour sauver sa vie, & garantir sa maison du pillage : Il venoit, pour me persuader d'en faire autant, & m'emmener avec lui. Je ne jugeai point à propos de le suivre. Je résolus d'essayer à gagner le collège de Bourgogne, où je faisois mes études, malgré la distance de la

1572. maison où je demeurois à ce collège ; ce qui rendoit ce dessein assez périlleux. Je me revêtis de ma robe d'écolier, & , prenant une grosse paire d'heures sous mon bras, je descendis. Je fus saisi d'horreur, en entrant dans la rue, de voir des furieux qui couroient de toutes parts, & enfonçoient les maisons, en criant : *Tue, tue, massacre les Huguenots* ; & le sang, que je voyois répandre sous mes yeux, redoubloit ma frayeur. Je tombai au milieu d'un corps de garde, qui m'arrêta. Je fus questionné ; on commençoit à me maltraiter, lorsque le livre que je portois fut aperçu, heureusement pour moi, & me servit de passeport. Je retombai, deux autres fois, dans le même danger, dont je me tirai avec le même bonheur. Enfin, j'arrivai au collège de Bourgogne. Un péril, bien plus grand encore, m'y attendoit. Le portier m'ayant, deux fois, refusé, l'entrée, je demeurois, au milieu de la rue, à la merci des furieux, dont le nombre ne faisoit qu'augmenter, & qui cherchoient avidement leur proie, lorsque je m'avisai de demander le principal de ce collège, nommé Lafaye, homme de bien, & qui m'aimoit tendrement. Le portier, gagné par quelques petites pièces d'argent, que je lui mis dans la main, ne me refusa pas de le faire venir. Cet honnête-homme me fit entrer dans sa chambre, où deux prêtres inhumains à qui j'entendois faire mention des Vêpres Siciliennes, essayèrent de m'arracher de ses mains, pour me mettre en pièces, disant

que l'ordre étoit de tuer jusqu'aux enfans à la mamelle. Tout ce qu'il put faire, fut ^{1572.} de me conduire très-secrètement, dans un cabinet écarté, où il m'enferma sous la clef. J'y demurai trois jours entiers, incertain de mon sort, & ne recevant de secours, que d'un domestique de cet homme charitable, qui venoit, de temps en temps, m'apporter de quoi vivre. Au bout de ce terme, la défense de tuer & de piller ayant, enfin, été publiée, je fus tiré de ma cellule; &, presque aussi-tôt, je vis entrer dans le collège Ferrière & la Vieville, deux archers de la garde, créatures de mon père. Ils venoient savoir ce que j'étois devenu, & étoient armés, sans doute, pour m'arracher, de force, par-tout où ils me trouveroient. Ils firent savoir mon aventure à mon père, duquel je reçus une lettre, huit jours après. Il m'y témoignoit combien il avoit été alarmé à mon sujet. Que son avis étoit, pourtant, que je demeurasse dans Paris, puisqu'il n'étoit plus libre au prince, que je servois, d'en sortir; mais que, pour ne pas m'exposer à un danger évident, je devois me résoudre à faire ce qu'avoit fait le prince lui-même, c'est-à-dire, à aller à la messe.

Le roi de Navarre n'avoit point, en effet, trouvé d'autre moyen de sauver sa vie. Il fut réveillé, avec le prince de Condé, deux heures avant le jour, par une multitude d'archers de la garde, qui entrèrent, effrontément, dans la chambre du Louvre, où ils couchoient, & leur ordonnèrent,

1572. avec insolence, de s'habiller, & de venir trouver le roi. On leur défendit de prendre leurs épées, &, en sortant, ils virent massacrer, devant eux, sans aucun respect, une partie de leurs gentilshommes (61). Charles les attendoit, & les reçut avec un visage & des yeux où la fureur étoit peinte. Il leur commanda, avec les juremens & les blasphèmes qui lui étoient familiers, de quitter la religion, qu'ils n'avoient prise, disoit-il, que pour servir de prétexte à leur rébellion. L'état, où l'on réduisoit ces princes (62), n'ayant pu les empêcher de témoigner la peine qu'ils auroient à obéir, la colère du roi devint excessive. Il leur dit, d'un ton altéré, & plein d'emportement : „ Qu'il ne prétendoit plus être „ contredit, dans ses volontés, par ses sujets ;

(61) Jacques de Ségur, baron de Pardaillan, Gaston ; Armand de Clermont, baron de Piles, Périgordin, &c. Gaston de Levis, sieur de Leyran, se réfugia sous le lit de la reine de Navarre, qui lui sauva la vie. On envoya, à Châtillon, pour se saisir de François de Châtillon, fils de l'amiral, & de Guy de Laval, fils de Dandelot ; mais ils s'étoient sauvés, & avoient passé à Genève. Armand de Gontault de Biron échappa, en se fortifiant dans l'Arsenal.

(62) „ Comme il (Henri) „ alloit trouver le roi, „ Cathérine donna ordre „ qu'on le fît passer, par- „ dessous les voûtes, entre „ des gardes, qui étoient en „ haies, & en posture de „ le massacrer ; il tressaillit „ de peur, & recula deux „ ou trois pas en arrière ; „ toutefois, Nançai-Lachât- „ tre, capitaine des gardes- „ du-corps, le rassura, lui „ jurant qu'il n'auroit point „ de mal. Il fallut donc, „ quoiqu'il ne se fût pas „ trop à ses paroles, qu'il „ passât au travers des ca- „ rabines & des halberbar- „ des „ *Peresf. Hist. de* „ *Henri le Grand, l. 1.*

„ jets; qu'ils eussent à apprendre aux autres, 1572.
 „ par leur exemple, à le révéler, comme
 „ étant l'image de Dieu, & à n'être plus
 „ les ennemis des images de sa mère.

Il finit par leur déclarer, que, si, de ce pas, ils n'alloient à la messe, il alloit les faire traiter comme criminels de léze-majesté divine & humaine. Le ton, dont ces paroles furent prononcées, ne permettant pas à ces princes de douter qu'elles ne fussent sincères, ils plièrent sous la violence, & firent ce qu'on exigeoit d'eux. On obligea, encore, Henri d'envoyer, dans ses états, un édit, par lequel il défendoit l'exercice de toute autre religion, que de la religion Romaine. Si cette soumission le garantit de la mort, du reste, il n'en fut guère mieux traité. Il eût mille caprices, & mille hauteurs de la cour. Libre par intervalles, il fut, le plus souvent, étroitement reserré, & traité en criminel. Quelquefois, on permettoit à ses domestiques de l'approcher, & de le servir; puis, tout d'un coup, on nous défendoit de paroître.

Alors, j'employois ce loisir, le plus utilement qu'il m'étoit possible. Il ne fut plus question, pour moi, depuis ce temps-là, de langues savantes, ni de tout ce que l'on appelle les études. Cette application, que mon père m'avoit toujours fortement recommandée, me devint impossible, dès qu'une fois, je me fus approché de la cour. Je me désis, avec regret, d'un excellent précepteur, que mon père avoit mis auprès

1572. de moi : Il demanda, lui-même, à se retirer, voyant qu'il m'étoit inutile. De ses mains, je passai dans celles d'un nommé Chrétien, que le roi de Navarre entretenoit auprès de lui, & auquel il enjoignit de m'apprendre les mathématiques & l'histoire : Deux sciences, qui me consolèrent, bientôt, de celles auxquelles je renonçois, parce que je me sentis, pour elles, cet attrait, que j'ai toujours conservé, depuis. Le reste de mon temps fut employé à apprendre à bien lire & à bien écrire, & à me former aux exercices propres à donner la bonne grâce du corps. C'est dans ces principes, en y joignant une attention, bien plus grande encore, à former les mœurs, que consistoit la méthode de faire élever la jeunesse, qu'on favoit être particulière au roi de Navarre, parce qu'il avoit été lui-même élevé ainsi. Je la suivis, jusqu'à l'âge de seize ans, que la conjoncture des temps nous ayant jetés, lui & moi, dans le tumulte des armes, sans pouvoir, presque, espérer d'en sortir ; à ces exercices, il fallut faire succéder ceux qui ne concernent que la guerre, en commençant par celui de tirer de l'arquebuse, & renoncer à tous les autres. Tout ce que peut faire, alors, un jeune homme, est de faire profiter son cœur de ce qu'il est obligé d'ôter à son esprit ; car, jusque dans l'embarras, & au milieu du bruit des armes, il se présente à qui sait les chercher, des écoles excellentes de vertu & de politesse. Mais, malheureux,

& pour toute sa vie, celui qui, engagé dans une profession si fatale à la jeunesse, manque de force, ou de volonté, pour résister au mauvais exemple. S'il a le bonheur de se préserver de tout vice honteux, comment s'instruira & se fortifiera-t-il dans ces principes, que la sagesse dicte à l'homme privé, comme au prince? Que la vertu doit si bien tourner en habitude, par la pratique, qu'aucune action vertueuse ne soit jamais trouvée pénible; & que, réduit à la nécessité de tout sauver par un crime, ou de tout perdre par une bonne action, le cœur ne connoisse pas, même, ce combat intérieur, que se livrent le penchant & le devoir.

Charles ne tarda pas à ressentir de violens remords, de l'action barbare, pour laquelle on lui avoit fait prêter son nom, & son autorité. Dès le soir du 24 Août, on s'aperçut qu'il frémissait, malgré lui, au récit de mille traits de cruauté, dont chacun venoit se faire honneur en sa présence. De tous ceux qui approchoient ce prince, il n'y avoit personne qui eût tant de part à sa confiance, qu'Ambroise Paré. Cet homme, qui n'étoit que son chirurgien, avoit pris, avec lui, une si grande familiarité, quoiqu'il fût huguenot, que ce prince, lui ayant dit, le jour du massacre, que c'étoit à cette heure qu'il falloit que tout le monde se fît catholique, Paré lui répondit, sans s'étonner : „ Par la lumière de Dieu, Sire, „ je crois qu'il vous souvient m'avoir pro- „ mis de ne me commander jamais quatre

1572. „ choses; favoir, de rentrer dans le ventre
 „ de ma mère, de me trouver à un jour
 „ de bataille, de quitter votre service, &
 „ d'aller à la messe „. Le roi le prit à part,
 & s'ouvrit à lui, sur le trouble dont il se
 sentoît agité. „ Ambroise, lui dit-il, je ne
 „ fais ce qui m'est survenu, depuis deux
 „ ou trois jours; mais je me trouve l'es-
 „ prit, & le corps, tout aussi émus, que si
 „ j'avois la fièvre. Il me semble, à tout
 „ moment, aussi bien veillant, que dor-
 „ mant, que ces corps, massacrés, se pré-
 „ sentent à moi, les faces hideuses, & cou-
 „ vertes de sang. Je voudrois bien qu'on
 „ n'y eût pas compris les imbécilles & les
 „ innocens „. L'ordre, qui fut publié, le
 jour suivant, de faire cesser la tuerie, fut
 le fruit de cette conversation. Le roi crut,
 même, qu'il y alloit de son honneur, de
 tout désavouer publiquement, comme il fit
 par les lettres-patentes qu'il envoya dans
 les provinces. Il y rejetoit tout sur les
 Guises, & vouloit faire passer le massacre
 pour un effet de leur haine contre l'amiral.
 Les lettres particulières, qu'il écrivit, à
 ce sujet, en Angleterre, en Allemagne, en
 Suisse, & aux autres états voisins, étoient
 conçues dans les mêmes termes.

Sans doute que la reine mère, & son conseil, firent comprendre au roi la conséquence d'un désaveu si formel. Du moins, au bout de huit jours, il changea si bien de langage & de sentiment, qu'il alla tenir son lit de justice au parlement, pour y faire

enregistrer d'autres lettres-patentes, dont le contenu étoit : Qu'il ne s'étoit rien fait, le 24 Août, que de son ordre exprès (63), &, pour punir les Huguenots, à chacun desquels, j'entends des principaux, on imputoit un crime capital, afin de donner, s'il étoit possible, à une boucherie détestable, le nom & la couleur d'une exécution de justice. Ces lettres furent adressées aux gouverneurs des provinces, avec ordre de les faire publier, & de poursuivre le reste des prétendus coupables. Je dois, ici, une mention honorable aux comtes de Tende (64) & de Charny; à messieurs de

(63) Il est certain, de plus, que, pendant le massacre, on le vit, ayant à la main une carabine, qu'on dit qu'il déchargea sur les calvinistes qui s'enfuyoient. Le dernier maréchal de Tessé avoit connu, dans sa jeunesse, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avoit été page de Charles IX, & lui avoit dit, plusieurs fois, qu'il avoit chargé, lui-même, cette carabine. Il est encore constant, que ce prince alla, avec sa cour, voir le corps de l'amiral, pendu par les pieds, avec une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon; & qu'un des courtisans ayant dit, qu'il sentoit mauvais, Charles IX répondit, comme Vitellius : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.* Je rapporte ces deux

anecdotes, d'après l'auteur de la Henriade, dans ses notes, p. 32 & 37.

(64) Claude de Savoie, comte de Tende, sauva la vie aux Protestans, en Dauphiné, & dit, en recevant la lettre du roi, que ce ne pouvoit pas, là, être l'ordre de sa majesté. Eléonor de Chabot, comte de Charny, lieutenant-général en Bourgogne; il n'y eut qu'un seul calviniste tué à Dijon. François de Mandelot, gouverneur de Lyon : il eut dessein de sauver les Réformés, qui furent néanmoins tous massacrés dans les prisons où il les avoit fait assembler; M. de Thou dit qu'il feignit seulement de l'ignorer; Bertrand de Simiane, sieur de Gordes, homme fort estimé. N..... de St. Heran de Montmor-

1572. Mandelot, de Gordes, de Saint-Heran & de Carouge, qui refusèrent hautement d'exécuter un pareil ordre, dans leurs gouvernemens. Le vicomte d'Hortes, gouverneur de Bayonne, eut assez de fermeté pour répondre à Charles, qui lui en avoit écrit de sa propre main, qu'il ne devoit, sur ce point, attendre aucune obéissance.

On fait monter à soixante-dix mille le nombre des protestans massacrés, pendant huit jours, dans tout le royaume; & ce coup accablant porta si vivement la terreur dans le parti, qu'il se crut, lui-même, éteint, & qu'on n'y parloit que de se soumettre, ou de fuir dans les pays étrangers. Un coup de vigueur inespéré, rompit, encore une fois, cette résolution. Un gentilhomme réformé, nommé Reniers (65), échappé,

rin, gouverneur d'Auvergne : Il dit qu'il n'obéiroit point, si le roi n'étoit présent, en personne. Tanne-
guy le Veneur, lieutenant-général en Normandie, homme plein de probité & d'humanité : Il fit tout ce qu'il put pour les garantir, à Rouen; il n'en fut pas le maître. M..., vicomte d'Hortes, ou d'Ortes, gouverneur de toute cette frontière. Voici sa réponse au roi : „ Sire, j'ai communi-
qué le commandement „ de votre majesté à ses „ fidèles habitans, & gens „ de guerre de la garnison :

„ je n'y ai trouvé que bons „ citoyens, & braves sol- „ dats; mais, pas un bour- „ reau, &c. „ *De Thou, liv. 52 & 53. D'Aubigné, tom. 2, liv. 1, &c.*

(65) Il y a erreur, dans les mémoires de Sully, en cet endroit : Ce fut Vefins lui-même, homme d'un caractère farouche, mais, pourtant, très-honnête homme, qui sauva la vie à Reniers, dont il étoit l'ennemi, depuis long-temps, & dont il ne cessa pas, pour cela, de l'être. Voyez cette histoire singulière, dans M. de Thou, liv. 52.

par une espèce de miracle, des mains du sieur de Vefins, son plus cruel ennemi, se sauva avec le vicomte de Gourdon, & 80 chevaux, & vint à Montauban. Il trouva cette ville si consternée, & si peu en état de se défendre contre les troupes de Montluc, qui s'approchoient, qu'ayant osé conseiller de tenir bon, il courut risque d'être livré, lui-même, à Montluc; ce qui l'obligea de se retirer précipitamment. En s'éloignant de Montauban, cette petite troupe tomba sur un parti de 450 chevaux de l'armée de Montluc, &, cherchant à mourir glorieusement, elle fit des actions de valeur si prodigieuses, qu'elle tailla en pièces ce parti. Reniers retourna annoncer cette bonne nouvelle à Montauban; il y fut obéi, cette fois, & les portes furent fermées à Montluc. Cette résistance, & la résolution de Montauban, se communiquant, de proche en proche, trente villes suivirent son exemple, & se conduisirent de manière, que les Protestans, ce que l'on n'auroit jamais osé penser, obligèrent les Catholiques à se tenir, eux-mêmes, sur la défensive.

Ceux-ci avoient, d'abord, tourné toutes leurs forces contre la Rochelle & Sancerre, qu'ils avoient investies, profitant de la terreur générale. Ces entreprises ne réussirent pas. Sancerre, après avoir souffert toutes les horreurs d'une famine, dont on ne trouve point d'exemples dans les histoires, fit une espèce de traité avec les assiégeans. Pour la Rochelle, elle rendit

1573. inutiles tous (66) les efforts du duc d'Anjou, qui étoit venu l'assiéger en personne ; & la nomination au trône de Pologne vint, fort à propos, pour sauver l'honneur de ce prince. Par un autre traité, dans lequel Nîmes & Montauban furent comprises, la Rochelle se maintint dans tous ses droits ; & ces villes furent les seules qui conservèrent, en leur entier, les avantages des derniers édits.

Henri frère
de Charles
IX, & depuis
roi de France.

Le temps amena encore d'autres conjonctures, favorables aux Calvinistes. De tous ses enfans, la reine-mère n'avoit de véritable tendresse, que pour le seul duc d'Anjou. Le départ de ce prince pour la Pologne, lui causoit autant d'affliction, qu'elle donnoit de joie à ses deux autres frères, le roi Charles & le duc d'Alençon. Ce dernier, devenu duc d'Anjou par l'éloignement de son frère, commença à former de grandes espérances pour la couronne de France, lorsqu'il vit que la foible santé de Charles, qui n'avoit point d'enfans, s'étoit, enfin, changée en une maladie

(66) Le maréchal de Montluc, dans ses Commentaires, trouve qu'on fit de grandes fautes à ce siège, d'y avoir envoyé trop peu de monde ; d'avoir trop hâsardé, & , mal à propos, dans les assauts ; d'avoir laissé entrer des vivres dans la place par la mer : Il croit, pourtant, qu'on l'eût prise, à la fin. Il conseilla à la reine-mère, dès le temps qu'elle alla à Bayonne, de se mettre en possession de cette ville. Ce conseil, s'il avoit été suivi, auroit épargné à la France bien des hommes & de l'argent. Voyez le détail des sièges de la Rochelle & de Sancerre, dans d'Aubigné, tom. 2, liv. 1. La Popelinière, liv. 33. Mass., tom. 1, l. 6, p. 340 & suiv., & autres historiens.

mortelle. L'opposition, qu'il crut s'apercevoir, que la reine sa mère mettoit à son dessein, acheva de l'éloigner d'elle. Cette princesse, en donnant sa confiance à un petit nombre d'étrangers, de basse naissance, qui gouvernoient ses finances, avoit rendu la plus grande partie des Seigneurs presqu'aussi mécontents que le duc d'Alençon. Il fomenta, sous main, leur révolte, & les porta à s'appuyer du secours des Protestans, dont il partageoit la disgrâce. Pour parer ce coup, en satisfaisant, tout ensemble, le duc d'Anjou & sa tendresse pour le roi de Pologne, la reine-mère songea bien, à la vérité, dès ce moment, à marier le premier de ces princes avec la reine d'Angleterre, & à lui faire obtenir la souveraineté des Pays-Bas, mais son mécontentement avoit déjà produit son effet.

Charles entra, par un autre motif, dans le ressentiment de son frère, contre la reine, leur mère. La langueur, dont il se sentoit attaqué, ayant commencé, dès Vitry, où il accompagna le roi de Pologne, en apparence, pour lui faire honneur, mais, en effet, pour goûter le plaisir de le voir sortir de son royaume, l'état où il se vit réduit, en peu de temps, fit naître, dans son esprit, mille soupçons contre Cathérine, & fit que, s'unissant d'intérêt avec les Réformés, il commença à leur marquer beaucoup de bonne volonté. Elle parut, principalement, en ce qu'il leur permit, malgré l'opposition de la reine-mère, d'envoyer des députés

1573. proposer leurs griefs & leurs demandes à la cour. Ces députés en rencontrèrent d'autres, qui venoient de la part des provinces Catholiques, excitées par les seigneurs mécontents à demander la suppression de certains nouveaux impôts, & une diminution, pour dix ans, sur les anciens, & ils se joignirent à eux. Le cahier, dans lequel étoient exprimées leurs demandes, n'étoit signé, à la vérité, que de quatre ou cinq gentilshommes; mais les termes dans lesquels il étoit conçu, marquant une fermeté inébranlable dans un parti qui sembloit tirer de nouvelles forces de ses pertes mêmes, la reine-mère en conçut un violent dépit. Le roi lui refusa, alors, son autorité, &, tout ce qu'elle put faire, fut d'user de remises jusqu'à la mort de ce prince,
1574. qu'on voyoit bien n'être pas éloignée.

Gabriel,
comte de
Montgom-
mery, le mé-
me qui avoit
blessé Henri
II

Les Réformés pénétrèrent son intention; &, pour n'être pas prévenus, ils parurent, tout d'un coup, en armes. C'est ce qu'on appela la prise d'armes du mardi-gras, parce qu'en ce jour-là, ils se saisirent de plusieurs (67) villes. Montgomery repassa, d'Angleterre, en Normandie, où il se fortifia. La reine-mère étoit, alors, avec toute la cour, à Saint-Germain-en-Laye. Elle songea, du moins, à faire en sorte que les princes ne lui échappassent

(67) Fontenay, Lusignan, Orange, & autres places, Melle, Pons, Tonnay-Charente, Talmont, Rochefort, Oriol, Liryon, en Poitou en Languedoc, en Dauphiné, &c.

point : Ce qui ne l'embarrassoit pas médiocrement, à cause des entreprises qu'on faisoit, chaque jour, pour les tirer de ses mains. Guitry (68) & Buhy s'approchèrent, un jour, de Saint-Germain, à main armée, & pensèrent les enlever. L'alarme fut grande; mais les conjurés n'ayant pas bien assuré leur coup, Cathérine eut le temps de s'enfuir, avec les princes, à Paris, où elle fit couper la tête à Coconnas (69) & à la Mole, auteurs du complot, & emprisonner les maréchaux de Montmorency & de Cossé. Après cela, elle donna des gardes au roi de Navarre & au duc d'Anjou. Elle envoya, aussi, des soldats à Amiens, pour arrêter & amener le prince de Condé, qui y étoit soigneusement observé. Il en fut averti, se déguisa, &, trompant ses surveillans, il s'enfuit, heureusement, lui troisième, en Allemagne, où il fut déclaré, en arrivant, généralissime des troupes de la religion en France.

La reine-mère ne balançoit pas à faire marcher, contre les Huguenots, toutes ses forces, divisées en trois armées. Mati-

(68) Jean de Chaumont, marquis de Quitry, ou Guitry, Pierre de Mornay, seigneur de Buhy, frère de Duplessis-Mornay. Voyez le détail de cette entreprise, dans la *vie de Duplessis-Mornay*, l. 1, p. 26.

(69) Joseph-Boniface de la Mole Annibal, comte

de Coconnas, Piémontois. „L'amour & la jalousie „firent périr la Mole & Coconnas, aimés de deux „grandes princesses (la „reine de Navarre & la „duchesse de Nevers), „disent les *Mémoires de Nevers*, tom. 1, p. 75.

1574. gnon (70) conduisit la première en Normandie, où Montgomery, n'ayant que trois ou quatre places (71), assez peu considérables, fut, bientôt, défait, & obligé de se rendre entre les mains de ce maréchal, qui le fit conduire à Paris, où il eut la tête tranchée. La seconde, sous M. le duc de (72) Montpensier, alla investir Fontenay, &, ensuite, Lusignan, qu'il prit, malgré la belle défense du vicomte de Rohan. Le prince (73) dauphin, qui commandoit la troisième, prit, aussi, quelques petites places en Dauphiné, &, s'étant attaché à Livron, il en leva, honteusement, le siège. Tout fut suspendu, & une partie des généraux rappelés à la

René, vicomte de Rohan, mort en 1586.

(70) Jacques de Matignon, maréchal de France, mort en 1597. Ce seigneur mérite toutes les louanges que M. de Thou lui donne, par ses grandes qualités, surtout, par son attachement inviolable à la personne du roi; qualité peu commune en ce temps-là. *De Thou, liv. 66.*

(71) Carantan, Valogne, Saint-Lo, Domfront. Il fut pris, dans cette dernière, se battant en désespéré. Il me semble qu'on ne sauroit prendre de juge moins suspect, que d'Aubigné, qui étoit zélé calviniste, dans la question de la prétendue parole donnée au comte par ce maréchal. La place fut rendue, dit-il, avec assurance de la

„vie à tous, hormis au „comte, qui n'eut que „des promesses captieuses, „comme de n'être mis en „autres mains, que celles „du roi; j'assure cela, quoiqu'on ait écrit autrement, „il n'y a eu que trop „de perfidies, en France, „sans en inventer, &c., „*tom. 2, l. 2, chap. 7.* Montgomery reçut la mort en héros. *De Thou, ibid. Brant, &c.*

(72) François de Bourbon. Cette branche de Montpensier sort d'un Louis de Bourbon, second fils de Jean II, de Bourbon.

(73) C'est le nom que portoit François de Bourbon, fils de M. le duc de Montpensier. *Mém. de Brantôme, tom. 3, p. 301.*

cour, à l'occasion de la mort du roi, qui arriva le jour de la Pentecôte de cette année. Ce prince mourut, au château de Vincennes, dans les douleurs les plus aiguës, & baigné dans son sang. En cet état, le malheureux jour de la Saint-Barthélemi fut, sans cesse, présent à son esprit. Il marqua, par ses transports & ses larmes, le regret (74) qu'il en ressentait. Le cardinal (75) de Lorraine mourut

1574.

(74) „Il envoya cher-
„cher le roi de Navarre,
„auquel, seul, il avoit re-
„connu de l'honneur &
„de la foi, & lui recom-
„manda, très-affectueuse-
„ment, sa femme & sa fil-
„le. „ *Pérel. ibid.* Il dit,
en mourant, qu'il étoit bien
aise de ne point laisser d'en-
fants, qui auroient été trop
jeunes pour gouverner dans
des temps aussi difficiles.
Montluc, de Thou, & pres-
que tous les historiens, con-
viennent, que, s'il avoit
vécu, il eût été un fort grand
roi. Il avoit beaucoup de
courage, de prudence, d'é-
loquence, de pénétration,
d'économie, de sobriété :
Il aimoit les savans & les
belles-lettres : Mais il étoit
colère & grand jureur. Il
n'avoit pas encore vingt-
cinq ans. On lui trouva plu-
sieurs meurtrissures dans le
corps. *De Thou, ibid.* Ce-
pendant, il n'y a pas de
preuves, quoiqu'en dise
l'auteur de la légende de D.

Claude de Guise, qu'il ait
été empoisonné. La cause
de sa mort vint des exer-
cices violens qu'il faisoit,
ou de la grande quantité
de bile qui lui rendoit, sou-
vent, les yeux tout jaunes.
Il avoit la taille haute, mais
peu droite, les épaules
courbées, les jambes soi-
blés & menues, le visage
pâle, les yeux hagards, &
la physionomie farouche.
Voyez *P. Matthieu, tom.*
1, à la fin du sixième Li-
vre. Et la vie de ce prin-
ce, que Papire Masson a
écrite en latin.

(75) Charles, cardinal
de Lorraine, archevêque
de Rheims. Voyez son ca-
ractère dans le *troisième tome*
des mémoires de Brant. „ Il
„mourut, en Avignon, dit-
„il, empoisonné, si nous
„voulons croire la légende
„de Saint-Nicaïse „ *p. 138,*
„& très-chrétiennement, au
rapport de Matthieu, qui
fait son éloge, *tom. 1, liv.*
7, p. 407.

1574. aussi, cette même année, en terre papale, la surveillance de Noël, jour remarquable par une des plus effroyables tempêtes qu'on ait jamais vues.

Le roi de Pologne fut averti, en treize jours, de la mort du roi son frère, &, dès la nuit suivante il se déroba de la cour & s'enfuit. Il visita, en passant, l'empereur Maximilien & le duc Charles de Savoie, & prit sa route (76) par Venise. On lui donna, dans tous ces endroits, le conseil, également sage, & conforme à ses intérêts, d'accorder aux Réformés la paix, & le libre exercice de leur religion; mais il en profita si peu, qu'il rompit, d'abord, en arrivant en France, la trêve, qu'on avoit accordée aux Huguenots, pour trois mois, & la changea, à la sollicitation de Cathérine, en une déclaration de guerre contre tout le parti protestant, auquel s'étoit joint, tout fraîchement, grand nombre de Catholiques, par affection pour le maréchal de (77) Danville, irrité de la prison de son frère. Le roi alla, en personne, mettre le siège, pour la seconde fois, devant Livron, qu'il fut aussi obligé de lever, ne remportant que la honte de voir & d'entendre, en se retirant, les femmes, &, jusqu'aux enfans, lui insulter du haut des murs, accabler la reine-mère des traits les plus satyriques,

(76) Consultez *Matthieu*, son voyage.

tom. 1, au commencement du septième livre, sur la fortie de Henri III, de Pologne, & sur les particularités de Anne de Montmorency. (77) Henri de Montmorency, duc de Danville, second fils du connétable

& les plus offensans. De ce moment, il commença à se montrer si prodigieusement différent de ce qu'il avoit été, duc d'Anjou, qu'on peut dire, que sa fuite, honteuse, à Avignon, fut l'époque de son ignominie, des malheurs de son royaume, & des siens propres. Dans le voyage de Rheims, qu'il fit, aussi-tôt après, pour se faire sacrer, il devint amoureux d'une des filles du comte (78) de Vaudemont, & l'épousa. 1574. 1575.

Ce fut un bonheur pour lui, que, pendant tout ce temps, le duc d'Anjou se trouva étroitement reserré; mais, après le sacre de Henri, ce prince, qui avoit, encore une fois, quitté son nom, pour prendre celui de *Monsieur*, jouit, aussi-bien que le roi de Navarre, d'un peu plus de liberté, qu'on retranchoit, ou augmentoit, suivant les nouvelles qu'on recevoit de leur correspondance avec les ennemis de la reine-mère (79). Un autre soin de Cathérine,

(78) Louise de Lorraine, fille de Nicolas, duc de Mercœur, comte de Vaudemont, & de Marguérite d'Egmont, sa première femme. Matthieu donne de grands éloges à la vertu de cette princesse, & à sa tendresse pour son mari, *tom. 2, liv. 3, pag. 438.*

(79) Henri III haïssoit fort Monsieur, par lequel il s'imaginait avoir été empoisonné; & il voulut engager le roi de Navarre à tuer ce prince: Henri eut horreur de cette proposi-

tion. Dans une maladie, qu'eut, alors, Henri III, & qui ne venoit que d'un mal dans l'oreille, Henri IV dit, un jour, au duc de Guise, qu'il aimoit: *Notre homme est bien mal.* Le duc de Guise répondit, à la première fois, *ce ne sera rien*: A la seconde, *il y faut penser*: A la troisième fois, il lui dit, enfin, *je vous entends, Monsieur; & frapant le pommeau de son épée: Voilà, ajouta-t-il, qui est à votre service, tom. 5, liv. 7, p. 418. Motusian.*

1575. étoit, de travailler à défunir ces deux princes; ce qu'elle faisoit, en leur promettant, à tous deux, séparément, la lieutenance-générale des armées de France; & en mettant en œuvre ces moyens, qui manquèrent si rarement de lui réussir, je veux dire, les intrigues de galanterie & les rivalités, elle ne put si bien faire, que Monsieur ne lui échappât, à la fin. Il trompa ses gardes, & s'enfuit, en se travestissant, le 17 Septembre, au soir. Il n'eut pas si-tôt gagné Dreux, qu'il se fit, bientôt, une cour nombreuse, & un parti puissant. Le prince de Condé avoit travaillé si efficacement, en Al-

Fils de l'électeur Palatin du Rhin.

lemagne, que le prince Casimir se trouva, prêt à entrer en France, avec une forte armée. Cathérine eut recours à un autre manège. Elle chercha à regagner Monsieur, par les offres les plus spécieuses. Elle le poursuivit de ville en ville, toujours suivie de ce cortège de filles galantes, sur lesquelles elle comptoit encore davantage. Enfin (80), elle fit si bien, qu'il tomba, à la fin, dans le piège qu'elle lui tendoit.

Le roi de Navarre, qui avoit donné, de bonne-foi, dans le panneau de la lieutenance-générale, crut qu'elle ne pouvoit plus lui manquer, & se réjouit, d'abord, d'être, enfin, défait de Monsieur, qu'il regardoit toujours comme son rival; Carnavalet, & de Sauves, le tirèrent d'erreur,

(80) Ils s'abouchèrent à Champigny-sur-Vèze, maison appartenant à M. le duc de Montpensier, sur les confins de la Touraine.

& lui firent comprendre que, si quelqu'un des deux devoit prétendre à cette belle charge, 1576. c'étoit Monsieur, qui pouvoit en faire le prix de son raccommodement; mais que, dans la vérité, Cathérine les jouoit tous deux, & que, pour lui, il ne devoit plus s'attendre qu'à une captivité encore plus dure. Ce prince ouvrit les yeux; &, s'appliquant tout entier à recouvrer sa liberté, il en trouva le moyen. Un jour, de Février, qu'il étoit à la chasse, vers Senlis (81), il fut écarter ses gardes, & vint, d'une traite, passer la Seine à Poissy; gagna Neuf-Châtel, en Timerais, maison à lui, suivi, seulement, d'une trentaine de chevaux, prit quelque argent de ses Fermiers, & arriva à Alençon, dont le sieur de Hertray s'étoit saisi en son nom. Il s'y aboucha, avec Monsieur, & le prince de Condé, qui convinrent d'unir toutes leurs forces. D'Alençon, le roi de Navarre passa à Tours, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il reprit, publiquement, l'exercice de la religion protestante. Je fus un de ceux qui accompagnèrent ce prince dans sa suite, & dans tout ce voyage. Il me renvoya, de Tours, avec Fervaques (82), redemander à la cour de France, la princesse sa sœur. Elle nous fut accordée, &, dès la seconde jour-

Château-Neuf.

René de S.-Denis, de Hertray.

(81) Voyez ce détail, dans *d'Aubigné*, tome 2, liv. 2, chap. 18. *Matthieu*, tom. 1, liv. 7, p. 420, &c. (82) Guillaume de Haute-mer, comte de Grancey, maréchal de France, & lieutenant-général en Normandie, mort en 1613, âgé de 75 ans. Madame Cathérine de Bourbon, depuis, duchesse de Bar.

seigneur de Fervaques, &c.,

1575. née, cette princesse, reprenant aussi sa religion, se trouva au préche, à Châteaudun, & rejoignit le roi, qui l'attendoit à Parthenay.

Selon d'autres, trente-cinq mille, seulement. Les trois princes, après la jonction de leurs troupes, se trouvèrent à la tête de plus de cinquante mille hommes effectifs, & firent, à leur tour, trembler Cathérine. Tout sembloit annoncer une guerre des plus sang'antes. Je me jetai, dans l'infanterie, simple volontaire, en attendant l'oc-

1576. casion d'un emploi plus convenable; & je fis mon essai d'armes, aux environs de Tours, où il y eut plusieurs rencontres, entre des détachemens de partis différens. Le roi de Navarre, ayant appris que je m'y comportois avec plus de témérité que de courage, me fit appeler, & me dit : „ Rosny, ce n'est pas là, où je veux que „ vous hasardiez votre vie : Je loue votre „ courage, mais je désire vous le faire „ employer en une meilleure occasion „. Cette occasion ne se trouva pas si proche que nous le croyions, tous, parce que Cathérine, qui ne se trouvoit pas la plus forte, eut recours à son manège ordinaire. Elle parla de paix. Elle offrit plus qu'on ne croyoit pouvoir demander. Les promesses ne coûtoient rien à cette artificieuse princesse. Enfin, elle eut l'adresse de faire mettre bas les armes aux princes, & la paix fut arrêtée, & signée, trois mois après (83).

(83) Par l'édit de foi-près de Loches, en Touraine, entre la reine-mère & les princes, on y rétablit la

C'est ce qu'on appela la paix de Monsieur, parce qu'outre que l'objet principal de Cathérine, en la faisant, étoit de regagner ce prince, il fut si bien la dupe de ses fineses, qu'à la fin, il la souhaita, & la sollicita, lui-même, plus ardemment que personne. Il faut convenir qu'elle fut des plus avantageuses; cependant, les princes ne firent jamais de faute plus irréparable, que lorsqu'ils y donnèrent les mains. Monsieur y en ajouta, bientôt, une seconde, & aussi capitale, lorsqu'agissant contre son propre intérêt, il se sépara des Réformés (84) : Par ce contretemps, il perdit, tant du côté de la France, que de l'Angleterre, les occasions de devenir, peut-être, l'un des plus puissans princes de l'Europe. Ainsi, tout se tourna, encore, au gré de la reine-mère, qui n'avoit en vue, en faisant cette paix, que la désunion de ses ennemis. Henri, voyant la paix faite, se retira à la Rochelle, dont les habitans, excepté qu'ils ne lui présentèrent point le dais, lui rendirent tous les honneurs

mémoire de l'amiral de Co- *bigné, &c.*

igny & des autres chefs protestans : On y accorde (84) Pour parler plus juste, Monsieur sacrifia, en les chambres, mi-parties, cette occasion, le roi de Navarre, & les Huguenots, à ses intérêts, ou à sa politique. C'est dans les *Mém. de Nevers, tom. 1, p. 90 & suiv.*, qu'il faut voir toutes les démarches faites, de part & d'autre, au sujet de ce traité.

1576. qu'ils auroient pu faire au roi. Ils ne firent pas un accueil si gracieux à tous les Catholiques, qui étoient à la suite du prince. Ils refusèrent l'entrée de leur ville à Caumont, depuis, duc d'Epèrnon (85), & à tous ceux qu'on put convaincre d'avoir ensanglanté leurs épées, le 24 Août. Le séjour du roi de Navarre, en cette ville, ne fut pas long. A peine ouvroit-il la bouche, pour demander l'accomplissement du traité, qu'il dut sentir toute la grandeur de sa faute. Cathérine nia avoir rien promis aux Huguenots, qui furent obligés de reprendre les armes, avant même que l'année fût finie. Je quittai mon premier poste; M. de Lavardin, mon parent, qui m'affectionnoit beaucoup, m'ayant fait prendre l'enseigne de sa compagnie colonelle, je fus nommé pour défendre Périgueux, &, ensuite, Villeneuve, en Agénois, menacée de siège. Le roi de Navarre se proposa des entreprises considérables; mais l'occasion en étoit perdue. La plus grande partie des troupes, sur lesquelles il avoit compté, lui manquèrent, alors, & le reste se trouva si mauvais, qu'à peine put-il faire deux entreprises, l'une, sur la Réole, & l'autre, sur Saint-Macary, dont, encore, la seconde manqua. Favas, qui conduisoit celle de la Réole, me mit à la tête de cinquante soldats, qui y entrèrent, sans presque aucun danger. Je demandai la même

Jean de
Beaumanoir
de Lavardin,
ou Laverdin,
maréchal de
France.

Jean Favas,
dit le capi-
taine Favas.

(85) Jean-Louis de Nogaret de la Vassette, duc d'Epèrnon; il en sera, parlé dans la suite.

commission à Langoiran, qui conduisoit l'entreprise sur Saint-Macary; il nous l'accorda, à Béthune, mon cousin, & à moi: Mais Favas nous retint dans la seconde troupe; ce que je rapporte, comme l'exemple du premier bonheur marqué que j'aye eu à la guerre; car les habitans de Saint-Macary, qui avoient eu connoissance de notre dessein, nous trompèrent si bien, qu'il ne revint pas un homme de la première troupe qui osa y entrer.

Je courus un danger plus réel, au siège de Ville-Franche, en Périgord, que fit, ensuite, Lavardin. Etant monté à l'assaut, avec mon drapeau, je fus renversé, par le choc des piques & des hallebardes, dans le fossé, où je demeurai, enfoncé dans la boue, & embarrassé, par mon drapeau, de manière que, sans le secours de mon valet-de-chambre, nommé la Trape, & de quelques soldats, qui m'aidèrent à remonter, j'y aurois péri, infailliblement. La ville ayant été forcée, tandis qu'elle parlementoit, elle fut entièrement pillée, & j'y gagnai, pour ma part, une bourse de mille écus en or, qu'un vieillard, poursuivi par cinq ou six soldats, me donna, pour lui sauver la vie. Le nom de Ville-Franche me rappelle une aventure singulière, arrivée, à peu près, dans ce temps-là. Les bourgeois de cette ville, ayant formé le complot de se saisir par surprise de Montpazier, autre petite ville voisine, ils choisirent, pour cette exécution, la même nuit que ceux de Montpazier, sans en rien savoir, avoient aussi,

1576.

Bourg, en
Périgord, sur
les confins
du Quercy.

prise pour eſſayer de s'emparer de Ville-
 1576. Franche. Le haſard fit, encore, qu'ayant
 pris un chemin différent, les deux troupes ne
 ſe rencontrèrent point. Tout fut exécuté
 avec d'autant moins d'obſtacle, que, de part
 & d'autre, les murs étoient demeurés ſans
 déſenſe. On pillà, on ſe gorgea de butin,
 tout le monde ſe crut heureux, juſqu'à ce
 que, le jour ayant paru, les deux villes con-
 nurent leur mépriſe. La compoſition fut que,
 chacun s'en retourneroit chez ſoi, & que
 tout ſeroit remis en ſon premier état. Voilà
 une image de la guerre, comme elle ſe fai-
 ſoit, en ce temps-là. Elle ne conſiſtoit guè-
 re, qu'à ſe ſaiſir ſubtilement, ou d'emblée,
 des villes & des châteaux ennemis; ce qui
 ne ſe paſſoit, pourtant, pas ſans des com-
 bats, ſouvent, très-ſanglans.

Je ne diſſimulerai point que le roi de
 Navarre étoit fort mal ſervi. Son armée
 étoit preſqu'également compoſée de ca-
 tholiques & de réformés; & il diſoit, quel-
 quefois, qu'il avoit plus d'obligation aux
 premiers, parce qu'ils le ſervient ſans in-
 térêt, & par un pur attachement à ſa per-
 ſonne. Mais c'étoit ce mélange même, qui
 nuifoit à ſes affaires. Meſſieurs de Turen-
 ne, de Montgommery, de Guitry, de Lé-
 ſignan, de Favas, de Pardaillan, & autres
 principaux Proteſtans, avoient une aver-
 ſion invincible pour Meſſieurs de Lavar-
 din, de Miſſens, de Grammont, de Du-
 ras, de Sainte-Colombe, de Roquelaure,
 de Beholens, de Podins, & autres Officiers

Louis de
 S. -Gelais de
 Luſignan.

Henri d'Al-
 bret, baron
 de Miſſens.

catholiques. Elle se manifesta, entr'autres occasions, à mon sujet, dans une querelle, 1576. que j'eus avec Frontenac. Cet officier m'ayant traité de jeune homme, ajouta, avec mépris, que, si on me tordoit le nez, il en sortiroit du lait; je lui répondis, que je me trouvois assez fort pour lui tirer le sang du sien, avec mon épée. Cette querelle éclata; &, ce qu'il y eut de bien singulier, c'est que, quoique mon agresseur fût catholique, & moi protestant, le vicomte de Turenne s'offrit à lui, contre moi, avec ses Réformés : Ce que M. de Lavardin ayant su, il me fit offre de son secours, & de celui des Catholiques ses amis. Ce qui venoit de la haine que le vicomte avoit conçue contre moi, à l'occasion d'un démêlé, survenu entre lui & Langoiran, où j'avois pris le parti de ce dernier, auquel j'avois obligation. M. de Turenne prétendoit que Langoiran devoit recevoir l'ordre de lui, comme de son général, par-tout où ils se trouveroient concourir ensemble; Langoiran, qui se croyoit d'aussi bonne maison que Turenne, se moqua de ses prétentions, &, ajoutant quelques traits de railleries, il parla de M. de Turenne, comme d'un bigot, qui n'avoit passé chez les Réformés, que parce que Bussy (86) l'avoit supplanté dans la faveur de Monsieur.

Henri de la
Tour, vi-
comte de
Turenne,
ensuite, duc
de Bouillon.

(86) Louis de Clermont dans un rendez-vous de
de Bussy d'Amboise, fort galanterie avec la dame de
renommé pour sa bonne Montforeau, par le mari,
mine & sa bravoure. Il fut aidé de ses domestiques.
tué, peu de temps après,

1576. Lorsque tout fut calmé, on me conseilla de rechercher le vicomte de Turenne, & j'y consentis; mais il répondit si mal à mes avances, que je m'en tins là, & nous demeurâmes plus froids qu'auparavant.

En Agénois,
sur la Ga-
ronne.

De cette animosité de partis naissoit une opposition dans les conseils du roi de Navarre, qui fit échouer une partie de ses desseins, &, en particulier, celui sur Marmande. Lavardin l'ayant attaquée, contre l'avis de la Noue, &, même, contre celui du roi, il fit avancer plusieurs gros, de cent arquebusiers chacun, pour s'emparer des chemins creux, & autres endroits avantageux, peu distans des murs de cette ville. Il m'en donna un à conduire, avec lequel je vins me poster à deux cents pas de la place. J'y étois à peine, que je fus assailli par un détachement des assiégés, trois fois supérieur au mien. Je me retranchai, & me défendis, long-temps, à la faveur de quelques maisons, jusqu'à ce que le roi de Navarre, qui vit le danger, auquel nous étions exposés, accourût, couvert d'une simple cuirasse, combattit, tout le jour, & nous donna, à tous, le temps de nous saisir de ces postes. Mais, cela nous servit peu, n'ayant pas assez de monde, pour faire l'enceinte de la ville de tous côtés; &, ce prince auroit eu le chagrin de ne s'être approché, que pour lever honteusement le siège, si l'arrivée du maréchal de Biron, avec des propositions d'accommodement, ne lui eût fourni un prétexte honnête de retirer ses troupes.

On

On ne put convenir que d'une trêve, pendant laquelle le roi de Navarre alla, en Béarn, voir la princesse sa sœur, ou, plutôt, la jeune Tignonville (87), dont il étoit amoureux. Il me permit de l'accompagner. Je laissai mon équipage de guerre, & j'en pris un conforme au personnage que nous allions jouer. J'avois remis mon enseigne à M. de Lavardin, qui en gratifia le jeune Béthune mon cousin. Mes économies pendant trois ou quatre ans, jointes aux profits militaires, m'avoient fait un profit si considérable, que je me vis en état d'entretenir à ma solde plusieurs gentilshommes, avec lesquels je ne m'attachai plus qu'à la seule personne du roi. Comme je n'avois pas envie de décheoir de cet état, je mis un ordre si réglé dans mon domestique & dans ma compagnie, que le roi de Navarre, attentif à la conduite de ses moindres officiers, m'avoua dans la suite, que je devois la meilleure partie de l'estime dont il m'honora, à la sage économie qu'il avoit remarquée dans cet arrangement. Ma grande jeunesse étoit la seule chose qui pouvoit le rendre extraordinaire ; mais j'ai senti de bonne heure de quelle utilité il est de mettre de l'ordre dans l'intérieur de sa maison. Cette disposition forme, à ce qu'il me semble,

(87) Cette demoiselle étoit fille de madame de Tignonville, gouvernante de Madame, sœur du roi de Navarre ; on l'appeloit, ordinairement, dans cette cour, Mademoiselle de Navarre : Elle épousa, dans la suite, le baron de Pan-geas.

un préjugé avantageux, & pour l'homme
 1576. de guerre, & pour l'homme d'état.

Il ne fut question, pendant tout le temps de notre séjour en Béarn, que de réjouissances & de galanterie. Le goût de Madame, sœur du roi, pour ces divertissemens, nous étoit d'une ressource inépuisable. J'appris auprès de cette princesse, le métier de courtisan, dans lequel j'étois fort neuf. Elle eut la bonté de me mettre de toutes ses parties; & je me souviens qu'elle voulut bien m'apprendre elle-même le pas d'un ballet qui fut exécuté avec beaucoup de magnificence.

Ville dans
 l'Armagnac.

Comme la trêve étoit prête d'expirer, le roi de Navarre apprit que la ville d'Eau-se, soulevée par des mutins, avoit refusé de laisser entrer la garnison qu'il y envoyoit. Il nous ordonna de nous rendre, les armes cachées sous nos habits de chasse, dans un endroit de la campagne, où il nous attendoit lui-même. Il arriva aux portes de cette ville, avant qu'on eût pu être averti de sa marche, & y entra sans obstacle, à la tête de quinze ou seize qui le suivoient de plus près que le reste de la troupe : Ce que les mutins ayant aperçu, ils crièrent qu'on abaissât, promptement, la herse, qui s'abattit, en effet, presque sur la croupe du cheval de Béthune & du mien, & nous sépara du gros, qui demeura hors la ville. En même temps, les rebelles sonnèrent le tocsin, &, s'étant armés en diligence, une troupe de cinquante soldats vint fondre sur nous. Nous

distinguâmes parmi eux trois ou quatre voix ^{1576.} qui crioient : „ Tirez à cette jupe d'écarlate, & à ce panache blanc, car c'est le „ roi de Navarre „. Ce prince, se tournant vers nous : „ Mes amis, dit-il, mes compagnons, c'est ici qu'il faut montrer du „ courage & de la résolution, car c'est de là „ que dépend notre salut ; que chacun donc „ me suive, & fasse comme moi, sans tirer „ le coup de pistolet, qu'il ne porte „. En achevant ces mots, il mit le pistolet à la main, & marcha fièrement vers les mutins, qui ne purent soutenir cet effort, & furent dissipés d'abord. Trois ou quatre autres pelotons semblables se présentèrent ensuite, & furent enfoncés de même. Mais les ennemis s'étant rassemblés plus de deux cents, & nos forces diminuant, le danger devint extrême. Le roi se retira vers un portail qui facilitoit sa défense, & y tint ferme. Il eut la présence d'esprit d'ordonner à deux de nous de monter dans le clocher, pour faire signe à ceux des nôtres, qui étoient demeurés dans la campagne, de se hâter, & d'enfoncer la porte : Ce qu'ils commencèrent à faire, avec d'autant moins de peine, qu'heureusement, le pont n'avoit point été levé. Ceux des bourgeois qui étoient portés pour le roi, mais qui avoient été obligés de céder aux volontés des séditieux, voyant les soldats prêts à entrer dans la ville, attaquèrent, de leur côté, les mutins par derrière. Ils se défendirent bien, jusqu'à ce que la porte ayant été forcée, & la ville

1576. s'emplissant de soldats, ils alloient tous être passés au fil de l'épée, & la ville, même, abandonnée au pillage, si les principaux habitans, ayant leurs consuls à leur tête, ne fussent venus se jeter aux pieds du roi, qui se laissa fléchir, & se contenta, pour toute punition, de faire pendre quatre de ceux qui avoient tiré au panache blanc.

Ville du
comté d'Ar-
magnac.

Le roi de Navarre (83) laissa Béthune gouverneur dans Eauze, & s'avança en diligence vers Mirande, sur l'avis qu'il reçut, que Saint-Criq, gentilhomme catholique de son parti, s'en étoit emparé : Mais que, n'ayant pas assez de monde pour la garder, il avoit été obligé de se retirer dans une tour, où il étoit assiégé, & fort vivement pressé par les bourgeois, joints à la garnison de la place. En effet, quelque diligence que fit le roi, il ne put prévenir le malheur de cet officier, qui venoit d'être forcé, & brûlé, avec toute sa troupe, lorsque le roi de Navarre se présenta devant Mirande. Les habitans, qui vouloient le faire tomber dans le même piège, eurent soin de cacher ce qui étoit arrivé, & commencèrent à sonner les fanfares, comme eût pu faire Saint-Criq, pour témoigner sa joie du secours qu'on lui amenoit. Un soldat huguenot de la ville vit le danger dans lequel le roi de Navarre alloit se précipiter, & où nous au-

(83) Voyez toutes ces petites expéditions militaires, dans d'Aubigné, *l. 3, tom. 2.*

rions tous péri , infailliblement , avec lui ,
 vu la trop grande disproportion des forces. Il passa par-dessus la muraille , & vint nous avertir de l'embûche qu'on nous dressoit ; après quoi , le roi ne songea plus qu'à faire retraite. Comme il s'étoit extrêmement avancé , les habitans de Mirande , qui s'aperçurent , dans le moment , que leur dessein avoit été éventé , sortirent & l'attaquèrent dans sa retraite. Nous nous trouvâmes , le jeune Béthune & moi , engagés si avant , que nous fûmes enveloppés. Nous nous battîmes en désespérés , qui veulent , du moins , vendre chèrement leur vie ; mais il auroit fallu succomber , l'extrême lassitude nous permettant à peine de soutenir nos armes. Heureusement pour nous , Lésignan & Béthune l'aîné , envoyés , par le roi de Navarre , à notre secours , firent une charge si rude , que nos attaquans plièrent , & nous donnèrent moyen de nous retirer. Le sieur d'Yvetot , gentilhomme Normand , & la Trape , mon valet-de-chambre , me furent d'un grand secours en cette occasion. Le roi de Navarre , voyant le jour baisser , fit cesser le combat , & se retira à Jegun , où , deux jours après , les troupes royales , ayant à leur tête l'amiral de Villars , parurent en armes , attirées par le bruit de l'attaque de Mirande. Il y auroit eu de la témérité à les attaquer. Nous nous tinmes renfermés , & nous tâchâmes seulement de les engager à entreprendre de nous forcer , ce qu'ils

1576. n'osèrent tenter. Les deux armées furent en présence jusqu'à la nuit. Un combat singulier, de six contre six, fut proposé entre messieurs de Lavardin & de la Devèse; mais, comme nous disputions à qui le sort tomberoit, le roi d'un côté, & le marquis de Villars de l'autre, vinrent faire retirer leurs troupes à l'entrée de la nuit.

Dans le Comté d'Armagnac. Beaumont de Lomagne, en Armagnac. Quelque temps après, le roi de Navarre, allant de Lectoure à Montauban, ordonna au comte de Meilles, & à moi, de donner, avec vingt-cinq chevaux, sur un gros d'arquebusiers, que les habitans de Beaumont avoient posté dans les vignes & les chemins creux, sur notre passage. Nous les menâmes, battant, jusqu'aux portes de la ville, d'où il sortit environ cent soldats à leur secours, dont une partie demeura sur la place, & l'autre se noya dans les fossés. Le roi, qui vit que le rempart commençoit à se couvrir de soldats, ne jugea pas à propos d'aller plus avant, & continua sa route. A son retour, il voulut éviter de passer sous cette ville, & prit plus bas, par un endroit qu'on nomme, si je m'en souviens, Saint-Nicolas (89), près le Mas-de-Verdun. Nous en étions, à peine, éloignés d'une lieue, que nous entendîmes un bruit de tambours, & que nous découvrîmes un parti de trois cents arquebusiers, qui marchaient, assez mal en ordre, sous cinq enseignes. On tint con-

(89) Saint-Nicolas de la Grave : Le Mas-de-Verdun, ou Mas-Garnier, villes de l'Armagnac.

feil; les uns opinoient, que, sans avoir égard à la supériorité des ennemis, nous les attaquassions; & les autres en dissuadoient. Le roi de Navarre n'ayant envie que de les tâter, fit avancer cinquante chevaux; &, pendant ce temps-là, il nous rangea sur une ligne, ayant, derrière nous, nos domestiques; ce qui présenta aux ennemis un front qui leur cacha notre petit nombre. La blancheur éclatante de nos armes leur en imposa; ils s'enfuirent à travers les buissons, où nous les poursuivîmes jusqu'à ce que, rencontrant une église, ils s'y barricadèrent.

Cette église étoit grande, solidement bâtie, & pourvue de vivres, parce qu'elle étoit la retraite ordinaire des paysans, & il y en avoit un grand nombre, en ce moment. Le roi de Navarre entreprit de les y forcer, & envoya chercher des soldats & des travailleurs à Montauban : Leictoure, & autres villes voisines, se doutant bien que Beaumont, Mirande, & les autres villes du parti catholique, enverroient, de leur côté, au plutôt, un puissant secours aux assiégés, si on leur en donnoit le temps. En attendant, nous nous mîmes, tous, à saper cette église, aidés de nos valets. La partie du chœur me tomba en partage. En douze heures, j'y fis une ouverture, quoique le mur fût fort épais, & d'une pierre extrêmement dure. Ensuite, par le moyen d'un échafaud élevé à la hauteur du trou, je fis jeter dans l'église quantité de grenades. Les assiégés manquoient d'eau, &

1576. pétrissoient leur farine avec du vin ; & ce qui les incommodoit encore davantage , c'est qu'ils n'avoient , ni chirurgiens , ni linges , ni remèdes , pour les blessures que faisoient les grenades qu'on commença à leur jeter de toutes parts. Ils capitulèrent , donc , voyant un puissant renfort qui arrivoit de Montauban au roi de Navarre. Ce prince s'étoit contenté d'ordonner qu'on pendît sept ou huit des plus mutins ; mais il fut obligé de les abandonner tous à la fureur des habitans de Montauban , qui venoient les arracher jusqu'entre nos bras , & les poignardoient sans miséricorde. On connut le motif , dont ils étoient animés , aux reproches qu'ils firent à ces scélérats , d'avoir fait servir à la débauche la plus outrée , six femmes & filles , qu'ils avoient enlevées , & de les avoir , ensuite , fait mourir , en les remplissant de poudre à canon , à laquelle ils mirent le feu ; horrible excès de brutalité & de cruauté !

1577. Les états , qui se tenoient , alors , à Blois , députèrent vers le roi de Navarre , l'archevêque de Vienne (90) , M. le duc de Montpensier & Richelieu , que ce prince m'envoya , avec Béthune , recevoir jusqu'à

(90) Les trois députés , le tiers-état. Il y a donc fau-
envoyés , par les états , au te , ici. Consultez de Thou ,
roi de Navarre , sont , Pierre d'Aubigné , &c. Voyez ,
de Villars , archevêque de aussi , le détail de la tenue
Vienne , pour le clergé ; An- des états de Blois , dans
dré de Bourbon , sieur de Matthieu , tom. 1 , liv. 7 , p.
Rubempré , pour la nobles- 438 , & , surtout , dans les
se ; Menager , général des Mémoires de Nevers , tom.
finances de Touraine , pour 1 , pag. 166 & suiv.

Bergerac. Ils étoient chargés d'exhorter le roi de Navarre à embrasser la religion catholique, que les états avoient déclaré devoir être maintenue, seule, dans le royaume. Cette entrevue, qui avoit produit une suspension d'armes, n'ayant eu d'autre effet, les députés s'en retournèrent, & les hostilités recommencèrent. L'amiral de (91) Villars fit quelques tentatives sur Castel-Jaloux, & sur Nérac; mais il trouva, par-tout, le roi de Navarre, qui déconcerta ses desseins. Ce prince s'exposoit, comme le moindre soldat, & fit, devant Nérac, un coup d'une extrême hardiesse, lorsqu'un gros de cavalerie, s'étant détaché, pour venir le surprendre, il le repoussa, presque seul. Nos prières ne furent point capables de l'engager à prendre plus de soin de sa vie; & son exemple nous animoit, à notre tour, de manière que nous nous avançâmes, cette même journée, douze, ou quinze, pour faire le coup de pistolet, jusqu'à la portée de l'armée catholique. Le roi, qui le remarqua, dit à Béthune : „ Allez à votre cou-
 „ sin, le baron de Rosny; il est étourdi com-
 „ me un hanneton; retirez-le de là, & les
 „ autres aussi; car l'ennemi, nous voyant
 „ retirer, leur fera, sans doute, une si rude
 „ charge, qu'ils seront, tous, pris ou tués „
 J'obéis à l'ordre; & ce prince, qui vit mon

Castel-Ja-
 loux, ou
 Castel-Gé-
 loux, près
 d'Auch.
 En Guyen-
 ne, capitale
 du duché
 d'Albret.

(91) Honorat de Savoie, marquis de Villars : Quoi-
 qu'il eût été fait amiral par le roi, du vivant de l'ami-
 ral de Coligny, il n'eut, véritablement, cette charge, qu'après sa mort.

1577. cheval blessé à l'épaule, me reprocha ma témérité, avec une colère qui n'avoit rien que d'obligeant. Il se proposa, encore, cette journée, un combat de quatre, contre quatre; mais il n'eut point lieu, l'amiral ayant fait donner le signal de la retraite.

Ville & Port
en Saintonge.

En Saintonge.

Le coup le plus important, pour le roi, eût été, sans doute, d'empêcher la prise de Brouage, assiégée par le duc de Mayenne (92). Ils'y achemina; laissant le vicomte de Turenne, pour ramener ses troupes; mais, outre que celui-ci ne put arriver assez promptement pour secourir cette ville, l'entrevue du roi de Navarre avec le prince de Condé à Pons, ayant achevé d'aigrir leur esprit, au point que le prince de Condé voulut se battre avec le vicomte de Turenne, qu'il accusoit d'être la cause de cette mésintelligence, le bien public souffrit de cette désunion. Le prince de Condé se sépara, bientôt, ouvertement, du roi de Navarre.

La paix, qui suivit des événemens si peu favorables aux Réformés, fut, uniquement, l'ouvrage de Henri III, qui voulut donner cette mortification aux Guises. La guerre ne convenoit plus, ni à son inclination, qui le portoit, tout entier, vers un genre de vie singulièrement varié (93) de

(92) Charles de Lorraine, duc de Mayenne, second fils de François de Lorraine duc de Guise : Il fut général de la ligue.

Sixte V, au cardinal de Joyeuse, que votre roi n'ait fait, & ne fasse, pour être moine, ni que je n'aye fait, moi, pour ne l'être point. Il eut jusqu'à cent cinquante

dévotion & de volupté, ni à ses desseins, qui tendoient, tous, à abaisser les princes de Lorraine, devenus trop puissans par la ligue. Quoique cette paix (94) ne fût pas aussi favorable aux Huguenots, que celle de Monsieur, ils furent plus fidèles à en observer les clauses, que les Catholiques, qui se saisirent, en pleine paix, d'Agen & de Villeneuve, dont il fut impossible de se faire rendre justice. L'effet d'une paix si mal observée, fut une inaction pleine de soupçons, qui ressembloit bien plus à une longue suspension d'armes, qu'à une véritable paix. Ainsi se passa le reste de cette année, & une partie de la suivante.

Villeneuve, en Agénois, sur le Lot. Fleix, en Périgord.

Soit que la reine-mère voulût travailler, efficacement, à pacifier l'état, ou qu'elle eût des desseins cachés, qui l'obligeoient de rechercher le roi de Navarre, elle quitta Paris, avec toute sa cour; &, faisant le tour des provinces, elle s'aboucha avec ce prince, à la Réole, & à Auch; & passa, même, un assez long-temps avec lui, à plu-

valets de la chambre, *Mistres cubicularios*, dit Lipsbeq, Epist. 31.

(94) Par le traité qui fut fait, à Bergerac, entre le roi de Navarre, & le maréchal de Biron, & par l'édit qui s'ensuivit dans les derniers jours de Septembre, le nombre des prêches fut diminué, l'exercice de la religion prétendue réformée défendu à dix lieues autour de Paris; les cime-

tières des Calvinistes ôcés dans cette ville; la liberté des mariages révoquée; les chambres mi-parties supprimées, à Paris, Rouen, Dijon & Rennes, &c. Le roi Henri III l'appeloit, son traité. Il ne fut, fidèlement, observé, ni d'une, ni d'autre part; les Catholiques se plaignoient, de leur côté, que c'étoient les Calvinistes qui en avoient été les infracteurs. *Mém. de Nevers, ibid.*

1578.
Fleix, en Pé-
rigord.

fieurs reprises, soit à Nérac (95), à Coutras, au Fleix, soit en d'autres endroits; car, l'année 1578, & une partie de 1579, se consumèrent en allées & venues, & en plaintes réciproques sur l'inexécution des traités, qu'on enfrenoit, de part & d'autre, sans beaucoup de scrupule. Le mélange de deux cours, qui ne cédoient en rien, l'une à l'autre, du côté de la galanterie, produisit l'effet qu'on devoit en attendre. On se livra aux plaisirs, aux festins, ballets & fêtes galantes : Mais, pendant que l'amour étoit devenu l'affaire la plus sérieuse de tous les courtisans, Cathérine ne s'occupoit que de sa politique. Pour cette fois, elle ne réussit point.

(95) „ Il y eut, dit le „ s'il étoit couvert, tire les
„ Grain, à Nérac, confé- „ boutons de son pour-
„ rence, entr'elle & le roi „ point, & , lui montrant sa
„ de Navarre son gendre, „ poitrine nue : Voyez, dit-
„ en laquelle quelques ar- „ il, madame, je ne fers
„ ticles furent éclaircis, & „ personne à couvert. Et
„ non pas tous, car la bonne „ le conjura de ne plus,
„ dame vouloit toujours te- „ comme elle, faire la cour
„ nir son gendre d'Espagne „ aux maires de la Rochel-
„ par la bride, tant qu'elle „ le, disant que c'étoit faire
„ pourroit ; néanmoins, „ tort à sa grandeur, de se
„ elle caressa fort ce gen- „ soumettre, ainsi, à une
„ dre, en cette conférer- „ populace, de laquelle il
„ ce, en laquelle il y eut, „ pouvoit être, souvent,
„ entr'eux, plusieurs pro- „ éconduit : J'y fais, ce dit-
„ pos gaillards. La re- „ il, ce que je veux, parce
„ ne-mère, dit-il encore „ que je n'y veux rien, que
„ aïsseurs, lui fit une infi- „ ce que je dois. „ B. le
„ nité de caresses (à Saint- „ Grain, *Déc. de Henri le*
„ Bris), jusqu'à le chatouil- „ *Grand, liv. 3 & 4.* Henri IV
„ ler par les côtés. Lui, s'a- „ y devint amoureux des de-
„ visant du dessein de cette „ moiselles d'Agelle & Fos-
„ dame, qui étoit de tâter „ seuse.

Elle réconcilia, à la vérité, le roi de Navarre avec sa femme, alors, très-mécontente des procédés du roi Henri III, son frère, à son égard ; mais elle ne put, ni ramener ce prince à Paris, ni le porter, par aucun motif, à lui remettre les places de sûreté : Ce qui étoit son grand objet. De cette bigarrure de politique & de galanterie, il y auroit de quoi grossir, considérablement, ces mémoires ; mais, j'avoue qu'à l'égard du premier de ces deux articles, ma jeunesse, & d'autres soins plus conformes à mon âge, ne me permirent pas d'y entrer. Pour la galanterie, outre que j'en ai perdu le souvenir, il me semble que ce détail frivole d'intrigues, figureroit assez mal ici. Envie de plaire & de supplanter, voilà, au fond, à quoi tout se réduit. Je n'omettrai pas de même quelques aventures qui ont rapport à la guerre.

La reine-mère auroit pu convenir, avec le roi de Navarre, d'une trêve, qui auroit eu lieu par-tout le royaume, jusqu'à ce qu'elle se fût séparée de ce prince. Mais, soit qu'à la faveur de la guerre, elle crût qu'il lui seroit facile de se saisir, par surprise & par artifice, de plusieurs villes, ou qu'elle trouvât cette voie plus propre pour parvenir à ses fins, elle n'étoit pas fâchée qu'on oubliât, de part & d'autre, qu'on étoit en paix, & qu'on traitât ensemble sur le pied de guerre. On étoit, seulement, demeuré d'accord, qu'il y auroit trêve par-tout où seroit la cour ; & les limites ne s'étendoient pas plus loin, ordinairement, qu'à une lieue & de-

1578. mie, ou deux lieues, de l'endroit où la reine, & les princes, faisoient leur résidence : Ce qui causoit un contraste tout à fait nouveau. Ici, on se combloit de politesses, & on se parloit avec la dernière familiarité. Se rencontroit-on hors de là, on se battoit à outrance. Les deux cours étant à Auch, un jour, qu'il se donnoit un bal, on vint donner avis, au roi de Navarre, que le gouverneur de la Réole, qui étoit un vieux gentilhomme, jusque-là, zélé Huguenot, emporté par son amour pour une des filles de la reine-mère, avoit trahi son devoir, & livré sa place aux Catholiques. Le roi de Navarre, qui ne voulut pas différer plus long-temps à s'en venger, me fit avertir, secrètement, avec trois ou quatre autres, de sortir de la salle du bal, & de le joindre, dans la campagne, les armes cachées, à l'ordinaire, sous les habits de chasse. Nous mîmes de la partie le plus de gens que nous pûmes, prenant bien garde, cependant, que le bal ne s'en trouvât pas dérangé ; & nous nous rendîmes près du roi, avec lequel nous marchâmes, toute la nuit, & arrivâmes, le matin, à portes ouvertes, à Fleurance, dont nous nous faîsîmes, sans aucun obstacle. La reine-mère, qui auroit juré que le roi de Navarre avoit couché à Auch, fut bien surprise, le lendemain matin, en apprenant cette expédition, & prit le parti d'en rire la première. „ Je vois bien, dit-elle, que c'est „ la revanche de la Réole, & que le

Sur la Gar-
ronne, en
Bazadois.

Nommé
Ullac.

„ roi de Navarre a voulu faire chou pour
 „ chou : Mais le mien est mieux pommé. 1578.

Il arriva , depuis , une aventure toute pareille , la cour étant à Coutras. Le roi de Navarre ayant résolu de se saisir de Saint-Emilion , nous envoya passer la nuit à Sainte-Foi , qui n'étoit point compris dans la trêve , d'où nous marchâmes vers Saint-Emilion , avec un pétard en forme de saucisson , que nous attachâmes , par deux embrasures , à une grosse tour. Le fracas de cette machine fut si grand , que le bruit s'en fit entendre jusqu'à Coutras. La tour fut entr'ouverte , de manière qu'elle donnoit passage à deux hommes de front , & la ville fut prise par ce moyen. La reine-mère se fâcha , & dit , hautement , qu'elle ne pouvoit regarder ce coup , que comme une insulte méditée ; Saint-Emilion étant dans les bornes de la trêve. La distance de Coutras à cette ville , étoit telle , qu'elle rendoit le cas douteux : Mais le roi de Navarre , qui savoit que , peu de jours auparavant , les bourgeois de Saint-Emilion avoient dépouillé un marchand de la Religion , que Cathérine avoit déclaré de bonne prise , ne fit que rappeler ce fait , & on ne parla plus de rien. Souvent , il arrivoit que les deux cours se séparoient , lorsqu'il s'étoit passé quelque chose qui donnoit à l'une des deux un sujet un peu fort de mécontentement ; mais on se rapprochoit , bientôt , par l'intérêt des plaisirs , qui , sans cela , auroient languï. Le roi

En Guyenne , proche Libourne. Sur la Dordogne , en Agénois.

1579. de Navarre mena la cour de la reine-mère dans la province de Foix, où, entr'autres divertissemens, il voulut lui donner celui de la chasse aux ours. On en fit peur aux dames, & leur délicatesse ne s'accommoda pas de ce spectacle. En effet, il y eut tel de ces animaux, qui démembra des chevaux; d'autres, qui forcèrent jusqu'à dix suisses & dix fusiliers. Un dernier, blessé de plusieurs coups, & acculé sur le haut d'une roche, se précipita, avec sept ou huit chasseurs, qu'il tenoit embrassés, & les écrasa.

Enfin, la reine-mère se sépara du roi de Navarre, &, continuant sa route par le Languedoc, la Provence & le Dauphiné, où elle vit le duc de Savoie, elle revint à Paris, laissant tout sur le même pied qu'elle l'avoit trouvé; je veux dire, d'une paix qui ne fit qu'augmenter encore la défiance & les soupçons. Mais, ce qu'elle n'oublia pas, fut de débaucher au roi de Navarre une partie de ses officiers catholiques. Lavardin, Grammont (96), & Duras, furent de ce nombre. Un autre fruit de sa présence, fut d'avoir si parfaitement brouillé M. le prince avec le vicomte de Turenne, qu'il le fit appeler en duel. Turenne ne se trouva sur le pré, qu'après avoir fait toutes les soumissions qu'il devoit à la qualité de ce prince. Ce combat n'eut rien de funeste. Le vicomte de Turenne reçut plusieurs coups, dans

(96) Philibert de Grammont : Jean de Durefort.

un second, qui lui fut proposé par Duras (97) & Rosans. On dit, dans ce temps-là, qu'ils n'avoient obligation de l'avantage qu'ils avoient eu, en cette occasion, sur Turenne, qu'à une finesse peu permise. 1579.

Après le départ de la reine-mère, la cour de Navarre vint à Montauban, & de là, à Nérac, où l'on demeura quelque temps dans l'incertitude, s'il n'étoit pas plus à propos de recommencer, tout de bon, la guerre. Cette cour n'étant pas moins voluptueuse que celle de France, il ne fut, encore, question que de plaisirs & de galanterie.

On ne balançoit plus à reprendre les armes, si-tôt qu'on eut appris que les Catholiques s'étoient emparés, par surprise, 1580.

(97) Les deux frères Durefort de Duras, & Durefort de Rosan, se battirent contre le vicomte de Turenne, & Jean de Gontaut de Biron, baron de Salignac, son second, à Agen, sur la place du Gravier. Quoique les deux frères fussent maillés, ils eurent du désavantage; le vicomte permit à Rosan de se relever, & Salignac, à Duras, de changer d'épée. Dans ce moment, neuf ou dix hommes armés fondirent sur le vicomte, & le laissèrent, sur la place, percé de vingt-deux coups, dont, pourtant, il ne mourut pas: Il eut, même, la générosité d'intercéder, auprès de la reine-mère, pour les Duras. Le maréchal de Damville, appelé maréchal de Montmorency, depuis la mort de son oncle, arrivée en ce temps-là, consulté sur cette action, décida, avec plusieurs autres, que, sans plus exposer sa vie, toutes les voies de se venger étoient permises au vicomte de Turenne, contre ses adversaires. *Mémoires du duc de Bouillon: Sa vie, par Marfollier. De Thou. Brantôme dans le dixième tome de ses mémoires, touchant les duels, p. 114, paroit douter que ce duel se soit passé de la manière dont il vient d'être rapporté, vu la réputation d'honneur & de valeur où étoient les deux frères.*

1580. de la ville de Figeac, & tenoient le château assiégé. Le vicomte de Turenne, que le roi

Ville du
Quercy, sur
les confins
de l'Auver-
gne.

me dit, en partant : „ Monsieur, hé bien,
„ ferez-vous des nôtres? Oui, Monsieur,
„ lui répondis-je, je serai toujours des vô-
„ tres, quand ce sera pour le service du roi,
„ &, en tout temps, quand vous m'aime-
„ rez „ Les Catholiques, surpris de la di-
ligence des Réformés, abandonnèrent Fi-
geac. Les armes ayant été reprises de la part
des Huguenots, ils firent plus de quarante
entreprises, dont trois (98), seulement,
réussirent ; celles sur la Fère, en Picardie,
sur Montagu en Poitou, & sur Cahors. Je ne
parlerai que de cette dernière, parce que
c'est la seule, à laquelle j'assistai ; &, de tou-
tes les attaques de villes par le pétard & la
fappe, il n'y en a point de si remarquable.

La rivière
de Lot en
arrose les
murs.

Cahors est une ville fort peuplée, vaste,
& environnée d'eau par trois côtés. Ne-
sins (99) en étoit gouverneur, & avoit, à ses
ordres, plus de deux mille hommes, outre
cent cavaliers, bien montés, & la bourgeois-
ie, qu'il faisoit tenir sous les armes. Il étoit
sur ses gardes, comme un homme qui s'at-
tend à être attaqué : Ce qu'on reconnut, par
un billet trouvé dans sa cassette, sur lequel

(98) Voyez toutes ces expéditions, particuliè-
res, dans *d'Aubigné, tom.*
2, liv. 4.

(99) Le même, dont il est parlé au commence-
ment de ce livre. On croit
que, s'il n'avoit pas été tué
dans l'attaque, en chemise,
à la tête des siens, le roi
de Navarre n'eût pu se ren-
dre maître de la place.

il avoit mis, de sa main, ce peu de mots : ~~_____~~
Nargue pour les Huguenots. Le roi de Na- 1580.
 varre, dont la petite armée étoit, encore,
 affoiblie par l'absence de Chouppes, & qui
 n'avoit pu s'ouvrir un passage par le pé-
 tard & la fappe, ne désespéra pas d'em-
 porter cette ville. Il renforça sa troupe de
 tout ce qu'il trouva de gens de guerre dans
 Montauban, Négrepelisse, Saint-Antonin, Villes de
 Cajare & Senevières : Ce qui ne lui donna, Quercy.
 en tout, qu'environ quinze cents hommes,
 avec lesquels il sortit de Montauban, &
 arriva, à minuit, à un quart de lieue de Ca-
 hors. Il nous fit arrêter, dans un plan de
 noyers, où couloit une fontaine, dont l'eau
 servit à nous désaltérer. Nous étions dans
 le mois de Juin; il faisoit un fort grand
 chaud, & un tonnerre violent, mais sans
 pluie. Ce fut en cet endroit que le roi de
 Navarre disposa l'ordre de la marche, &
 de toute l'attaque. Deux pétardiers du vi- N.... de
 comte de Gourdon, principal auteur de Terride, vi-
 l'entreprise, secondés de dix soldats des comte de
 plus déterminés des gardes du prince, mar- Gourdon.
 chèrent avant nous, comme devant nous ou-
 vrir un passage dans la ville. Ils étoient sui-
 vis, de près, par vingt autres fantassins, &
 trente cavaliers, aussi des gardes du roi, con-
 duits par Saint-Martin leur capitaine, qua-
 rante gentilshommes commandés par Ro- Charles le
 quelaure, & soixante soldats de la garde, Clerc de
 composèrent un autre corps & marchèrent Saint-Mar-
 ensuite : J'étois de cette brigade. Le roi de tin; il y fut
 Navarre à la tête de deux cents hommes, tué.
 Antoine de
 Roquelaure.

partagés en quatre bandes, venoit après nous.
 1580. Le reste de sa petite armée, qui composoit un gros de mille à douze cents arquebusiers, en six pelotons, fermoit la marche.

Il y avoit trois portes à forcer, qu'on se hâta de renverser avec le pétard, après lequel on employoit la hache : Les ouvertures, se trouvant si étroites, que les premiers qui y entrèrent, ne purent le faire, qu'en rampant sur le ventre. Au bruit du pétard, quarante hommes armés, & environ deux cents arquebusiers, presque nus, accoururent, pour disputer l'entrée, pendant que les cloches, sonnant l'alarme, avertissoient tout le monde de se mettre en défense. En un moment, les maisons furent couvertes de gens, qui renversoient de grosses pièces de bois, les tuiles & les pierres, avec des cris redoublés de *charge, tue* : Nous comprîmes qu'on s'étoit disposé de longue main à nous bien recevoir. Il fallut donc, dès l'abord, essuyer un choc qui dura plus d'un quart-d'heure, & ne fut pas le moins terrible. J'y fus renversé par terre, d'une grosse pierre, qui fut jetée par une fenêtre ; & je me relevai, à l'aide du sieur de la Bertichère & de la Trape. Nous avançons fort peu, parce qu'en la place des pelotons, que nous mettions hors de combat, il en succédoit d'autres, frais, dans le même moment ; en sorte qu'avant que d'avoir pu gagner la grande place, nous avions déjà livré plus de douze combats. Mes cuisiniers s'étant détachés de la mêlée, je fus blessé à la

cuisse gauche. Arrivés à la place, nous trouvâmes les barricades, qu'il fallut ren- 1580.
 verser, avec une peine infinie, & exposés aux décharges continuelles de l'artillerie, qu'on avoit mise en batterie. Le roi ne cessa point d'être à la tête, pendant toutes ces attaques. Il y rompit deux pertuisannes, & ses armes y furent marquées de plusieurs coups de feu & de main. Nous en avions déjà assez fait pour une belle victoire, mais, à voir tout ce qui restoit à faire, on pouvoit dire que nous n'avions pas encore commencé. La ville étant d'une fort grande enceinte, & pleine d'un si grand nombre de soldats, qu'en comparaison d'eux, nous n'étions qu'une poignée; à chaque carrefour, c'étoit un combat à essuyer, à chaque maison de pierre, une escalade à faire; le terrain étoit si bien défendu, que le roi de Navarre ayant, sans cesse, besoin de tout son monde, nous n'avions pas le temps de respirer.

On aura de la peine à croire qu'il se passa cinq jours, & cinq nuits entières, dans ce violent exercice. Pendant tout ce temps-là, aucun de nous n'osa, ni quitter ses armes pour un seul instant, ni s'écarter, ni prendre de nourriture, que les armes à la main, ni goûter aucun repos, si ce n'est en s'appuyant, tout debout, contre les boutiques, pour quelques momens. A la fatigue, à l'épuisement, au poids des armes, & à l'excessive chaleur, se joignoient les blessures, qui achevoient de nous ôter ce qui nous restoit de force.

1530. Il n'y avoit personne qui n'eût les pieds si écorchés, & si pleins de sang, qu'il nous étoit impossible de nous soutenir. Les bourgeois, qui ne souffroient aucune de nos incommodités, & qui s'apercevoient, de plus en plus, de notre petit nombre, loin de parler de se rendre, ne songeoient qu'à faire durer le combat, jusqu'à l'arrivée d'un secours, qu'on leur disoit être fort proche. Ils pouffoient de grands cris, & s'animoient par notre opiniâtreté. Quelque peu qu'ils se défendissent, ils en faisoient toujours assez, pour nous obliger à nous tenir sur nos gardes, ce qui étoit achever de nous accabler. Dans cette extrémité, les principaux officiers s'approchèrent du roi, & lui conseillèrent de rassembler le plus qu'il pourroit de gens autour de sa personne, & de s'ouvrir une retraite. Ils redoublèrent leurs instances, sur le bruit qui se répandit, & qui étoit vrai, que le secours attendu par les habitans venoit d'arriver du côté de la Barre, & qu'il seroit dans la ville si-tôt qu'il auroit eu le temps de percer le mur. Mais ce brave prince, que rien ne pouvoit abattre, ni faire trembler, surmontant la douleur qu'il ressentoit de ses blessures, se tourna verseux, avec un visage riant, & un air d'assurance, qui en inspiroit aux plus foibles, & se contenta de leur répondre :
 „ Il est dit, là haut, ce qui doit être fait de
 „ moi, en cette occasion. Souvenez-vous
 „ que ma retraite hors de cette ville, sans
 „ l'avoir assurée au parti, fera la retraite

„ de ma vie hors de ce corps. Il y va trop
 „ de mon honneur, d'en user autrement; 1580.
 „ ainsi, qu'on ne me parle plus, que de
 „ combattre, de vaincre, ou de mourir.

Ranimés par les paroles & l'exemple d'un si brave chef, nous recommençâmes à faire de nouveaux efforts; mais il y a toute apparence que nous aurions, tous, succombé, enfin, sans l'arrivée de Chouppes, que le roi avoit eu la précaution de Pierre de Chouppes. mander avant l'attaque. Il apprit le danger du roi, & il se fit un passage dans la ville, avec cinq ou six cents arquebusiers, & cent chevaux, en marchant sur le ventre aux ennemis, qui voulurent lui boucher le passage. Si-tôt qu'il se fut joint à nous, nous marchâmes, ensemble, vers la Barre, par où le secours ennemi s'efforçoit d'entrer. Tout ce quartier, qui tenoit encore, fut forcé, &, quand nous nous fûmes rendus maîtres des tours & des parapets, il ne nous fut pas difficile d'obliger les ennemis, du dehors, à abandonner leur entreprise, & à se retirer : Après quoi, les habitans, ne se trouvant pas les plus forts, ils mirent les armes bas. La ville fut, entièrement, pillée, ma bonne fortune fit tomber entre mes mains une petite boîte de fer, où je trouvai quatre mille écus en or. Dans le détail d'une action si chaude, si longue, & si glorieuse au jeune prince (100)

(100) D'autres Histo-
 riens conviennent que cette
 attaque dura cinq jours en-
 tiers, & que Henri IV y

eut un grand nombre de
 soldats blessés, & soixante-
 dix, seulement, de tués. M.
 de Thou la rapporte un peu

1580.

qui la conduisoit, je suis obligé de supprimer quantité de circonstances & d'actions particulières, soit du roi, soit de ses officiers, qui paroistroient, presque, des fables.

En Agénois,
sur la Garonne.

Le roi de Navarre s'en retourna à Montauban, après avoir laissé Cabrière (101) gouverneur de Cahors. Il défit, encore, deux ou trois troupes de l'armée du maréchal de Biron, qui fut obligé de la tenir enfermée dans Marmande. Pour en être plus à portée, le roi de Navarre vint louer à Tonneins, d'où s'ensuivit une infinité de petites attaques. Les soldats du maréchal de Biron faisant, tous les jours, des courses sur le pays ennemi, Henri fit, un jour, avancer Lésignan, à la tête de vingt-cinq gentilshommes des mieux montés, du nombre desquels j'étois, jusqu'aux portes de Marmande, comme pour faire un défi : Ce qui n'étoit que trop ordinaire. Il nous fit suivre par cent arquebusiers, qui mirent ventre à terre sur le bord d'un ruisseau, à quelque distance de nous; & il se tint, lui-même, caché, dans un petit bois, un peu éloigné, avec trois cents chevaux, & les deux compagnies de ses gardes. Notre ordre étoit de faire, simplement, le coup de pistolet, de chercher à prendre quelques soldats que nous trouverions hors des murs, & de nous retirer vers

différemment : Mais nos
mémoires sont plus croya-
bles sur ce fait.

(101) Consultez d'Aubigné, tom. 2, pag. 4, sur ces expéditions.

vers le gros d'arquebusiers, d'abord qu'on commenceroit à nous poursuivre, ce que 1580.
 nous exécutâmes, aussi-tôt que nous eûmes
 vu cent chevaux fortir de la place, pour
 venir à nous, quoique ces cavaliers nous
 criaient, d'une manière assez insultante,
 de les attendre. Un officier de notre trou-
 pe, nommé Quasi, qui s'entendit défier
 nommément, ne put s'empêcher de tour-
 ner bride vers celui qui lui faisoit ce défi,
 le renversa mort, y perdit, lui-même, son
 cheval, & regagnoit le gros de sa brigade,
 à pied, lorsqu'il y fut attaqué, par le parti
 ennemi entier, irrités de la mort de leur
 camarade. Nous marchâmes à son secours,
 & il y eut, bientôt, une mêlée des plus
 chaudes, pendant laquelle un de nos va-
 lets, saisi de frayeur, s'ensuit, & porta l'a-
 larme au roi de Navarre, en lui disant, que
 nous, & les arquebusiers, avions été, tous,
 passés au fil de l'épée : Ce qui étoit sans au-
 cun fondement. Au contraire, après quel-
 ques momens de combat, les ennemis ayant
 aperçu les arquebusiers, qui sortoient de
 leur embuscade, pour venir nous seconder,
 craignirent quelque surprise ; &, croyant
 que toute l'armée leur alloit tomber sur le
 corps, ils se retirèrent dans la ville. On eut
 bien de la peine à arrêter le courage d'Hen-
 ri, qui vouloit fondre sur l'armée ennemie,
 pour nous venger, & périr glorieusement.
 Mais on lui fit de si fortes instances de se
 retirer, qu'il prit, enfin, ce parti à re-
 gret. Son étonnement fut grand, lorsqu'il

1580. nous vit revenir, & sa douleur le fut encore davantage, d'avoir ajouté foi à des conseillers trop timides, surtout, lorsqu'il vit Lésignan se plaindre, avec beaucoup d'aigreur, d'avoir été abandonné, en cette occasion. Pour moi, j'y perdis un cheval, qui fut tué sous moi.

Des nouvelles bien plus fâcheuses ajoutèrent beaucoup au chagrin du roi de Navarre. Le prince de Condé, non content de lui avoir débauché une partie de ses troupes, & de s'être séparé de son parti d'une manière éclatante, avoit attiré, dans le sien, quelques villes du Dauphiné & du Languedoc, qu'il ôtoit à Henri, pour s'en composer une souveraineté. Il avoit engagé au prince Casimir, Aigues-mortes & Pécais, pour sûreté du secours que ce prince lui promettoit. Et, en dernier lieu, il venoit de s'emparer de la Fère (102), en Picardie, dont la perte ne pouvoit être regardée, du roi de Navarre, d'un œil indifférent. Ce prince, dont l'armée étoit déjà si inférieure à celle des Catholiques, fut, encore, obligé de la démembrer. Il fit partir le vicomte de Turenne, qui déconcerta tous les projets du prince de Condé : Pour lui, il ne put plus tenir la campagne devant le maréchal de Biron, & il se renferma dans Nérac, où étoient les dames, &

(102) Elle fut reprise, par le maréchal de Matignon. On trouve, dans les mémoires de la ligue, une lettre de la reine Cathérine au prince de Condé, par laquelle elle le remercie, d'avoir pris les armes contre la cour.

toute la cour de Navarre, toujours brillante, malgré le mauvais état des affaires du roi. 1580.

Cette retraite donna, encore, une autre face à cette guerre. Sans qu'on pût l'appeler guerre de campagne, ni de siège, elle étoit l'une & l'autre ensemble. Biron, jugeant que le siège de cette place étoit une entreprise au dessus de ses forces, ne cherchoit qu'à y jeter l'alarme, en tenant ses troupes aux environs; & le roi de Navarre, bloqué dans cette ville, ne laissoit pas de se répandre, de temps en temps, dans la campagne. Les portes de la ville ayant été fermées par son ordre, sa cavalerie lui devint inutile; notre seule ressource fut de nous attrouper, & de faire des sorties par les guichets qu'on tenoit ouverts, pour aller attaquer des détachemens séparés de l'armée des royalistes, quelquefois, à la barbe de l'armée entière. Je repris mon premier métier de fantassin, &, me mêlant avec le reste des officiers, je me trouvai à plusieurs de ces bravades, dans lesquelles il n'y a ni honneur, ni gloire à acquérir: Aussi, étoient-elles sévèrement condamnées par le roi de Navarre. On lui vint dire, un jour, que je venois d'être blessé, & pris par un parti ennemi. Malgré sa colère, il fit partir Deschamps & Dominge, pour me dégager, s'il en étoit temps encore; & il me défendit, expressément, de sortir de la ville, sans son ordre, ne me donnant les noms de téméraire & de présomptueux, que j'avoue que je ne méritois

1580. que trop; car il y a de la folie, & de l'extravagance, à se précipiter dans un danger, dont on ne peut sortir que par miracle. Le maréchal de Biron fit démonstration d'assiéger Nérac; mais, tout se réduisit à quelques coups de main, dont les dames furent, quelquefois, spectatrices de dessus les remparts, où le général ennemi, sans respect pour elles, fit tirer cinq ou six volées de canon (103), à coup perdu.

Dans le
pays de Foix.

Le roi de Navarre ne laissa pas, pourtant, de se saisir de Monségur. Le capitaine Milon enferma cinq cents livres de poudre dans une saucisse, qu'il trouva moyen d'introduire dans un égoût qui aboutissoit au fossé de la place, entre les deux principales portes. Le bout de la saucisse, par lequel on devoit mettre le feu, demeura caché dans les herbes. Tout étant disposé pour faire jouer cette machine, le roi nous permit d'en aller voir l'effet, qui fut merveilleux. L'une des deux portes fut jetée au milieu de la ville, & l'autre cinquante pas avant dans la campagne. Toutes les voûtes furent ruinées, & le mur ayant laissé un passage à trois hommes de front, la ville fut prise. Les ennemis paroissant déterminés à la reprendre, le roi m'ordonna de m'enfermer, dedans, avec quarante gentilshommes. Nous ne songeâmes qu'à bien fortifier la place de palissades

(103) Un coup de ca-Navarre. Elle fit ôter, à la non donna contre une des paix, le gouvernement de portes de la ville, derrière Guyenne à ce maréchal. laquelle étoit la reine de

& de retranchemens , qui pussent nous 1580.
 tenir lieu de ceux que la poudre avoit rui-
 nés : Ce que nous fîmes , sans interruption ,
 malgré la coqueluche , espèce de (104)
 maladie courante , dont nous fûmes , tous ,
 fort incommodés , & moi plus que tous
 les autres. Nous mîmes , enfin , la place en
 état de n'avoir rien à craindre des enne-
 mis ; après quoi , jè retournai vers le roi de
 Navarre , qui voulut m'apprendre , en cette
 occasion , par les caresses dont il me com-
 bla , à faire une juste différence entre les
 actions militaires que le devoir autorise ,
 & celles où l'on n'écoute qu'un mouve-
 ment fougueux & bouillant. Je voyois , avec
 plaisir , que le cœur de ce prince , de jour
 en jour , se déclaroit en ma faveur , & qu'il
 donnoit à un penchant naturel ce qu'il
 croyoit n'accorder qu'à la seule recom-
 mandation que lui avoit faite , en mourant ,
 la reine sa mère , de ma personne & de
 ma fortune. Il récompensa quelques ser-
 vices légers que je lui avois rendus , cette
 année , par une charge de conseiller de Na-
 varre , & de chambellan ordinaire , avec
 deux mille livres d'appointemens : Il n'y
 en avoit point , en ce temps-là , de plus
 considérable ; & je n'avois que dix-neuf
 ans. Mais le feu de la jeunesse me fit com-
 mettre une faute , qui devoit me faire per-

(104) Elle prenoit , dans | De Thou remarque encore ,
 les reins , la tête , & , sur- | que ce mal fut comme l'a-
 tout , la poitrine. La saignée | vant - coureur d'une peste ,
 & la purgation étoient mor- | qui emporta quarante mille
 telles , dans cette maladie. | hommes dans Paris. *Liv. 73.*

1580. dre, pour toujours, les bonnes grâces de ce prince.

Je soupois, avec Beauvais, fils du gouverneur du roi de Navarre, & un officier nommé Usséau, qui prirent querelle ensemble; &, résolus de se battre, me prièrent de leur en faciliter les moyens, & de tenir leur dessein secret. Au lieu d'aller, incontinent, en avertir le roi, dont toute l'attention étoit d'empêcher ces combats, qu'un faux point d'honneur rendoit, en ce temps-là, si communs, j'eus l'imprudence de leur promettre l'un & l'autre, &, ayant, inutilement, essayé de les raccommo-der, je les menai, moi-même, sur le pré, où ils se firent, tous les deux, une dangereuse blessure. Le roi de Navarre, qui aimoit Beauvais, fut extrêmement irrité de la part que j'avois à cette affaire; &, m'ayant envoyé chercher, il me dit, avec indignation, que je trahissois du souverain, jusque dans sa cour, & que, s'il me rendoit justice, je méritois qu'il me fit couper la tête. J'aurois effacé ma faute par un simple aveu; j'y en joignis une seconde, plus grande. Piqué de la menace du prince, je lui répondis, étourdiment, que je n'étois, ni son sujet, ni son vassal. Je le menaçai, à mon tour, de quitter son service; & ce prince n'ayant répondu à mon insolence, que par un juste mépris, j'allois, en ce moment, me séparer, &, peut-être, pour toujours, de la personne de ce bon prince, si les princesses n'eussent entrepris de faire

ma paix auprès du roi, qui écouta l'amitié qu'il avoit pour moi, & se contenta ^{1580.} de me faire sentir la grandeur de ma faute, en me recevant, pendant quelque temps, avec beaucoup de froideur. Enfin, lorsqu'il se fut convaincu que le regret, que je lui témoignois, étoit sincère, il reprit pour moi ses premiers sentimens. Ce trait de bonté me faisant connoître combien ce prince, si doux, méritoit d'être servi, je m'attachai plus fortement à lui; & je résolus, de cet instant, de n'avoir jamais d'autre maître. Mais je m'en vis éloigné pour quelque temps, par une promesse assez imprudente, que j'avois faite au duc d'Alençon.

Fin du premier Livre.





MÉMOIRES DE SULLY.



LIVRE SECOND.

LA reine-mère, fertile en projets pour la grandeur de sa maison (1), & plus encore pour ses desseins particuliers, ayant perdu l'espérance de marier le dernier de ses fils avec la reine d'Angleterre, avoit tourné toutes ses vues vers la Flandre, dont elle avoit entrepris de le rendre souverain. Elle avoit fait, au commencement, plu-

(1) On trouve, à ce sujet, dans M. de Thou, liv. 96, qu'avant que le duc d'Anjou fût appelé à la couronne de Pologne, Cathérine, qui vouloit, d'une manière, ou d'une autre, le faire souverain, avoit envoyé François de Noailles demander, au grand-seigneur, qui étoit, alors, Sé-

lim, le royaume d'Alger pour ce prince. On devoit y joindre la Sardaigne, obtenue, de l'Espagne, en échange de la Navarre, dont on lui assuroit la possession; on eût donné, au roi de Navarre, pour équivalant de ses droits sur ce royaume, d'autres biens en France.

E v

1580. sieurs tentatives, inutiles, auprès des Flamands, qui, croyant pouvoir apaiser les ressentimens de l'Espagne (2), en se donnant pour maître, du moins, un prince de la maison d'Autriche, déférèrent cet honneur à l'archiduc Mathias, malgré la puissante brigue de Cathérine. L'archiduc étoit un prince foible, absolument destitué des qualités nécessaires à un souverain, surtout en cette occasion, où il s'agissoit de payer de sa personne. On conçut du mépris pour lui; & il acheva de se rendre odieux à la noblesse, en préférant, hautement, à tous les seigneurs, le prince d'Orange, qu'il déclara lieutenant-général de ses armées. Les Flamands, dégoûtés de ce nouveau maître, ne songèrent plus qu'à s'en défaire. Ils jetèrent les yeux sur Monsieur, comme sur un prince capable de les soutenir par lui-même, & par la puissante protection de la France.

Guillaume de Nassau, prince d'Orange.

Il étoit à Coutras, lorsque les députés des Provinces-Unies vinrent lui faire leur offre. Il l'accepta avec joie, & il ne différa de passer dans les Pays-Bas, que jusqu'à ce qu'il pût y paroître avec un cortège convenable à sa naissance. Dans cette vue, il commença à solliciter, fortement,

(2) La révolte des Provinces-Unies contre l'Espagne, dont on verra toutes les suites dans ces mémoires, paroît avoir commencé par un soulèvement, & une confédération, qui s'y firent, en l'an 1566, dont l'objet étoit d'empêcher l'établissement de l'inquisition dans tout ce pays. *Mss. de la Bibliothèque du Roi, vol. 2981.*

tout ce qu'il y avoit de seigneurs & de gentilshommes distingués, à la suite du roi de Navarre. La plupart des Catholiques s'attachèrent à lui, & l'espérance d'une paix solide & durable, dont la reine-mère avoit soin d'entretenir les Protestans, fit, aussi, que plusieurs de ceux-ci lui promirent de le suivre. Fervaques & la Rochepot, tous deux mes parens, s'engagèrent avec lui, & pour me mettre de la partie, ils me représentèrent qu'après le malheur qui venoit de m'arriver, de perdre mon père, je devois prendre le soin de recueillir la succession du vicomte (3) de Gand, qui m'avoit déshérité pour cause de religion, & de chercher à rentrer en possession de plusieurs autres biens que ma famille pouvoit prétendre en Flandre, & que la protection du nouveau souverain pouvoit, seule, me procurer. A ces motifs, ils ajoutèrent, de la part de Monsieur, une promesse de douze mille écus, pour me mettre en équipage. Je me rendis à leurs sollicitations, & je donnai ma parole. Il se passa depuis, par les différentes conjonctures, un espace de temps assez considérable, avant que Monsieur pût aller en Flandre. Enfin, tous les obstacles ayant été levés (4), & les Fla-

1580.

Antoine de Sully, fleur de la Rochepot.

(3) Hugues de Melun, vicomte de Gand, grand-père maternel de M. de Sully. Les Protestans, auxquels la dernière guerre n'avoit pas été favorable, y consentirent, sans peine. Le duc d'Anjou la souhaitoit, ardemment, pour l'exécution de ses desseins dans les

(4) Par la paix conclue au Fleix, château sur la Dordogne, entre le roi de Navarre & le duc d'Anjou.

1580. mande redoublant leurs instances, ce prince nous fit ressouvenir de notre engagement, & nous manda de nous rendre auprès de lui.

J'allai prendre congé du roi de Navarre; & j'eus, avec ce prince, sur mon départ & sur le sujet de mon voyage, une longue conversation, à laquelle je n'ai jamais pensé, depuis, sans être pénétré des sentimens de générosité & d'affection qu'il me témoigna, & sans admirer la pénétration de son esprit & la justesse de ses conjectures. „ C'est à ce coup, me dit-il, aussi-tôt que „ je lui eus parlé de le quitter, que nous „ allons vous perdre tout à fait; vous „ allez devenir Flamand, & Papiste „ Je l'assurai que je ne serois, ni l'un, ni l'autre; mais que j'aurois un reproche éternel à me faire, si, faute de cultiver mes parens, & pour éviter un peu de peine, je me voyois frustré des grands biens, qui pouvoient me revenir des maisons de Béthune, de Melun & de Horn (5). Que ce motif, seul, me portoit à suivre Monsieur, & seulement, pour un temps; après lequel je lui jurois que rien ne seroit plus capable de m'empêcher de suivre mon inclination, en m'attachant à sa seule personne; & que, pour peu qu'il eût besoin de moi, je quitterois la Flandre, à son premier ordre. Ensuite, il m'entretint des prédic-

Pays-Bas. Elle se fit au mois de Novembre. Les articles en demeurèrent secrets, &, apparemment, furent peu importans. Les villes de suite restèrent aux Calvinistes, par une prolongation de six ans. (5) Anne de Melun, mère de l'auteur, étoit fille de Hugues, vicomte de Gand, & de Jeanne d'Horn.

tions qui lui avoient été faites, qu'il seroit, 1580.
 un jour, roi de France; & je lui dis, à mon
 tour, qu'on m'avoit prédit une grande
 fortune. J'ai eu, long-temps, le foible d'a-
 jouter quelque foi à ces prétendues pro-
 phéties. Pour le roi de Navarre, qui croyoit
 que la religion doit nous inspirer du mé-
 pris pour tous ces *méchans pronostiqueurs*,
 c'est ainsi qu'il les appeloit, il avoit, au
 dedans de lui-même, un oracle bien plus
 sûr; c'est une connoissance parfaite du
 caractère & de la personne de Monsieur,
 & une sagacité qui lui dévoiloit, presque,
 l'avenir. „ Il me trompera, dit-il, s'il
 „ remplit, jamais, l'attente qu'on conçoit
 „ de lui; il a si peu de courage, le cœur si
 „ double, & si malin, le corps si mal
 „ bâti, si peu de grâce dans son maintien,
 „ tant d'inhabileté à toute sorte d'exer-
 „ cices, que je ne saurois me persuader
 „ qu'il fasse, jamais, rien de grand.

Le roi de Navarre avoit eu le temps de
 connoître, à fond, ce prince, lorsqu'ils
 étoient retenus prisonniers ensemble. Sa
 mémoire, lui rappelant, en ce moment, une
 infinité de traits qui lui donnoient lieu de
 conjecturer qu'infailiblement, il échoue-
 roit dans un dessein si noble & si hasar-
 deux, il me raconta qu'il étoit arrivé, à
 Monsieur, de heurter contre le pilier, en
 courant la bague, &, en maniant son che-
 val, de se laisser tomber si lourdement,
 que son écuyer ne put lui sauver la honte
 d'une chute si mal adroite, qu'en cou-

1580.

pant, promptement, & subtilement, les rênes de son cheval; qu'il ne réussissoit pas mieux à la danse, à la chasse, & à tous les autres exercices; &, qu'au lieu de se rendre justice, sur ces défauts naturels, & de les effacer, en quelque manière, par beaucoup de modestie & d'ingénuité, sa haine s'allumoit, d'abord, secrètement, contre tous ceux qui étoient plus favorisés que lui de la nature. Le roi de Navarre étoit en état d'en rendre de bons témoignages. La préférence que les dames lui donnoient, en tout, sur le frère du roi, ses rivalités avec ce prince, au sujet de madame (6) de Sauves, d'autres démêlés de cour semblables, l'avoient rendu l'objet de la jalousie de Monsieur. Toutes ces particularités, dont il m'entretint, peu considérables en

(6) N.... de Beaune de Samblançay, mariée à Simon de Fizes, baron de Sauves, conseiller d'état, & premier secrétaire des commandemens, mort le 27 Novembre 1579. Elle a rendu ce nom fort connu par ses galanteries. Elle se remaria, en secondes noces, au marquis de Noirmoutiers. „ Un soir, dit l'historien Matthieu, que le duc d'Alençon étoit auprès d'elle, le roi de Navarre lui dressa un tour de page, de sorte qu'en se retirant, il heurta quelque chose si rudement, qu'il en eut l'œil tout meurtri. Le lendemain, de loin que le roi de Navarre le rencontra, il s'écria : Eh ! qu'est cela, mon Dieu ? à l'œil ! à l'œil ! quel accident. Le duc lui répondit brusquement : Ce n'est rien : peu de chose vous étonne. L'autre continue de le plaindre ; le duc, piqué, d'ailleurs, s'avance, &, feignant de ne penser qu'à rire, lui dit à l'oreille : Quiconque dira que je l'ai pris ou vous pensez, je le ferai mentir. : Souvray & du Guesst les empêchèrent de se battre. „ *Tom. 1, liv. 7, p. 409.*

foi, ont cessé de me paroître telles, lorsque j'ai songé que toutes les vues du roi de Navarre avoient été parfaitement justifiées par l'événement. Il finit par me dire, qu'il s'apercevoit bien que Cathérine avoit un dessein, formé, d'exterminer le parti Protestant, & que, dans peu, il auroit besoin de ses fidèles serviteurs. Il m'embrassa, en achevant ces paroles, & me souhaila un voyage plus heureux qu'il ne devoit l'être pour notre chef. Je tombai à ses genoux, & je lui protestai, en lui baisant la main, que j'étois prêt de verser tout mon sang pour lui. J'allai, aussi, saluer les reines; ensuite, je pris la poste, & me rendis à Rosny.

J'envoyai à Paris, Maignan, mon écuyer, m'acheter des chevaux. Je n'en ai point vu, depuis, de pareils à deux qui me furent amenés : L'un étoit un cheval d'Espagne, noir, qui n'avoit pour toute marque, qu'une tache blanche à la fesse droite : Le second, étoit un cheval de Sardaigne, à qui la nature avoit donné l'instinct de défendre celui qui le montoit; il rouloit les yeux, & se jetoit, la bouche béante, sur l'ennemi, qu'il ne quittoit, qu'après l'avoir terrassé. Comme une partie des domaines de Monsieur s'étendoit aux environs de Rosny, je trouvai l'occasion de profiter de l'offre que ce prince m'avoit faite, dans un reste de bois, dont je lui demandai à traiter à mon profit; ce qui me produisit une somme de quarante mille francs, avec laquelle je mis, en quinze jours, toute ma

1580.

troupe en pied. Elle étoit composée de plus de quatre-vingt gentilshommes, dont quelques-uns me suivoient, volontairement, & les autres recevoient, de moi, une pension de deux cents livres, au plus. Avec cecortége, j'allai joindre Monsieur, qui nous attendoit, dans son château de la Fère, en Tartenois, d'où, après quelques chasses de daims, nous marchâmes vers Saint-Quentin, lorsque toutes ses troupes furent rassemblées.

Alexandre
Farnèse, duc
de Parme.

Le Prince de Parme étoit, avec toute son armée, aux environs de Cambray, qu'il tenoit bloquée. C'étoit une occasion, à tous les braves de notre armée, de se signaler, & chacun souhaitoit de commander le premier parti qu'on enverroit à la découverte. Cet honneur m'échut, par l'ordre que Fervaques, grand-maréchal-des-logis, mon parent & mon ami, avoit mis dans l'armée; mais il me fut inutile. Je revins, sans avoir fait aucun prisonnier: Il ne sortit personne des lignes des assiégés, quoique j'en passasse assez près, pour effuyer plusieurs décharges. Le vicomte de Turenne en sentit une secrète joie, parce que j'avois refusé l'offre, qu'il m'avoit faite, de se joindre à moi, si je voulois attendre jusqu'au lendemain. Il prit cent gentilshommes d'élite, avec lesquels il s'avança vers Cambray, se flattant de ne pas faire une démarche inutile. L'effet n'y répondit pas. Cette belle troupe eut le malheur d'être défaite par quatre-vingt, ou cent hommes de la compagnie,

Guillaume
de Haute-
mer, de Fer-
vaques.

de M. de Roubai (7), de la maison de Melun, qui servoit dans l'armée ennemie: 1581. Dix ou douze des nôtres furent faits prisonniers, entre autres (8), Vantadour, & le vicomte de Turenne lui-même.

Monsieur s'avançoit, cependant, dans l'intention de livrer bataille au général ennemi: Mais celui-ci s'étoit posté si avantageusement, qu'on n'entreprit pas de le forcer; &, dès la nuit suivante, il leva le blocus, & se retira vers Valenciennes, sans perdre un soldat, & laissant encore, derrière lui, les passages si bien gardés, qu'il ne craignoit pas d'être joint. Monsieur entra dans Cambray, & fut reçu, avec magnificence, par le gouverneur, qui étoit d'Inchy. Château-Cambrésis refusa de se rendre, & fut emporté d'assaut. Monsieur, qui vouloit, dans ce commencement, donner des marques de douceur, qui le fissent aimer, défendit, sous de très-grandes peines, les violences contre le sexe, qui font les malheureux droits de la guerre; &, craignant que ces ordres ne fussent pas plus

Charles de
Gaure, sieur
d'Inchy.

(7) Robert de Melun, marquis de Roubais, ou Robeck, général de la cavalerie Espagnole. Le dessein du vicomte de Turenne étoit de se jeter dans Cambray. Voyez ses mémoires, p. 311 & suiv. Il y marque, qu'il aimait mieux se rendre prisonnier de M. de Robeck, que du roi d'Espagne; ce qui fit durer sa prison deux ans & dix mois, parce que l'Espagne appréhenda qu'après que Robeck auroit touché la rançon du vicomte, qui fut de cinquante-trois mille écus, il ne quittât son service.

(8) Anne de Levis, depuis duc de Vantadour, chevalier des ordres du roi, gouverneur du Limousin, & lieutenant-général en Languedoc, mort en 1622.

1581.

capables de mettre un frein à la brutalité du soldat, que la peste dont ce fort étoit infecté, il donna les églises pour asyle, & y mit des sauve-gardes. Une jeune fille, fort belle, vint se jeter entre mes bras, comme je me promenois dans les rues, & me tenoit ferré, en me conjurant de la garantir de quelques soldats, qui s'étoient cachés, disoit-elle, lorsqu'ils m'avoient aperçu. Je la rassurai, & m'offris de la conduire dans la première église. Elle me répondit qu'elle s'y étoit présentée, mais qu'on n'avoit pas voulu la recevoir, parce qu'on savoit qu'elle avoit la peste. Je devins froid comme un marbre, à cette déclaration, & la colère, me redonnant des forces, je repoussai d'entre mes bras cette fille, qui m'exposoit à la mort, lorsqu'elle avoit une raison de se faire respecter; qui me paroissoit sans réplique; & je m'enfuis, m'attendant, à tout moment, d'être saisi de la peste.

Monsieur, ayant attaqué les passages d'Arleux (9), & de l'Ecluse, j'y fis quelques prisonniers, que je renvoyai, sans rançon, lorsque je fus qu'ils appartenoient au marquis de Roubaix, mon cousin. Roubaix, qui n'ignoroit pas les droits que j'avois sur les biens du vicomte de Gand, qu'il avoit usurpés, reçut mal cette générosité: „ Pardieu, dit-il, ces civilités „ sont belles & bonnes; mais, s'il étoit

(9) On peut voir le détail de toute cette expédition de Monsieur, en Flandre, dans plusieurs historiens, qu'il seroit trop long de nommer.

„pris, il porte sa rançon avec lui „ Ce malheur, que j'avois lieu de craindre, me feroit, pourtant, arrivé, deux jours après, à l'attaque d'une chaussée, si Sesièval n'eût fait, à propos, une charge, qui me tira d'un fort grand danger. 1581.

Le prince de Parme ayant séparé son armée dans les Pays-Bas, Monsieur revint à Cambray, où il usa, envers d'Inchy, d'une perfidie bien peu digne d'un grand prince, dont toutes les paroles doivent être si inviolables, qu'on n'ait pas, seulement, la pensée de le soupçonner sur le chapitre de la bonne-foi. Il se pria à dîner chez ce gouverneur, qui fit une dépense excessive pour le recevoir dans la citadelle, d'une manière convenable à son rang. Il nous invita, plus de soixante, à faire compagnie au prince, qu'il traita avec autant de grandeur que de magnificence. On lui vint dire, pendant le repas, qu'il se présentoit des gardes de Monsieur, pour entrer. D'Inchy auroit cru manquer à une partie essentielle à sa réception, s'il les avoit renvoyés. Il donna ordre qu'on laissât entrer tout ce qui viendrait de la part de Monsieur, qui étoit, disoit-il, le seul maître dans le château. Il disoit plus vrai qu'il ne pensoit. Après ceux-ci, il en vint d'autres, & encore d'autres, jusqu'à ce que la partie se trouvant la plus forte, ces gardes de Monsieur désarmèrent ceux de M. d'Inchy, & se saisirent du château. Tout cet arrangement étoit de l'invention de Monsieur, qui comptoit, de la part de

1581. ce gouverneur, sur une sincérité, que lui-même ne connoissoit pas. Lorsque d'Inchy ne put plus douter de son malheur, il fit des plaintes amères à Monsieur, qui, pour toute réponse, le paya d'un rire insultant, sur son accent Picard, & le fit sortir du château, qu'il donna à (10) Balagny. Il crut avoir assez dédommagé d'Inchy, par le don de la ville & du duché de Château-Tierry : Mais ce gentilhomme, qui vit la différence de ce qu'on lui donnoit, avec ce qu'on lui ôtoit, se livra au désespoir, & chercha la mort, qu'il trouva, peu après, dans une escarmouche.

Ensuite, Monsieur repassa en France, malgré les prières des habitans du pays, qui l'assuroient, qu'après la prise de cinq ou six places, les seules qui fussent de quelque conséquence, toute la Flandre se rendroit à lui. C'étoit pour se préparer au voyage d'Angleterre, qu'il fit, en effet, très-peu de temps après. Toutes les histoires ont parlé de la réception que lui fit la reine (11) Elisabeth, & de l'espèce d'en-

(10) Jean de Montluc, fils naturel de Jean de Montluc, évêque de Valence; il en fera parlé dans la suite.

(11) On sait que la reine d'Angleterre laissa, de cette manière, une partie des princes de l'Europe se flatter de l'espérance de l'épouser, & qu'elle n'en vint jamais jusqu'à la conclusion, soit par politique,

soit par des raisons purement naturelles : C'est une question qui n'est pas encore décidée. Monsieur y passa l'hiver de 1581, & repassa en Flandre, au printemps de 1582. Voyez le détail de ce voyage, & celui de toutes les négociations pour ce mariage, fort au long, dans les mémoires de Nevers, tom. 1, page 474, 603.

gagement qu'il contracta avec elle. Je n'en dirai rien, quoique j'aye été de ce voyage. 1582.

D'Angleterre, Monsieur repassa en Zélande, flatté de mille agréables espérances. Il vint à Lillo, puis à Anvers, où il fut couronné duc de Brabant, par le prince d'Orange, assisté du prince Dauphin, & de toute la noblesse du pays, qui faisoit éclater sa joie en mille manières. Cette affection des Flamands pour Monsieur, eut un terme bien court. Le prince d'Orange, le seul qui fût encore plus aimé que lui, du peuple, ayant été manqué d'un coup de pistolet (12), dans sa chambre, à Anvers, la populace, qui crut ne pouvoir accuser de ce coup que les François, se souleva, & voulut faire main-basse sur eux. Monsieur ne trouva de sûreté, qu'en se réfugiant chez le blessé. Lorsque la véritable cause de cet (13) assassinat eut été découverte, il n'y eut point d'excuses, ni de satisfactions, que les bourgeois ne fissent à Monsieur, de l'injustice de leurs soupçons, & de la révolte qu'ils avoient causée. Mais, cet ouvrage étoit demeuré

Fort sur l'Escaut.

François de Bourbon, fils du duc de Montpensier.

(12) Le 18 Mars 1582, par Jean de Jaureguy, Basque de nation : Le coup lui perça la mâchoire de part en part. Le meurtrier fut tué, par les gens du prince d'Orange, qui vinrent, au bruit, dans le temps qu'il tiroit un poignard pour l'achever. *Chron. Pinsecki.*

papiers qu'il avoit dans ses poches, qu'il étoit Espagnol : Ce qui apaisa le peuple, prêt à faire main-basse sur les François. *Mémoires d'Aubery du Manrier.* Le peuple crioit, dans les rues : „Voici des noces de Pâris : Allons tuer ces masacreurs „ *Matth., tom. 1, l. 7, à la fin.*

(13) On connut, par les

1582. trop fortement imprimé dans le cœur de Monsieur. Il se promit bien, à lui-même, qu'il s'en vengeroit d'une manière éclatante. Le prince d'Orange n'étoit pas un homme qu'on trompât aisément; dès ce moment, il commença à être sur ses gardes, parce qu'il lut, dans le cœur du prince, son ressentiment, & la haine envenimée. qu'il portoit à tous les Protestans en général.

Pour moi, j'en avois déjà eu, personnellement, des preuves, qui, jointes aux autres sujets de plainte que me donna Monsieur, me dégoûtèrent, totalement, de son service. Je m'étois, au commencement, attaché uniquement à sa personne, &, pour lui plaire, je n'épargnai, ni soin, ni dépense. Je crus pouvoir lui parler de mes prétentions à la succession du vicomte de Gand, qu'il dépendoit de lui de me faire tomber. Il fit le froid, à cette proposition; il usa de remises, &, enfin, prenant son parti, un jour que je redoublois mes instances, il me dit, tout à fait cavalièrement, qu'il ne pouvoit pas en gratifier deux personnes à la fois, & que le prince d'Epinoy (14), mon cousin, avoit obtenu, sans peine, ce qui me coûtoit tant d'affiduités. Il y avoit, dans cette réponse, quelque chose de bien plus piquant, que le refus; j'en fus vivement frappé, &, peu de jours après, je sus au juste quelle part ses officiers Protestans, & moi, avions dans son cœur, lorsque je

(14) Robert de Melun, prince d'Epinoy, fils du Marquis de Richebourg.

lui entendis dire, publiquement, qu'il venoit de chasser de son conseil d'Avantigny, le dernier des Huguenots, à qui il confioit ses secrets, & que cela le mettoit fort à son aise. 1582.

Dès lors, je songeai à quitter ce prince ingrat. Et, en attendant l'occasion de repasser en France, je m'attachai au prince d'Orange, dans lequel je trouvai tout ce qui manquoit à Monsieur. Je me souviens que, peu de jours avant la trahison d'Anvers, étant chez ce prince avec Sainte-Aldegonde, & un Ministre nommé Villers, il nous dit, en parlant de Monsieur, & des Catholiques qui le gouvernoient: „ Ces gens ont „ des desseins pernicieux, & pour eux, & „ pour nous, où, à mon avis, ils ne trouveront pas leur compte. Je vous prie, „ monsieur, ajouta-t-il, en se tournant „ vers moi, de ne vous pas éloigner de mon „ logis „. Il pensoit juste, & sa diligence achevant ce que sa prévoyance avoit commencé, Monsieur eut la double honte d'une (15) trahison manquée. Ayant fait assembler son armée dans la plaine, il sortit d'Anvers, un jour du mois de Février, sous prétexte d'en faire la revue, & ordonna à ses

Philippe
Marnix,
seigneur de Sainte-Aldegonde.

(15) On tentoit, au même temps, par ordre de Monsieur, la même chose sur les principales villes de Flandre. Le projet réussit sur Dunkerque, Dixmude, & Dendermonde, & manqua sur Bruges, Ostende, Nieupoort, &c. *De Thou, liv. 77. M.* le duc de Montpensier, & le maréchal de Biron, firent, inutilement, tous leurs efforts pour détourner Monsieur de cette entreprise. *Matth. ibid.*

1582.

soldats de rentrer dans la ville, par les portes, qu'il avoit à sa disposition, & de s'en rendre les maîtres, à main armée. En effet, tous ces soldats se jetèrent dans Anvers, comme dans une ville emportée d'assaut, en criant, *tue, tue, ville gagnée, vive la Messe* : Mais le triomphe fut de courte durée. Le prince d'Orange, qui veilloit sur toutes les démarches de Monsieur, donna si bon ordre par-tout, ou, plutôt, fit si bien exécuter ceux qu'il y avoit mis de longue main, que les soldats de Monsieur furent repoussés, taillés en pièces, ou précipités presque tous ; car la frayeur s'étant mise parmi eux, ceux qui ne purent sortir par les portes, que la grande quantité de cadavres avoit bouchées, se jetèrent du haut des murailles.

J'étois monté à cheval, sur les deux heures après-midi, pour aller joindre Monsieur dans la campagne. Je n'étois pas encore sorti de la ville, lorsque j'entendis les premiers cris des agresseurs, & que, presque aussitôt après, je rencontrai le prince d'Orange, qui me dit, & à quelques gentilshommes françois de la religion qui étoient avec moi, de nous retirer chez lui. Comme françois, il n'y avoit que du danger à courir pour nous, dans la ville, en ce moment ; comme huguenots, il n'y en avoit pas moins de la part de l'armée françoise, si elle fût demeurée en possession de la ville. Nous suivîmes son conseil, & nous ne le revîmes qu'après qu'il eut rétabli parfaitement le calme dans la ville.

ville. Tous les soins qu'il se donna pour ap-
 païser les Flamands , & pour leur faire ou-
 blier une démarche si inexcusable , sont au-
 tant de preuves , qu'il ne se porta qu'à re-
 gret , & à son corps défendant , à une action
 qu'aucun François ne désapprouva. Il ne
 tint pas à lui , que le parti Protestant en
 Flandre , ne se raccommodât avec Mon-
 sieur ; & , pour nous , après avoir su que no-
 tre intention étoit de joindre ce prince , il
 nous mit, tous, en état de le faire sans risque.

Nous le trouvâmes, fort embarrassé, dans
 les environs de Malines, dont les habitans,
 en lâchant leurs écluses, avoient fait un
 grand marais. Il y périt bien quatre ou cinq
 mille hommes de son armée , & autant de
 chevaux, de faim & de froid, dans une saison
 aussi rigoureuse. Monsieur ne laissa pas de de-
 meurer encore cinq ou six mois en Flandre ,
 depuis cette funeste entreprise ; mais son ar-
 mée avoit été si considérablement dimi-
 nuée , le reste étoit si délabré , les villes
 étoient si bien sur leurs gardes , & , pour com-
 ble de malheur, le prince de Parme revenoit
 si supérieur, que Monsieur fut, enfin , obligé
 de repasser en France, avec M. le duc de
 Montpensier & le maréchal de Biron, ne lais-
 sant , de lui , dans tous les Pays-bas , que la
 mémoire d'un nom justement détesté. Mal-
 heur à tout prince assez imprudent , pour ne
 pas pouvoir cacher sa haine contre ceux
 dont le service lui devient nécessaire. Mais,
 disons , tout d'un coup à l'avantage de la
 vertu, qu'elle est, tout bien considéré, ce qui

1583. assure de la manière la plus infailible, le succès aux grandes entreprises. La sagesse, l'équité, la bonne discipline, l'ordre, le courage, le bonheur, toutes choses que la vertu fait naître dans l'ordre qu'elles sont marquées ici ; voilà tout l'enchaînement des actions des hommes véritablement grands. La marche de ceux qui se parent, injustement, de ce beau nom, n'offre, au contraire, que témérité & opiniâtreté, compagnes de l'aveugle ambition ; qu'ivresse de leur puissance, vaine confiance en leurs talens, présomption de leur bonne fortune ; tous effets de la flatterie, qui, pour l'ordinaire, ne subjugué, si impérieusement, personne, que ces prétendus Héros, qui se croient nés pour subjugué tout le monde.

Claude de
Barlaymont,
seigneur de Hau-
tepenne.

Je ne voulus pas quitter la Flandre, sans voir les lieux qui avoient donné naissance à mes ancêtres. Je pris un passeport du comte de Barlaymont, & je vins, à la Bassée, chez madame de Mastin, ma tante. Elle me reçut, comme un neveu qu'elle avoit déshérité, parce qu'il ne croit, ni en Dieu, ni en ses saints, & qu'il n'adore que le diable ; c'est l'idée que le père Silvestre, cordelier, grand prédicateur & directeur de cette dame, avoit jugé à propos de lui donner de tout Protestant, & elle le croyoit sur sa parole. Elle me mena voir une abbaye qu'elle avoit fondée ; &, en me montrant les tombeaux de quelques-uns de mes aïeux, qu'elle y avoit fait placer, elle prit, de là, occasion de me parler de ma croyance. Si je fus surpris de lui en-

tendre débiter les rêveries que le père Silvestre lui avoit mises dans la tête, elle ne le fut pas moins, lorsque, pour la détromper, je lui récitai le symbole, & toutes les prières qui nous sont communes avec les Catholiques-Romains. Les sentimens de la nature se réveillèrent, dans l'esprit de cette dame, avec ceux de la raison; elle n'avoit manqué, à mon égard, que par sa grande simplicité. Elle m'embrassa, les larmes aux yeux, & me promit que, non seulement, elle m'assureroit tous ses biens, mais, encore, qu'elle me feroit rendre ceux du vicomte de Gand. Elle parloit sincèrement, sans doute que le père Silvestre trouva des raisons encore meilleures, pour détourner l'effet de ses bonnes intentions, car rien de tout ce qu'elle m'avoit promis ne s'exécuta.

J'avois, surtout, une envie particulière de voir la ville de Béthune, patrie & ancien domaine de mes ancêtres, qui y possédèrent, long-temps, des biens considérables. La trahison, dont Monsieur avoit usé avec la ville d'Anvers, tenoit en soupçon toutes les autres villes des Pays-Bas. On ne me laissa entrer, dans Béthune, qu'après que j'eus montré mon passeport, déclaré mon nom, & fait voir que je venois de chez madame de Mastin: Ce qui produisit un effet, auquel je ne m'attendois pas. Je prenois le chemin de l'hôtellerie, où pend pour enseigne l'écu de la maison de Béthune, lorsque je vis venir à moi un peloton de gens armés, qui me causa quelque appréhension. C'étoient les bour-

1583.

geois de la ville, qui, pleins de respect pour le sang de leurs anciens Seigneurs, n'avoient pas plutôt su qui j'étois, qu'ils avoient jugé à propos de me faire tous les honneurs possibles, & m'apportoient un présent en vin, en pâtisseries & en confitures. Je ne partis de cette ville, qu'après l'avoir visitée exactement, & avoir examiné, avec un secret plaisir, tous les monumens publics & particuliers, qui conservent à la postérité la mémoire des bienfaits de mes pères pour cette ville, & celle de sa reconnoissance.

La Flandre n'ayant plus rien qui m'arrêtât, je revins en France, prenant le droit chemin de Rosny, où je ne fis, presque, que passer. Je me remis en marche pour la Guyenne, plein de joie de rejoindre, après une si longue absence, le roi de Navarre. Ce prince me reçut d'une manière qui ne me permit pas de douter qu'il ne fût sensible à mon retour. Il voulut que je lui contaissè toutes mes aventures & celles de Monsieur. „ Eh bien! me dit-il „ ensuite, n'est-ce pas là l'accomplissement de tout ce que je vous dis de ce „ prince, à Coutras? Mais, le vicomte de „ Turenne, que je dissuadai, autant qu'il „ me fut possible, de le suivre, y a encore „ plus mal fait ses affaires que vous.

L'expédition de Monsieur dans les Pays-Bas avoit irrité l'Espagne, au point de lui faire songer à rechercher l'amitié du roi de Navarre, & de lui offrir ses secours pour recommencer la guerre contre les Royalistes de France. Il en reçut la propo-

tion à Hagenau, où il étoit allé voir la comtesse de (16) Guiche; car il étoit, alors, dans le fort de sa passion pour cette dame. La défiance, qu'avoit Henri, de tout ce qui lui venoit d'Espagne, & sa haine naturelle pour cette cour, l'empêchèrent d'y ajouter foi. Je ne voudrois pas être caution de la sincérité des Espagnols, toutes les fois qu'ils firent faire, à ce prince, des offres par Bernardin de Mandoce, le chevalier Moreau & Calderon, en différens temps. Je crois, pourtant, qu'il y a eu des momens, où le roi d'Espagne agit de bonne-foi avec le roi de Navarre (17); & celui-ci pourroit être du nombre. Quoi qu'il en soit, le roi de Navarre n'y répondit point, & ne s'en servit, que pour convaincre le roi, & la reine-mère, de la pureté de ses intentions. Il m'envoya, à Paris, les informer de cette démarche de l'Espagne.

1583.

Dans l'évêché d'Aire, en Gascogne.

(16) Diane Dandoins, vicomtesse de Louvigny, &c., épouse, &, ensuite, veuve de Philibert, comte de Grammont. Il est marqué, dans les observations sur les amours du grand Alcandre, que cette dame envoyoit, à Henri IV, des levées de vingt-trois & vingt-quatre mille Gascons, qu'elle faisoit à ses dépens. On y voit, aussi, qu'elle eut un fils, nommé Antonin, que ce prince offrit de reconnoître pour sien, mais que ce jeune-homme répondit, qu'il aimoit mieux être gentilhomme, que bâtard

de roi. *Journ. du règne de Henri III, pag. 270.*

(17) Ce qui porte à le croire, c'est, qu'à cette lettre, du roi d'Espagne, présentée au roi de Navarre par le chevalier Moreau, ou le commandeur Morée, comme l'appelle *Davila*, liv. 11, fut jointe une offre, de cinquante mille écus par mois, faite, par le même chevalier, au vicomte de Chaux sur la frontière de Béarn, pour l'entretien de l'armée du roi de Navarre, s'il vouloit faire la guerre à la France. *Mém. de la Ligue, tom. 5.*

1583.

On ne parloit, presque plus, au roi, Ce prince, retiré à Vincennes, étoit inaccessible à tout autre, qu'à ses mignons, & aux ministres de ses plaisirs. Je crus pouvoir trouver le moyen de l'aborder, par la reine de Navarre : Car cette princesse, dont l'humeur ne pouvoit sympathiser avec celle du roi, son mari, l'avoit, encore, quitté (18), pour retourner à la cour de France. Mais, madame de Béthune m'apprit qu'elle n'étoit pas en meilleure intelligence avec la reine sa mère, & le roi son frère. J'eus recours à madame de Sauves, qui me ménagea une audience de Cathérine. La chose lui parut de conséquence ; elle en parla au roi ; il y eut un commencement de négociation entamée : J'obtins, même, de la main de S. M., une lettre de créance pour le roi de Navarre. Mais, quel fonds peut-on faire sur les résolutions d'une cour, où il semble qu'on ne prit jamais le bon parti, qu'on ne s'en repentît aussi-tôt. La reine-mère jugea à propos de ne se servir de cette confidence du roi de Navarre, que pour renouer plus étroitement avec l'Espagne, comme ce prince le reconnut par les reproches, que lui fit faire le roi d'Espagne, d'avoir trahi son secret.

(18) Depuis ce temps-là, que ce dernier avoit reçu
ils vécurent, toujours, séparés l'un de l'autre, malgré
quelques lettres du roi, assez piquantes : „ Le roi, dit-
les reproches, que faisoit, „ il, par toutes ses lettres,
quelquefois, Henri III, au „ me fait beaucoup d'hon-
roi de Navarre, sur ce sujet, „ neur : Par les premières,
& sur quelques autres, „ il m'appelle C... ; &, par
dont parle l'Etoile. Un jour, „ les dernières, fils de P....

Une suite de ce raccommodement avec l'Espagne, fut, que le roi reçut si mal Monsieur, à son retour de Flandre, que ce prince se retira, accablé de chagrin, à Château-Thierry. Comme je me trouvois, oisif, chez moi, où je m'étois retiré, après avoir vu échouer ma députation, un mouvement de curiosité me porta à aller voir Monsieur, à Château-Thierry. Je crus que sa mauvaise fortune l'auroit, peut-être, rendu plus sage : Elle l'avoit, seulement, rendu moins orgueilleux. Il me reçut avec tant de caresses, que, jugeant, qu'elles ne pouvoient venir que d'un fonds d'intérêt, j'en conclus, d'abord, qu'il avoit, encore, en tête, de grands desseins; & je n'en doutai plus, lorsque j'entendis les offres magnifiques, que me fit, de la part de ce prince, Aurilly, qui m'avoit procuré l'honneur de lui baiser la main. Au travers des projets (19) dont Monsieur s'enivroit, je découvris, au fond de son cœur, une mélancolie, & une amertume secrettes, qui le dévoroient, & dont rien ne pouvoit le distraire : C'étoit le commencement de cette

(19) Monsieur prenoit ne, du Perche, de Mantel, Meulan & Beaufort; les titres de fils de France, par la grâce de Dieu, duc de Lautier, de Brabant, de Luxembourg, de Gueldre, d'Alençon, d'Anjou, de Touraine, de Berry, d'Evreux, & de Château-Thierry; comte de Flandre, de Hollande, de Zélande, de Zutphen, du Mai-

ne, du Perche, de Mantel, Meulan & Beaufort; marquis du Saint-Empire; seigneur de Frise & de Malines; défenseur de la liberté belgeque. Il fut nommé Hercule, au Baptême, & on changea ce nom en celui de François, à la Confirmation.

1583. langueur, qui, quelque temps après, arrêta, par sa mort (20), ses projets ambitieux.

De retour à Paris, je reçus un ordre, du roi de Navarre, de me rendre auprès de lui, pour des affaires importantes. Il s'agissoit de déconcerter, s'il étoit possible, toutes les entreprises de la ligue, dont cet habile prince avoit, d'abord, saisi le grand objet. Il avoit besoin d'un homme de confiance à la cour, qui en étudiât tous les mouvemens; c'étoit pour me charger de cet emploi qu'il m'avoit fait revenir. Il me communiqua ses réflexions, me donna toutes les instructions dont j'avois besoin, & m'embrassa, plusieurs fois; lorsque j'allai prendre congé de lui, il me dit : „ Mon „ ami, souvenez-vous que la principale par- „ tie d'un grand courage, & d'un homme de „ bien, c'est de se rendre inviolable en sa „ parole; je ne manquerai jamais à celle que „ je vous ai donnée „. Je n'eus point besoin de chercher de prétexte, qui autorisât ce second voyage, que je faisois à Paris. La faveur, où j'avois laissé mes deux (21) jeunes

(20) Presqu'aucun Historien ne doute qu'il ne soit mort empoisonné. Le sang lui coula par tous les pores, comme s'il eût eu toutes les veines rompues. *De Thou, liv. 78.* „ Ce fut, „ disent les Mémoires de „ Nevers, pour avoir couché avec la..., qui lui fit „ sentir un bouquet enpoisonné „. *Ibid., 2. 163* *Bisseg., Epist. 33, 35.*

(21) Salomon & Philippe de Béthune. Le premier s'appeloit, comme son aïné, le baron de Rosny, & fut gouverneur de Mante; le second a formé la branche des comtes de Selles & de Charost. En s'attachant au parti & à la personne du roi, ils avoient, tous deux, abjuré la religion protestante, dans laquelle ils avoient été élevés.

frères à la Cour, y donnoit assez de vraisemblance. Ils commençoient à donner de la jalousie aux mignons. Le roi les mettoit déjà de ses parties de dévotion ; c'étoit un pas pour arriver, bientôt, à la plus grande familiarité. Cependant, j'appris, en arrivant, qu'ils étoient disgraciés. Je n'en sus la raison que long-temps après, & elle est du nombre des choses (22) qu'il est bon de couvrir du silence. Cela ne m'empêcha pas de commencer ma nouvelle fonction, à Paris & à la cour. Je donnois des avis exacts, au roi de Navarre, de tout ce qui s'y passoit, afin que ce prince pût prendre les mesures les plus convenables à l'état de ses affaires.

Engagé dans ce nouveau genre de vie, qui m'obligeoit, par la nature même des occupations, dont j'étois chargé, à fréquenter la cour, à me mêler dans les compagnies les plus brillantes de la ville, à prendre part à leurs plaisirs, à leurs amusemens, à leur oisiveté, dans la fleur & la force de mon âge, on entendra, sans étonnement, que je payai à l'amour le tribut ordinaire. Je devins éperdument amoureux de la fille du président de Saint-Mesmin, une des plus belles personnes de France. Je me livrai, d'abord, à une passion, dont les commencemens sont si délicieux, &, lorsque je voulus la combattre, ensuite, par la réflexion que cette alliance ne me convenoit point, je trouvai cette ré-

(22) Ceux qui sont curieux de le savoir, n'ont qu'à consulter le chapitre 7, de la Confession de Sancy.

1583. flexion bien foible, contre les égards qu'avoit pour moi toute cette famille, contre l'amitié d'un père respectable, &, plus encore, contre les charmes d'une maîtresse qui mérite d'être aimée. J'aurois eu bien de la peine à rompre, seul, cette chaîne. La Fond (23) me proposa, pour faire diversion, de voir mademoiselle de Courtenay (24), dont il souhaitoit que je fisse la recherche, comme d'un parti qui me convenoit mieux, à tous égards. Je la vis, & j'approuvai, intérieurement, ce choix; mais, mademoiselle de Saint-Mesmin détruisoit, bientôt, toutes ces sages réflexions.

Je vins, un jour, coucher à Nogent-sur-Seine, ayant, avec moi, ce même La Fond, & quelques autres personnes. Le hasard y avoit conduit, singulièrement, mademoiselle de Saint-Mesmin, & mademoiselle de Courtenay : Ce que j'appris, en mettant pied à terre dans l'Hôtellerie. La conjoncture étoit des plus délicates; & je jugeai qu'il n'y avoit pas moyen d'en sortir, qu'en rompant pour toujours avec celle des deux demoiselles, à laquelle je refuserois mes soins & ma première visite. Il n'y a, ni ménagement, ni adresse, qui puisse, en pareil cas, satisfaire deux femmes à la fois. La jeune sœur de la Saint-Mesmin descendit, en ce moment, & me trouva rêveur, com-

(23) La Fond étoit son neveu, fils puîné de Fran-
valet-de-chambre; il en étoit le gendre de Courtenay, se-
ra encore parlé. gneur de Bondy.

(24) Anne de Courtenay.

me un homme qui cherche à accorder la raison avec l'amour. Elle s'en aperçut ; & mon embarras donnant un beau champ à la vivacité de son esprit, elle alloit m'entraîner aux pieds de sa sœur, lorsque la Fond, s'approchant de mon oreille : „ Tournez à „ droite, monsieur, me dit-il, vous trouverez des biens, une extraction royale, „ & bien autant de beauté, lorsqu'elle sera „ en âge de perfection „. Ces deux mots, lâchés à propos, rappelèrent ma raison, & fixèrent mon irrésolution. Je convins que la Fond me donnoit un bon conseil, & que la seule différence pour la beauté, entre mademoiselle de Courtenay, & sa rivale, étoit, que l'une tenoit du côté des charmes, ce que l'autre ne faisoit que promettre, dans un ou deux ans, au plus tard. Je m'excusai d'aller voir Mlle. de Saint-Mesmin, ce qui m'attira de grands reproches, mais je soutins l'assaut ; & de ce pas, je me rendis à l'appartement de Mlle. de Courtenay, à qui l'on fit valoir ce sacrifice, bien au delà de son prix. Elle me fut gré de la préférence ; je m'en applaudis, moi-même, lorsque j'eus considéré, plus attentivement, ma nouvelle maîtresse, & que quelques visites de plus m'eurent fait connoître son caractère. Elle agréa mes soins, & peu de temps après cette aventure, je l'épousai (25).

Ce qu'on doit de tendresse à une épouse ai-

(25) Guy de Béthune, fils d'Alpin de Béthune, bisaïeul de M. de Rosny, avoit épousé une Françoisse de Courtenay-Bontin.

1584. mable, me retint, chez moi, à Rosny, pendant cette année 1584, entière, dans les occupations, les exercices & les divertissemens de la campagne : Autre genre de vie, qui ne m'étoit pas moins nouveau. Pour tous ceux, à qui la vie de la cour, & celle de la guerre, ont passé en habitude, la campagne est, ordinairement, une occasion de dépenser doublement : Mais elle fournit bien des ressources à qui sait qu'une bonne économie peut suppléer aux grandes richesses. Le goût des beaux chevaux, que je n'avois cultivé, que par le seul plaisir, trouva, utilement, sa place dans cette économie domestique. J'entretenois des Ecuyers, qui alloient me chercher des chevaux, dans les pays étrangers, où ils étoient à vil prix ; je les envoyois vendre, en Gascogne, à la cour du roi de Navarre, où je ne manquois pas d'en tirer de fort grosses sommes. Je me souviens d'avoir vendu, entr'autres, au vicomte de Chartres, six cents écus, un cheval rouan, fleur de pêcher, qui ne m'en avoit coûté que quarante. La tapisserie des travaux d'Hercule, qui pare la salle de Sully, me vient de M. de Nemours de la Garnache, qui me paya, en cette monnoie, un fort beau cheval d'Espagne, que je lui avois vendu douze cents écus.

Sur la fin de l'année (26), une lettre

(26) La paix n'ayant été rompue que l'année suivante, les Mémoires de celle-ci, comme des précédentes, nous apprennent peu de choses du roi de Navarre. Le Grain rapporte l'aventure, qui lui arriva, avec le

du roi de Navarre me tira de cette vie oisive. Il me mandoit que le temps, qu'il avoit prévu, étoit arrivé, où il avoit besoin de ses serviteurs; que l'état, & la religion, étoient menacés du dernier malheur, si l'on ne travailloit, promptement, à le détourner, & qu'il alloit avoir, incessamment, sur les bras, une guerre des plus rudes. Je me disposai, incontinent, à aller trouver ce prince, emportant avec moi, autant

1584.

capitaine Michau, qui avoit feint de quitter le service de l'Espagne, & de passer à celui de ce prince, pour trouver les moyens de le tuer en trahison. „ Un jour, „ dit-il, chassant ès forêts „ d'Aillas, il avise; à ses talons, le capitaine Michau, bien monté, ayant une couple de pistolets à canons bandés & amorcés, le roi seul, & mal assisté, comme c'est l'ordinaire des chasseurs de s'écarter.... Le roi, le voyant approcher, lui dit, d'une façon hardie & assurée: Capitaine Michau, mets pied à terre, je veux essayer ton cheval, s'il est si bon que tu dis. Le capitaine Michau obéit, & met pied à terre. Le roi monte sur son cheval, & prenant les deux pistolets: Veux-tu, ce dit-il, tuer quelqu'un? On m'a dit que tu veux me tuer, mais je te puis, maintenant, tuer toi-même, si je veux: Et, disant cela, tira les deux pistolets en l'air, lui commandant de le suivre. Le capitaine, s'étant fort excusé, prend congé, deux jours après, & onques, depuis, ne parut. *Décades d'Henri le Grand, liv. 8.* Busbeq, qui résidoit alors, à Paris, en qualité d'ambassadeur de l'empereur Rodolphe II, nous assure, encore, dans ses lettres, qu'un homme, aposté (il ne marque pas par qui), empoisonna, en ce temps-là, le roi de Navarre: Mais que ce prince n'en souffrit aucun mal, soit par la force de son tempérament, soit par la faiblesse du poison; que ce même homme le manqua, ensuite, d'un coup de pistolet; & qu'ayant été pris, & appliqué à la question, on connut, par les démarches, que fit Henri III, en cette occasion, qu'il n'avoit aucune part à cet assassinat. *Epl. 46.*

1585. pour ses besoins, que pour les miens, quarante-huit mille francs, d'une vente de bois de haute futaie, que je fis, à cette intention.

En effet, c'est dans cette année qu'éclatèrent les hardies entreprises de la Ligue (27); & l'on ne pense point, sans fré-

(27) La première de toutes les démarches, qui donnèrent naissance à la ligue, fut une association des princes, prélats & gentilshommes de Picardie, assemblés à Péronne, pour se dispenser d'obéir à l'édit de paix, trois articles, rendu, en 1576, en faveur des Protestans. Le manifeste qui y fut dressé, servit comme de modèle à toutes les autres provinces, &, même, aux états de Blois, qui furent convoqués à la fin de cette même année, & dont les résolutions mirent Henri III dans la nécessité de se déclarer chef des catholiques contre les Huguenots, pour ne pas laisser prendre cette place au duc de Guise. Dans le commencement, on ne parloit, simplement, que de maintenir la seule religion catholique dans le royaume, mais on y mêla, dans la suite, la question de la succession à la couronne, & on y fit entrer le pape & le roi d'Espagne. Voyez la formule de ces associations, dans le *Vol. cotté 8826 des Mss. de la Bibliot. du roi*, p. 160. La confédération de la Noblesse de Normandie, avec serment de conserver la religion en France, & la couronne dans la maison de Valois, se voit, *V. 8832, p. 5*. Tout ce volume est encore rempli de mémoires, concernant la ligue, & les premiers états de Blois. Voyez, outre cela, le traité de la ligue avec le roi d'Espagne, passé au château de Joinville, & signé des parties respectives, & plusieurs autres pièces sur le même sujet. *Vol. 8866*. On trouve aussi ces mêmes pièces, en tout ou en partie, avec des circonstances curieuses sur ce sujet, dans différens auteurs, tels que *les mémoires de Nevers*, tom. 1. *Les mémoires de la Ligue*, tom. 1. *Les mémoires d'état de Villeroi*, tom. 2. *De Thou*, liv. 63 & 81. *D'Aub.* tom. 2, liv. 3, chap. 3. *Mutth.* tom. 1, liv. 7 & 8. *Le novennaire de Cayet*, tom. 1, au commencement, & autres.

mir, qu'en moins de quatre ans, il fondit, sur le roi de Navarre, dix armées, royales, lorsque le danger, qui menaçoit, également, les deux rois, se fut tourné contre lui seul, par la foiblesse d'Henri III, qui prit la loi de ses propres ennemis, & conduisit, lui-même, la main qui cherchoit à renverser son autorité. 1585.

Henri III, voyant que la ligue arboroit, publiquement, l'étendard de la révolte, se réveilla, un peu, de la léthargie où il étoit plongé, & jugea à propos de faire partir

Bien des personnes veulent que l'origine de la ligue soit beaucoup plus ancienne, & qu'elle ait pris naissance, dans le concile de Trente, par les soins du cardinal de Lorraine, l'oncle; pendant que, de son côté, le duc François de Guise en formoit, aussi, le plan en France; mais, que la mort de celui-ci en suspendit l'effet. On prétend encore, que D. Juan d'Autriche, passant par la France, pour se rendre en Flandre, en concerta le projet avec le duc de Guise: Le collège du Fortet a passé pour avoir été le berceau de la ligue. C'étoit, dit-on, un avocat, nommé David, qui en porta les mémoires à Rome, & ces mémoires, qu'on lit, encore, dans le premier tome des *mémoires de la Ligue*, interceptés par les Huguenots, furent ce qui leur en donna la première certitude. Quelques personnes ont douté si cet avocat, qui mourut, en allant à Rome, ou, selon d'autres, en revenant, n'agissoit point auprès du pape de son mouvement, &, selon ses propres idées, ce qui n'a guère de vraisemblance. Pour Henri III, il mérite, assurément, tous les reproches que lui fait, ici, le duc de Sully. Il avoit des preuves évidentes du dessein des ennemis de l'autorité royale, lui, qui, en rompant l'édit de pacification, de 1577, dit, hautement, ces paroles: „J'ai grand'peur, qu'en voulant perdre le préche, nous ne hasardions fort la messe. On assure que tous les secrets de la ligue lui avoient été découverts par un gentilhomme, nommé la Rochette, qui en étoit chargé, & qui se laissa pren-

le duc de Joyeuse (28), pour l'opposer, 1585. en Normandie, au duc d'Elbœuf, qui y tenoit une armée, dont la ligue s'étoit servie à extorquer le fameux édit de Juillet (29), par lequel il étoit ordonné à tout Huguenot d'aller à la messe, ou sortir du royaume, dans six mois. Joyeuse, qui avoit mes deux frères dans son armée, passa par Rosny, & m'engagea, sans peine, à aller avec lui: En attaquant la ligue, on entroit dans les véritables intérêts du roi de Navarre. Je lui fis la meilleure réception qu'il me fut possible: Mais, rien ne le charma

Claude de
Lorraine.

dre, exprès, afin de pouvoir tout révéler, sans risque. Enfin, il est encore certain, qu'en 1584 & 85, que le duc de Guise commença à faire lever l'étendard au parti, il étoit encore si foible, qu'il ne pouvoit compter, au plus, que sur quatre mille hommes d'infanterie, & mille chevaux. Aussi, Beauvais-Nangis (& c'est Nangis lui-même, qui le dit, dans ses mémoires), lui demandant, un jour, ce qu'il prétendrait faire, si le roi venoit l'attaquer: „ Me retirer, lui répondit le duc, „ au plus vite, en Allemagne, en attendant une occasion plus favorable.

(28) Anne, duc de Joyeuse, l'aîné des sept fils de Guillaume de Joyeuse.

(29) Ce traité est celui de Némours, qui fut le triomphe de la ligue, & la honte

d'Henri III. Henri IV dit, au marquis de la Force, en présence de Matthieu, qui le rapporte, *liv. 8*, qu'au moment qu'il apprit cette indigne foiblesse d'Henri III, sa moustache blanchit, tout d'un coup, du côté où il tenoit son visage appuyé sur sa main. Sixte V, lui-même, en parut indigné; & par la même bulle, du 5 septembre 1585, par laquelle il excommunioit ceux qui donneroient du secours aux Huguenots, il excommunia tous ceux qui entreprendroient aussi contre le roi & le royaume. Il prévint, dès lors, tous les malheurs qui alloient arriver à la France. Voyez ces articles de Némours, & les démarches de la ligue, soit en France, soit à Rome, dans le 1^{er} tom. des *mém. de Nevers*, p. 661 & suiv.

tant, que la beauté de mes chevaux. Lavardin prit, aussi, son chemin par Rosny, & alla loger à l'extrémité du bourg. Chicot (30), qui voulut donner carrière à son humeur enjouée, aux dépens de Lavardin, qu'il n'appeloit que *la folle*, lui envoya dire, avec mystère, que ce diable d'Huguenot; c'étoit moi, dont il vouloit parler, avoit retenu prisonnier *le sourdaut* : Autre surnom, qu'il donnoit au duc de Joyeuse. La-

1585.

(30) „ Chicot étoit un „ & Huguenots aux proto-
 „ Gascon, brave, riche „ notaires de lucifer, pour
 „ & bouffon. Il blessa, à la „ que tu fusses paisible roi
 „ cuisse, Henri de Lorrain „ de France; aussi bien,
 „ ne, comte de Chaligny „ dit-on que vous autres,
 „ (pendant le siège de „ rois, n'avez de religion
 „ Rouen), &, l'ayant fait „ qu'en apparence. Je ne
 „ prisonnier, le présenta au „ m'ébahis pas, dit-il, en-
 „ roi Henri IV, en lui disant: „ core, à sa majesté, s'il y
 „ Tiens, voilà ce que je te „ a tant de gens qui aboyent,
 „ donne. Le comte, fâché „ après être rois, le métier
 „ de se voir pris par un „ en est bon: Car, en tra-
 „ fou, lui donna du pom- „ vaillant une heure, de
 „ meau de son épée sur la „ jour, il y a moyen de vivre
 „ tête, & il mourut du coup. „ le reste de la semaine, &
 „ Il disoit, au roi, tout ce „ se passer de ses voisins;
 „ qu'il vouloit, sans que sa „ mais, pour Dieu, mon-
 „ majesté le trouvât mau- „ sieur mon ami, gardez-
 „ vais. Quand le duc de Par- „ vous de tomber entre
 „ me vint en France, Chi- „ les mains des ligueurs,
 „ cot dit au roi, devant „ car vous pourriez tom-
 „ tout le monde: Monsieur „ ber entre celles de tel,
 „ mon ami, je vois, bien „ qui vous pendroit com-
 „ que tout ce que tu fais ne „ me une andouille, & puis
 „ te servira de rien, si tu „ seroit écrire sur votre po-
 „ ne te fais, ou contrefais „ tence: A l'écu de France
 „ Catholique. Une autre „ & de Navarre, c'éans bon
 „ fois: De moi, je tiens tout „ logis pour y rester „
 „ assuré que tu donnerois, „ *Mém. pour l'hist. de France,*
 „ en un besoin, les Papistes „ tom. 2, p. 72.

1585. vardin, sans songer que son entreprise eût été très-inutile, quand elle n'auroit pas été ridicule, s'arma, promptement, avec tous ses domestiques, & vint faire une bravade, devant ma maison, où les railleries de toute compagnie ne lui furent pas épargnées.

On ne croira pas, aisément, ce que je vais dire. A peine étions-nous partis, tous ensemble, qu'en arrivant à Verneuil, le duc de Joyeuse reçoit un paquet de la cour, par lequel on lui fait savoir que le roi a fait la paix avec la ligue, & que son intention, est, qu'il mène, contre le roi de Navarre, l'armée, qui n'étoit partie que depuis deux jours, seulement, pour le soutenir contre la ligue (31). Joyeuse me l'apprit, en me disant : „ Hé bien, M. „ le baron de Rosny, c'est à ce coup, „ que j'aurai vos beaux chevaux, à bon „ marché; car la guerre est déclarée contre ceux de la religion : Mais je m'assure que vous ne seriez pas si sot, que „ d'aller trouver le roi de Navarre, &

(31) Les ligueurs assemblés, à Châlons, y obligèrent le roi, qui s'en excusa, secrètement, au roi de Navarre, sur la nécessité. Ce prince, & la reine sa mère, se laissèrent effrayer, mal à propos, par les menaces de la ligue, dont on leur exagéra les forces, quoiqu'il fût très-facile de la détruire dans ses commencemens. On manqua encore, dans le conseil, l'occasion de réunir les Pays-Bas à la couronne, en renvoyant sans réponse les députés de ces provinces, qui étoient venus offrir au roi cette souveraineté, s'il vouloit faire marcher ses troupes de ce côté-là, & qui paroissent souhaiter, ardemment, qu'il l'acceptât. Voilà deux grandes fautes à la fois. *De Thou, liv. 81.*

„vous embarquer dans un parti, qui sera, =====
 „infailliblement, ruiné, & vous feroit per- 1585.
 „dre votre belle terre de Rosny „. Le duc
 de Joyeuse auroit pu parler encore long-
 temps, sans que je l'eusse interrompu. Je
 connoissois assez la cour, pour que rien dût
 me surprendre de sa part. Mais je pensois,
 avec étonnement, par combien de traver-
 ses la fortune se plaisoit à faire passer le roi
 de Navarre, avant qu'il arrivât à la gran-
 deur qu'elle lui destinoit : Car j'en étois
 toujours intérieurement persuadé, & les
 prédictions de la Brosse ne me sortoient
 point de l'esprit. Aussi, toute ma réponse
 à Joyeuse ne roula que là dessus, &, après
 cela, je le quittai brusquement. L'écart
 dut lui paroître un peu fort; & j'ai su qu'il
 avoit dit à ceux qui étoient à côté de lui :
 „Voilà un maître fou, mais il pourroit
 „bien s'abuser avec son forcier.

Je revins chez moi, d'où je repartis,
 incontinent, après avoir pris quelques nou-
 velles mesures, conformes au changement
 subit qui venoit d'arriver, & je passai,
 promptement, en Guyenne, où étoit le roi
 de Navarre. Je demeurai, près de lui, pen-
 dant quatre ou cinq mois, qu'il employa
 à se préparer contre l'orage. Il me mena à
 Montauban, où il se tenoit de fréquentes
 conférences entre les Protestans, sur le
 parti qu'on devoit prendre dans cette con-
 joncture. Le malheur est que, dans une oc-
 casion où il y alloit de tout pour les ré-
 formés, ils n'entendoient pas assez leur vé-

1585. ritable intérêt, pour se tenir, du moins, parfaitement unis, & pour concourir, de bonne-foi, dans les mêmes vues. Une partie des principaux chefs songeoient, dès ce temps-là, plutôt à leur agrandissement particulier, qu'à celui du roi, sans faire réflexion que leur fortune tenoit si bien à la sienne, qu'il étoit impossible-qu'ils réussissent, s'il échouoit. Chacun se bâtissoit, à lui-même, sa fortune hors du plan général.

Dans l'é- fut tenue à St.-Paul de Lamiate, on donna
vêché de audience à un ministre docteur, envoyé de
Castres, l'électeur Palatin, nommé Butrick, où parut, avec plus d'éclat, cette désunion des esprits. Le vicomte de Turenne y donna les premières marques de cet esprit inquiet, double & ambitieux, qui formoit son caractère. Il avoit projeté, de concert avec ce Butrick, un nouveau système (32) de gouvernement, dans lequel ils avoient entraîné messieurs de Conflans, d'Aubigné, de Saint-Germain-Beaupré, de Saint-Germain-de-Clan, de Brezolles, & autres. Ils vouloient faire, de la France calviniste, une espèce d'état républicain, sous la protec-

(32) L'historien, qui nous a donné la vie du duc de Bouillon, ne disconvient pas que ce ne fût là l'objet de ce seigneur calviniste. Il étoit très-habile politique, très-ambitieux, très-passionné pour la qualité de chef des Calvinistes de France, & très-capable de remplir cette place; voilà tout ce qu'on peut dire, en adoucissant les termes, un peu trop forts, dont M. de Shilly se sert, fréquemment, dans ces mémoires, lorsqu'il parle du duc de Bouillon.

tion de l'électeur Palatin, qui tiendrait, en son nom, cinq ou six lieutenans, dans 1585. les différentes provinces.

En examinant ce projet, on conviendra, aisément, que le roi de Navarre étoit quitte de toute reconnoissance envers ces messieurs ; puisque, par ce plan, on confondoit tous les princes du sang avec les officiers du parti religieux, & qu'on les réduisoit à la qualité de simples lieutenans d'un petit prince étranger. Ce n'est pas, là, la seule fois que le roi de Navarre a trouvé des ennemis secrets dans son conseil, parmi ses créatures & ses serviteurs, en apparence, les plus zélés, parmi ses amis même & ses parens. Il faut s'attendre à tout, de la part des hommes. Ils ne tiennent, pour la plupart, à leurs devoirs, à la société, à la parenté, que par leurs espérances & leurs succès, non par les bienfaits, la bonne-foi & la vertu. Mais, comment ces habiles politiques prétendoient-ils maintenir l'union & la concorde dans leur prétendue république, eux, qui lui donnoient tant de têtes, & des têtes aussi indépendantes les unes des autres, que peu soumises à un protecteur trop foible, pour se faire obéir ? On aperçoit, d'abord, quel est leur objet. Ils vouloient devenir, chacun, dans leur district, autant de souverains ; & ils ne voyoient pas que, par là, ils n'auroient fait que se livrer, les uns les autres, à la discrétion de la ligue & de l'Espagne, qui les auroient détruits, facilement, en les attaquant séparément.

1585. Ces menées des principaux officiers du parti réformé avec l'étranger, qui se faisoient d'une manière assez cachée, n'empêchèrent pas, heureusement, que le meilleur parti ne prévalût dans les assemblées. Le duc de Montmorency (33) opina, que, dans le danger présent, tout le monde se tint uni, & se mit efficacement sur la défensive. J'insistai, dans tous les conseils, sur la nécessité de reconnoître l'autorité d'un chef unique, & de ne pas dissiper le pouvoir à force de le partager. Au sortir de l'un de ces conseils, le roi de Navarre me tira à quartier, & me dit : „ M. le ba-
 „ ron de Rosny, ce n'est pas tout, que de
 „ bien dire, il faut encore mieux faire.
 „ N'êtes-vous pas résolu que nous mour-
 „ rions ensemble ? Il n'est plus temps
 „ d'être bon ménager. Il faut que tous
 „ les gens d'honneur, & ceux qui ont de
 „ la conscience, employent la moitié de
 „ leurs biens pour sauver l'autre. Je m'as-
 „ sure que vous ferez des premiers à m'as-
 „ sister ; aussi, je vous promets que, si j'ai
 „ jamais bonne fortune, vous y partici-
 „ perez. Non, non, Sire, lui répondis-
 „ je, je ne veux point que nous mourrions
 „ ensemble, mais que nous vivions, &
 „ que nous cassions la tête à tous nos
 „ ennemis. Mon bon ménage n'y nuira
 „ pas. J'ai encore pour cent mille francs
 „ de bois à vendre, que j'employerai à cela.

(33) C'est Henri, maréchal de Danville, devenu duc de Montmorency.

„ Vous m'en donnerais , un jour , davan-
 „ tage , lorsque vous serez bien riche. Cela 1585.
 „ arriva. J'ai eu un précepteur , qui avoit le
 „ diable au corps , qui me l'a prédit „ Le
 roi de Navarre ne put s'empêcher de rire
 de cette saillie. „ Or bien , mon bon ami ,
 „ me dit-il , en m'embrassant étroitement ,
 „ retournez-vous-en chez vous , faites di-
 „ ligence , & me venez retrouver au plutôt
 „ avec le plus de vos amis que vous pour-
 „ rez ; & n'oubliez pas vos bois de haute
 „ futaie „ Il me communiqua , ensuite , le
 dessein qu'il avoit , d'approcher la guerre de
 Paris , ou , du moins , de la Loire ; c'étoit , en
 effet , le seul moyen de réussir. Il m'apprit
 qu'il avoit pratiqué quelques intelligences
 dans Angers , mais qu'il craignoit que le
 prince de Condé , par sa précipitation , n'y
 mît plus d'obstacles que les Catholiques. La
 suite fera voir s'il pensoit juste. Il me pro-
 mit de m'instruire de tout ce qui se passè-
 roit ; & me congédia , après mille témoigna-
 ges d'affection que je n'oublierai jamais.

J'arrivai à Bergerac , presqu'au même mo-
 ment qu'y arrivoient aussi le cardinal de
 Lénoncourt (34) , MM. de Sillery & de
 Poigny , députés de la cour vers le roi de
 Navarre , pour lui faire une dernière re-
 présentation sur la nécessité de se sou-
 mettre aux volontés du roi , & de chan-

(34) Philippe de Lénon-ry , depuis , chancelier ;
 court , cardinal & archevê- Jean d'Angennes , seigneur
 que de Reims ; Nicolas de Poigny.
 Brulard , marquis de Sille-

1585. ger de religion (35). Poigny vint me trouver, le lendemain, &, en m'exposant le sujet de sa commission, il me demanda ce que je pensois sur le but de son voyage. Je l'assurai qu'il prenoit une peine inutile, & qu'il

(35) On lit, dans les mémoires de la vie de J. A. de Thou, *liv. 3*, une conversation de Michel de Montagne, avec ce Président, qu'on ne fera pas fâché de voir ici. „ Comme ils s'entretenoient, dit l'auteur, des causes des troubles, Montagne lui dit (à ce président) qu'il avoit servi de médiateur entre le roi de Navarre & le duc de Guise, lorsqu'ils étoient à la cour; que ce dernier avoit fait toutes les avances, par ses soins, ses services, & par ses assiduités, pour gagner l'amitié du roi de Navarre : Mais qu'ayant reconnu qu'il le jouoit, & qu'après toutes ses démarches, n'ayant trouvé en lui, qu'un ennemi implacable, il avoit eu recours à la guerre, comme à la dernière ressource, qui pût défendre l'honneur de sa maison; que l'aigreur de ces deux esprits étoit les principes d'une guerre, qu'on voyoit, aujourd'hui, si allumée, que la mort seule, de l'un ou de l'autre, „ pouvoit la faire finir; „ que le duc, ni ceux de sa maison, ne se croiroient jamais en sûreté, „ tant que le roi de Navarre vivroit; que celui-ci, de son côté, étoit persuadé qu'il ne pourroit faire valoir son droit „ à la succession à la couronne, pendant la vie du duc. Pour la religion, „ ajouta-t-il, dont tous les deux font parade, c'est un beau prétexte pour se faire suivre par ceux de son parti : Mais, la religion ne les touche, „ ni l'un, ni l'autre. La crainte d'être abandonné des Protestans empêche, „ seule, le roi de Navarre de rentrer dans la religion de ses pères; & „ le duc ne s'éloigneroit point de la confession d'Ansbourg, que son oncle, Charles, cardinal de Lorraine, lui a fait goûter, s'il pouvoit la suivre, sans préjudicier à ses intérêts; & que c'étoient là les sentimens qu'il avoit reconnus dans ces princes, lorsqu'il se mêloit de leurs affaires.

qu'il falloit autre chose, que des paroles, auprès du roi de Navarre, dans une occasion où la religion, l'état, & l'autorité royale, étoient en si grand danger. Il haussa les épaules, soupira de ma réponse, &, au lieu de repliquer : „ Je crois, me dit-il, „ qu'une messe est de difficile conquête en „ cette ville „. Je l'y conduisis moi-même, avec les autres députés, tâchant à leur persuader, par cette liberté, qu'on donnoit aux Catholiques, dans une ville dont les Réformés étoient les maîtres, que ceux-ci n'étoient pas les véritables ennemis du roi. 1585.

Il arriva, de cette députation, ce que j'avois prédit aux députés. Pour moi, je continuai mon voyage à Paris, où, en arrivant, je trouvai qu'on ne parloit que de ruiner de fond en comble le roi de Navarre, & d'exterminer les Huguenots. Tout s'y passoit au gré de la ligue, qui commandoit souverainement, depuis la honteuse démarche du roi ; & il falloit que tout ce qui restoit de bons François se cachassent, pour gémir des malheurs que la foiblesse du roi attiroit sur le royaume. Ce fut vers ceux-là que je me tournai, & j'eus quelques conférences avec MM. de Rambouillet (36), de Montbazon l'aîné, d'Aumont, de la Roche Guion, des Arpentis, &

(36) Nicolas d'Angennes, marquis de Rambouillet ; Louis de Rohan, fils duc de Montbazon, en 1588 ; Jean d'Aumons, maréchal de France ; N.... de Sully, comte de la Roche Guion ; Louis du Bois, seigneur des Arpentis, maître de la garde robe du roi, gouverneur de Touraine.

1585. quelques autres. Ils me donnèrent assurance, que, si, une fois, le roi paroîssoit aux environs de la Loire, il verroit, bientôt, marcher, à sa suite, un nombre considérable de bons François. Je les affermis, autant que je pus, dans ces bonnes (37) résolutions; &, après avoir acheté des chevaux à Paris, je me hâtai d'amasier les sommes d'argent que j'avois promises au roi.

J'appris, par le bruit public, ce qui venoit d'arriver à Angers. Pour en être informé, il faut reprendre la chose d'un peu plus haut. Brissac, qui étoit gouverneur du château de cette ville, y avoit mis, en son absence, un lieutenant, nommé le capitaine Grec, avec vingt soldats, sur lesquels il comptoit. Deux de ces soldats, qui avoient été de la religion, se laissèrent gagner, par le roi de Navarre, & le prince de Condé, & n'attendirent que l'occasion favorable de lui livrer le château, qui emportoit la reddition de la ville. Lorsqu'on apprit, à Angers, que Henri III s'unissoit, avec le roi de Navarre, contre la ligue, il se forma un troisième parti, en faveur du premier, conduit par du Hallot (38), qui rechercha Rochemorte & Fresne; c'est ainsi que s'appeloient les deux soldats. La chose n'ayant pas demeuré long-temps en cette situation, les

Charles de
Coffé, comte
de Brissac.

(37) Il est parlé, dans M.
de Thou, liv. 82, de cette
négociation de M. de Ros-
sy, auprès d'Henri III.

(38) Michel Bourrouge
du Hallot; Louis Bouche-
reau de Rochemorte; Léon
de Fresne.

deux soldats, pressés par le prince de Condé, surprirent le capitaine Grec, & le tuèrent, avec quelques-uns de ses soldats : Après quoi, ils se saisirent du château, sans que du Hallot, qui n'étoit point au fait du changement arrivé à la cour, s'en mît en peine : Au contraire, il contint le peuple, en représentant que c'étoit par ordre du roi, que les deux soldats avoient agi, & il demeura dans son erreur, jusqu'à ce que, s'étant présenté, pour entrer dans le château, il éprouva, lui-même, la perfidie de Rochemorte & de Fresne. Sa méprise lui fit perdre (39) la vie sur une roue. Jusque-là, tout alloit bien pour le parti du roi de Navarre & du prince de Condé ; mais ils eurent, aussi, leurs revers. Rochemorte s'étant laissé attirer, au delà du pont, par les Catholiques, qui tenoient le château investi, s'aperçoit qu'on ne cherche qu'à surprendre la place, & à le prendre lui-même. Il veut rentrer. Dans ce tumulte, ceux du dedans ne songent qu'à lever promptement le pont. Rochemorte s'attache aux chaînes, qui lui échappent. Il tombe dans le fossé, où un cerf, qu'on y nourrissoit, achève de le mettre en pièces. Il ne restoit plus que Fresne. Deux jours après, comme il étoit endormi sur le parapet du mur, où il se croyoit fort en sûreté, un coup de carabine, tiré de l'autre côté de la rivière, c'est-à-dire, de plus de cinq

(39) Le roi craignoit si fort la ligue, qu'il désavoua, hautement, l'entreprise de du Hallot.

1585. cents pas, le renverse mort, après quoi les Catholiques chassent le reste des Huguenots de la Ville & du château, avec la même facilité qu'ils s'en étoient emparés. Tout cela ne seroit point arrivé, si le roi de Navarre avoit conduit, seul, l'entreprise, parce qu'il n'auroit fait agir les deux conjurés, que lorsqu'il auroit été à portée de les appuyer avec toute son armée.

Cette entreprise, si mal concertée, produisit plus d'un mal. Le prince de Condé étoit occupé à assiéger Brouage, lorsqu'on lui vint annoncer que son parti avoit surpris Angers. Il ne balança pas à quitter le siège, pour venir seconder ses créatures, &, étant arrivé trop tard, il manqua l'un & l'autre. Elle fut cause, de plus, que toutes les troupes catholiques, qui étoient encore dispersées, & dans l'inaction, se rassemblèrent aux environs d'Angers : Ce qui acheva d'ôter tous les moyens de s'en refaire, précipita les actions de la campagne, & mit le prince de Condé, lui-même, comme on le verra, bientôt, dans un danger, dont il n'échappa que par un in-signé bonheur.

Après ce premier acte d'hostilité de la part des Réformés, je jugeai qu'on ne les ménageroit plus ; & je me trouvai dans un fort grand embarras. Si je voyois du risque, en demeurant à Rosny ; la campagne étant couverte de Royalistes, je n'en trouvois pas moins à vouloir pénétrer jusqu'où étoit le roi de Navarre. Je pris, pour-

tant, ce parti, persuadé qu'il n'avoit jamais eu plus besoin de secours, que dans la conjoncture présente; & que, si je n'avois reçu aucunes nouvelles de sa part, comme il me l'avoit promis, la seule difficulté de les faire passer au travers d'une armée ennemie, en étoit la cause. Messieurs de Mouy (40), de Feuquières, & de Morinville, à qui je fis part de ma résolution, la trouvèrent trop hasardeuse, & refusèrent de s'embarquer avec moi. Je ne laissai pas de me mettre en chemin, avec six gentilshommes pour toute escorte, & mes domestiques, dont deux portoient, dans un portemanteau, chacun, six mille écus en or.

Je vins coucher à Nonancourt, &, la seconde journée, à Châteaudun Jusque-là, il ne m'arriva aucune mauvaise rencontre, parce que, quoique tout fût plein de soldats catholiques, on s'imagina, par-tout, que j'allois joindre, aussi bien qu'eux, le gros de l'armée du duc de Joyeuse, avec qui, me dit un soldat nommé la Mothepotin, il faisoit fort bon. Je délogeai de Châteaudun, avant le jour, craignant les éclaircissements, & je vins à Vendôme, où, ne voulant pas être reconnu par Benhart (41), je fis passer Boisbreuil, l'un des gentilshommes de ma suite, pour le maître de la troupe, & je montai, avec les domestiques, sur un des porte-malles.

(40) Isaac Vaudré, ou Vaudray, fleur de Mouy; (41) Jacques de Maity de Benhart, gouverneur N..... de Pas de Feuquières, de Vendôme.

1585.

On fit plusieurs questions au plus apparent de la compagnie : Il répondit juste, & on nous laissa passer. Nous traversâmes toute la ville, afin de venir loger dans le faubourg le plus reculé. Benehart, qui nous prit pour des Catholiques, comme nous l'en assûrions, nous envoya dire, fort obligeamment, qu'il nous conseilloit de rentrer dans la ville, parce que l'armée de M. le prince, qui avoit été repoussée de devant Angers, étant dispersée par toute la campagne, & faisant des courses jusqu'aux portes de la ville, cela rendoit le séjour du faubourg dangereux. Nous aurions regardé comme un grand bonheur ce qu'il nous représentoit comme un malheur : Mais il falloit bien se donner de garde d'en rien témoigner. Le prétendu maître de l'équipage, feignant d'ajouter foi à cet avis, cria qu'on eût à recharger, promptement, les malles, & à rentrer dans la ville : Ce fut à moi, qui faisois le domestique, à y mettre, sous-main, tant d'empêchement, que la nuit vint. Le tumulte, causé par l'embarras de tous ceux qui délogoient, car tout le monde en avoit reçu l'ordre, servit à couvrir notre feinte. Nous fîmes, à la fin, comme les autres ; mais, après que nos chevaux se furent repus, & délassés, la nuit étant à demi passée, nous remontâmes à cheval ; mais, au lieu de rentrer dans la ville, nous enfilâmes une rue détournée, que j'avois fait reconnoître, & qui nous mit dans la campagne, du côté

où je croyois que pouvoit être l'armée du prince de Condé. 1585.

Le mal étoit, que la feinte, qui nous avoit si bien réussi, jusque-là, pouvoit causer notre perte, par l'impossibilité de connoître, assez promptement, de quel parti étoient ceux que nous rencontrerions. Il y alloit de la vie, pour une pareille méprise. Mais, n'y ayant à cela, aucun remède, nous continuâmes notre marche, avec assez d'inquiétude, & nous crûmes que nous ne devions rien changer à notre réponse ordinaire. En effet, la première troupe que nous rencontrâmes, fut la compagnie des chevaux légers de Flandre. *Au qui vive*, nous répondîmes : *Vive le roi* ; & Flandre, qui n'examina pas la chose plus à fond, nous conseilla de nous joindre à lui, dans la crainte de rencontrer la petite armée du prince de Condé, qu'il nous assura n'être pas éloignée, & dont nous pouvions, si nous ne le croyions pas, tirer de plus grandes lumières de deux ou trois compagnies d'Argoulets (42) qui venoient, disoit-il, après lui. Ces dernières paroles nous fournirent un prétexte pour éluder son embarrassante civilité. Nous feignîmes d'avoir des raisons pour ne pas suivre la même route que lui, & d'attendre à prendre nos

(42) Ainsi appelés des arcs, dont ils furent, d'abord, armés. Ils servoient à pied & à cheval, comme font, aujourd'hui, les dragons. Lorsque les arquebuses furent devenues en usage, on les appela arquebustiers à cheval, & ce dernier nom est employé, plus communément, dans ces mémoires.

mesures, sur la réponse, que nous feroient
 1585. ces Argoulets. Intérieurement, nous n'ap-
 préhendions pas moins cette autre rencon-
 tre, mais nous nous y disposâmes, comptant
 sur le bonheur d'échapper, encore, à la fa-
 veur du déguisement. Nous ne manquâmes
 pas au *qui vive*, que nous fit la première
 compagnie, qui se présenta, de répondre,
 avec beaucoup d'assurance, *vive le roi*, per-
 suadés que nous avions en tête ces Argoulets
 Royalistes qu'on nous avoit annoncés. Nous
 nous trouvâmes fort mal d'avoir raisonné
 si juste. Les Argoulets ayant aperçu, de
 loin, des troupes du prince de Condé, s'é-
 toient écartés du chemin, & s'étoient jetés
 dans le bois; au lieu d'eux, c'étoient quatre
 compagnies du prince, à qui nous avions
 affaire; ce que nous comprîmes sans peine,
 voyant que toute la troupe fondoit sur nous,
 en nous couchant en joue & nous crioit
 de nous rendre. Je distinguai fort bien, en
 ce moment, trois capitaines de ma connois-
 sance, dont il ne m'eût pas été difficile, en
 toute autre situation, de me faire reconnoî-
 tre, mais je fis réflexion que, dans ces sortes
 de rencontres, la première parole, le pre-
 mier mouvement que l'on fait pour s'expli-
 quer, sont, ordinairement, pris pour un
 refus de se rendre, suivi d'une décharge à
 bout portant. Au lieu, donc, de me nom-
 mer, & d'appeler ces officiers, je fis la dé-
 monstration d'un homme qui se rend pri-
 sonnier. Je descendis, laissai prendre mes
 chevaux, & marchai à la suite, jusqu'à ce que

je fusse proche de Messieurs de Clermont & de Saint-Gélais, que je surpris fort, en les embrasant. Ils me firent rendre mon équipement, & jusqu'aux malles où étoit mon or. 1585.
George de
Clermont
d'Amboise,
marquis de
Galerand.

Le prince de Condé suivoit de près ces quatre compagnies. Il ne pouvoit croire ce qu'il voyoit, tant il trouvoit mon entreprise hardie. Nous couchâmes dans cet endroit, après avoir soupé, très-frugalement, dans des écuelles de bois; &, lorsque le moment de nous séparer fut arrivé, ce prince, qui étoit si mal accompagné, qu'il n'étoit nullement en état de tenir contre une armée royale, ou, même, contre un détachement un peu fort, &, dans un canton où on le cherchoit de toute part, voulut m'engager à le recevoir dans ma troupe, comme un simple gentilhomme. Il étoit trop connu; c'eût été le perdre, & me perdre avec lui; je le priai de m'en dispenser. Je fis le même compliment au duc de la Trimouille, & je ne me chargeai que de messieurs de Fors, du Pleffis, de Vêrac & d'Oradour. Clande, duc
de la Tri-
mouille.

Le prince de Condé resta extrêmement embarrassé, &, trouvant encore plus de risque à demeurer au milieu de ses douze cents chevaux, qu'à marcher à petit bruit, il les partagea, tous, en pelotons, dont le plus considérable n'étoit que de vingt cavaliers, leur fit prendre de petites routes détournées, &, marchant, lui-même, par de semblables chemins, il échappa, lui douzième, à la poursuite de ses ennemis, avec un bonheur, dont on voit peu d'exemples.

1585. Le mien ne fut guère moins grand. Aux ruses, dont je m'étois servi, j'en joignis une autre, qui fit merveilles. Je pris le nom d'un de mes frères, après avoir coupé ma barbe, & mes moustaches, pour paroître plus jeune : Ce qui ne me déguisoit pas si bien, que je n'entendisse dire, à mes côtés, par-tout où je passois, que je ressemblois parfaitement à mon frère le huguenot. Pour éluder les questions qu'on pouvoit me faire, je prenois le ton d'un zélé ligueur. Je répandois le bruit de la défaite de M. le Prince, & de la déroute des Protestans par le duc de Joyeuse. Je vins, de cette manière, coucher à Châteaurenau. La grande difficulté, étoit de passer la Loire. J'en serois venu, difficilement, à bout, sans M. des Arpentis, qui me rendit, en cette occasion, un vrai service d'ami. M. de Montbazon m'en rendit un autre. Il m'envoya, comme je mettois pied à terre à Montbazon, du vin & des poires de bon chrétien ; & je reçus tant d'autres bons traitemens de sa part, que, quoique connu dans cet endroit, je cédai à la prière, qu'il me fit, d'y séjourner trois jours. Nous en avions besoin, nos chevaux commençant à être fatigués. La mort, en enlevant, peu de temps après, M. de Montbazon (43), m'a privé des occasions de montrer ma gratitude à un homme, dont tous les sentimens se portoiert au bien de l'état.

En Touraine.

(43) Il fut tué, à la journée d'Arques.

A la faveur de mon nouveau déguisement, je traversai Châtelleraud & Poitiers. Je ren-
 contrai, à Ville-Fagnan, un régiment Suisse, qui se rendoit à l'armée du maréchal de Matignon. Je tirai parti de cette rencontre. Les Suisses prirent pour bon tout ce que je voulus leur dire, parce que j'eus soin de leur donner à déjeuner, tous les matins; &, à la fin, je crois que j'aurois pu compter sur eux, même sous mon nom véritable. Je fis quatre journées de chemin avec ces Suisses, & ne m'en séparai que le plus tard que je pus. Je les avois, à peine, quittés, que je fus reconnu par Puifferret, au passage de la rivière, à St.-Marfaud. Il s'avança, avec sa compagnie, jusque sur le bord de la rivière: Heureusement, j'étois déjà sur l'autre bord; &, ayant de l'avance, je gagnai la maison de M. de Neufvy (44). A Marton, je descendis, à mon ordinaire, dans le faubourg, &, aussitôt, je ne sais par quel pressentiment, je rentrai dans la ville. J'appris, le lendemain, que, pendant la nuit, on avoit fait sauter, avec un pétard, la porte de l'écurie où l'on croyoit qu'étoient mes chevaux. Je faisois, sur cet accident, mes réflexions, sans que cela m'empêchât de donner les ordres du départ, lorsque je fus abordé par un inconnu, qui me dit: „ Monsieur, je ne veux point m'informer qui vous êtes; mais, si

1585.

Sur les confins de Poitou & de Saintonge.

Village en Saintonge.

En Angoumois.

(44) Le cadet, qui s'appeloit Bertrand de Melet de Fayoles, sœur de Neufvy, son aîné, étoit dans le parti de la ligue.
 ou Magdelaine de Melet

1585. „ vous êtes huguenot, & que vous partiez
 „ d'ici, vous êtes perdu. Il y a une embus-
 „ cade, à cinq mille pas d'ici, de cinquante
 „ cavaliers, bien arnés, qui, à mon avis,
 „ vous attendent „. Je remerciai cet hom-
 me de bonne volonté, sans paroître troublé
 de ce qu'il m'avoit dit. Je lui répondis, froi-
 dement, que, quoique je ne fusse point hu-
 guenot, il me sembloit toujours dangereux
 de tomber dans une embuscade. Je rentrai
 dans mon auberge, où, prétextant qu'un
 de mes plus beaux chevaux avoit été en-
 cloué, je les fis défeller tous. Pour m'éclair-
 cir de la vérité de ce que je venois d'enten-
 dre, je fis déguiser, en paysan, Périgordin,
 un de mes valets, qui en imitoit parfaite-
 ment le jargon, &, après l'avoir instruit
 de ce qu'il avoit à faire, je le fis avancer
 dans la campagne, du côté où l'on m'avoit
 dit qu'étoit postée l'embuscade.

Il rencontra ces cinquante cavaliers, à
 qui il apprit, en répondant aux questions
 qu'ils lui faisoient sur les nouvelles de la
 ville, que mon départ étoit différé au
 lendemain. Il les suivit jusqu'à un bourg
 à deux lieues de là, où ils se retirèrent,
 bien fâchés d'avoir manqué leur coup, &
 dans la résolution de se rendre, le lende-
 main, au même endroit; & il revint, aussitôt,
 sur ses pas, me faire son rapport. Je
 pris ce moment pour partir. J'arrivai, après
 quelques autres petites aventures sembla-
 bles, chez M. de Longa, &, de cet en-
 droit, à Bergerac, où étoit le roi de Na-

varre. Ce prince, avec qui rien de tout ce qu'on faisoit pour lui n'étoit jamais perdu, me tint, long-temps, embrassé, & se montra sensible à tous les risques que mon attachement pour lui m'avoit fait esluier. Il voulut savoir jusqu'aux moindres particularités de mon voyage, &, principalement, la rencontre que j'avois faite du prince de Condé, & le pas glissant où je l'avois laissé.

Rien ne peut exprimer l'embarras où ce prince se trouvoit alors. Sans troupes, sans argent, sans secours, il voyoit marcher, contre lui, trois puissantes armées; celles du duc de Mayenne & de Joyeuse s'avançoient à grandes journées; &, actuellement, il avoit en tête celle du maréchal de Matignon. Les quarante mille francs, que j'avois apportés, vinrent fort à propos pour ce prince, qui n'en auroit pas pu trouver autant, dans toute sa cour.

Nous marchâmes du côté de Castillon & de Montségur, que Matignon faisoit mine de vouloir assiéger. Il se rabattit, tout d'un coup, sur Castets, ce qui nous obligea à tourner de ce côté. Après une longue marche, & par un très-grand froid, car c'étoit au mois de Février, nous y arrivâmes, assez à temps, pour faire lever ce siège.

Mais, lorsqu'on apprit que l'armée du duc de Mayenne étoit proche, ce fut alors qu'on n'imagina plus de moyens de pouvoir résister à l'effort de deux armées si supérieures, & l'épouvante fut extrême.

Villes de
Gascogne,
dans l'évé-
ché d'Aire.

1585. On ne savoit de quel côté se tourner, ni quel parti prendre. L'un opinoit que le prince se retirât dans le fond du Languedoc, l'autre, plus loin encore; un troisième vouloit qu'il passât en Angleterre; d'où, après s'être assuré d'un puissant secours, il iroit se mettre à la tête de celui qu'on lui faisoit espérer d'Allemagne. Tous convenoient en un point, que le prince devoit s'éloigner de la Guyenne. Je vis, avec regret, qu'un sentiment, qui alloit mettre, en France, le parti protestant sans remède, étoit prêt de prévaloir; & le roi de Navarre m'ayant demandé le mien, je représentai, que l'extrémité n'étoit pas assez pressante, pour laisser les choses, ainsi, à l'abandon; qu'il seroit assez temps d'en venir là, lorsqu'on auroit encore essayé de faire tête par-tout; ce qui ne me paroïssoit pas, absolument, impossible, en laissant, par exemple, le vicomte de Turenne sur la défensive, en Guyenne, avec un petit corps de troupes, tel qu'on pourroit le rassembler; tandis que le duc de Montmorency, faisant la même chose en Languedoc, & Lesdiguières en Dauphiné, le roi se réserveroit la Rochelle, & les environs, à conserver, jusqu'à ce que les troupes étrangères, qui ne pouvoient tarder beaucoup à arriver, eussent mis, des deux côtés, un peu d'égalité. Le roi de Navarre goûta cet avis, & déclara qu'il le suivroit: „ Mais, ajouta-t-il, le duc „ de Mayenne n'est pas si mauvais garçon, „ qu'il ne me permette de me promener,

,, encore quelque temps, dans la Guyenne, ne ,,. Il donna donc quelques ordres, avant que des'acheminer vers la Rochelle, & fit, en Béarn, un voyage que la conjoncture présente rendoit indispensable. 1585.

Il n'y fut que huit jours ; & , pendant cet intervalle, les deux armées Catholiques s'étant jointes, & ayant saisi tous les passages, par lesquels on croyoit que le roi de Navarre pouvoit se rendre en Poitou, il se vit sur le point de ne pouvoir fortir de Nérac. Dans cette fâcheuse conjoncture, ce prince résolut de tout tenter pour s'assurer un passage (45). Il partit de Nérac, suivi de deux cents chevaux, avec lesquels il marcha vers Castel-Geloux : Mais, au lieu d'aller jusque-là, il sépara toute sa troupe, à moitié chemin, ne garda que ceux de nous qu'il trouva les mieux montés, & , au nombre de vingt seulement, avec pareil nombre de ses gardes, marqua, à tout le reste, Sainte-Foi pour rendez-vous ; puis, tournant tout court, il prit un chemin au milieu des bois & des bruyères, qu'il connoissoit pour y avoir été, souvent, à la chasse, & arriva à Caumont, où il dormit trois heures. Nous passâmes la rivière, après le soleil couché, & marchâmes, toute la nuit, au travers des quartiers ennemis, & jusque sur les fossés de Marmande. Après quoi,

ville de la principauté d'Albret.

ville de Guyenne, sur la Dordogne.

Autre ville de la Guyenne.

(45) Voyez ce passage, dans *d'Anbignd*, tom. 3 ; du roi de Navarre, & toutes les expéditions militaires, de part & d'autre, dans *Marbieu*, tom. 1, liv. 18 ; *Coyet*, liv. 1, & autres historiens.

1586. faisant encore un détour, par la Sauvetat, nous arrivâmes, deux heures avant le jour, à Ste.-Foi, où se rendirent aussi, par différens endroits, tous les gens, qu'il avoit séparés en petits pelotons, sans la moindre perte, pas même du bagage. Le duc de Mayenne, piqué de se voir, ainsi, trompé dans ses espérances, alla décharger sa colère sur Montinac-le-Comte, où le capitaine Roux, & le sergent More, firent une si belle défense contre toute cette armée, qu'elle ne put les obliger à se rendre, qu'en leur accordant les conditions les plus honorables.

Ville de Périgord, sur la Vézère.

Ville de Bazadois, sur la Dordogne.

Ce général trouva moins de résistance dans Saint-Bazeille. Le gouverneur de cette petite place étoit Despeuilles, de la maison de Courtenay, & réputé très-brave homme, ce qui me fit naître l'envie de m'y enfermer, avec lui, contre l'avis de plusieurs de mes parens & amis, qui, sans doute, le connoissoient mieux que moi. Le roi de Navarre me refusa, long-temps, la permission que je lui demandois; enfin, vaincu par mon importunité, il me donna trente hommes, avec lesquels je me jetai dans Saint-Bazeille. Je trouvai que la place étoit, par elle-même, fort mauvaise, sans remparts, n'ayant que des maisons de boue, que le canon traversoit de part en part. Cependant, on auroit pu y tenir, du moins, quelque temps: Mais, la peur saisit Despeuilles; il n'écouta aucun de nos avis, & la tête lui tourna au point, qu'il alla se remettre, lui-même, entre les mains des en-

nemis, qui traitèrent la ville comme ils jugèrent à propos. Le roi de Navarre, qui n'apprit, d'abord, cette nouvelle, que fort confusément, s'en prit à nous tous. Lorsqu'il fut instruit de la vérité, toute sa colère se tourna contre Despeuilles. Ce qui le fâcha le plus, c'est que ce lâche gouverneur, s'étant présenté, devant lui, pour se disculper, avança, fort imprudemment, que, quand le prince lui-même y auroit été, il n'auroit pas pu agir autrement. Le roi de Navarre le fit mettre aux arrêts, d'où il sortit, au bout de huit jours, à notre sollicitation.

Le roi de Navarre n'abandonna la campagne, qu'à la dernière extrémité, & après avoir disputé le terrain pied à pied. En se retirant, il jeta ce qui lui restoit de monde dans Monségur, Castillon & Sainte-Foi. Je lui prêtai encore six mille livres, pour fortifier Mont-flanquin, où commandoit Béthune. Enfin, craignant quelque événement fâcheux du côté de la Rochelle, il laissa le vicomte de Turenne, avec quelques troupes, en Guyenne, & prit le chemin de cette ville, par Pons & Saint-Jean-d'Angely.

Il y avoit des momens, où Henri III, indigné du personnage honteux que la ligue lui faisoit jouer, auroit fort souhaité de trouver quelque moyen de s'en venger (46) : Mais il eût voulu le faire, sans

(46) C'est dans ces momens qu'il disoit, comme le rapporte l'Etoile : *De inimicis meis, vindicabo inimicos meos* ; voulant parler des ligueurs & des huguenots.

1586.

rien risquer, & rejetoit, toujours, par ce motif, la pensée, qui lui vint, plusieurs fois, d'appeler le roi de Navarre, & de s'unir avec lui. Les députés de quatre cantons Suisses, catholiques, étant arrivés, à Paris, pour traiter du secours qu'on avoit demandé, quelque temps auparavant, à cette république, le roi, qui se trouva dans un moment de dépit contre la ligue, jugea à propos d'y faire servir ces Suisses; lesquels, avec les troupes, dont il pouvoit, particulièrement, disposer, & celles qui dépendoient du roi de Navarre, auroient fait un corps capable de mettre la ligue à la raison. Il écrivit au roi de Navarre, pour lui faire savoir ses nouveaux desseins, & lui demander un homme de confiance, avec lequel il pût conférer sur toute cette affaire, &, en particulier, sur l'emploi qu'on feroit de ces Suisses. Un passeport en blanc étoit joint à la lettre, le roi le remplit de mon nom, & me fit partir, sans différer.

J'arrivai à Saint-Maur, où étoit, pour lors, la cour, & j'allai descendre chez Villeroy, avec lequel je dînai & passai le reste de la journée. Le lendemain, il me présenta au roi. Je me souviendrai toujours de l'attitude & de l'attirail bizarre, où je trouvais ce prince dans son cabinet. Il avoit l'épée au côté, une cape sur les épaules, une petite toque sur la tête, un panier plein de petits chiens, pendus à son cou par un large ruban, & il se tenoit si immobile, qu'en nous parlant, il ne remua, ni tête, ni pieds, ni mains. Il commença par laisser évapo-

rer toute sa bile contre la ligue, dont il me fit juger, à son emportement, qu'il avoit reçu quelque nouvel affront ; & traita de son union avec le roi de Navarre, comme d'une chose, dont il sentoît toute l'utilité : Mais un reste de crainte lui faisoit toujours ajouter qu'il la regardoit comme impossible, tant que le roi de Navarre persisteroit à ne vouloir point changer de religion. Je pris la parole, & je répondis, au roi : Qu'inutilement, on proposeroit cet expédient au roi de Navarre, parce qu'en le suivant, il agiroit contre sa conscience : Mais que, quand il seroit capable de le faire, cela ne produiroit pas ce que sa majesté en espéroit, parce que le mobile, qui remuoit la ligue, n'étoit, ni l'amour du bien public, ni celui de la religion : Qu'il arriveroit, donc, que, par cette action précipitée, le roi de Navarre perdrait tous les secours qu'il pouvoit espérer des Réformés, sans que, pour cela, il détachât un seul homme de la ligue ; qu'au contraire, tant de foiblesse ne feroit qu'accroître l'orgueil de leurs ennemis communs. Le roi repliqua, & je persistai, toujours, à soutenir que le roi de Navarre, en embrassant le moyen proposé, ne lui apporteroit que sa seule personne, au lieu qu'en lui tendant les bras, dans l'état où il étoit, & sans exiger le sacrifice de sa religion, on fortifioit le parti du roi, d'un corps puissant, dans l'état. Je parlai, dans les mêmes termes, à la reine-mère, & je sentis que l'un & l'autre demeuroient d'accord de la force

1586.

de mes raisons; mais que la crainte du changement, que pouvoit produire leur union avec un prince de la religion, étoit tout ce qui les retenoit. Je ne désespérai pas de les amener, jusqu'à frapper ce grand coup; &, par la manière, non seulement, gracieuse, mais, encore, franche & ouverte, dont leurs majestés agirent avec moi, j'eus lieu de me flatter de réussir.

Je les laissai, dans ces bonnes dispositions, pour aller conférer, à Paris, avec les députés Suisses. Je n'eus pas tant de peine à les amener à mon but; il ne m'en coûta qu'un peu de dépense en bonne chère, &, surtout, en vin: Moyennant quoi, ils promirent, sans restriction, un secours de vingt mille Suisses, dont quatre mille, seulement, resteroient en Dauphiné: Et les seize autres mille seroient employés pour le service & au gré des deux rois. Le roi me confirma encore, par MM. de Lénoncourt, de Poigny & Brulart, qu'il n'avoit point changé de sentiment, & qu'il désiroit passionnément l'union. Le roi de Navarre ne la souhaitoit pas moins fortement. Dans les dépêches, que je recevois de lui, presque tous les jours, il m'exhortoit à mettre tout en œuvre, pour la faire réussir, &, même, à sacrifier, pour cela, quelque chose de son intérêt.

De retour à Saint-Maur, & après avoir rendu compte au roi de mon voyage, je mis sur le tapis la question de l'emploi qu'on devoit faire des seize mille Suisses, & de la route qu'on leur seroit tenir. Le roi

demanda qu'il pût les faire passer dans les environs de Paris, &, même, s'en servir, s'il en avoit besoin, contre la ligue. Je sentis l'inconvénient qui pouvoit naître de cet arrangement; & je ne me relâchai, sur cet article, qu'après en avoir reçu un commandement exprès du roi de Navarre, qui ne jugea pas que, pour si peu, on dût manquer l'accommodement. On verra, bientôt, si cet article étoit aussi frivole qu'on l'imaginoit, & ce qui arriva de cette mauvaise complaisance.

Le traité ayant été fait entre les deux rois, sous les conditions qu'on vient de voir, je ne songeai plus qu'à quitter la cour. Je laissai, seulement, Marfillière à Paris, sous ombre de poursuivre la négociation entamée; mais il ne m'avoit suivi que pour passer en Allemagne, à la première occasion favorable, par le moyen de MM. de Clairvant & Guitry, afin d'y faciliter l'envoi d'un corps de troupes Allemandes, que les Protestans de ce pays avoient promis au roi de Navarre. Marfillière exécuta heureusement ce dessein. Pour moi, après avoir demeuré, huit jours seulement, à Rosny, avec mon épouse, je rejoignis le roi de Navarre, très-satisfait du succès de ma commission.

Ce prince ne put se résoudre à demeurer renfermé, & inutile, dans la Rochelle. Il fit tant, qu'il obtint, des Rochellois, douze cents fantassins, deux cents chevaux, & trois canons, qu'il donna au duc de la Trimoille, pour aller prendre Talmont, qu'il

Claude-
Antoine de
Vienne, *frère*
de Clairvant.

Ville du
bas Poitou.

1586. ne pouvoit souffrir entre les mains des ennemis : Je suivis le duc de la Trimouille, avec Mignonville, Fouquerolles, Bois-du-Lys, & quelques autres officiers ; & on me remit le soin de l'artillerie. Nous faîsmes, d'emblée, le bourg, qui est sans fortifications, & nous attaquâmes, aussi-tôt, le château. Les murs en étoient assez bons, mais sans nuls ouvrages extérieurs. Maronière, qui en étoit gouverneur, quoiqu'il ne s'attendît pas à être attaqué, comptoit sur

Jean de
Sourches,
seigneur de Ma-
licorne.

un prompt secours, que Malicorne s'étoit engagé à lui amener, ce qui nous déterminâ à presser vivement la place. Le trajet de Talmont à la Rochelle, par mer, n'est que de six heures de chemin ; je m'embarquai, pour aller chercher de la poudre, dont je n'avois pas une assez grande provision, & pour avertir le roi de Navarre que nous réussirions difficilement, avec le peu de monde que nous avions. Ce prince leva promptement, aux environs de la Rochelle, deux mille hommes, qu'il mit sur trois vaisseaux. Nous nous vîmes, pendant deux jours, en danger de périr. Enfin, nous arrivâmes à Talmont ; les trois vaisseaux y mouillèrent, l'un après l'autre, & les assiégés, apprenant que le roi de Navarre conduisoit l'attaque en personne, se rendirent entre ses mains.

C'étoit faute d'argent, que Malicorne n'avoit point amené de secours au gouverneur de Talmont. Le roi de Navarre, se voyant délivré de cette crainte, mena

Dans le
Haut-Poi-

ses troupes attaquer Chizay. Fayolle, qui

y commandoit, se défendit parfaitement, & ne laissa pas inutile une coulevrine, qui étoit la seule pièce d'artillerie qu'il eût dans sa place; il ne se rendit, qu'après qu'il se vit manquer de tout. Je remarque, comme une chose singulière, que Madame ayant envoyé son maître-d'hôtel porter un billet au roi son frère, un boulet de cette coulevrine entra dans le corps du cheval par le fondement, & ressortit par le poitrail, sans renverser le cheval, qui demeura debout, plus d'un demi-quart-d'heure.

1586.

tou, sur la
Boutonne.

Un autre coup d'arquebuse causa un malheur, bien plus grand. Un gentilhomme, chargé, verbalement, d'affaires importantes, s'étant approché du roi de Navarre, à peine avoit-il prononcé, qu'il venoit d'Heydelberg, de la part de MM. de Clairvant & de Guित्रy, que, sans lui laisser le temps d'en dire davantage, une balle lui donna dans la tête, & le renversa mort, aux pieds de ce prince. Cet Officier venoit l'avertir que les Restres, & les autres troupes Protestantes d'Allemagne, étoient prêtes à entrer en France, & lui demander par quel endroit il jugeoit à propos qu'on les fît marcher. Les uns vouloient qu'on les fît entrer par la Lorraine, où la ligue avoit le plus de pouvoir. Les autres soutenoient qu'il falloit qu'ils prissent leur route par le Bourbonnois, de là, par le Berry & le Poitou, en côtoyant la Loire. Messieurs de Montmorency & de Châtillon opinoient pour les engager en Languedoc, & le long du Rhône. On n'a jamais vu un si grand

François de
Coligny, fils
de l'amiral.

1586. partage de sentiment ; & le malheur voulut que le plus mauvais de tous l'emportât, c'est-à-dire, l'avis de les faire entrer dans la Beauce, sans doute, parce que le roi de France ne vouloit pas les éloigner de lui, afin de pouvoir s'en servir, au besoin, contre la ligue, ou, du moins, pour lui donner de l'ombrage. Le roi de Navarre ne l'auroit, apparemment, pas souffert, mais l'accident, qu'on vient de voir, fit qu'il ne fut pas, même, instruit de toutes ces contestations.

Autres villes du haut-Poitou.

Ce prince prit, avec le même bonheur, Sanzay, ensuite, Saint-Maixant. Le bruit de cinq ou six canons, dont l'usage avoit été fort rare, jusque-là, dans les sièges, produisit cet effet. Il profita de sa bonne fortune, &, lorsqu'il se vit renforcé de deux cents chevaux, & de quinze cents hommes que lui amenèrent le prince de Condé & le comte de (47) la Rochefoucault, qu'il venoit de faire colonel général de son infanterie, il crut pouvoir entreprendre le siège de Fontenai, la seconde place de Poitou, quoiqu'il n'ignorât pas qu'il y avoit, dans cette place, un brave gouverneur, avec une forte garnison. Ce gouverneur, nommé la Roussière, voulut défendre, non seulement, la ville, mais, encore, le faubourg des Loges, plus grand, & plus riche, que la ville même, & revêtu, par dehors, d'un large

Fontenai-le-Comte, capitale du bas-Poitou.

(47) François de la Rochefoucault, prince de Marillac, fils de celui qui avoit été tué à la Saint-Barthélemi ; il fut tué en 1591.

large fossé, auquel il joignit de fortes bar-
 ricades, qui fermoient l'entrée de ce fau- 1586.
 bourg. Le roi de Navarre fit attaquer la
 tête du faubourg, dans une nuit fort noi-
 re, par la Rochefoucault, à la tête de qua-
 rante gentilshommes. Je me joignis avec
 MM. de Dangeau, de Vaubrot, d'Avan- Louis de
 tigny, de Challandeau, de Feuquières, Courcillon
 de Dangeau,
 de Brasseuses, le Chêne, & deux ou trois
 autres; & nous nous attachâmes à un côté
 des barricades, pour les renverser, ou pour
 les franchir, la pique à la main & les pis-
 tolets à la ceinture. Nous fûmes repoussés,
 trois fois, Vaubrot, Avantigni, & moi;
 nous entraînâmes sur nous, en retombant,
 cinq ou six barriques pleines de fumier, sous
 lesquelles nous pensâmes demeurer engagés;
 mais, ceux qui étoient à côté de nous, ayant
 forcé, en ce moment, leurs barricades, nous
 nous relevâmes, à la faveur de cet effort, &
 les ennemis, nous voyant les maîtres de la
 barricade, ne songèrent plus qu'à se retirer,
 après y avoir mis le feu, de peur qu'en les
 poursuivant de trop près, nous n'entraî-
 sions, pêle-mêle, avec eux, dans la ville.

Nous nous logeâmes, tous, dans les plus
 belles maisons du faubourg, où nous trou-
 vâmes, en même temps, la commodité &
 l'abondance. La seule incommodité que
 nous recevions, venoit de la mousqueterie
 de la place, qui, de dessus la terrasse de
 la grande porte, enfiloit toute la rue, &
 rendoit l'entrée de la maison du roi, & des
 nôtres, fort périlleuse : Avec cela, les bat-

1586. teries des remparts, dominant sur les avenues de ce faubourg, rien ne pouvoit y entrer, qu'en essuyant de continuelles décharges. Un jour, que je traversois la rue, pour entrer, de ma maison, dans celle du roi, qui étoit la plus belle de tout le faubourg, une balle vint s'applatir contre mon casque, dans le moment que Liberge, mon valet-de-chambre, venoit pour me l'attacher. Je fis, aussi-tôt, tendre une corde dans le travers de la rue, &, par le moyen de draps que j'y attachai, je dérobaï, du moins, aux assiégés, la vue des allans & venans. Ensuite, on s'appliqua, sans relâche, à la tranchée & à la sappe. Le roi de Navarre s'y donna des peines incroyables, & conduisit, lui-même, les mineurs, dès qu'une fois, il eut pris toutes les précautions contre les secours qui pouvoient arriver du dehors. Les ponts, les passages, & toutes les routes qui conduisoient à la ville, furent, exactement, gardés, & très-avant dans la campagne. Une nuit, que j'étois de garde, avec vingt cavaliers, à un gué de la rivière, j'entendis, au loin, un bruit de chevaux & de ferremens, qui ne me laissa point douter que je ne dussé, bientôt, être attaqué. Ce bruit cessa quelques instans, puis recommença avec plus de force, & se fit entendre si proche, que je me mis sur la défensive. Je laissai approcher la troupe, afin de tirer à bout portant; mais, prêt à faire ma décharge, je m'aperçus que ce qui m'avoit donné une alarme si chaude, n'étoit qu'une harde

de chevaux & de jumens, qui erroient dans toute cette plaine, & venoient chercher l'eau de la rivière. Je fus le premier à rire de cette aventure, mais, intérieurement, je me fus fort bon gré, d'avoir ordonné à celui que j'envoyois chercher du secours, de ne partir qu'après que le combat seroit engagé. 1586.

Mon principal emploi, à ce siège, fut de conduire l'artillerie. La sappe se trouva, enfin, poussée si avant, qu'on pouvoit entendre, de dedans les logemens des mineurs, la voix des soldats qui gardoient les parapets : Et ce fut le roi de Navarre qui s'en aperçut le premier. Il parla, & se fit connoître aux assiégés, qui demeurèrent si surpris, quand il se fut nommé à eux, du fond de ces souterrains, qu'ils demandèrent à capituler. Les propositions ne s'en firent point autrement, que par cette étrange voix : Les articles en furent dressés, ou, plutôt, dictés par le roi de Navarre : La sûreté de sa parole étoit si connue des assiégés, qu'ils ne voulurent point d'écrit. Ils n'eurent pas lieu de s'en repentir : Le roi de Navarre charmé de la noblesse de ce procédé, accorda tous les honneurs à la garnison, & préserva la ville du pillage. Une femme de la ville, qui avoit fait tuer un porc gras, le jour que la capitulation fut faite, apprenant que la garnison s'étoit rendue, imagina un plaisant stratagème, pour dérober sa proie à l'avidité du soldat. Elle fit cacher son mari, &, enveloppant dans des linceuls l'animal mort,

1586. à l'aide de quelques amies, elle le mit dans une bière, & attira, par ses cris, tous les voisins. L'appareil lugubre d'un cercueil les instruisit du sujet, qu'avoit la prétendue veuve, de se lamenter de la sorte. Les prêtres y furent trompés, comme les autres : Il en vint un, qui conduisit le convoi, au travers des faubourgs, dans un cimetière, hors la ville, avec la permission du roi de Navarre. Les cérémonies achevées, & la nuit venue, des gens apostés par cette femme, vinrent déterrer le mort, & se dispofoient à le reporter dans la ville ; mais ils furent aperçus, par quelques soldats, qui entreprirent de les chasser, & , ayant découvert la vérité, se faifirent de la proie. On juge bien qu'ils ne gardèrent pas le secret : Ce n'en étoit plus un dans la ville ; un prêtre, à qui cette femme, pressée par les remords de sa conscience, s'en étoit ouverte, avoit déjà répandu, par-tout, cette aventure.

Le roi de Navarre, laissant le sieur de la Boulaye gouverneur dans cette place, alla se saisir de l'abbaye de Maillezais, dont il trouva la situation si avantageuse, qu'il fit le dessein d'en former une place régulière : Il m'en fit tirer le plan, & le donna à garder à Davailles, parent de la Boulaye. Ses troupes se faifirent, encore, de Mauleon, ensuite, du château de la Garnache, d'où M. de Genevois (48)

Charles
Echalard,
sieur de la
Boulaye.

Autres places,
dans le
bas-Poitou.

(48) D'Aubigné expli-,, de la Garnache, dit-il,
que mieux ceci, tom. 3, ,,sieur du duc de Rohan,
liv. 1, chap. 10. ,,La dame,,tenoit la ville de la Gar-

chassa sa propre mère : Elle se retira à Beauvois, petite ville sur la côte de la mer, où son fils la poursuivit encore ; mais, pour cette fois, il tomba, lui-même, entre ses mains, & elle le fit, à son tour, prisonnier de guerre. 1586.

Je ne me trouvai point à ces sièges. Les tristes nouvelles, que je reçus de Rosny, m'obligèrent à y faire un voyage. J'avois obtenu, pendant mon séjour à St.-Maur, une sauve-garde pour mon château & mes biens de Rosny, & tous les passeports nécessaires pour m'y rendre, toutes les fois que je le jugerois à propos : Ce qui me tranquillisoit par rapport à mon épouse, dans un temps où toutes les violences étoient autorisées contre les Protestans. J'appris que ce bourg venoit d'être, presque, totalement dépeuplé par la peste. Ma femme y avoit perdu la plus grande partie de ses domestiques ; & la peur l'avoit fait enfuir dans la forêt voisine, où elle avoit passé deux jours & deux nuits dans son carrosse. Elle étoit, alors, réfugiée dans le château de Huets, appartenant à madame de Champagnac, ma tante, qui n'en est pas fort éloigné. La joie, qu'elle ref-

„ nache, & le château de	„ mestiques..... entreprit
„ Beauvois sur mer, en neu-	„ aussi sur Beauvois.....;
„ tralité. Son fils, nommé	„ mais il se trouva prison-
„ le prince de Genevois,	„ nier de sa mère. La ca-
„ pour sa préteution de	„ dence de tout cela, fut,
„ mariage de sa mère avec	„ que le roi de Navarre,
„ le duc de Nemours, s'é-	„ se mêlant de sa liberté,
„ tant saisi de la Garnache,	„ l'obtint, &, par même
„ par l'intelligence des do-	„ moyen, la place, &c.

1586. sentit, de me savoir si proche d'elle, céda à la frayeur du danger, que je courois, en venant me mêler avec des pestiférés, & elle crut m'obliger à m'en retourner, en faisant fermer sur moi les portes du château. Elle avoit trop besoin de secours, & de consolation, pour être abandonnée en cet état. J'entrai, malgré sa résistance, & je demurai un mois dans cette maison, n'ayant avec moi, que deux gentilshommes & deux domestiques, & respirant en liberté l'air de la campagne; parce que le bruit de la peste écarta de chez moi tous les importuns. Je ne passai pas ce temps inutilement pour le roi de Navarre. Je pressai le paiement de vingt-quatre mille livres, que mes marchands de bois me devoient encore. La persécution, qui étoit ouverte, contre tous les Religionnaires, me mettoit à leur merci; & dans la crainte qu'ils ne fissent confisquer cet argent, avec tous mes biens, au profit de la ligue, je fus obligé de me contenter de dix mille livres.

Lorsque la contagion eut cessé, je ramenai mon épouse à Rosny, après avoir pris les précautions nécessaires pour purifier la maison; & je la quittai, sur le bruit que le duc de Joyeuse, dont la démarche avoit été lente jusque-là, & les opérations peu considérables, s'avançoit, à grandes journées, pour chasser le roi de Navarre du Poitou. Ce prince venoit de manquer Niort & Parthenay; & dans l'impuissance, où il se voyoit, de conserver toutes ses places

contre des forces si supérieures, il en fit démanteler, & raser la plus grande partie, & ne conserva que Fontenai, Talmont, Maillezais & St.-Maixant, en se retirant dans la Rochelle, où je trouvai qu'il étoit rentré.

1586.

Toutes ces
places sont
en Poitou.

Le traité d'alliance entre les deux rois, dont il a été fait mention plus haut, sembloit promettre toute autre chose; & l'on est, sans doute, impatient d'en apprendre le succès. Il n'en étoit, déjà, plus question; un moment avoit tout renversé. Le procédé de la cour a, certainement, quelque chose de bien singulier. Ce seroit un mystère absolument incompréhensible, si l'on ne savoit, dans quelles variations est capable de se jeter un prince, livré à l'irrésolution, à la timidité, & à la paresse. En matière d'état, rien n'est pire, que cet esprit d'indécision. Il ne faut, dans les conjonctures difficiles, tout abandonner, ni tout refuser au hasard; mais, après avoir choisi un but, par des réflexions sages & froides, il faut que toutes les démarches qu'on fait, tendent à y parvenir. On ne sauroit, encore, trop acheter, ni trop presser une paix nécessaire: Mais, ce qu'il faut éviter, le plus soigneusement, dans les circonstances critiques, c'est de tenir les esprits du peuple en suspens, entre la paix & la guerre. Ce n'étoit pas par de telles maximes, que se conduisoit le conseil de Cathérine. Si l'on y prenoit un parti, ce n'étoit que pour le moment, &, jamais pour la fin; & c'étoit, toujours, d'une manière si timide,

1586. qu'on ne remédioit, au présent, même, que très-imparfaitement. Le défaut de tous les esprits, qui n'ont jamais embrassé que de petites & de frivoles intrigues, &, en général, de tous ceux qui ont plus de vivacité que de jugement, est de se représenter ce qui est proche, de manière à s'en laisser éblouir, & de ne voir ce qui est loin, qu'au travers d'un nuage. Quelques momens, quelques jours, voilà ce qui compose, pour eux, l'avenir.

A ce défaut, de ne pouvoir jamais se décider, le roi, ou, plutôt, la reine-mère, en joignent un autre, qui y met le comble (49); c'est l'usage de je ne fais quelque petite dissimulation affectée, ou, plutôt, une étude misérable de duplicité & de déception, sans laquelle elle s'imaginait qu'il ne peut y avoir de politique. Le premier de ces défauts, nous cachant le mal qui nous menace, &, l'autre, liant les mains à ceux qui pourroient nous aider à le prévenir; que peut-on attendre, sinon, d'en être accablé, tôt ou tard? Et c'est ce qui arriva, à Henri III, pour n'avoir pu se résoudre à employer le remède qui lui étoit offert; je veux dire, la jonction des troupes du roi de Navarre avec les siennes; afin de pousser vivement les ennemis de

(49) On a soutenu que le, qu'on lui entendit dire, l'intérêt de la bonne religion lorsqu'elle crut la bataille de Dreux perdue: *Eh bien, dans la politique de cette nous prions Dieu en français: Témoin, cette paro-*

son autorité. Il fallut, pour l'y engager, car il y vint, à la fin, qu'il se vît dans une extrémité, qui pouvoit être aussi fatale au nom royal, que honteuse à la mémoire de ce prince. 1586.

Cathérine eut recours à ses finesse ordinaires, & crut avoir beaucoup fait, parce qu'elle fit beaucoup de pas. Elle alla en Poitou; elle s'aboucha, plusieurs fois, avec le roi de Navarre (50), à Coignac, à Saint-Brix & à Saint-Maixant: Elle chercha, tantôt, à le séduire, tantôt, à le faire trembler, à la vue des forces considérables qui alloient fondre sur lui, & dont elle avoit, disoit-elle, jusqu'ici, suspendu les coups. Enfin, elle n'oublia rien de ce qu'elle crut capable de l'engager à changer de religion. On peut bien croire qu'elle ne voyoit, qu'à regret, la ligue en état d'opprimer le roi de Navarre, parce que son intérêt n'étoit pas que cela arrivât. Mais, quelle

(50) „ La reine, lui de-
„ mandant ce qu'il vouloit,
„ il lui répondit, en re-
„ gardant les filles, qu'elle
„ avoit amenées, il n'y a
„ rien, là, que je veuille,
„ madame „ *Pers. Hist. de*
„ *Henri le grand.* Matthieu y
„ ajoute, que Cathérine, le
„ pressant de faire quelque
„ ouverture : „ Madame, lui
„ dit-il, il n'y a point, ici,
„ d'ouverture pour moi „
„ *Tom 1, liv. 8, p. 518.* Cette
„ entrevue de Saint-Brix se
„ fit le 15 Septembre. „ A
„ Saint-Brix, un jour, al-

„ lant à la chasse, & vou-
„ lant montrer que son
„ cheval étoit plus vif que
„ deux très-beaux chevaux
„ appartenans à Bellièvre,
„ une bande de cochons,
„ derrière une haie, fit peur
„ à son cheval, qui se ren-
„ versa sur lui. Il demeura
„ sans connoissance, jetant
„ le sang par le nez & par
„ la bouche : On l'enleva,
„ comme mort, au châ-
„ teau. Cependant, deux
„ ou trois jours après, il
„ n'y parut pas „ *Mém. de*
„ *Navarre, tom. 2, p. 588.*

1586. sureté donnoit-elle à ce prince, de la démarche téméraire, & hors de saison, où elle vouloit l'engager? Et n'avoit-il pas lieu de croire que cette proposition d'abjurer sa religion, qu'elle mettoit, sans cesse, en avant, n'étoit, au fond, qu'un piège adroit, pour le priver du secours des Protestans, lui faire contremander les troupes qui lui venoient d'Allemagne, l'attirer à la cour, le perdre, &, après lui, tous ses partisans? J'ai, particulièrement, des preuves qui justifient cette pensée. Cherchant à éclaircir mes soupçons, par une autre voie que celle des conférences, auxquelles j'assistois avec le roi, j'en liai de particulières, par son ordre, avec mesdames d'Uzès & de Sauves, qui connoissoient, mieux que personne, l'intérieur de Cathérine, & qui m'aimoient au point de ne me nommer jamais, autrement, que leur fils. Pour mieux savoir ce qu'elles pensoient, je feignis d'être assuré de ce que je ne faisois que conjecturer; & je me plaignis de ce que la reine-mère cherchoit, par toute sorte de moyens, à sacrifier le roi de Navarre à la ligue. Ces deux dames m'avouèrent, confidemment, qu'elles croyoient que la religion ne servoit que de prétexte à Cathérine, & que les choses étoient au point, que le roi de Navarre ne devoit plus songer à en sortir, que les armes à la main. Elles m'assurèrent, ensuite, qu'elles ne voyoient, qu'avec beaucoup de chagrin, cette mauvaise volonté du conseil, à l'égard du prince; Et, quoique, dans cette cour, après la

galanterie, on fit du mensonge sa principale étude, j'ai toujours cru ces paroles sincères. 1586.

Quelles que fussent les intentions de la reine-mère (51), elle s'en retourna, sans avoir rien obtenu, & Joyeuse vint prendre sa place, avec une armée. C'étoit un second mystère, que la conduite d'une armée donnée à Joyeuse. Etoit-ce pour mortifier les chefs de la ligue, qui pouvoient y prétendre, ou, même, pour les détruire tout à fait, si le nouveau général eût réussi? Etoit-ce, au contraire, ses liaisons découvertes avec la ligue, qui avoient porté le roi à lui donner une place, où il se tenoit assuré que cet ingrat périroit, ou, du moins, échoueroit? Etoit-ce, simplement, pour éloigner un favori, à qui un nouveau venu avoit fait perdre les bonnes grâces du roi? Car, souvent, c'est une pure bagatelle, un rien, qui produit les effets qu'on veut toujours attribuer aux motifs les plus graves. N'étoit-ce point, plutôt, pour relever l'éclat de sa faveur par le poste le plus honorable? Tel étoit l'esprit de la cour, que les conjectures, même les plus oppo-

(51) „Après un long „vous empêche de cou-
 „entretien, comme la rei- „cher dans votre lit, c'est
 „ne-mère lui demanda, „vous, qui m'empêchez de
 „si la peine, qu'elle avoit „coucher dans le mien :
 „prise, ne produiroit au- „La peine, que vous pre-
 „cun fruit, elle, qui ne „nez, vous plaît & vous
 „souhaitoit que le repos, „nourrit; le repos est le
 „il lui répondit : Mada- „plus grand ennemi de vo-
 „me, je n'en suis pas cau- „tre vie „ *Persf. 1 part.*
 „se, ce n'est pas moi qui.

1587. sées, trouvoient à s'appuyer sur d'égaies vraisemblances. Une chose, pourtant, qui semble déterminer en faveur de la dernière, c'est, que l'armée de Joyeuse étoit composée des principales forces du royaume; qu'elle étoit, surtout, remplie d'une noblesse d'élite, & abondamment pourvue de tout ce qui pouvoit la rendre victorieuse.

Le roi de Navarre s'attacha, principalement, à mettre Saint-Maixant en état de défense: Il y fit un voyage si précipitamment, que, succombant au sommeil & à la fatigue, il fut obligé, en s'en revenant à la Rochelle, de se jeter dans une charrette à bœufs, où il dormoit, comme dans le meilleur lit. Afin de ne pas consumer les vivres de Saint-Maixant, il avoit ordonné aux deux régimens de Charbonnières & des Bories, nommés pour le défendre, de se poster à la Motte-Saint-Eloi, en attendant l'arrivée de l'ennemi. Tout cela ne put empêcher, ni la prise de cette dernière place, & de son château, ni celles de Saint-Maixant, de Maillezais, & de plusieurs autres, non plus que la défaite de quelques compagnies, entr'autres, de celle de Despeuilles, qui fut emportée, presque à la vue de la Rochelle. La manière cruelle, dont se comportoient les vainqueurs, rendoit ces malheurs encore plus sensibles. Tout ce qu'on pouvoit faire pour s'en venger, étoit de tomber sur les traîneurs, ou sur les maraudeurs, pendant les marches de cette armée.

Gabriel, prévôt de Charbonnières.
N.... des Bories.

Un jour, que le duc de Joyeuse la ramenoit de Saintes à Niort, j'allai me poster, ^{1587.} avec cinquante chevaux, dans la forêt de Benon, sur le grand chemin, cherchant l'occasion de faire quelque coup de main. Un soldat, monté, par mon ordre, au haut d'un arbre, pour observer l'ordre & les mouvemens de l'armée ennemie, nous dit qu'il voyoit un détachement s'avancer, à quelque intervalle des premiers bataillons. Ceux qui m'accompagnoient, vouloient qu'on fondit sur ce détachement, qu'on pourroit, peut-être, enlever avant qu'il fût secouru. Cette proposition n'étoit pas de mon goût : Je me souvins de la maxime du roi de Navarre, qu'on réussit rarement, en attaquant un parti à la tête de toute une armée ; & je retins l'ardeur de ma troupe, qui brûloit d'envie d'en venir aux mains. Nous vîmes, donc, passer ce détachement, & , après lui, toute l'armée, dont nous pouvions, facilement, compter les bataillons. Les derniers rangs marchaient si ferrés, que je jugeai, moi-même, qu'il n'y avoit aucun coup à faire : Mais, comme nous étions prêts de nous retirer, notre sentinelle nous annonça deux petits escadrons, de cinquante ou soixante chevaux, qui marchaient fort éloignés l'un de l'autre. Je voulois, encore, qu'on laissât passer le premier : Il n'y eût pas moyen, pour cette fois, de contenir la troupe. Nous fondîmes sur les premiers, & nous les enfonçâmes ; douze, ou quinze, restèrent sur la place ; nous en fîmes au-

1587. tant de prisonniers, & le reste se sauva comme il put. Mais, quel regret n'eus-je point, de n'avoir pas suivi mon opinion, lorsque je sus que cette seconde troupe étoit composée de cinquante des principaux officiers de l'armée catholique, ayant à leur tête le duc de Joyeuse lui-même, qui s'étoit arrêté à faire collation à Surgères. Lorsque je rendis compte de cette action au roi de Navarre, il me dit, en riant, qu'il voyoit bien que j'avois voulu épargner l'escadron du duc de Joyeuse, en faveur de mes deux frères, qui étoient avec lui. L'un d'eux, ayant eu envie de voir la Rochelle, je lui obtins un passeport, & le conduisis partout. J'eus, moi-même, occasion de faire un tour à Niort, où étoit l'armée des ennemis, pour convenir d'un combat proposé entre les soldats Albanois, de la compagnie du capitaine Mercure, & pareil nombre d'Ecossois, de celle d'Ouïmes, mais le duc de Joyeuse ne permit pas qu'il s'exécût.

Je trouvai ce général sombre & inquiet : Je devinai si bien le sujet de ses déplaisirs, que, m'ayant dit qu'il étoit sur le point d'aller jusqu'à Montresor, je ne balançai point à lui répondre, d'un air à augmenter ses soupçons, qu'il pourroit bien aller, de là, jusqu'à la cour. Il se tourna, à cette parole, vers mon frère, comme l'accusant d'avoir révélé ce qui s'y passoit. Lorsqu'il fut qu'il n'en étoit rien, il s'imagina que sa disgrâce étoit certaine, puisque le bruit en étoit parvenu jusqu'à la Rochelle.

Bourg, au
pays d'Au-
nis.

En Touraine.

le ; & je crois que cette pensée acheva de le déterminer à aller détruire, par sa présence, les cabales de ses envieux. Il n'en témoigna rien : Au contraire, il reprit la parole froidement, & me dit que je me laissois tromper par mon trop de discernement. Il chercha à me persuader qu'il n'avoit aucune intention de revoir Paris. Je me tins si assuré du contraire, que je revins, promptement, prendre, avec le roi de Navarre, les mesures nécessaires, pour profiter d'une absence, qui alloit laisser l'armée catholique sans chefs, car je ne doutai point qu'une partie des officiers généraux ne fussent aussi du voyage. Effectivement, Joyeuse ne fut pas plutôt parti, que toute son armée, déjà assez mal disciplinée, vécut sans règle, & sans commandement.

Le roi de Navarre, qui avoit assemblé, secrètement, douze cents hommes tirés de ses garnisons, tomba, si à propos, sur les compagnies de Vic, de Bellemanière, du marquis de Resnel, de Ronfoi, & de Pienne, & sur celle du duc de Joyeuse même, qu'il en trouva une partie au lit, & l'autre à table, & les tailla en pièces. Il donna, plus d'une fois, l'alarme à toute l'armée qui étoit demeurée sous les ordres de Lavardin : Il la suivit jusqu'à la Haye, en Touraine, & trouva moyen de la tenir, comme assiégée, pendant quatre ou cinq jours. S'il avoit eu, en cette occasion, des forces suffisantes, pour pouvoir garder son poste plus long-temps, je crois que la

1587.

Sur les con-
fins du Po-
itou.

1587. faim la lui auroit entièrement livrée. Les soldats, se répandant dans les villages, & s'exposant à tout, pour avoir des vivres, nous passions la rivière, & les surprenions à tous momens.

Dans ce peu de temps, il y en eut plus de six cents, pris ou tués. Je donnai, avec six chevaux seulement, dans un village plein de soldats : Ils étoient si accoutumés à être vaincus, que je fis saisir leurs armes, qui étoient sur les lits & les tables, & éteindre leur mèche, sans qu'ils se missent en devoir de nous repousser, quoiqu'ils fussent au nombre de quarante, que j'amenai, tous, au roi de Navarre : Ils prirent parti dans ses troupes.

Il y avoit long-temps, que M. le comte de Soissons (52), mécontent de la cour, faisoit espérer, au roi de Navarre, qu'il passeroit dans son parti, & que ce prince n'oublioit rien pour l'entretenir dans cette disposition. La négligence de l'armée catholique, fournissant une occasion telle que l'un & l'autre l'attendoient, M. le comte de Soissons s'achemina vers la Loire, & le roi de Navarre envoya toutes ses troupes aux Rosiers, pour faciliter à ce prince le passage de la rivière. Elles lui servirent encore à se saisir du bagage du duc

(52) Charles de Bourbon, duc de Condé; de François, prince de bon, quatrième fils de Conty, & du jeune cardinal Louis I, prince de Condé; Charles de Bourbon, mais dé, tué à Jarnac, & frère d'une autremère, François d'Henri I, prince de Condé d'Orléans de Longueville.

de Mercœur. Le grand convoi, qui l'escortoit, fut attaqué, sur la levée, si à l'improviste, qu'il fut défait, sans rendre de combat, & le bagage, qui étoit des plus riches, entièrement pillé : Ma part du butin monta à deux mille écus. Mes frères n'étoient plus dans cette armée; je leur avois obtenu un passeport, pour sortir de la Haye.

Ce service ne demeura pas sans récompense : Ils m'en firent avoir un de la cour, pour me rendre à Paris, où un besoin pressant m'appeloit. On étoit, alors, dans le fort des violences exercées contre les Religionnaires. De quelque côté qu'ils se tournaient, ils ne voyoient que des abîmes ouverts. Dans les campagnes où tout le monde se faisoit soldat pour piller, leurs maisons n'étoient pas capables de les garantir contre la fureur de leurs persécuteurs. Ils étoient exposés, dans Paris, & dans les grandes villes, aux recherches rigoureuses, que le zèle de la religion inspiroit, & que l'envie de profiter de leur dépouille ne faisoit que trop cruellement exécuter. Les princes se verront, souvent, sujets à de pareils malheurs, les plus grands qui puissent arriver à un royaume, tant qu'ils ne connoîtront pas jusqu'où s'étendent leurs droits (53) & leurs devoirs à

(53) Il est vrai qu'il n'est point de profession d'une autre religion qui ne soit démontrée que la religion oblige les souverains à persécuter ceux qui ne sont pas de la même croyance : Mais cela n'est pas que les maximes, que le duc de Sully établit,

1587. cet égard. Ils ne sauroient sévir trop rigoureusement contre toute espèce d'action, qui blesse la nature, la société, ou les lois. Une religion capable d'autoriser ces actions, devient, nécessairement, l'objet de la rigueur de leur justice; & c'est, même, par cet endroit seul, que la religion est soumise au pouvoir des Têtes couronnées: Mais leur ressort ne s'étend point sur l'intérieur des consciences. Dans le précepte de la charité, par rapport à Dieu, dont les différens sens forment les différentes religions, le souverain maître se réserve tout ce qui ne sort point de la spéculation, &

ici, ne soient fort dangereux, en ce qu'elles semblent décharger les rois de l'indispensable obligation, où ils sont, de veiller au maintien de la bonne religion; obligation, qui emporte celle de tenir la main à en faire exactement observer le culte & toutes les pratiques extérieures, & qui n'est pas moins conforme aux principes d'une sage politique, qu'à ceux de la religion; une funeste expérience ne nous ayant que trop fait connoître qu'on doit faire beaucoup plus de fond sur l'attention à prévenir absolument toutes les disputes en matière de religion, que sur le silence qu'on peut imposer, lorsqu'une fois, elles se sont élevées. Comment, d'ailleurs, M. de Sully, après l'avou qu'il fait, si souvent, dans ses mémoires, de l'esprit de révolte & d'indépendance, qui conduisoit toutes les démarches du parti Calviniste, en France, n'a-t-il pas senti, que, selon ses propres maximes, ce corps méritoit de subir toute la rigueur des lois? Cet endroit justifie bien, comme semble, ce que j'ai dit, dans la préface de cet ouvrage, qu'il est plus à propos de ne rien dissimuler des sentimens de l'auteur, en fait de Théologie, que de les supprimer. On ne comprend point ce qu'il a voulu dire, ici, au sujet de la charité: L'obscurité est, ordinairement, une preuve de la fausseté des principes, & de la faiblesse des raisons,

abandonne aux princes ce qui tend à en détruire la pratique commune. L'ignorance, ou le mépris de cette maxime, faisoit mener aux Réformés une vie malheureuse. Ceux qui avoient d'assez grands biens pour vivre dans Paris, prenoient ce parti, comme le moins dangereux encore : Par la facilité de pouvoir demeurer ignorés dans une ville si confuse & si tumultueuse. 1587.

Mon épouse s'y étoit retirée, il y avoit quelque temps, avec la précaution de prendre un nom supposé ; & elle joignoit aux malheurs communs, celui d'être fort avancée dans une grossesse, pendant laquelle elle manqua de toutes les commodités. Lorsque je jugeai qu'elle touchoit à son terme, la crainte de tout ce qui pouvoit lui arriver, en cet état, fut ce qui me porta à faire un voyage à Paris. Je trouvai qu'elle venoit de donner le jour à un enfant mâle, à qui je donnai pour parrain le sieur de Ruères, prisonnier en la conciergerie, & qui fut levé des fonts, au préche, par un bourgeois, nommé Chauffaille, & sa femme : Car le préche, & les assemblées des Protestans, ne laissoient pas de se tenir, malgré les informations sévères qu'on faisoit contr'eux. Il y eut, en ce temps-là, plusieurs femmes brûlées, pour ce sujet : Je courus, moi-même, les plus grands hasards, & je n'évitai, que par un bonheur surprenant, de n'être pas reconnu. Enfin, les espions ayant, encore, été multipliés dans tous les endroits de la ville, & les recher-

1587. ches se faisant avec un soin qui ne laissoit rien échapper, je ne crus pas pouvoir demeurer plus long-temps, dans Paris, sans un péril évident. J'en sortis, seul, & déguisé; je m'enfuis à Villepreux, d'où je gagnai Rosny, par un chemin détourné.

Le duc de Joyeuse avoit été reçu, dans Paris, avec des acclamations & des louanges, qui devoient le faire rougir secrètement de ne les avoir pas mieux méritées. Aussi, ne l'empêchèrent-elles pas de ressentir, vivement, la déroute de son armée, dont il fut, bientôt, informé. Il chercha tous les moyens de réparer cette perte: Ce qui ne lui fut pas bien difficile, dans les dispositions où étoit le roi à son égard. Son arrivée avoit dissipé toutes les menées de ses jaloux, & le foible que Henri avoit pour lui, ayant porté sa faveur (54) au plus haut point, on ne lui refusa rien. Tous les courtisans s'attachèrent à lui, & il reprit le chemin de la Guyenne, avec la fleur de la noblesse Françoisse, pendant que plusieurs autres corps de troupes se rassembloient, séparément, au rendez-vous qu'il leur avoit marqué.

Ces différentes marches des gens de guerre ayant rendu les chemins peu sûrs,

(54) „ Dans son ambassade, à Rome, il avoit été traité comme frère du roi. Il avoit un cœur digne de sa grande fortune. Un jour, ayant fait attendre trop long-temps les deux secrétaires d'Etat, dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, leur abandonnant un don de cent mille écus, que le roi venoit de lui faire. *Notes sur la Henriade.*

Je ne trouvai point de moyen de repasser à la Rochelle, qu'en rajustant la date de ^{1587.} mon passeport, qui étoit expiré. Avec cette supercherie, j'arrivai, sans aucun accident, auprès du roi de Navarre, que je trouvai occupé à prévenir l'orage terrible, qu'il voyoit prêt à fondre sur lui. Il ramassa tout ce qu'il put trouver de soldats, dans le Poitou, l'Anjou, la Touraine & le Berry. Il manda au prince de Condé, au comte de Soissons, à MM. de Turenne, de la Trimouille & la Rochefoucault, de lui amener tout ce qu'ils avoient de gens de guerre avec eux. Il s'en falloit beaucoup, que tous ces secours égalassent ses forces à celles du duc de Joyeuse; ils ne le mettoient, tout au plus, qu'en état de s'ouvrir un chemin par la Guyenne, le Languedoc & le Lyonnois, vers la source de la Loire, où il comptoit pouvoir rencontrer les troupes auxiliaires d'Allemagne. Ce fut à cette jonction qu'il s'appliqua uniquement, tandis que Joyeuse n'avoit pas encore toutes les troupes qui devoient le joindre. Ce prince s'avança, donc, avec son armée, vers Montlieu, Montguyon & la Roche-Chalais (55), toujours observé, & côtoyé par le général ennemi, qui, ayant pénétré son dessein, crut ne devoir point attendre l'arrivée du maréchal de Matignon, ni celle de plusieurs autres régi-

(55) Villes sur les confins de la Saintonge, de la Guyenne, & du Périgord, ainsi que Chalais & Aubeterre.

1587. mens qui approchoient, de peur de laisser échapper une occasion, que, peut-être, il ne pourroit plus recouvrer. Il étoit déjà, avec ce qu'il avoit de monde, si supérieur au roi de Navarre, qu'on ne pouvoit accuser ce conseil de témérité; & le prince, qui ne hasardoit jamais une action d'éclat, que forcé par la nécessité, au lieu de chercher à engager le combat, ne songeoit qu'à mettre la rivière entr'eux deux, afin de continuer sa marche, sans obstacle, & de gagner la Dordogne, sur laquelle il avoit d'assez bonnes places pour arrêter la poursuite des ennemis.

Dans ces dispositions, de part & d'autre, le roi de Navarre arriva au passage de Chalais & d'Aubeterre. Le poste de (56) Coutras lui parut important pour favoriser ce passage : Il ne le parut pas moins à Joyeuse, pour l'empêcher. Il envoya Lavardin s'en emparer; mais, la Trimouille, plus diligent, le prévint, & s'y maintint, après une escarmouche assez vive. Moyennant l'avantage de ce poste, le roi de Navarre crut pouvoir tenter le passage, & y fit travailler toute la nuit. Il se réserva le soin de faire passer les gens de guerre, & me donna, conjointement avec Clermont, Bois-du-Lys & Mignonville, celui du bagage, & particulièrement, de l'artillerie. Comme il étoit nécessaire d'user d'une ex-

(56) Coutras, ville de Guyenne, aussi sur les confins du Périgord, au confluent des rivières de Lisse & de Droume.

trême diligence, nous nous mêmes, incontinent, à travailler, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Une moitié étoit déjà sur l'autre bord, lorsque les batteurs d'estrade, que le roi de Navarre avoit envoyés, pendant cette nuit, à la découverte, arrivèrent, avec quelques prisonniers, qu'ils avoient faits, & apprirent que Joyeuse, résolu de tout entreprendre, pour forcer le roi de Navarre au combat, avoit fait battre aux champs, à dix heures du soir, & qu'il alloit se trouver en présence, au plus tard, sur les sept, ou huit heures du matin.

Cette nouvelle fit juger, au roi de Navarre, que notre travail étoit non seulement, inutile, mais, encore, fort dangereux; parce que l'armée ennemie le trouvant occupé à ce passage, il ne pouvoit éviter l'entière défaite de cette partie de la sienne, qui seroit restée en deçà de la rivière, où elle ne pourroit plus recevoir de secours de celle qui seroit au delà. Il donna donc ordre qu'on fit repasser, promptement, tout ce qui étoit de l'autre côté; &, en doublant notre peine, il nous ôta encore (57) Mignonville, dont il avoit besoin. Quoiqu'il nous vît extrêmement foibles pour le

(57) Mignonville, qui fut tué, bientôt après, devant Nonancour, lorsque Henri IV força cette ville, étoit maréchal-de-camp, & excellent officier. Henri avoit, dans son armée, un grand nombre de ces officiers subalternes, d'un mérite & d'un talent peu communs. Tels étoient Montgomery, Bellezuns, Montausier, Vaudoré; des Agenaux, Favas, dont les historiens font mention, avec éloge, en parlant de cette bataille.

1587. travail qu'il nous donnoit, il ne laissa pas de nous montrer une éminence, sur laquelle il auroit bien souhaité que son artillerie fût placée, mais comme n'osant espérer que nous eussions le temps de gagner jusque-là. En effet, on découvroit, déjà la tête de l'armée ennemie. Heureusement, Joyeuse, qui, sans doute, ne connoissoit pas assez bien le terrain, ou se laissoit trop emporter à son ardeur, avoit donné ordre de placer son artillerie en un endroit si bas, qu'il vit, dans la suite, qu'elle lui seroit inutile, & la fit changer de place : Ce qui nous donna un espace de temps, dont nous fûmes profiter pour asseoir la nôtre. Il faut dire, même, que, quelque chose que fit ce général, il ne tira presque aucun service de son artillerie, & ce fut, sans doute, une des principales causes de la perte de la bataille; ce qui montre que rien n'est plus nécessaire à un général d'armée, que la justesse de ce premier coup d'œil qui abrège les voies, & prévient la confusion. Je n'ai point connu de généraux qui l'eussent aussi bon que le roi (58) de Navarre.

Le (59) combat étoit déjà engagé, lorsque

(58) Le Grain lui fait venir cette harangue militaire, à ses soldats : „ Mes amis, voici une curée, „ qui se présente, bien autre, que les butins passés. „ C'est un nouveau marié, „ qui a encore l'argent de son mariage en ses coffres ; toute l'élite des „ courisans est avec lui „ *Décade d'Henri le Gr. liv. 4.*
 (59) Il commença, le 20 Octobre, à neuf heures du matin ; il étoit fini, à dix. La victoire fut complète ;

que notre artillerie, qui ne consistoit, pour-
tant, qu'en trois pièces de canon, se trouva ^{1587.}
établie, & il étoit temps de s'en servir. Le
quartier de M. de Turenne, dont les trou-
pes firent fort mal, & celui de la Trimouil-
le, avoient été forcés dans le premier choc;
ce qui avoit commencé à porter le désordre
dans le reste de l'armée. Les Catholiques
crioient: *Viduire*, & ils s'en falloit peu qu'ils
ne fussent victorieux, en effet; mais, en ce
même moment, notre artillerie commença
à faire un feu (60) si terrible, que chaque
coup enlevoit douze, quinze, &, quelque-
fois, jusqu'à vingt-cinq hommes. Elle ar-
rêta, d'abord, l'impétuosité des ennemis,
& les incommoda si fort, que, pour se met-
tre à couvert, ils s'écartèrent, & n'offrirent
qu'un corps, mal joint, & mal soutenu, aux
efforts du roi de Navarre, du prince de Con-
dé, & du comte de Soissons, qui étoient ac-
cours à la tête de trois escadrons. Ces trois
princes (61) y firent des prodiges de valeur.

Il demeura sur la place cinq mille morts des ennemis, & cinq cents prisonniers. Il n'y eut qu'un fort petit nombre de soldats tués dans l'armée du roi de Navarre, & pas un prisonnier de distinction. *De Thou, liv. 87. Mém. de du Pleffis, liv. 1; d'Aubigné, tom. 3, lin. 1. Matth., tom. 1, liv. 8, p. 533.* Le P. Daniel, dans son his-
toire de France, tom. 9, in-40, fait une description tout à fait juste de la ba-

taille de Coutras. J'aurois bien souhaité pouvoir en transcrire, ici, l'article en-
tier.

(60) „Le premier coup
„d'artillerie, dit le Grain,
„emporta sept capitaines
„du régiment de Picardie,
„le meilleur & le plus
„aguerri de l'armée du
„duc,; liv. 4.

(61) „Je ne vous dirai
„rien, autre chose, leur
„dit le roi de Navarre,
„sinon, que vous êtes de

1587. Ils renversèrent tout ce qui se présenta à leur rencontre, & passèrent sur le ventre aux vainqueurs. Leurs armes y furent martelées de coups; en un moment, tout changea, & la mort (62) du général catholique acheva de donner aux protestans une victoire complete.

Si-tôt que je vis l'ennemi prendre la fuite, j'abandonnai le canon, comme inutile; je me fis donner mon cheval, que Bois-Breuil tenoit derrière l'artillerie, & je courus apprendre des nouvelles de mes frères. J'eus la consolation de savoir qu'il n'en étoit resté aucun des deux dans le combat. Je rencontrai le roi de Navarre, occupé à dissiper les (63) fuyards, & à

„la maison de Bourbon; „mes, lui disant: Rends-
 „& vive Dieu, je vous „toi, Philistin „ *Peresf.*
 „montrai que je suis vo- *ibid.*
 „tre aîné.... Sa valeur (62) Tué de sang-froid,
 „brilla, ce jour-là, par des par la Mothe-Saint-Heray;
 „sus celle de tous les au- d'autres disent, par deux ca-
 „tres. Il avoit mis, sur son pitaines d'infanterie; nom-
 „casque, un bouquet de més Bordeaux & Descen-
 „plumes blanches, pour se tiers.
 „faire remarquer.... Quel- (63) „Quelqu'un ayant
 „ques-uns, se mettant de vu les fuyards, qui fai-
 „vant lui, à dessein de dé- soient halte, lui vint dire,
 „fendre & couvrir sa per- que l'armée du maréchal
 „sonne, il leur cria: A de Matignon paroïssoit.
 „quartier, je vous prie, „Il reçut cette nouvelle,
 „ne m'offusquez pas, je comme un nouveau su-
 „veux paroître. Il enfonça jet de gloire; &, se tour-
 „les premiers rangs des nant bravement vers ses
 „ennemis, fit des prison- gens: Allons, dit-il, mes
 „niers de sa main, & en amis, ce sera ce qu'on
 „vint jusqu'à colleter un n'a jamais vu, deux ba-
 „nommé Châteauneuf, tailles en un jour „ *Pe-*
 „nard, cornette d'une *ref. ibid.*
 „compagnie de gens d'ar-

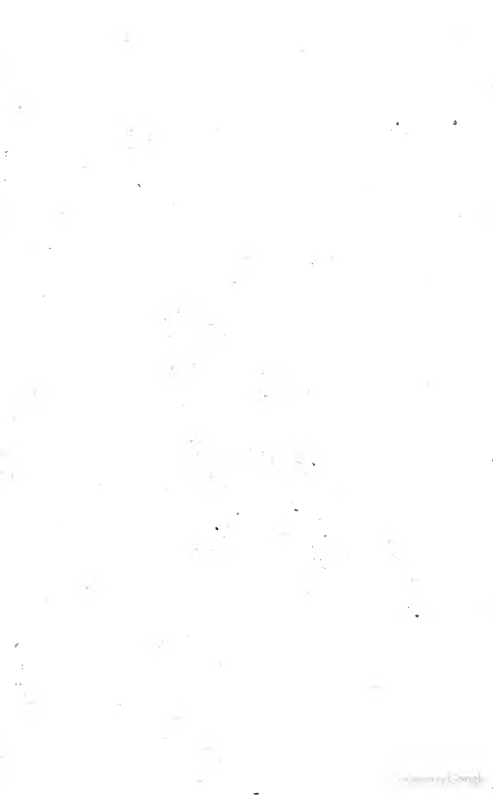
achever sa victoire, qu'il ne tint assurée, que quand il ne vit plus rien qui pût lui tenir tête. Le corps de Joyeuse, & celui de Saint-Sauveur (64), son frère, furent retirés du milieu d'un tas de cadavres, & portés dans une salle du château de Coutras, où ils demeurèrent sur une table, couverts seulement d'un méchant linceul, qu'on jeta sur eux (65). 1587.

(64) Claude de Joyeuse, le plus jeune des sept fils de Guillaume, duc de Joyeuse.

(65) Voici une anecdote, dont je ne garantis pas la vérité, mais qu'on ne fera, pourtant, pas fâché de voir. Je la trouve dans les mémoires d'Amelot de la Houffaye, tom. 2, p. 443, qui la rapporte, comme tirée de l'histoire des seigneurs d'Enghien, par Collins, où cet auteur parle ainsi : „ Le roi de Navarre remporta la victoire, au grand contentement du roi de France, lequel avoit secrète correspondance avec le victorieux, par l'entremise fidelle du marquis de Rosny, de la maison de Béthune, présentement, duc de Sully,

„ qui demuroit inconnu à Paris „ Cet auteur paroît avoir eu connoissance des négociations secrètes du duc de Sully avec Henri III, qu'on a rapportées plus haut : Mais, en quoi il se trompe, c'est que ces négociations n'avoient point eu leur effet; que le duc de Joyeuse n'avoit rien perdu de sa faveur auprès de ce prince; du moins, si nous en croyons M. de Sully, qui devoit être mieux au fait qu'un autre : Enfin, que Sully n'étoit plus à Paris, puisqu'il se trouva à la bataille; & que, même, le dernier voyage qu'il y avoit fait, quelque temps auparavant, n'avoit pour objet, que de voir & de secourir son épouse.

Fin du Livre second.





MÉMOIRES DE SULLY.



LIVRE TROISIÈME.

L est, également, vrai qu'on pouvoit tirer de grands avantages pour le parti Protestant, de la victoire de Coutras, & qu'on n'en retira aucun. Je suis assez sincère, pour convenir que le roi de Navarre ne fit pas, en cette occasion, tout ce qu'il pouvoit faire. Si, avec une armée victorieuse, & maîtresse de la campagne, on se fût avancé à la rencontre des secours étrangers, rien n'en auroit pu empêcher la jonction; & le parti devenoit, après ce coup important, du moins, égal aux Catholiques. On a beau dire, on ne connoît jamais tout le prix du moment, les plus habiles y sont trompés. Mais, ce que très-peu de person-

1587.

1537. nes (1) savent, c'est que les vues intéressées, & les desseins ambitieux de quelques-uns des chefs de l'armée victorieuse, furent les principales causes qui arrachèrent des mains du roi de Navarre les fruits de sa victoire.

Claude, duc
de la Trimouille.

Le prince de Condé, séduit par les conseils de la Trimouille, crut, enfin, avoir trouvé le moyen d'exécuter le hardi projet, qu'il minotoit depuis long-temps, de démembrer de la couronne de France, l'Anjou, le Poitou, le Pays d'Aunis, la Saintonge & l'Angoumois, pour s'en composer une principauté indépendante. Dans cette vue, il se hâta de retirer tout ce qu'il avoit amené de troupes à l'armée générale, & tourna toutes ses pensées à se rendre maître de Saintes & de Brouage, qu'il s'imagina pouvoir emporter, sans peine, dans la première alarme. Après quoi, il ne voyoit rien qui pût lui résister; car l'ambition ressemble à cet oiseau de la fable, qui a l'aile forte, & une faim insatiable (2).

(1) Nos meilleurs historiens conviennent, également, de ces deux choses; que le roi de Navarre ne sut pas profiter de sa victoire, & qu'il ne tint pas tout à fait à lui. D'Aubigné est, presque, le seul qui disculpe tous les officiers de ce prince, & n'accuse que lui seul. *Tom. 3, liv. 1, chap. 15.*

(2) Le duc de Sully ne s'accorde point, ici, avec

d'Aubigné, du Plessis-Mornay, & l'auteur de la vie du duc de Bouillon. Il se peut bien faire qu'il ait eu de meilleurs mémoires qu'eux tous, par rapport aux vues qu'il attribue, en cette occasion, au prince & au duc; mais je crains bien, aussi, qu'il n'y ait un peu de prévention, ou de passion, de sa part. Je ne vois point de juge plus capable de dé-

Le vicomte de Turenne, avec des des-
seins tout pareils sur le Limousin & le Pé- 1587.
rigord, où il possédoit déjà de grands
biens, tint la même conduite, &, se fai-

cider cette question, que M. de Thon. En parlant des suites de la bataille de Coutras, il dit : Que le conseil ayant été assemblé pour voir ce qu'il étoit à propos qu'on fit, l'avis du prince de Condé, fut, qu'on allât au-devant des troupes étrangères, le long de la Loire, & qu'on leur assurât un passage sur cette rivière, en se saisissant de Saumur : Que ce conseil ne fut point suivi, pour des raisons qu'il rapporte, & qui sont fort mauvaises : Qu'il fut, seulement, arrêté, que le prince de Condé iroit, avec ce qu'on pourroit lui donner de troupes, joindre l'armée Allemande, vers la source de la Loire, en prenant son chemin par le fond de l'Angoumois & du Limousin : Que le roi de Navarre, de son côté, se voyant abandonné de la meilleure partie de la noblesse de Poitou, & de Saintonge, avoit marché, vers Sainte-Foi, en Agénois, d'où il avoit pris la route de Pau, laissant la conduite de sa petite armée au vicomte de Turenne ; que le vicomte, pour ne pas laisser ses soldats inutiles, avoit alliéé Sarlat, en Périgord, à dessein de la mettre, du moins, à contribution, s'il ne pouvoit la prendre. Voilà ce que dit de Thou. Et l'on peut y ajouter une circonstance, très-essentielle, &, en même temps, très-vraie, puisque, ni le duc de Bouillon, ni ses apologistes, ne peuvent s'empêcher d'en convenir, qui est, que ce fut le vicomte, lui-même, qui fit rejeter le sage conseil du prince de Condé. Il s'ensuivroit, de tout cela, que le prince de Condé n'est point coupable de ce dont on l'accuse ici ; d'autant plus, que d'Aubigné ajoute que ce fut sur la promesse, que lui fit le roi de Navarre, d'aller le joindre, au plutôt, qu'il s'avança dans l'Angoumois, où il l'attendit long-temps, inutilement, sans, pourtant, que cela puisse justifier le prince d'avoir eu, d'ailleurs, les vues d'indépendance dont aucune histoire n'a douté.

Pour le vicomte de Turenne, quoiqu'il n'ait paru agir, en cette occasion, qu'en conséquence de la résolution d'un conseil général, il semble qu'on n'en est pas moins autorisé à tout penser à son désavantage. Et

1587. sans suivre des troupes qui recevoient ses ordres, & qui faisoient, seules, le tiers de l'armée, il les mena faire le siège de Sarlat, en les flattant que cette expédition alloit enrichir jusqu'au moindre soldat. Il justifia, parfaitement, le proverbe, que les grands prometteurs tiennent le moins. Il reçut, devant cette bicoque, un échec qui auroit dû le convaincre, une bonne fois, de la vanité de ses prétentions. Le vicomte eut le malheur de n'être plaint de personne, & du roi de Navarre, encore moins, parce qu'il n'avoit rien fait, que contre son avis.

Le comte de Soissons cachoit, plus finement, ses desseins. Cependant, il est vrai que son nouvel attachement au roi de Navarre n'avoit rien de plus sincère, & ne lui étoit dicté que par son intérêt seul. Il avoit su gagner le cœur de madame Cathérine, sœur du roi, & il n'entretenoit

ce n'est pas raisonner conséquemment, que de convenir, d'une part, comme fait Marfolier, que son ambition lui faisoit former des projets criminels; & de trouver mauvais, d'une autre, qu'on rapporte, à ce projet, toutes ses démarches. C'est détruire l'idée, qu'il veut nous donner, du duc de Bouillon, comme du plus grand politique de son temps. La religion blâme ces jugemens, qu'on porte sur l'intérieur; Mais les lois de l'histoire les souffrent, & les conjectures politiques sont, souvent, réduites à ce seul fondement.

Quant à ce qui est dit, dans ce même endroit, contre M. le comte de Soissons, il est, & sera, encore, appuyé, dans la suite, sur des preuves, qui ne laissent rien à répliquer. *De Thou, liv. 87. Mém. de du Pleffis, liv. 1. D'Aubigné, tom. 3, liv. 1, chap. 15. Marfolier, histoire d'Henri, duc de Bouillon, tom. 1, liv. 3.*

ce prince, que de la passion, qu'il avoit, de s'unir, encore, plus étroitement, avec lui, par un mariage; mais, ce dessein en cachoit un autre, trop honteux pour le laisser apercevoir. Il prétendoit se faire subroger par ce mariage, dans tous les droits du roi de Navarre. Et, comme il ne voyoit aucune apparence que ce prince, ayant pour ennemis déclarés, le Pape, l'Espagne & les Catholiques de France, pût jamais venir à bout de ses entreprises, il comptoit s'enrichir de ses dépouilles, & y gagner, du moins, les grands biens qui composoient l'apanage de la maison d'Albret, en deçà de la Loire. Avec une pareille intention, il n'eut garde de lui aider de ses conseils, ni de sa main, à pousser plus loin sa dernière victoire. Au contraire, il prit ce moment, pour lui faire de si fortes instances, de le mener, en Béarn, voir la princesse, que ce prince, qui se voyoit, d'ailleurs, plus abandonné, que s'il avoit perdu, lui-même, la bataille, crut que la reconnoissance du secours que lui avoit donné M. le comte, l'obligeoit à lui accorder cette satisfaction. Il étoit entraîné, lui-même, de ce côté (& le comte de Soissons ne l'ignoroit pas), par une passion, qui a toujours été le foible de ce prince. L'amour le rappeloit aux pieds de la comtesse de Guiche, pour y déposer les drapeaux pris sur l'ennemi, qu'il avoit fait mettre à part, pour cet usage.

Ils prirent donc, ensemble, le chemin de Béarn. Ce voyage fait ainsi, à contretemps,

ne produisit pas, heureusement, tout le mal
 1587. qu'on avoit lieu de craindre. Il servit, du moins, au roi de Navarre, à connoître, plus particulièrement, celui qu'il étoit sur le point de se donner pour beau-frère. M. le comte de Soissons ne put si bien dissimuler, que le roi ne devinât une partie de ses sentimens; & une lettre, qu'il reçut de Paris, acheva de les lui dévoiler. On lui apprenoit: Que M. le comte n'avoit fait cette démarche auprès de lui, qu'à l'instigation des ecclésiastiques, qui avoient imaginé cet artifice, pour lui ravir tous ses biens. Que le comte leur avoit juré, qu'aussi-tôt qu'il auroit épousé Madame, il l'emmeneroit à Paris, & abandonneroit le parti de son bienfaiteur, & qu'on prendroit, alors, des mesures pour achever le reste. Cette lettre, que le roi de Navarre reçut, au retour de la chasse, & prêt à tomber dans le piège qu'on lui tendoit, lui donna une aversion pour le comte, que rien n'a jamais pu effacer. Il rompit avec lui, & regretta, mais trop tard, de s'être abandonné à son conseil.

Je n'eus pas le chagrin d'être témoin de toutes ces résolutions, prises après la bataille de Coutras, & auxquelles je me ferois, inutilement, opposé. Quelques jours après le combat, avant que des réflexions si peu sensées eussent empoisonné tous les esprits, le roi de Navarre me prit à quartier, dans un jardin, & me demanda mon avis sur la situation où cette action avoit mis les affaires. Je lui répondis, qu'il

faalloit, sans perdre de temps, marcher, avec toutes ses forces, vers la source de la Loire, pour y recevoir le secours étranger; ou, ce qui revenoit au même, lui en faciliter le passage, en s'emparant de toutes les villes qui sont en deçà de cette rivière, & qui, à la réserve de Poitiers & d'Angoulême, qu'on pouvoit laisser, ne me paroissent pas difficiles à prendre. Par là, ce prince s'assuroit, du moins, à tout événement, des plus belles & des meilleures provinces, dont on n'auroit pu le chasser, qu'avec des forces, & un temps considérables.

Le roi de Navarre préféra cet avis, & me parut être dans l'intention de le suivre de point en point. Il me dit, qu'il venoit d'envoyer Montglat vers l'armée étrangère, & que, ne pouvant aller, lui-même, se mettre à la tête, il auroit fort souhaité que M. le prince de (3) Conty se fût chargé de cet emploi. Il venoit de recevoir des lettres de ce prince, par lesquelles il lui faisoit offre de sa personne. Le prétexte d'aller joindre les restes de l'armée royale, pouvoit servir à M. le prince de Conty à se rendre, sans risque, jusqu'à l'armée auxiliaire. Le roi me chargea de porter le prince à faire cette démarche, & me commanda de ne pas l'abandonner.

Je partis de l'armée, chargé, pour tout

(3) François de Bour-
bon, prince de Conty, se-
cond fils de Louis I, prince
de Condé & d'Eléonore de

Roye: Il mourut, en 1614,
sans enfans de ses deux ma-
riages.

Louis de
Harlai, sieur
de Montglat.

écrit, d'une lettre de trois lignes: J'envoyai
 1587. mon équipage à Pons, & je passai dans
 le Maine, où je croyois trouver M. le
 prince de Conty, à la faveur des connois-
 sances que j'avois avec les gouverneurs
 des places du passage. J'appris, en arrivant,
 que le prince de Conty étoit parti de lui-
 même; deux jours auparavant, & qu'il n'a-
 voit pu tenir sa marche si secrète, qu'on
 ne se fût aperçu qu'il étoit d'intelligence
 avec les étrangers, ce qui avoit fait dé-
 tacher, après lui, plusieurs partis, qui rem-
 plissoient encore les chemins. Je fus, donc,
 obligé de faire un circuit, pour chercher
 à le rejoindre, & de prendre par Rosny,
 d'où, étant venu à Neaufle, ce fut en ar-
 rivant dans ce bourg, que j'appris que
 les Allemands, engagés, sans ordre & sans
 guide, au milieu de provinces inconnues,
 arrêtés par de grosses rivières, &, sans ces-
 se, harcelés par les troupes de la ligue,
 avoient, enfin, été totalement défaits à Au-
 neu (4): Que les Suisses, pour éviter un

(4) Voyez ce détail dans de Thou, liv. 87. D'Aubigné, tom. 3, liv. 1. Mat-
 sieu, tom. 1, liv. 8, p. 537. Le Chronol. Novenaire, tom.
 1, fol. 39, &, surtout, les
 mémoires de la ligue, tom. 1,
 où il est marqué: Que, dans
 le temps que cette armée
 étoit campée près de la ri-
 vière d'Yonne, Montglat
 vint, de la part du roi de
 Navarre, dire aux chefs de
 s'acheminer par la source
 de la Loire, où il iroit se
 mettre à leur tête, mais
 qu'ils ne jugèrent pas à
 propos de le faire. Les chefs
 étoient, le baron d'Onau ou
 de Dona, Guîtres, Clervaut,
 Beauvais-la-Nocle, &c.
 S'ils avoient suivi cet or-
 dre, le roi de Navarre,
 alors, de retour de Béarn,
 auroit eu le temps de les
 joindre avec ses troupes,
 & l'armée n'eût pas été
 défaite. Davila, liv. 8, rap-

semblable malheur, avoient pris parti, au nombre de douze mille; dans les troupes de la ligue: Que le roi de Navarre étoit en Béarn, ses troupes dans l'inaction & dispersées de tous côtés. 1587.

Ces tristes nouvelles, abrégeant mon voyage, & rendant ma commission inutile, il ne me resta plus rien à faire, que de tourner bride & de regagner Rosny, où, tandis que je déplorais, dans le cœur, les effets d'une si mauvaise conduite, je feignois, pour ma sûreté, de prendre part aux réjouissances publiques, qui suivirent la défaite d'Aunau. Je visitai mes biens de Normandie, en attendant les remèdes que le temps, & le retour du roi de Navarre, pouvoient apporter à nos malheurs; &, 1588.

lorsque je fus informé que ce prince étoit revenu de Béarn, j'allai le trouver à Bergerac, où la nouvelle de la prise de Castillon le consola, un peu, parmi tant de sujets d'affliction. Il en avoit coûté un million au duc de Mayenne, pour faire le siège de cette place, que le vicomte de Turenne reprit, pour moins de deux écus.

Sur la Doré
dogne.

Par le
moyen d'une
échelle de
corde.

Nous y fûmes, encore, informés, peu de temps après, de deux évènements, bien capables de changer la face des affaires.

porte la réponse que fit le duc de Guise au duc de Mayenne, qui trouvoit bien du risque à attaquer un ennemi si supérieur en nombre. „ Ceux, dit-il, qui ne

„ sont pas d'humeur de com-
„ battre, peuvent demeurer
„ ici: Ce que je ne résoudrai
„ pas en un quart-d'heure.
„ je ne le résoudrois pas en
„ toute ma vie.

L'un est, la mort du prince de (5) Condé.
 1588. Une fin aussi prompte, & aussi tragique, l'emprisonnement de quelques personnes qui l'approchoient de plus près, le supplice d'un de ses domestiques (6), qui fut
 Le Jeudi, tiré à quatre chevaux, ne laissèrent aucun
 12 Mars. lieu de douter qu'il ne fût mort de poison. La nouvelle des barricades (7), &

(5) „ Quoiqu'il y eût elle-même fut comprise
 „ une secrète jalousie en- dans cette accusation. René
 „ tre le prince de Condé Cumont, lieutenant parti-
 „ & le roi de Navarre, ce culier de Saint-Jean, com-
 „ roi ressentit cette perte mença, contr'elle, une pro-
 „ avec une extrême dou- cédure, que la naissance
 „ leur; & s'étant eufermé d'Henri II, prince de Con-
 „ dans son cabinet avec le dé, fit surseoir. Après six ans
 „ comte de Soissons, il fut de prison, la princesse pré-
 „ oui en jeter les hauts senta requête au parlement
 „ cris, & dire qu'il avoit de Paris, qui évoqua cette
 „ perdu son bras droit „ affaire à son tribunal : Et
 „ *Parf. Hist. d'Henri le Gr.,* déchargea Charlotte-Cathé-
 „ 1 part. Ce prince s'appel- rine de la Trimouille du cri-
 „ loit Henri, & étoit fils de me dont on avoit voulu la
 „ Louis de Bourbon, premier rendre complice. Le prince
 „ prince de Condé. Il n'eut de Condé mourut à St.-
 „ point d'enfans de sa pre- Jean d'Angely, le 5 Mars
 „ mière femme, après la 1588, âgé de trente-cinq
 „ quelle il épousa Charlotte- ans. *De Thou, liv. 90.* Mo-
 „ Cathérine de la Trimouille, risset dit, je ne fais pas sur
 „ qu'il laissa grosse de trois quelle autorité, que la mort
 „ mois. C'est une erreur gros- du prince de Condé peut
 „ sière, & qui n'a cours que être attribuée à une bles-
 „ parmi le peuple, que Henri sure, qu'il avoit reçue dans
 „ de Condé, deuxième du le côté, d'un coup de lan-
 „ nom, est venu au monde ce, à la bataille de Cou-
 „ treize mois après la mort tras, *Henr. Magn., cap. 12,*
 „ son père. Il naquit le pre- p. 27.

(6) Ce domestique s'ap- (7) Je n'en ferai point,
 „ peloit Brillant. Un de ses ici, le détail, qui seroit trop
 „ pages fut exécuté en effi- long, & qu'on trouve, d'ail-
 „ gie. La princesse de Condé leurs, dans une infinité de
 „ livres. Il suffit de dire que

de la sortie du roi hors de Paris, suivit celle-ci de près, & fut répandue par le courrier, qui étoit chargé d'aller l'annoncer au duc d'Epéron. Voilà à quelle scène honteuse se vit exposé un roi, qui ne fut,

1588.

Henri III, pour prévenir les pernicious dessein de la ligue, ayant fait entrer dans Paris environ six mille hommes de troupes, Suisses pour la plus grande partie, & les ayant répandus dans différens quartiers de la ville, le peuple se souleva, ameuté par quelques-uns des chefs de la ligue, se barricada dans les rues, repoussa les soldats, désarma les Suisses, défit les gardes de sa majesté, poussa les barricades jusqu'à cinquante pas du Louvre, &c. Que Henri III, prêt à se voir assiégé dans le Louvre, & ne voulant pas s'exposer à la violence d'un peuple furieux, sortit, secrètement, par les Tuileries, & le faubourg Montmartre, d'où il gagna Chartres. Qu'enfin, la chose tourna en négociation entre la reine-mère & le duc de Guise, & que l'entière décision fut remise aux états de Blois.

Je remarque après d'Aubigné, que ce fut un grand bonheur pour Henri III, que ses troupes se fussent saisies & maintenues en possession du faubourg Saint-Honoré, & des derrières des Tuileries, & que personne du

côté de la ligue, ne songea à s'emparer, d'abord, de ces quartiers. Ceux qui gardoient la porte de Nesle, tirèrent de loin sur la troupe du roi, &, voyant venir le bac des Tuileries, où ils croyoient que pouvoit être ce prince, ils coupèrent le câble. *Chronolog. Novenn., tom. 1.*

Henri III, de son côté, fit une faute encore plus grande, en descendant à Crillon, colonel des gardes Françaises, de s'emparer de la place Maubert & du quartier de l'Université, & en empêchant ses soldats de charger la populace, qu'une démarche plus ferme, faite à propos, auroit, peut-être, contenue dans le devoir. Le duc de Guise attendit six jours entiers à Soissons, n'osant venir à Paris, contre l'ordre du roi, que Bellièvre lui signifia dans deux lettres qu'il lui envoya, l'une après l'autre, par la poste. Ce fut encore une faute, comme le remarque l'historien Matthieu, *tom. 1, l. 8*, de n'avoir pas fait porter ces lettres au duc de Guise par un exprès; car le duc imagina qu'il pouvoit éluder cet ordre,

1588.

ni prévenir, ni étouffer, ni diviser les factions; qui s'amusa à conjecturer, lorsqu'il falloit agir; qui ne fit aucun usage, ni de la prudence, ni de la fermeté; qui, même, ne connut, jamais, ni ceux auxquels

on niant qu'il eût reçu ces lettres, comme il fit, en effet, chez la reine, la veille des barricades, en présence du roi & de Bellièvre, à qui il protesta, avec de grands sermens, qu'elles ne lui avoient pas été rendues. Cette faute ne fut pas commise par négligence, mais parce qu'on ne trouva pas, seulement, vingt-cinq écus à l'épargne, pour payer le voyage d'un courrier.

Le duc d'Epemoy conseilla à Henri III de faire assassiner par ses gardes le duc de Guise, lorsqu'il vint au Louvre : Et ce prince voulut, dit-on, y engager la Guesle & Villequier, qui l'en dissuadèrent. On dit encore que, le jour même des barricades, Alphonse d'Ornano se fit fort de lui apporter la tête du duc de Guise, s'il vouloit le laisser agir. On jugea, enfin, que le roi n'avoit pas pris, à beaucoup près, toutes les précautions qu'il devoit prendre, instruit, comme il l'étoit, des projets de la ligue; ayant manqué lui-même à être prêt en allant à Vincennes, & venant d'éprouver, par ce qui s'étoit passé à la détention de la Morlière,

fameux ligueur, que le peuple n'attendoit qu'une occasion de l'insulter. Le conseil du roi s'étoit, sans comparaison, mieux comporté dans cette affaire de la Morlière, qu'il ne fit le jour des barricades. *Mém. de la ligue, tom. 5. Satyr. Ménipp.*

Il y auroit ici une grande question à agiter, sur laquelle je ne saurois, pourtant, beaucoup m'étendre : Savoir, quel étoit le but du duc de Guise dans cette entreprise. On a soutenu, sur cela, comme sur toute autre matière, le pour & le contre. Ceux qui veulent qu'il ait eu dessein de pousser, ou de laisser le peuple pousser les choses à l'extrême, de se saisir de la personne du roi; en un mot, de se mettre la couronne sur la tête, s'appuyent sur des pièces importantes, sur lesquelles je suis obligé de renvoyer le lecteur au *premier tom. des mém. de la ligue, & au volume de la bibliothèque du roi, coté 8866*. Les principales sont : une lettre, que lui écrivit la duchesse de Lorraine après la victoire d'Auneau, dans laquelle elle l'avertit, qu'il

il commandoit, ni ceux qui l'approchoient
 - le plus près. Les révolutions, qui arrivent, 1580.
 dans les grands états, ne sont point un
 effet du hasard, ni du caprice des peuples.
 Rien ne révolte les grands d'un royaume,

ait à saisir l'occasion pré-
 sente, de se faire déclarer
 roi, &c. La lettre, écrite
 par le duc lui-même, le len-
 demain des barricades, au
 gouverneur d'Orléans, où
 on lit ces paroles : „ J'ai
 „ défait les Suisses, taillé
 „ en pièces une partie des
 „ gardes du roi, & tiens
 „ le Louvre investi de si
 „ près, que je rendrai bon
 „ compte de ce qui est de-
 „ dans. Cette victoire est
 „ si grande, qu'il en sera
 „ mémoire à jamais, &c.
 Plusieurs autres lettres, où
 il est parlé peu respectueu-
 sement du roi, & avec le
 dernier mépris des princes
 du sang. On joint, à cela, la
 douleur que témoigna le
 duc de Guise, & le repro-
 che qu'il fit à la reine-mè-
 re, de ce que, pendant
 qu'elle l'amusoit par des
 pourparlers, sa proie lui
 échappoit : Enfin, les écrits
 qui furent répandus par son
 ordre, dit-on, dans les-
 quels étoit établi le pré-
 tendu droit de la maison
 de Lorraine à la couronne,
 sans parler d'une infinité
 d'autres pièces, qui, à vrai
 dire, ne sont qu'autant de
 libelles satyriques, où l'on
 reproche au duc François

de Guise, d'avoir cherché
 à faire valoir des droits
 chimériques sur l'Anjou &
 la Provence, & au Car-
 dinal son frère, d'avoir
 voulu se rendre souverain
 de Metz, sous la protec-
 tion de l'empereur : Projet
 dont la vigilance de Salcedo
 empêcha l'exécution, mais
 qu'il paya de sa tête ; &
 d'avoir traité de la religion
 avec le roi d'Espagne au
 concile de Trente, sans la
 participation du roi son
 maître. La plupart de ces
 écrits sont, aujourd'hui,
 entre les mains de tout le
 monde.

On justifie le duc de
 Guise par toutes les rai-
 sons qu'il déduit lui-même,
 dans une lettre, ou espèce
 de manifeste, qu'il écrivit
 le même jour 13 Mai. Il y
 expose, que le peuple de
 Paris s'étoit échauffé de lui-
 même, sur le bruit qui s'é-
 toit répandu, que le roi
 alloit remplir la ville d'é-
 trangers, pour faire main-
 basse sur les bourgeois.
 Qu'au lieu de le soutenir, il
 s'étoit donné mille mouve-
 mens, jusqu'à deux heures
 après-minuit, pour le cal-
 mer ; qu'il avoit sauvé les
 Suisses & empêché le maf-

1588. comme un gouvernement foible & dérangé. Pour la populace, ce n'est jamais par envie d'attaquer qu'elle se soulève, mais par impatience de souffrir.

Le souvenir des mauvais procédés du

sacre; qu'il avoit conjuré les séditeux de respecter l'autorité royale, bien loin d'oser attenter à la personne du roi, „ que j'eusse „ pu, dit-il, mille fois arrêter, si je l'avois voulu, „ lu, &c. „ Ajoutez à ces raisons, qu'en traitant avec la reine-mère, il n'exigea rien autre chose, sinon, qu'on détruisit le parti protestant & qu'on mit à couvert la religion; & qu'en tout cela, ce ne fut jamais en son nom qu'il parla, mais en celui du cardinal de Bourbon, dont il soutenoit les intérêts contre ceux du roi de Navarre, & des autres princes du sang.

Je ne trouve de bien prouvé, contre le duc de Guise, que le dessein de se mettre sur le trône après la mort d'Henri III & celle du cardinal de Bourbon, & c'est beaucoup. Mais, où est l'ambitieux, qui, en sa place, eût résisté aux suggestions du pape, du roi d'Espagne, & d'une grande partie de l'Europe, qui conspiroient pour son élévation?

Le jugement que porta le duc de Parme sur cet événement (*Davila, liv. 9.*),

c'est que „ le duc de Guise „ avoit fait trop de sem- „ blant, & frappé trop peu, „ qu'il se devoit souvenir, „ que qui met l'épée à la „ main contre son prin- „ ce, en doit, à l'instant, „ jeter le fourreau. „ Sixte V, en en recevant la nouvelle, s'écria : „ O le tén- „ méraire duc, & le lâ- „ che roi „ ! Le sieur de „ Straford, ambassadeur An- „ glois (je rapporte ce trait avec les paroles de le Grain), *liv. 4* „ ayant été „ conseillé de prendre un „ sauf-conduit du duc de „ Guise : Je ne veux, dit- „ il, d'autre assurance, que „ le droit des gens & la „ protection du roi vers „ lequel je suis envoyé, „ & duquel vous & lui „ (le duc de Guise) êtes „ serviteurs & sujets „. Le „ premier président de Har- „ lai répondit, avec la même „ fermeté, au duc de Guise : „ Qu'en l'absence du roi, il „ iroit prendre les ordres de „ la reine-mère.

Une pièce, qui mérite d'être lue sur les différentes démarches de la ligue & du conseil, avant & le jour des barricades, est celle qui a pour titre : *Pro-*

roi Henri III, ne tint pas, un moment, dans le cœur du roi de Navarre, contre le juste ressentiment d'un outrage aussi sanglant que celui qui venoit d'être fait à son sang, & qui réjaillissoit, en quelque manière, sur toutes les têtes couronnées. Il en marqua sa douleur, dans son conseil, & l'avis de défendre & de secourir le roi de France, ayant été embrassé, tout d'une voix, il fit partir, sur le champ, son secrétaire, pour assurer ce prince qu'il pouvoit disposer de sa personne & de ses soldats.

Le comte de Soissons, livré à de perpétuelles chimères, regarda cet événement, comme un coup de la fortune, qui, en le délivrant de tous ses rivaux, alloit le rendre tout-puissant dans le conseil, & à la cour d'Henri III. Changeant, donc, incontinent, de batterie, il résolut d'aller s'offrir à ce prince; & pour donner plus de relief à son action, il voulut paroître devant le roi, suivi d'un grand nombre de créatures, qu'il chercha dans la cour du roi de Navarre, & parmi ses plus affectionnés serviteurs, dont il ne se fit point de scrupule de tenter la fidélité. Le roi de Navarre sentit, comme il le devoit, l'indignité de

cet- verbal de Nicolas Pou- faire, de très-bons conseils; lain, lieutenant de la pré- mais qui ne furent point vôté de l'Isle-de-France, sur- suivis. On trouve ce mor- la ligue, depuis 1585, jus- ceau secret d'histoire, dans qu'en 1588. Ce Nicolas Pou- le 1^{er} tom. du Journal du règne lain, qui favorisoit secrète- d'Henri III, pag. 132, & ment le parti du roi, donna suiv.
souvent dans toute cette af-

1588.

1588. ce procédé : Mais, dissimulant son ressentiment, &, faisant réflexion qu'il étoit de son intérêt, d'avoir une personne de confiance auprès du comte, tant pour éclairer ses démarches, que pour étudier le nouveau système qu'on alloit suivre à la cour, il m'ordonna de prêter l'oreille aux discours de ce prince, & de feindre, pour lui, un zèle, que je ne ressentais point. Le comte de Soissons se laissa tromper, facilement, & s'applaudit de m'avoir gagné. La distinction, avec laquelle il me traita, me fit des envieux. Je partis, avec lui, après avoir reçu, secrètement, les instructions du roi de Navarre, & concerté, avec lui, tout ce que le bien de son service exigeoit que je fisse, en cette occasion.

M. le comte ne m'entretint, pendant toute la route, que de la faveur, de l'éclat, & des honneurs qui l'attendoient à la cour. Il ne croyoit pas que le roi de Navarre pût, seulement, avoir la pensée d'entrer en concurrence avec lui. Dans tous les traits qui lui échappoient, d'une vanité, & d'un orgueil insupportables, il se méloit, sans qu'il s'en aperçût, un levain de fiel & d'aigreur contre le roi de Navarre, qui marquoit toute l'aversion & l'antipathie qu'il sentoit pour lui. Je ne pouvois me résoudre, ni à flatter ses penchans, ni à applaudir à ses folles idées. Je ne lui répondois, autre chose, sinon, que je prévoyois que la désunion de la famille royale, déjà cause de tant de maux, mettroit, enfin, la France au pouvoir de la maison d'Autriche, après qu'elle

les auroit détruits, l'un par l'autre. Un discours plus flatteur auroit été plus du goût de ce prince, mais le mien ne laissoit pas de renfermer une marque d'attachement solide, dont il ne pouvoit s'empêcher de me savoir bon gré. 1588.

Nous arrivâmes à Nogent-le-Rotrou, &, ensuite, à Mante, où étoit le roi. Nous le trouvâmes, livré à toute l'agitation que donne le plus violent ressentiment, & pénétré de confusion de l'affront qu'il venoit d'essuyer; mais, avec cela, si incapable de profiter de ses revers (8), que, dans ce moment même, il donna, au duc d'Epéron, la charge d'amiral, &, tout à la fois, le gouvernement de Normandie, vacant par la mort du maréchal de Joyeuse. Le comte de Soissons en fut si mal reçu, qu'il ne tint qu'à lui de sentir le ridicule de ses grands projets. Le roi m'adressa,

(8) On croit qu'avec beaucoup de fermeté & de bonne conduite, Henri III auroit encore pu, alors, rétablir ses affaires. Il est certain que les Parisiens, consternés de sa sortie de Paris, lui envoyèrent des députés à Chartres, pour le supplier, avec toute sorte de soumissions, de revenir dans cette ville. Pour rendre cette députation plus touchante, ils firent marcher en procession les capucins, qui entrèrent dans la cathédrale, portant les instrumens de la passion, & criant, miséri-

corde. Le roi les reçut avec l'air de majesté & d'autorité qui convenoit en cette occasion. Il caressa beaucoup les députés du parlement, qui n'avoit trempé en rien dans l'affaire des barricades. Il menaça les autres de ne jamais remettre le pied dans Paris, & d'en ôter tous les corps & les cours souveraines: Menace qui alarma si fort les Parisiens, que le duc de Guise eut besoin de toute son adresse, & de tout son crédit, pour les rassurer.

1588. ensuite, la parole, & me demanda, si j'avois quitté le roi de Navarre. Je me mêlai de cette question embarrassante, en lui disant, que je ne comptois point m'être séparé de ce prince, pour être venu offrir mes services à sa majesté, parce que je me tenois assuré que le roi de Navarre, dont les intérêts n'avoient plus rien de différent des siens, viendrait, dans peu, en faire autant. Je sentis que mon discours ne déplut point au roi. Il n'en laissa rien apercevoir, parce qu'il étoit environné, & soigneusement observé par des personnes, sur le visage desquelles il lut, aussi bien que moi, la peine que leur faisoit mon discours. La foiblesse de ce prince avoit quelque chose d'incompréhensible. Ses véritables ennemis ne pouvoient pas lui être cachés, après la manière sanglante dont ils venoient de lever le masque; il feignit encore de ne pas les connoître. Il se livra, de nouveau, à la reine-mère (9),

(9) Dans la lettre circulaire, que Henri III envoya, dans les provinces, après l'action des barricades, & qui commence „ ainsi : Chers & bien-aimés, vous aurez, comme nous estimons, entendu „ les raisons qui nous ont „ mu, de partir de ma ville „ de Paris, le 13 de ce mois, „ &c. „ Ce prince parle moins en roi, qu'en suppliant. Il se défend d'avoir voulu faire entrer une garnison étrangère dans Paris, & douté de la fidélité des Parisiens. Il donne une fausse & mauvaise couleur à son évasion. Il témoigne qu'il est prêt à commencer la guerre contre les Huguenots, à la tête de la ligue. *Mss. de la Bibl. Royale*, n. 8366, 8991. L'auteur veut encore parler des conférences que la reine-mère eut, par ordre de ce prince, avec le cardinal de Bourbon & le duc de Guise, où furent, aussi, admis, comme je le trouve

&, par elle, à ses persécuteurs, avec lesquels elle le raccommoda : Pourvu, cependant, que cette dernière démarche ne fût point, dans ce prince, un trait de la plus profonde dissimulation ; car le coup hardi (10),

1588.

dans le vol. 8926, *Mss. de la Bibl. Royale*, les fleurs de Lانسac, de Lénoncourt, des Châteliers, & Miron, premier médecin de sa majesté, qui avoit déjà été employé à porter des paroles, de part & d'autre, le jour des harricades. Ces conférences se tinrent, à Châlons, à Sarry, maison appartenante à l'évêque de Châlons, à Nemours, &c. La ligue y fit des demandes exorbitantes : Comme l'abolition totale de la religion prétendue réformée, & la privation d'emploi de tous les officiers calvinistes, quand même ils abjureroient ; la publication du concile de Trente, l'inquisition, &c. Et elle obtint, enfin, presque tout ce qu'elle demanda, par l'édit du 21 Juillet, qui fut donné en conséquence. *Mém. de la ligue*, tom. 1 ; *Mém. de Nevers*, tom. 1 ; *Matth.*, tom. 1, liv. 8 ; *Chronol. Neuven.*, tom. 1, & autres.

(10) La mort des deux frères, le duc & le cardinal de Guise, que ce prince fit tuer dans ses appartemens, & par ses gardes, la surveillance de Noël, à Blois, où se tenoient les

états. Voyez cette exécution, dans les mêmes historiens, avec le détail des opérations & des brigues qui se firent des deux parts, aux états de Blois. Le cardinal de Bourbon fut détenu prisonnier ; les autres frères du duc de Guise prirent la fuite.

Le duc de Guise périt, comme avoit fait l'amiral de Coligny. La présomption les empêcha de voir, tous deux, le danger dont ils étoient menacés. Le duc ne voulut croire aucun des avis qui lui furent donnés. On dit que la marquise de Noirmoutiers, cette même dame, qui avoit fait tant de bruit, sous le nom de madame de Sauves, vint, exprès, passer la nuit avec lui, & qu'elle ne put, par raisons, ni par prières, l'empêcher d'aller, le lendemain, au conseil.

Quelques-uns ont voulu justifier cette action d'Henri III, entre autres, le cardinal de Joyeuse, dans un long mémoire, qu'il envoya, sur ce sujet, de Rome, où il étoit, alors. *Mém. d'état de Villeroy*, tom. 2, p. 175. Mais, les plus judicieux de nos historiens, &

1588. qu'il fit aux états de Blois, laisse la liberté de croire qu'il ne perdit pas un moment de vue sa vengeance; & , si l'on peut porter un jugement sur cette assemblée, il

ceux même qui ont poussé le plus loin les droits de l'autorité royale, l'ont tous détestée. „ Les circonstances „ ces odieuses du meurtre „ des Guises, dit Perseus, „ l'ont fait paroître horrible, même aux yeux „ des Huguenots, qui disoient que cela ressembloit fort au massacre de „ la Saint - Barthélemi „ D'un autre côté, on ne sauroit nier qu'il ne restât que ce seul moyen à Henri III, de conserver la couronne dans sa maison, peut-être, même, sur sa propre tête: Car c'est un sentiment dépourvu de toute vraisemblance, que celui, qu'on trouve dans les mémoires de Villeroy, *tom. 1, p. 25*: Que, sans cela, ce prince pouvoit se rendre maître des délibérations des états, à Blois, & y faire suivre ses volontés.

Dans cette alternative, on ne peut, que déplorer les effets de la mauvaise conduite d'un prince, qui se met dans une semblable nécessité. Il va, bientôt, lui-même, assurer, par un dernier exemple, cette vérité, que, qui frappe du couteau, périt par le couteau.

Le duc de Guise étoit

cher aux Catholiques, & , principalement, au peuple, presque jusqu'à l'adoration. Ils ne l'appeloient que *Notre Grand*. Il avoit, à la joue gauche, au dessus de l'œil, une balafre, qui ne le rendoit que plus respectable, parce qu'il l'avoit reçue en combattant, contre les Huguenots, à la journée de Château - Thierry, d'un coup de pistolet, lequel tira un Restre. Il étoit, au contraire, si fort haï dans sa famille, qu'il traitoit avec une hauteur & une dureté insupportables, qu'on assure que ses parens, & jusqu'à ses propres frères, dans la crainte de tomber entre les mains d'un tyran, furent ceux qui firent donner, à Henri III, dans les états de Blois, les plus sûrs avis sur ses démarches, & sur ses desseins. Avis qui étoient suspects à ce prince, comme ceux qui étoient donnés au duc de Guise, par plusieurs des courtisans, sur la résolution violente du roi, l'étoient à ce duc, parce qu'ils s'imaginoient, tous les deux, qu'on ne cherchoit, par là, qu'à leur faire quitter la partie, & rompre les états de Blois, où cha-

il y a toute apparence que chacun y avoit un objet caché, vers lequel il marchoit par des voies, que la réussite découvrit dans les uns, & qui sont demeuré cachées

1588.

cun d'eux s'attendoit bien à trouver son compte. Henri III n'eut, d'abord, dessein que d'arrêter le duc de Guise; mais il y trouva tant de danger, & encore, davantage, à le garder, qu'il se détermina à le faire poignarder. Les deux cadavres furent consumés dans de la chaux vive, les os brûlés dans une salle basse du château, & les cendres jetées au vent.

Celui qui gagna le plus à cet assassinat, fut, sans contredit, le roi de Navarre, qui n'y avoit aucune part. Il y a toute apparence que, tant que le duc de Guise eût vécu, tous les chemins au trône lui auroient été fermés. On assure, même, qu'il y avoit, alors, de grands projets formés entre la France & l'Espagne, non seulement, pour exterminer le parti calviniste, mais, même, pour détrôner Elisabeth, dont la catastrophe des barricades, suivie de la mort du duc de Guise, étoit, seule, capable d'empêcher l'exécution. Le roi de Navarre ne laissa pas de plaindre le duc de Guise, sans blâmer Henri III. „J'a-

„vois, dit-il, toujours bien

„prévu, & dit, que mes-

„sieurs de Guise n'étoient
„pas capables de remuer
„l'entreprise qu'ils avoient
„mise en leurs entende-
„mens, & en venir à bout,
„sans le péril de leur vie.”

Coyot, tom. 1, fol. 114.

Bien d'autres personnes pensoient, sur cela, comme Henri IV. „Maudit
„soit le Lorrain, dit Hu-
„bert de Vins, dans les
„mémoires de Castelnau,
„a-t-il bien si peu de juge-
„ment, qu'il puisse croire
„qu'un roi, à qui il a
„voulu ôter la couronne,
„en dissimulant, ne dissimule pas, envers lui,
„pour lui ôter la vie. Puis-
„qu'ils sont si près l'un de
„l'autre, dit aussi madame
„de Fourbin, sœur de de
„Vins, nous apprendrons,
„au premier jour, que l'un,
„ou l'autre, aura tué son
„compagnon.

Les événemens tragiques de l'année 1588, ont paru, à quelques-uns, vérifier la prédiction de Regiomontanus & de quelques autres astrologues, que cette année seroit l'année climatérique du monde. Jen'ytrouve qu'une nouvelle confirmation de la folie de cette prétendue science.

Tome 1.

K

de la part de ceux qui y succombèrent.
 1589. La mort de Cathérine ayant suivi, de peu de jours (11), l'assassinat du duc de Guise, Henri III ne s'en trouva pas plus libre, de suivre le penchant qui le portoit à s'unir au roi de Navarre. La ligue n'étoit pas éteinte avec le duc de Guise. Il avoit à calmer le peuple, à regagner les grands, à apaiser le pape, à contenir l'Espagne, à ménager tous les Catholiques, très-dif-

(11) Dans l'esprit de ceux qui ont donné tant de louanges à cette princesse, il fustit, apparemment, pour mériter le nom de politique, de savoir tout ramener à foi, & se maintenir en possession de l'autorité. Mais, quand on songe que cette habileté prétendue, qui ne consista, pourtant, qu'à employer des moyens lâches, & de méprisables artifices, réduisit, enfin, les choses au point, que, ni elle, ni personne, ne furent plus y apporter remède, on ne balance point à dire que Cathérine ne compensa pas, même, les défauts infinis qu'elle avoit, par sa qualité de politique. Aussi croit-on que les suites funestes qu'elle vit qu'alloit avoir le meurtre des Guises, dont elle n'avoit point été participante, les reproches du cardinal de Bourbon, l'horreur de la conjoncture présente, & peut-être, les remords de sa conscience, eurent beaucoup de part à sa mort, arrivée le 5 Janvier 1589. On cessa d'en parler, dès qu'elle fut morte. *De Thou, liv. 94.* Le dernier conseil qu'elle donna à son fils, fut, de cesser la persécution contre les Calvinistes, & d'établir, en France, une entière liberté sur la religion. *Chron. Novenn., tom. 1, fol. 132.* On doit tenir Brantôme pour très-suspect, dans tout ce que sa prévention lui fait dire, à l'avantage de cette reine. *Tom. 7 de ses mém., p. 31 & suiv.* Varillas n'est pas plus croyable, lorsqu'il dit qu'elle mourut du regret que lui causa la mort du duc, qu'elle aimoit beaucoup. Siri la loue, en étranger mal instruit des affaires de notre cour, en ce temps-là, comme n'étant venu en France, que longtemps après la mort de cette reine. *Mém. record di Viteris Siri, vol. 1, pag. 26.*

posés à prendre ombrage de sa religion, 1589.
 après cette exécution. Henri, suivant le caractère des gens foibles, se grossit, encore, tous ces objets. Il espéra de ramener tout par la douceur. Il exposa son droit & ses raisons, & fit force déclarations, pour se justifier. C'étoit, uniquement, par les armes qu'il falloit agir contre un parti, que le respect, dû à l'autorité royale, ne touchoit plus; & au lieu d'accroître l'audace du menu peuple, aussi insolent dans sa puissance, que rampant dans l'obéissance, par une modération, qui ne pouvoit être imputée qu'à foiblesse, c'étoit à ce prince à se déclarer, hautement, agresseur, & à chercher sa vengeance en roi. S'il eût pris ce parti, conjointement avec le roi de Navarre, peut-être ne se seroit-il pas vu enlever Orléans, avec une infinité d'autres (12) places, & réduit, enfin, aux seules villes de Blois, Beaugency, Amboise, Tours & Saumur.

Je fus témoin de tous ces évènements, ou, bien, je les appris, à Rosny, où je me retirai, comme dans un endroit où j'étois à portée de remarquer tout ce qui se passoit à la cour. Je n'en sortis, que quand je jugeai qu'il étoit temps d'aller en instruire le roi de Navarre. Il n'avoit pas été médiocrement embarrassé, lui-même, pendant tout ce temps-là, à démêler, & à renverser les desseins du vicomte de Turenne, qui, se mettant en la place du prince de Condé,

(12) „ C'est une bouffée, disoit Henri III, parlant de ces villes, qui a jété par terre un jeu de cartes.

continuait, pour lui-même, tous ses projets, 1589. &, pour en parler juste, tenoit, à l'égard du roi de Navarre, la même conduite, que le duc de Guise à l'égard d'Henri III. Il avoit déclaré, hautement, dans une assemblée des Protestans, à la Rochelle, que la France ne pouvoit éviter, dans la conjoncture présente, de voir démembrement sa monarchie, & il donnoit assez à entendre qu'il ne s'oublieroit pas, dans ce démembrement. Le roi de Navarre s'en plaignit, dans ces mêmes assemblées, &, pour s'attacher, encore plus fortement, les Réformés, il joignit les actions aux paroles. Il se saisit de la Garnache, & prit Niort par escalade, après un sanglant combat. C'est au retour de cette expédition, qu'il tomba, dangereusement, malade (13), à la Mothe-Frelon.

En Poitou.

Nicolas
d'Angennes.

Je pris mon chemin par Blois, pour tirer mes dernières conjectures sur la situation où je trouverois la cour. Quoique je prisse toutes les précautions pour n'être connu de personne, le marquis de Rambouillet me vit passer, dans la rue, caché dans mon manteau; me reconnut, & me

(13) Il étoit parti, dans le mois de janvier, de Ste.-Hermine, en bas-Poitou, pour aller secourir la Garnache, assiégée par le duc de Nevers: Du Plessis-Mornay conduisoit sa troupe, &, lui, marchoit, à pied, en chassant. Il s'échauffa, & fut saisi d'un mal de côté, avec fièvre, qui l'obligea de s'arrêter dans la première maison qui se rencontra, chez un gentilhomme, nommé la Mothe-Frelon. Du Plessis prit sur lui de le faire saigner; ce qui le guérit. *Vie de du Plessis-Mornay, liv. 1, pag. 225.*

fit suivre, pour savoir l'endroit, où j'étois descendu. M. de Rambouillet étoit un 1589.
homme droit, qui alloit, toujours, au bien de l'état, sans aucune considération d'intérêt. Il crut devoir se servir de cette rencontre, pour faire un dernier effort sur l'esprit du roi, & l'engager, enfin, à se jeter entre les bras du roi de Navarre. Il trouva ce prince dans toutes les dispositions où il le souhaitoit, & le roi consentit, d'autant plus volontiers, à se servir de moi, en cette occasion, qu'il se souvint que je lui avois déjà été député à ce sujet.

Rambouillet étant venu me chercher, par son ordre, nous concertâmes, ensemble, tout ce qu'il y avoit à faire, en cette occurrence; après quoi, il me présenta à sa majesté, qui me confirma son intention de sa propre bouche. Après toutes les paroles qu'on avoit données au roi de Navarre, sans aucun effet, je crus devoir demander, au roi, une lettre de créance pour ce prince; il me la refusa, dans la crainte qu'elle ne tombât entre les mains du (14) nonce Morosini, ou du duc de Ne-

(14) Jean-François Morosini, évêque de Bresce, grand royaume, qu'à conduire l'Eglise, approuvoit, Louis de Gonzague, duc de Nevers. Sixte-Quint le roi de France s'étoit fait, contre te, du duc de Guise, mais Henri III, une bulle d'excommunication, dont ce prince mettoit tout en œuvre pour se faire relever. On a dit que ce pape, 175; les lettres du cardinal de Joyeuse, déjà citées

1589. vers, auxquels il m'avoua qu'avec toute sa bonne volonté pour moi, il ne pourroit pas s'empêcher de me livrer, si je venois à être découvert dans Blois. Il fallut, donc, se passer de lettre. Je demandai, ensuite, pour la sûreté du roi de Navarre, lorsqu'il se feroit avancé au milieu d'un pays plein de ses ennemis, une ville qui lui donnât un libre passage sur la Loire, ce qui me fut encore refusé par le même motif. Je ne pouvois attribuer ces refus à aucune mauvaise intention de sa majesté, mais, uniquement, à la crainte qu'elle avoit de ces deux hommes, dont elle s'étoit rendu, volontairement, dépendante. Je ne crus pas, pourtant, que, sans ce dernier article, surtout, le roi de Navarre dût s'avancer, jusqu'à Blois, avec ses troupes : Mais la difficulté fut, en quelque manière, levée par Brigneux, gouverneur de Beaugency, que j'allai voir, avant de partir. Cet officier me prévint : Après m'avoir dit qu'il voyoit avec beaucoup de chagrin, que le roi tenoit une conduite qui le feroit, infailliblement, dépouiller de cette place, comme de toutes les autres, il m'offrit de la remettre, ou à moi, ou à Rebours, ou à tel autre officier que le roi de Navarre voudroit y mettre; aimant mieux perdre sa place, & suivre ce prince simple volontaire, que de demeurer

plus haut. Sixte V prédit, rechercher l'assistance du
que la ligue mettroit Hen-roi de Navarre & des Hu-
ni fil dans la nécessité de guerres.

ret dans Beaugency, où l'on n'écoutoit pas ses conseils. 1589.

Après cette assurance, je repassai, promptement, auprès du roi de Navarre. Ce prince m'écouta attentivement. Il ne pouvoit se défaire de la défiance que le passé lui avoit inspirée. Il me demanda, plusieurs fois, d'un ton inquiet, & en se grattant la tête, si le roi agissoit, en cette fois, sincèrement. Je l'en assurai, & j'y joignis le témoignage de Rambouillet. „ Je ne veux, „ donc, pas, reprit ce prince, prendre „ ses villes, pendant qu'il traite, de bonne- „ foi, avec moi „. Il venoit de prendre, ce jour même, Châtelleraud : „ Retour- En Poitou. „ nez, continua-t-il, lui porter mes lettres, car je ne crains, ni Morosini, ni „ Nevers „. Il me fit apporter, dans le moment même, à déjeuner, dans son cabinet, & je pris la poste pour Blois.

Le roi, qui ne doutoit pas que la réponse du roi de Navarre ne fût telle qu'il la demandoit, s'étoit avancé, par impatience, jusqu'à Montrichard, avec toute sa suite. Je trouvai tous les logemens de ce petit endroit pris, ou marqués; &, comme j'y arrivai fort tard, je crus que j'allois être obligé de passer la nuit dans la rue. Heureusement, Maignan me découvrit le logement du marquis de Rambouillet, qui me fit donner celui qui avoit été destiné à un de mes frères, alors, à Tours. J'allai, à minuit, trouver le roi, qui m'attendoit dans le galetas du château. Il approuva, & signa tout, jusqu'au

1589.

passage sur la Loire, & voulut que je repartisse, la nuit même. Le bruit d'un traité entre les deux rois, étoit déjà répandu dans Châtelleraud, lorsque j'y arrivai, & il y étoit si passionnément désiré, que je reçus mille bénédictions, dès que je parus.

Dans le
haut-Poitou.

Le roi de Navarre n'y étoit déjà plus. Ce prince, qui ne comptoit guère que sur son épée, ayant su que la ligue étoit entrée dans Argenton par intelligence, y marcha, en diligence, & y arriva, si à propos, qu'il en délogea les troupes de la ligue, avant qu'elles eussent reçu le secours qui devoit les y maintenir. Il y mit, pour gouverneur, Beaupré, après que j'eus visité le château, & fait un état des munitions de la place.

Philippe du
Plessis-Mor-
nay.

La fatigue de tant de voyages, faits si précipitamment, fit, qu'au retour, je fus saisi d'une fièvre continue, qui me tint au lit, douze jours entiers. Du Plessis fut bien se prévaloir de cet accident, pour m'enlever l'honneur d'un traité, qu'il n'eut que la peine de dresser, & auquel le marquis de Rambouillet (15) avoit eu beaucoup plus de part, que lui. Ce traité fut passé au Plessis-lez-Tours, au grand contentement des deux rois. Saumur fut la place de sûreté dont on convint, & du Plessis ne manqua pas de s'en faire donner le gouvernement, comme une récom-

(15) Il est juste d'avertir du Plessis-Mornay, *J. 1, p.* que ces faits sont rappor- 131. Reste à savoir auquel rés, d'une manière très- des deux écrivains, on doit différente, dans la vie de ajouter plus de foi.

pense naturelle de celui à qui on avoit obligation du traité. Ce procédé me parut si peu régulier, que je ne pus m'empêcher de me plaindre, assez hautement, de lui, & du roi de Navarre, même, qui favorisoit un autre du fruit de ma peine. Le comte de Soissons, qui ne s'accommodoit jamais, ni de l'intérêt général, ni de la joie publique, se servit de cette occasion pour essayer de m'entraîner dans ses nouveaux dessein; &, d'un autre côté, mes deux frères me firent les plus fortes instances de m'attacher au parti du roi. Je rejeterai fort loin cette pensée; & ma fidélité pour mon prince se soutint dans cette épreuve, qui ne laissoit pas d'être séduisante. Lorsque je fais réflexion que l'emploi de gouverneur de Saumur m'auroit obligé d'y faire une continuelle résidence, & m'auroit, par conséquent, éloigné de la personne du prince, pour toujours, je trouve que ce qui me paroissoit, alors, un passé-droit, étoit, plutôt, une faveur, dont je devois le remercier.

Il ne restoit plus rien à faire, aux deux rois, que de s'aboucher, afin de concerter leurs entreprises. Pour cela, le roi de Navarre prit le chemin du Pleffis-lez-Tours. Combattu par un reste de défiance (16), dont il avoit de la peine à se

(16) „ Ses vieux capi- „ faire à Henri III, pour se
 „ taines huguenots crai- „ retirer du labyrinthe où
 „ guoient, disoient-ils, „ l'action de Blois l'avoit
 „ qu'en un temps où une „ jeté (il avoit été ex-
 „ trahison étoit à néces- „ communié par Sixte V).

1589. défaire, je me souviens qu'il s'arrêta, près d'un moulin, à deux lieues de ce château, & qu'il voulut, encore, savoir ce que chacun des gentilshommes, qui composoient sa suite, pensoit sur la démarche qu'il faisoit. J'étois de cette troupe, & le souvenir de ce que j'appelois une injustice, me tenoit dans le silence. Le roi de Navarre, se tournant vers moi : „ Vous ne dites „ mot, me dit-il ; que vous en semble „ ? Je lui répondis, en peu de mots, que, quoique le pas, qu'il faisoit, ne fût, peut-être, pas sans danger, parce que le roi avoit l'avantage du nombre sur lui, je croyois que c'étoit, ici, une de ces occasions, où il falloit donner quelque chose au hasard, & se contenter de prendre, d'ailleurs, toutes les précautions que la prudence peut suggérer. Ce prince réfléchit, encore, quelques momens; ensuite, se tournant vers nous : „ Al- „ lons (17), allons, nous dit-il, la résolu- „ tion en est prise, il n'y faut plus penser. Le roi s'étoit avancé, dans la campagne, au devant du roi de Navarre, & la joie d'une union, si désirée, y avoit, aussi, attiré

„ il ne voulût acheter son
„ absolution au prix de la
„ vie du roi de Navarre, „
Peref., ibid. Ce prince avoit
souvent dit, lui-même, à
ce que rapporte de Thou,
que, jamais, il ne lui arrive-
roit d'entrer dans le cabinet
du roi, qu'au milieu de deux
armées rangées en haie.

(17) Il écrivit, en ces ter-
mes, à du Plessis-Mornay :
„ Monsieur du Plessis, la
„ glace est rompue, non
„ sans nombre d'avertisse-
„ mens, que, si j'y allois,
„ j'étois mort ; j'ai passé
„ l'eau, en me recomman-
„ dant à Dieu, &c.

un concours de peuple si prodigieux, que les deux rois furent plus d'un demi-quart-d'heure, à cinquante pas l'un de l'autre, sans pouvoir s'approcher. Ils s'embraslèrent, avec une satisfaction égale, (18), & prirent, ensemble, le chemin de Tours, où le roi de Navarre ne coucha, pourtant, qu'une nuit; il s'en retourna à son quartier, à Maillé. Pour moi, je demeurai à Tours, où je fus retenu par le grand nombre de mes parens, & de mes amis, que j'y trouvai, & je pris un logement dans le faubourg Saint-Symphorien.

Le duc de Mayenne, armé, pour venger la mort du duc de Guise, & pour soutenir l'intérêt de la ligue, n'avoit pas dessein de nous y laisser tranquilles. Il marcha vers cette ville, avec toute son armée. Le roi, qui étoit allé se promener à Marmoutiers, sans armes, & suivi, seulement, de vingt chevaux, manqua, de bien peu, à être pris, & fut obligé de regagner Tours, avec précipitation. Les faubourgs, n'ayant, pour tout retranchement, que de méchantes barricades, construites, à la hâte, par six ou sept régimens royalistes, qui les défendoient, je quittai le faubourg Saint-Symphorien, & fis transporter tout mon équipage dans la ville. Ma précaution fut taxée de timidité, par les officiers, mais

1589.

Abbaye proche Tours.

(18) Au Pont de la Motte, à un quart de lieue de Tours : „ Courage, monseigneur, dit Henri IV „ à Henri III, deux Hen-
 „ ris valent mieux qu'un „ Carolus „ *Matthieu*, tom. 1, p. 752. Le duc de Mayenne s'appeloit Charles.

1589. elle ne tarda pas à être justifiée. Le duc de Mayenne attaqua le faubourg. On l'arrêta, quelques momens, à la faveur de cinq ou six maisons sur le haut de la colline, où l'on s'étoit posté; il fallut, bientôt, les abandonner, pour se retrancher derrière les barricades : Comme on s'attendoit à les voir, bientôt, insultées, chacun profita de cet intervalle, pour aller manger un morceau à la hâte.

Je trouvai le roi à la porte de la ville, qui m'y fit rentrer, en me disant qu'inutilement, on s'opiniâtroit à défendre les faubourgs. En effet, les barricades ne tinrent pas devant le canon des ennemis. Elles furent forcées, tout d'abord, & comme on n'y étoit point soutenu par un fossé, la retraite dans la ville se fit si à découvert, & avec tant de confusion, que je me suis toujours étonné que les ennemis n'aient pas tué, ou pris, tout ce qu'il y avoit de soldats dans les faubourgs, & même, qu'ils ne soient pas entrés, avec eux, dans la ville. Deux pièces de canon leur suffisoient pour cela. J'aperçus toute cette déroute du couvent des Jacobins, qui donne sur les murailles de la ville; & craignant que le mal ne devînt encore plus grand, j'accourus, avec mes frères, à la porte, par où tout le monde entroit si confusément, à la faveur de quelques petits retranchemens, que nous fîmes faire, nous diminuâmes le danger; avec un peu de temps, & d'ordre, tout entra & l'on ne songea plus, qu'à terrasser la porte, & à y faire bonne garde.

Personne ne doutant plus que la ville ne fût assiégée en forme, je me joignis avec Châtillon & quelques autres, nous allâmes prier le roi de nous confier la défense de quelque poste important. Il nous donna les (19) Isles, où nous fîmes travailler, sans interruption, depuis ce moment, jusqu'au lendemain matin, que le roi vint, lui-même, visiter notre ouvrage, &, en m'adressant la parole, donna beaucoup de louanges à notre diligence. Elle fut inutile. A la première nouvelle de ce qui se passoit, le roi de Navarre accourut, avec ses troupes, & parut devant la ville, au bout de trois heures. Le duc de Mayenne ne l'attendit pas; il se retira, après avoir fait le dégât dans les faubourgs, & aux environs. Un service de cette importance donna de grandes espérances de l'alliance des deux princes, & fit regarder, à ceux de Tours, le roi de Navarre (20) comme leur libérateur.

Les deux rois passèrent huit ou dix jours ensemble, après quoi, on se sépara, pour l'expédition qui avoit été projetée sur la ville de Poitiers. Pendant qu'on y travailloit, le roi de Navarre me commanda, avec trois cents chevaux, & pareil nombre d'arquebusiers, qu'on fit, aussi, monter à

(19) Lisez l'Isle. Ce quartier, qui n'est habité que par des bacheliers, & par la plus vile populace, est de grande conséquence, pour la défense de Tours.

(20) Henri IV loua, hautement, la conduite d'Henri III, qui montra beaucoup de valeur, en cette occasion. *Mém. de Nevers*, tom. 2, p. 589.

1589. cheval, pour contenir Chartres, dont on
 Louis d'An- découvrit que Maintenon travailloit four-
 gennes, sei- dement à s'emparer, au nom de la ligue.
 gneur de Je fis provision d'échelles, de pétards &
 Maintenon. autres instrumens, &, nous vinmes, d'une
 Bourg, sur traite, à Bonneval, sans avoir rien mangé
 les confins de tout le jour. Quelques prisonniers, que
 du Perche. nous fîmes sur un détachement de vingt-

N... de
 Montgom-
 mery, de
 Lorge.

cinq maîtres, nous apprirent qu'il y avoit,
 en campagne, un parti de quatre cents che-
 vaux ennemis, ayant à leur tête, Brosse
 (21), Saveuse, & que (22) Reclainville,
 qui conduisoit les vingt-cinq maîtres, nous
 avoit pris pour la troupe de cent, ou cent
 vingt chevaux, avec laquelle Lorge ve-
 noit de surprendre Châteaudun: Ce qui
 nous fit juger que ce parti, de quatre cents
 chevaux, chercheroit à nous joindre, &
 nous avions la même envie, de notre côté.
 Nous laissâmes nos arquebusiers suivre,
 doucement, le chemin de Chartres, &, pre-
 nant par les coteaux, pour pouvoir attein-
 dre l'escadron ennemi, nous nous rencon-
 trâmes au haut d'une colline, que chaque
 troupe avoit montée, de son côté, de ma-
 nière que nous ne pûmes nous voir, que
 lorsque nous fûmes à deux cents pas les
 uns des autres.

Le 18 Mai. On en vint aux mains, sans délibérer, &
 ce fut avec tant de furie, que, dans le

(21) Charles de Saveuse, sieur de Reclainville, ou
 fe, & Anne de Brosse, son
 frère, de la maison de Tier-
 celin. l'Arclainville, commandant
 dans Chartres, pour le duc
 de Mayenne.

(22) Louis d'Alenville,

premier instant, quarante des nôtres furent renversés par terre. J'étois de ce nombre, avec MM. de (23) Châtillon, de Mouy, Montbazou, d'Avantigni & de Pressaigni. Heureusement, je n'étois point blessé; mon cheval, qui n'avoit que la mâchoire fracassée d'un coup de lance, se releva, & je me trouvai dessus. Peut-être n'y a-t-il jamais eu une action, dans ce genre de combat, plus chaude, plus opiniâtre, ni plus meurtrière. Nous retournâmes quatre ou cinq fois à la charge, les ennemis se ralliant aussi-tôt qu'ils avoient été enfoncés. J'y eus deux épées cassées, & j'eus recours à deux grands pistolets chargés de carreaux d'acier, qui ne trouvèrent aucunes armes qu'ils ne perçassent de part en part. Nos adversaires nous laissèrent, enfin, le champ de bataille, voyant qu'ils avoient perdu deux cents des leurs.

Nous n'étions guère en état de goûter le fruit de notre victoire, à cause des blessures & de l'épuisement qui nous rendoient comme immobiles. Un peu de repos étoit tout ce que nous désirions, lorsqu'il survint une pluie violente, qui, se mêlant avec notre sueur, nous inonda en moins de rien, parce que nous portions nos armes à crû, &, pour comble de disgrâce, nous apprîmes que nous étions suivis de près par le duc de Mayenne. Le conseil ayant été assemblé, dans cette accablante situa-

(23) François de Châtillon, fils de l'Amiral, chef de la troupe. Isaac Vaudré de Mouy, Louis de Rohan, duc de Montbazou.

tion, il fut résolu que, malgré l'état où nous
 1589. étions, nous marcherions, toute la nuit,
 pour tâcher de regagner Beaugency. Nous
 y arrivâmes, tellement excédés de lassitude
 & de soif, que, les forces me manquant,
 je ne pus faire autre chose, que de me
 laisser tomber sur un lit, où il fut impos-
 sible de me réveiller pour prendre quelque
 nourriture.

Le bruit de ce combat s'étant répandu,
 le roi de Navarre vint nous visiter à Beau-
 gency, & loua infiniment notre action. On
 lui amena Saveuse, qui étoit du nombre
 des prisonniers. Ce prince, également porté
 à caresser les braves gens, & à plaindre
 les malheureux, chercha à le consoler par
 toute sorte de louanges & de bons trai-
 temens. Mais, Saveuse ayant su qu'un
 grand nombre de ses parens, & presque
 tous ses amis, avoient péri dans le com-
 bat, cette douleur, jointe à la honte d'a-
 voir été vaincu, & aux blessures considé-
 rables qu'il avoit reçues, le jeta dans un
 tel désespoir, qu'il devint furieux. Il mou-
 rut dans l'ardeur d'une fièvre frénétique,
 sans vouloir souffrir qu'on mît le moindre
 appareil sur ses plaies. Le roi de Navarre
 nous fit prendre le chemin de Château-
 dun, où huit jours de repos nous firent
 oublier le passé.

J'étois prêt à en partir, lorsque je vis
 arriver un courrier, qui m'apprit que mon
 épouse étoit malade à l'extrémité. Je vo-
 lai à Rosny, avec d'Orthoman, premier

Nicolas
 d'Orthoman,

médecin du roi de Navarre, à qui ce prince ordonna de m'accompagner. Tout tenoit 1589. pour la ligue, en ce canton; & un de mes (24) frères, qui s'étoit emparé de ma maison, celle-là, même, où mon épouse étoit malade, eut la cruauté de lever le pont, & de m'en refuser l'entrée. Je me sentis pénétré, jusqu'au fond du cœur, d'un sentiment si dénaturé; & je jurai d'entrer, ou de périr. Je me disposois, en effet, à forcer ma propre maison, & l'échelle étoit déjà appliquée contre le mur, lorsque mon frère, qui ne s'attendoit, peut-être, pas à tant d'intrépidité, me fit ouvrir la porte.

La seule consolation que j'eus, fut de voir encore mon épouse vivante, & de recevoir ses derniers embrassemens. Tous les remèdes furent inutiles; elle expira, au bout de quatre jours. J'avoue que la perte d'une épouse si chère, & dont la vie avoit été si cruellement traversée, ferma mon cœur à tout autre sentiment, pendant un mois entier. J'écoutois, avec insensibilité, les progrès des armes des deux rois, qui, en tout autre temps, m'auroient enflammé d'un désir violent d'y prendre quelque part: Car c'est pendant ce temps-là que se firent les sièges de Gergeau, Pluviers, Estampes, Chartres (25), Poissi, Pontoise, l'Isle-Adam, Beaumont & Creil. Il n'y avoit point de bicoque,

(24) C'est, sans doute, de Paris, dans l'Isle-de-France, qui se faisoit appeler le baron de Rosny.

(25) Villes aux environs de Paris, dans les historiens.

1589.

qui ne se fit honneur d'arrêter son roi ; il ne trouvoit, par-tout, que révolte & défobéissance. Il comprit, alors, quel bien c'étoit pour lui, que le secours du roi de Navarre. Pour ce prince, il prodiguoit sa vie, comme s'il en eût été las. On étoit sûr de le voir, à la tête des soldats, par-tout où il y avoit du danger. Dans un de ces combats fréquens, qu'il eut à soutenir, au moment que, pour se reposer, il s'appuyoit sur Charbonnière, un coup de feu ôta la vie à ce mestre-de-camp.

Gabriel
Prévôt.

Je me réveillai, comme d'un profond sommeil, lorsque j'entendis dire (26) que les deux rois tenoient Paris assiégé. Je m'arrachai d'un lieu, où tout me rappeloit à ma douleur, & je courus rejoindre l'armée. Il me sembloit que je soulageois l'amertume, dont je sentois que mon cœur étoit encore plein, en m'exposant, témérairement, dans toutes les escarmouches ; & elles étoient, alors, plus fréquentes que jamais, surtout, dans cette plaine, qu'on appelle le Pré-aux-Clercs. Le roi de Navarre s'en aperçut, &, remarquant que Maignan, mon écuyer, qu'il avertit, plusieurs fois, de venir me retirer du danger, n'osoit le faire, il le chargea, simplement, de me dire, qu'il vouloit que je vinsse lui parler.

(26) S'il faut en croire Henri IV, qui, bien loin Matthieu, *tom. 2, p. 3*, ces deux rois n'étoient pas tendoit, pour se retirer, fort contents l'un de l'autre. Henri III ne pouvoit que le moment où il auroit rétabli le roi sur son trône.

Il avoit, à peine, proféré les premières paroles, qu'il fut interrompu par l'arrivée d'un gentilhomme, qui s'approcha de son oreille, lui dit un mot, & le quitta aussi-tôt. Le roi de Navarre, frappé de ce qu'il venoit d'entendre, me rappela dans le moment, & m'apprit que le roi venoit d'être dangereusement blessé d'un (27)

1589.

(27) Par Jacques Clément, moine Jacobin, natif de Sorbonne, village en Bourgogne. Il fut introduit, par la Guesle, procureur-général, dans la chambre du roi, comme ayant à lui rendre une lettre de grande conséquence. Dans le moment où ce prince, qui caressoit volontiers les moines, se relevoit de dessus sa chaise percée, sur laquelle il étoit, ayant déjà lu une partie de la lettre, l'assassin le frappa dans le ventre, & y laissa le couteau, que le roi retira, & en donna un coup dans le front du Jacobin, qui fut tué, dans le moment, par la Guesle, d'un coup d'épée. Son corps fut brûlé, & les cendres jetées dans la Seine. Les historiens n'ont pas oublié de remarquer comme une chose, dont on ne doutoit point, alors, que Henri III fut tué, dans la même maison, & s'il faut les en croire, dans la même chambre, dans la même place, & dans le même mois, où, dix-sept

ans auparavant, ce prince avoit assisté au conseil, dans lequel fut résolu le massacre de la Saint-Barthélemi; & il semble que M. Bayle y ait ajouté foi; mais aujourd'hui, la fausseté de cette anecdote est démontrée, cette maison n'étant pas encore bâtie du temps de la Saint-Barthélemi. Henri III mourut, la nuit du 2 au 3 Août, âgé de trente-huit ans. Jacques Clément étant déjà à Saint-Cloud, quelques personnes, qui se désioient de lui, l'épièrent, pendant la nuit. Ils le trouvèrent dormant, d'un profond sommeil, son bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith... Il jeûna, se confessa, & communia, avant de partir pour aller assassiner le roi... Il fut loué, à Rome, dans la chaire où l'on auroit dû prononcer l'oraison funèbre de Henri III. On mit son portrait, à Paris, sur les autels, avec l'Eucharistie. Le cardinal de

1589. coup de couteau. Il avoit autour de lui, vingt-cinq gentilshommes, avec lesquels il prit, à toute bride, le chemin de Saint-Cloud, où étoit le quartier du roi. Il trouva, en entrant dans l'appartement de ce prince, qu'il venoit de rendre, sans douleur, ni sang, le lavement qu'on lui

„ Retz rapporte que le jour „ *Et non pas ce que nous*
 „ des barricades, sous la „ *avons voulu.* Ce qui a fait
 „ minorité de Louis XIV, „ croire que Henri IV de-
 „ il vit un Hausse-col, sur „ voit aussi être assassiné en
 „ lequel étoit gravé ce „ même temps. Le sieur de
 „ moine, avec ces mots : „ Rougemont fut arrêté
 „ Saint-Jacques Clément, „ comme accusé d'avoir
 „ *Notes sur la Henriade.* „ Le „ voulu faire le coup „; f.
 „ roi de Navarre, dit Vic- „ 228. Il mourut, dans des
 „ tor Cayet, *Chronol. Nov.*, „ sentimens tout à fait chré-
 „ T. I, fol. 223, s'étant mis „ tiens : „ Il pardonna à ses
 „ à genoux, les yeux pleins „ ennemis, & même, à
 „ de chaudes larmes, & le „ Clément, dit l'Historien
 „ cœur de gros sanglots, „ Matthieu, &c.,. Voyez,
 „ ne lui put dire un seul „ plus en détail, sa mort dans
 „ mot, &, ayant pris les „ les historiens. Son caractère
 „ mains du roi, les baissa. „ se connoît assez, par tout
 „ Sa majesté, voyant qu'il „ ce qui en a été dit dans
 „ ne lui pouvoit rien ré- „ ces mémoires. Il fut nom-
 „ pondre à cause de ses „ mé, au baptême, Edouard-
 „ larmes, l'embrassa par la „ Alexandre, par Edouard VI,
 „ tête, &, l'ayant baisé, lui „ roi d'Angleterre, & par An-
 „ donna sa bénédiction... „ toine, roi de Navarre, mais
 „ Le couteau étoit empoi- „ Catherine lui fit prendre,
 „ sonné, sans quoi, il ne se- „ dans la suite, le nom de
 „ roit pas mort, la blessure „ son père.
 „ n'étant pas profonde, & „ On a dit que dix-sept, on
 „ n'ayant pas offensé les „ dix-huit personnes, qui
 „ intestins; fol. 217. Bour- „ avoient ramassé des cen-
 „ goin, prieur des Jaco- „ dres de Clément, disper-
 „ bins, fut tiré à quatre „ sées par le vent, s'étant
 „ chevaux. On ne put ar- „ mises dans un bateau, avec
 „ racher de lui, que ces pa- „ ces cendres, le bateau fut
 „ roles : *Nous avons bien* „ englouti dans la Seine, avec
 „ *fait ce que nous avons pu,* „ toute la charge.

avoit fait prendre. Il s'approcha du lit de sa majesté, avec toute l'inquiétude que peut causer l'amitié la plus vive. Le blessé le rassura de sa propre bouche, en lui disant qu'il croyoit que sa blessure n'auroit aucune suite fâcheuse, & que Dieu lui prolongeroit la vie, pour le mettre en état de lui donner de nouvelles preuves de son affection. Le roi de Navarre perdit une partie de son appréhension, par la manière dont le malade prononça ces paroles, & ne voyant, d'ailleurs, aucun symptôme mortel, il le laissa prendre du repos, sortit de sa chambre, & retourna à Meudon, où étoit son quartier.

Mon appartement étoit, au pied de ce château, chez un nommé Sauvat, où je me retirai, pour souper, après avoir accompagné le roi de Navarre jusqu'à ce qu'il fût descendu de cheval. Je venois de me mettre à table, lorsque je vis entrer Feret, son secrétaire, qui me dit : „ Monsieur, „ le roi de Navarre, & peut-être, le roi „ de France, vous mande, dans l'instant „ Je tressaillis, à ce discours, & sans m'arrêter, je montai au château, avec lui. Il me dit, pendant le chemin, que d'Orthoman venoit de faire savoir au roi de Navarre, par un exprès, que, s'il vouloit trouver le roi en vie, il n'avoit pas un moment à perdre.

Je montai, droit, à l'appartement du prince, où, pendant qu'on nous selloit des chevaux, il me fit l'honneur de me consulter sur la conjoncture présente. Les différentes réflexions, dont mon esprit se remplit, en

~~=====~~
 1589. ce moment, me tinrent quelque temps dans le silence. Le roi n'étoit pas moins agité. Ce n'étoit plus, ni la réussite d'une petite négociation, ni le succès d'un combat, ni un petit royaume tel que la Navarre, dont il s'agissoit : C'étoit de la plus belle monarchie de l'Europe. Mais, combien d'obstacles à surmonter, pour y parvenir ? Et par quels travaux ne falloit-il pas l'acheter ? Tous ceux que le roi de Navarre avoit soufferts, jusqu'à ce moment, pouvoient, en comparaison, être comptés pour rien. Comment abattre un parti, si puissant, & si accrédité, qu'il avoit fait trembler un roi affermi sur le trône, & l'avoit, presque, réduit à en descendre ? Cette difficulté, déjà si grande, se montroit comme insurmontable, quand on y joignoit la réflexion, que la mort du roi alloit détacher, de la personne du roi de Navarre, la plus grande, & la principale partie de ses forces. Il ne pouvoit compter, ni sur les princes du sang, ni sur les grands ; & telle étoit sa situation, qu'ayant besoin du secours de tout le monde, il ne pouvoit se fier à personne. Je tremblois, lorsqu'il me venoit en pensée, que, peut-être, une nouvelle si surprenante, & si imprévue, alloit produire une révolution, qui laisseroit le roi de Navarre, avec une poignée de fidèles serviteurs, à la merci de ses anciens ennemis, & dans un pays, où toutes les ressources lui manquoient.

Malgré cela, tout le monde conviendra

qu'il n'y avoit qu'un conseil unique à donner, & un unique parti à suivre pour le roi de Navarre : Celui de profiter de l'occasion, avec toutes les précautions, qui sont, ordinairement, ce qui la rend, ou bonne, ou mauvaise. En effet, sans vouloir juger l'avenir, qui dépend de trop de choses, encore moins, prétendre l'assujétir à notre précipitation, dans les grandes & pénibles entreprises, il ne faut que s'attacher à vaincre les obstacles, l'un après l'autre, & ne point se rebuter, parce qu'ils sont grands, & en grand nombre. On ne doit jamais désespérer de ce qui a été possible à quelqu'un ; & combien de choses, auxquelles on attache l'idée d'impossibles, deviendroient faciles à qui sauroit tirer parti du temps, des occasions, des fautes d'autrui, des momens heureux, des différentes dispositions & d'une infinité d'autres circonstances !

La réponse, que je fis au roi, fut selon ces maximes ; il ne pensoit pas différemment lui-même. Nous convinmes, donc, qu'au lieu de regagner les provinces éloignées, ce prince resteroit, au milieu de l'armée royale, pour y faire valoir ses droits, & que nous irions, de ce pas, à Saint-Cloud, mais, bien armés, à tout événement, en observant, pourtant, de tenir cachées nos armes extraordinaires, afin de ne pas jeter nous-mêmes la terreur & le soupçon. En entrant dans Saint-Cloud, on nous dit que le roi se portoit mieux, & on nous fit mettre bas nos épées. Le roi de Navarre s'avançoit

1589.

vers le château, & je le suivois, lorsque, tout d'un coup, nous entendîmes un homme s'écrier : „ Ah, mon Dieu, nous sommes perdus „. Le roi de Navarre fit venir cet homme, qui continuoit, en disant : „ Ah! le roi est mort „ : & lui fit plusieurs questions, auxquelles il satisfit, par un récit de la mort du roi, trop bien circonstancié pour que nous en pussions douter. Henri en fut encore plus assuré, lorsqu'après avoir avancé quelques pas, il vit la garde écossaise, qui vint se jeter à ses pieds, en lui disant : „ Ah! Sire, vous êtes, présentement, notre roi & notre maître „ : Et, quelques instans après, MM. de (28) Biron, de Bellegarde, d'O, de Châteauvieux, de Dampierre, & plusieurs autres, firent la même chose.

Le roi de Navarre sentit qu'il étoit dans un de ces momens critiques, dont le bon, ou le mauvais emploi, pouvoit décider de son sort, pour tout le reste de sa vie. Sans se laisser éblouir par la vue d'un trône, où cet instant le plaçoit, ni se laisser abattre par le découragement, ou par une douleur inutile, il commença à donner, tranquillement, des ordres, pour tenir tout dans le devoir, & prévenir les soulèvements. Il se tourna vers moi, &, avec
cet

(28) Armand de Gondaut, maréchal de France. François d'O, gouverneur de Paris, & Roger de Saint-Larry de Bellegarde, grand-écuyer | surintendant des finances. Joachim de Châteauvieux.

cet air de familiarité, dont il entretenoit ceux qu'il connoissoit lui être affectionnés, 1589. il me dit d'aller, au quartier du maréchal d'Aumont (29), d'y semer, parmi les troupes, la nouvelle de la mort du roi, avec tout le ménagement nécessaire, pour se les attacher davantage; de faire parler, par ce maréchal, aux gardes françoises, afin d'engager leurs officiers à venir lui présenter leurs hommages, l'après-midi, & de porter la noblesse à faire la même chose. Le roi ajouta, que j'eusse l'œil sur mes propres quartiers, pour les contenir dans l'obéissance. Il songea, encore, à s'appuyer de toutes les puissances étrangères, sur les secours desquelles il crut pouvoir compter. Il écrivit, ou députa, en Allemagne, en Angleterre, en Flandre, aux Suisses, & à la République de Venise, pour leur faire part du nouvel événement, & pour les instruire du droit qu'il lui donnoit à la couronne de France.

Je lui représentai qu'une des choses qui sembloit presser davantage, étoit de tâcher de s'emparer de Meulan, place d'une très-Dans l'Isle de France. grande importance en cette occasion, & dont on connoissoit le gouverneur, nommé Saint-Marc, pour être passionné ligueur dans le cœur. Je lui expliquai, en peu de mots, comment l'exécution m'en paroïssoit assez facile, & le roi l'ayant approuvée, j'allai, à Meulan, demander à conférer avec Saint-Marc, sur des choses

(29) Jean, duc d'Aumont, maréchal de France.

1589. que je disois être de grande conséquence pour lui. Il sortit, &, tandis que je l'amusois d'une feinte confiance, le maréchal d'Aumont se présenta, avec des troupes, pour passer sur le pont; &, profitant d'un premier moment de surprise, pour se faire passage jusque dans le château, il s'en rendit le maître, & nous en chassâmes le trop crédule Saint-Marc.

Le roi m'offrit ce gouvernement, que plusieurs considérations m'empêchèrent d'accepter. Une partie de ce que le roi avoit appréhendé, étoit arrivé. Il avoit été impossible d'arrêter, auprès de lui, ni le duc d'Épernon (30), ni quantité d'autres Ca-

(30) L'auteur de sa vie donne de si mauvaises raisons de cette retraite, qu'on voit bien que rien ne peut le disculper. Il parut, en cette occasion, qu'outre le parti Protestant, on en pouvoit, encore, compter trois différens, parmi les seuls Catholiques; le premier, de ceux qu'abandonnèrent Henri IV, après la mort d'Henri III; le second, de ceux qui, n'ayant pu obtenir, de ce prince, qu'il déclarât, dans le moment même, qu'il embrassoit la Religion Catholique, restèrent auprès de lui, mais, sans affection, ni véritable attachement. Le nombre en étoit très-grand. Les principaux étoient, les ducs de Longueville & de Nevers, d'O, qui avoit porté la parole au nom de tous, & une infinité d'autres. Et le troisième, de ceux qui parlèrent, hautement, de servir le roi, dit d'Aubigné, sans si, & sans car. Ceux-là étoient en fort petit nombre, les maréchaux d'Aumont & de Biron, Givry, &c. Henri IV fut, extrêmement, embarrassé de cette brusque proposition, que lui firent les Catholiques, & de la déclaration qu'ils y joignirent, qu'ils alloient se retirer, s'il ne leur donnoit cette satisfaction. Il leur répondit, avec fermeté, qu'il ne lui seroit jamais reproché d'avoir fait une pareille démarche, par la seule contrainte: Et il leur demanda six mois pour y penser. Voyez, à ce sujet, les historiens, &, surtout,

tholiques mal intentionnés, surtout, ceux qui doivent leur fortune au feu roi. Leur désertion le réduisoit presqu'aux seules troupes qu'il avoit amenées, & le mettoit dans l'impuissance de continuer le siège de Paris, ni, même, de tenir dans les environs. Les puissances étrangères, ou ne lui rendoient que de belles paroles, ou ne lui offroient que des secours, qui n'apportoient pas un remède à des maux actuels. Il alloit, donc, être obligé de se retirer vers le centre du royaume, & il avoit déjà répandu, parmi les gens de guerre, sans, pourtant, leur en découvrir le vrai motif, le bruit d'un voyage, qu'il étoit sur le point de faire, à Tours. Cette retraite n'importoit pas moins à la conservation de sa personne, qu'à l'état de ses affaires. Mille dangers le menaçoient aux environs d'une ville, où le roi son prédécesseur, tout catholique qu'il étoit, & ayant sous ses ordres une armée puissante, n'avoit pu éviter une fin tragique. On y prenoit, en ce moment, les dernières résolutions pour se défaire de ce prince, & il y a de quoi frémir, lorsqu'on songe que ces conseils cruels se tenoient, au milieu, même, de son armée, & que ses assassins étoient, peut-être, à ses côtés. Dans une conjoncture si embarrassée,

d'Aubigné, tom. 3, liv. 2, chap. 23. Les services que le maréchal de Biron rendit, en cette occasion, à Henri IV, furent si importants, qu'ils ont fait dire que c'é-

toit lui qui l'avoit fait roi; & on ajoute, que ce maréchal le reprocha, un jour, à Henri IV, en se servant de ces mêmes termes. *Mém. de Brantôme, tom. 3, p. 356.*

1589. fante, on ne pouvoit mettre, dans Meulan, qu'un homme qui eût, actuellement, un régiment prêt, avec lequel il pût défendre une place, dont la ligue, devenue insolente par la mort du roi, dévorait la conquête. Je n'en avois point, ni assez de temps, pour en composer un. Ce gouvernement fut donné à Bellengreville (31).

Beauvoisis. En se retirant, le roi prit Clermont, & quelques autres petites places. Le peu de monde qu'il avoit avec lui, l'empêcha de faire des entreprises plus considérables, & cette même raison me fit, aussi, manquer

Ville de Normandie. Louviers, sur laquelle j'avois un dessein, qui, suivant toutes les apparences, auroit réussi. Je l'expliquai au roi, en lui demandant des forces pour l'exécuter. Il ne put me donner que la compagnie de ses chevaux-légers, que conduisoit d'Arambure, ce qui n'étoit pas suffisant; mais il m'assura que je serois joint, à Louviers, par un régiment de douze cents hommes, qui étoit, alors, à Nogent, & il écrivit, à ce sujet, à Couronneau, colonel de ce régiment.

Je vins, dans cette espérance, devant Louviers, où j'attendis, inutilement, le secours qui m'avoit été promis. La rivière d'Eure, qui coule dans les fossés de Louviers, ayant été détournée, laissoit à sec un grand aqueduc, qui porte l'eau dans la ville. Je l'avois remarqué, & c'est par cet endroit que je comptois y entrer; mais, comme

(31) Joachim de Berengreville, mieux, que Bellengreville.

il n'étoit pas vraisemblable que MM. d'Aumale (32), de la Londe, de Fontaine-Martel, de Medavy, de Contenant, & plusieurs autres officiers de la ligue, dont cette ville étoit pleine, se rendroient, ou se laisseroient prendre, sans coup férir, je crus qu'il y auroit de la témérité à entreprendre de les y forcer, avec une poignée de monde. Je me contentai, donc, pour la justification de ce que j'avois avancé, de faire entrer plusieurs personnes dans cet aqueduc, dont il ne s'agissoit que d'élargir l'entrée, en faisant sauter, avec le pétard, la grille qui le fermoit; ils pénétrèrent jusque dans la ville, & en ressortirent, à plusieurs reprises, sans être aperçus; ce qui les convainquit que l'entreprise ne manquoit, que faute de monde.

Je retournai, par Pont-de-l'Arche, trouver le roi, à Ecouy, d'où il espéroit passer, incessamment, en Touraine; mais il trouva tant de bonne volonté dans les Normands, que, sur leurs offres, il résolut de faire le siège important de Rouen. Pendant qu'on faisoit les préparatifs pour cette expédition, nous primes Gournay, Neuf-Châtel, la ville d'Eu, le Tréport & Darnetal, où le roi reçut avis que le duc de Mayenne le cherchoit pour le combattre. Je fus commandé, avec cinquante chevaux,

Dans la
haute Nor-
mandie.

(32) Charles de Lorrain, gouverneur de Neuf-Châtel, Charles-François de Bigars de la Londe, maire de Rouen. François de Bauges de Contant, Charles-François de Rouxel de Médavy. Thibault de la ville de Rouen. François de Bauges de Contant, Charles-François de Rouxel de Médavy. Thibault de la ville de Rouen. François de Bauges de Contant, Charles-François de Rouxel de Médavy. Thibault de la ville de Rouen.

1589.

pour aller reconnoître l'armée de ce général, que je trouvai aux environs de Mante, & répandue sur mes terres. J'allai me poster, dans ma forêt, d'où je fis mes observations. Je rapportai, au roi, que l'armée de la ligue étoit de vingt-cinq mille hommes de pieds effectifs, & de huit mille chevaux. Le roi, qui n'avoit à opposer à une armée si formidable, qu'un petit camp volant, ne voulut négliger aucune précaution. Il avoit déjà fait sonder le commandeur de (33) Chastes, pour savoir si ce gouverneur seroit d'humeur, en cas d'inconvénient, de le recevoir dans Dieppe, & il avoit eu tout sujet d'être content de sa réponse. Il voulut s'assurer, par lui-même, des dispositions de ce commandeur, & alla conférer avec lui. Il revint, extrêmement satisfait, &, voyant qu'il pouvoit compter sur une place de retraite aussi sûre que Dieppe (34), il en craignit moins de tenir la campagne devant l'ennemi, & résolut de lui faire tête, jusqu'à la dernière extrémité; il vint se poster devant Arques.

Dans le pays
de Caux.

Au bout de la chaussée d'Arques, règne un long coteau tournoyant, couvert de bois taillis. Au dessous, est un espace de

(33) Aymar de Chastes, en Angleterre, & que ce commandeur de Saint-Lazare, gouverneur de Dieppe, fut le maréchal de Biron qui l'en détourna, en lui conseillant de tenir bon à

(34) On a dit que, dans Arques. Il disoit, avant la journée d'Arques, qu'il se vlt réduit, sous les murailles de cette ville, il fut étoit roi sans royaume, mari sans femme, & guerrier sans argent.

terre labourable, au milieu duquel passe le grand chemin, qui conduit à Arques, ayant, des deux côtés, deux haies épaisses. Plus bas encore, à main gauche, au dessous de ce terrain labouré, est une espèce de grand marais, ou terre fangeuse. Un village, nommé Martinglise, borne le coteau, environ à une demi-lieue de la chaussée. C'est dans ce village, & aux environs, qu'étoit campée l'armée entière du duc de Mayenne.

1589.

Ou Martinglise.

Le roi vit bien qu'on pouvoit le taxer de témérité, d'entreprendre de résister à une armée de plus de trente mille hommes, n'en ayant guère plus de trois mille. Mais, outre que, difficilement, il eût pu trouver un endroit plus favorable à son petit nombre, & qu'il ne laissoit pas d'y avoir du danger à reculer, il crut que la foiblesse de son parti demandoit, dans ces commencemens, un coup éclatant. Il n'omit rien de tout ce qui peut, en quelque manière, compenser le nombre. Il fit couper de profondes tranchées, le bas de la chaussée, & le dessus, aussi bien que le dessous, du grand chemin. Il posta douze cents Suisses sur les côtés de ce chemin. Il mit six cents lansquenets, pour défendre les tranchées supérieures, & en plaça mille, ou douze cents autres, dans une chapelle, qui se trouvoit dans le milieu des tranchées inférieures & supérieures. C'étoit tout ce qu'il avoit d'infanterie. Il partagea sa cavalerie, qui ne montoit, en tout, qu'à six cents hommes, en deux parties égales. Il en

1589. prit une moitié, avec laquelle il se mit entre le bois & le chemin, & fit descendre l'autre, séparée par pelotons, entre le chemin, & le marais, pour en remplir, en quelque sorte, l'intervalle. Il ne se coucha point, toute cette nuit, pendant laquelle il craignoit que les ennemis ne se rendissent maîtres de la chaussée: Il y fit la garde lui-même. Le matin, il se fit apporter de quoi manger, dans une fosse, où il appela ses principaux officiers, pour déjeûner avec lui. Il comptoit avoir, peut-être, après cela, quelques momens, pour se reposer, lorsque les gardes vinrent lui annoncer que l'armée de la ligue marchoit à lui en ordre de bataille.

A cette nouvelle, il fit avancer, dans le bois, le vicomte de Chartres Palcheux, Brasseuse, Avantigny, & trois ou quatre autres, pour y faire quelques prisonniers. Ils revinrent, presque aussitôt, ramenant le comte de (35) Belin, qu'ils avoient pris. Le roi alla à sa rencontre, & l'embrassa, en souriant. Celui-ci, qui cherchoit, par-tout, des yeux, une armée, & qui ne voyoit presque personne, ne lui répondoit qu'en marquant sa surprise, de voir si peu de soldats autour du roi. „ Vous ne „ les voyez pas tous, lui dit le roi avec „ la même gaieté; car vous n'y comptez „ pas Dieu, & le bon droit, qui m'assistent „. Tout accoutumé que j'étois à voir ce prince, je ne pouvois me laisser

(35) François de Faudoas d'Averton de Sérillac, comte de Belin, sous-gouverneur de Paris pour le duc de Mayenne.

d'admirer son visage serein & tranquille, où, dans une occasion d'autant plus désespérante, qu'elle laissoit tout le temps de la réflexion, paroissoit, à la fois, un air de sang-froid, & d'une sage ardeur, qui sembloit, aux soldats, avoir quelque chose au dessus de l'humanité, & leur inspiroit, à leur tour, toute l'intrépidité de leur chef. 1539.

Le duc de Mayenne fit, d'abord, attaquer les tranchées supérieures, par un escadron de ses lansquenets, qui parurent refuser de se battre, parce qu'ils n'avoient, en tête, que des lansquenets comme eux : Ils feignirent, même, de se rendre, & les nôtres furent si bien la dupe de cette tromperie, qu'ils les laissèrent avancer, & gagner la tranchée, d'où ils chassèrent, ensuite, les nôtres, & de ce poste avantageux, ils nous incommodèrent extrêmement. Je perdis, bientôt, de vue tout ce qui se fit du côté du bois, parce que celui du marais, où j'étois, avec dix de mes gens, fut attaqué, en ce moment, par un escadron de huit à neuf cents chevaux. A l'approche de cette troupe, si supérieure, nous nous réunîmes environ cent cinquante chevaux, & nous la repoussâmes jusqu'au tournant du valon, où, ayant rencontré quatre autres escadrons, nous fûmes obligés de revenir sur nos pas, jusqu'à ce que, trouvant, à notre tour, le comte d'Auvergne (36), qui

(36) Charles de Valois, C'est sur la relation de ce fils naturel de Charles IX. comte, depuis duc d'Angoulême, que le père Daniel, lieu sera parlé dans la suite.

amenoit à notre secours les autres cent
 1589. cinquante chevaux, nous remenâmes bat-
 tant, pour la seconde fois, les escadrons
 ennemis. Ce manège ne pouvoit pas du-
 rer long-temps. Trois cents chevaux de
 l'armée ennemie s'étant encore joints aux
 premiers, nous fûmes obligés de plier, &
 nous regagnâmes, en désordre, la chapelle,
 où, par bonheur, nos gens de pied, qui
 l'occupoient, arrêterent court cette cava-
 lerie, & engagèrent un combat, où (37)
 Sagonne, & quelques autres officiers, fu-
 rent tués.

Le duc de Mayenne, ayant commandé

nous a donné, dans son his-
 toire de France, tom. 9,
 une description de ce com-
 bat, à laquelle on ne peut
 rien ajouter. Elle n'est que
 légèrement différente de
 nos mémoires. Voyez, aussi,
P. Matthieu, tom. 2, pag.
 14, & suiv. *Cayet*, tom. 1,
 liv. 2, fol. 263, & suiv. *Les*
mémoires de Nevers, tom. 2,
 p. 597. *La relation du méde-*
cin du Chevre, &c. Ce com-
 bat se donna, le Mercredi
 20 Septembre, à dix heures
 du matin, & finit à onze.
 Il fut précédé de plusieurs
 tentatives, que fit le duc de
 Mayenne, cinq jours aupa-
 ravant, pour s'emparer de
 Dieppe, qu'on appela les
 escarmouches du Pollet.

„ Moncompère, dit Hen-
 „ ri IV, à Arreguer, colonel
 „ du régiment de Soleure,

„ je viens mourir, ou ac-
 „ quérir de l'honneur avec
 „ vous. Il rechaâ les lanf-
 „ quets trâtres, &c. „ *Le*
Grain, liv. 5. „ Mon pè-
 „ re, dit encore ce prin-
 „ ce au colonel Galati,
 „ gardez-moi, ici, une pi-
 „ que, car je veux combat-
 „ tre à la tête de votre ba-
 „ taillon „ *Matthieu*, *ibid.*
 p. 14. Après le combat, il
 écrivit, à Crillon, en ces
 termes : Pends-toi, brave
 „ Crillon, nous avons com-
 „ battu à Arques, & tu n'y
 „ étois pas. Adieu, brave
 „ Crillon, je vous aime à
 „ tort & à travers.

(37) Jean Babou, comte
 de Sagonne. Les comtes de
 Montbazou & de Rosny
 (Louis de Rohan, Jofas de
 la Rochefoucault, y per-
 dirent, aussi, la vie.

tout le reste de ses lansquenets, pour atta-
 quer la chapelle, nous cédâmes, enfin, ce 1589.
 poste, &, accablés par le nombre, nous
 abandonnâmes, de même, les endroits creux
 du chemin, & tout le chemin même. C'é-
 toit, là, un commencement de dérouté. Les
 suites en auroient été à craindre, si nous
 n'eussions pas rencontré, heureusement, le
 bataillon des Suisses, qui soutint le choc, &
 nous donna le temps de nous rallier & de
 nous remettre en état de combattre. Il ne
 pouvoit m'arriver, personnellement, rien
 de plus à propos; mon cheval tomba mort,
 en ce moment, de ses blessures, & j'en re-
 montai un frais. Pour vaincre la brave ré-
 sistance de nos Suisses, les ennemis jugèrent
 à propos de faire prendre, à cinq cents che-
 vaux, le chemin, le long du marais. Ils nous
 auroient pris en queue, & enveloppés, faci-
 lement, avec les Suisses, & le reste des com-
 battans; mais, de bonne fortune, ces che-
 vaux, s'étant trop approchés du marais, ils
 demeurèrent engagés dans la fange, & ceux
 qui les montoient s'en retirèrent, avec as-
 sez de peine, en y laissant leurs lances.

Le combat s'étant, encore, soutenu,
 quelque temps, en cet état, c'est-à-dire,
 tant que nos forces purent y suffire, la las-
 situde commença à nous surmonter. De
 notre côté, c'étoient toujours les mêmes
 personnes qui agissoient; au lieu que nos
 ennemis se renouveloient, & se multi-
 plioient, à chaque moment. Une grande
 partie de notre brigade étoit défarmée &

1589. démontée. Dans cette extrémité, je fus député, de toute la troupe, pour aller représenter, au roi, notre situation, & lui demander du renfort. Je rencontrai ce prince, qui passoit dans notre quartier : „ Mon „ ami, me dit-il, je n'ai personne à vous „ envoyer ; mais, pour cela, il ne faut pas „ perdre courage „. En effet, il n'étoit pas, lui-même, en meilleur état que nous.

Roger de
Saint-Larry,
de Bellegarde.

Il se tourna, pourtant, vers M. le Grand, & lui dit de me suivre, avec tout ce qu'il pourroit ramasser au dessus du chemin. Je retournai vers les miens, & leur annonçai, avec une joie apparente, un secours, sur lequel je ne comptois guère. Chacun se ranima, & l'on peut dire qu'en ce moment, il se fit des coups de valeur incroyables : Couverts d'un brouillard fort épais, qui nous déroboit nos ennemis, nous ne connoissions qu'une très-petite partie du danger. Ce brouillard étant venu à se dissiper, les rayons du soleil nous montrèrent aux ennemis, & nous firent découvrir toute leur armée, qui venoit pour nous accabler. Elle étoit déjà si proche, que personne ne se flatta de pouvoir, seulement, gagner le bout de la chaussée, qui eût été un dernier retranchement, & ne songea plus qu'à mourir, en vendant chèrement sa vie.

Notre salut vint de ce que nous avions regardé comme notre plus grand malheur : Le canon du château d'Arques étoit devenu inutile, par l'épaisseur du brouillard ; dès qu'il put voir l'ennemi, il fit une décharge si juste, & d'un effet si terrible,

quoique nous n'y eussions que quatre feul-
les pièces de canon, que les ennemis en fu-
rent troublés. Quatre autres volées ayant
succédé assez rapidement, l'armée ennemie,
qu'il perçoit, toute entière, ne put suppor-
ter ce feu, & se retira, en désordre, sur le
flanc du vallon, derrière lequel se perdit,
quelques momens après, toute cette épou-
vanteable multitude, étonnée, sans doute,
de la grandeur de la perte qu'elle avoit fai-
te, & rebutée par une résistance, à laquelle
le duc de Mayenne ne s'étoit point attendu.

Le roi, après une action qui le couvroit
de gloire, se retira, à Arques. De là, il vint
à Dieppe, toujours harcelé par les enne-
mis, & dans des escarmouches continuel-
les, dont je supprime le détail, comme
n'ayant rien d'assez intéressant après celui
de la journée d'Arques. Cependant, le roi se
trouva exposé à un péril plus évident, dans
l'une de ces rencontres, où, se croyant loin
des ennemis, & s'exerçant, avec nous, dans
une prairie, à une espèce de jeu militaire,
il esuya une décharge de deux cents fusi-
liers, qui s'étoient mis en embuscade, le
ventre à terre, en deux haies, à deux cents
pas, au plus, de l'endroit où nous étions.

Le Saut de
l'Allemand

Il est certain que tout autre que Henri
auroit été, infailliblement, accablé, avant
que d'avoir reçu les secours qu'on lui pré-
paroit; mais, par sa valeur (38), & son ha-

(38) „ Sixte V pronon- „ temps au lit, que le duc
„ tiqua que le Béarnois au- „ de Mayenne étoit à ta-
„ roît le dessus, puisqu'il „ ble.... Le duc de Mayenne
„ n'étoit pas plus long- „ étoit extrêmement lent:

1589

bileté à disputer le terrain, il donna le temps à quatre mille Anglois & Ecoissois, que lui envoyoit la reine Elisabeth, de passer la mer, & ce renfort fut, bientôt, suivi d'un plus grand, que lui amenèrent MM. le comte de Soissons, Henri d'Orléans, duc de Longueville, d'Aumont, & de Biron. Il ne courut tant de dangers, à Dieppe, que par la faute du comte de Soissons, qui s'amusoit à disputer sur le commandement, au lieu de voler au secours du roi.

Mayenne n'osa attendre la jonction de toutes ses troupes; il disparut, avec son armée, & le laissa maître de la campagne. Henri ne parla plus, alors, de tenir la Normandie; il reprit le chemin de Paris, qu'il n'avoit quitté qu'à regret. Il vint passer à Meulan & à Poissy, & me détacha, en cet endroit, avec M. le duc de (39) Montpensier, pour aller essayer de faire réussir une intelligence, qu'il pratiquoit, depuis long-temps, dans Vernon, ou s'emparer

Ces villes
sont sur la
Seine.

„S'il n'y va pas d'une au-
„tre façon, dit le roi, je
„suis assuré de le battre
„toujours à la campagne...
Peres. ibid. 2 part. Le même
pape appliqua, à Henri IV,
après la journée d'Arques, ces
paroles: *Su-
per aspidem & basiliscum am-
bulabis, & conculcabis leonem
& draconem*: Entendant par
l'Aspic, le duc de Mayenne;
par le Basilic, le duc
de Savoie; le roi d'Espa-

pagne, par le Lion; &, lui-même, par le Dragon.

(39) Henri de Bourbon-Montpensier, prince du sang, fils unique de François, & de Renée d'Anjou, pour lors, âgé de vingt-sept ans. Henri III lui avoit ôté, sans aucune raison, le gouvernement de Bretagne, pour le donner au duc de Mercœur; il eut bien sujet de s'en repentir.

de cette ville à la faveur de l'épouvante ^{1539.}
 que son approche y auroit causée. Nous
 trouvâmes l'un & l'autre sans apparence.

M. de Montpensier retourna en Norman-
 die, &, moi, je rejoignis le roi à Villepreux.

Son dessein étoit de jeter l'alarme dans
 Paris, de l'insulter, même, &, suivant qu'il
 y verroit jour, de tenter de s'en rendre
 maître. Il avoit pris la précaution d'en-
 voyer rompre le pont de Sainte-Maixan-
 ce, par où le duc de Mayenne pouvoit se-
 courir cette grande ville; car ce général,
 alarmé de la marche du roi, s'étoit aussi
 approché de Paris par le côté opposé, pour
 ne pas rencontrer le roi. Ce prince donna
 donc les ordres nécessaires, pour que tous
 les faubourgs fussent attaqués en même
 temps. Celui de Saint-Germain tomba en
 partage à MM. d'Aumont & de Châtillon,
 & à moi. Aussi-tôt que le signal eut été
 donné, nous fondîmes sur ce faubourg, &
 n'ayant en tête qu'une multitude immense,
 à la vérité, mais confuse & effrayée, nous
 enveloppâmes deux troupes considérables
 de soldats dans l'enclos de la foire Saint-
 Germain, &, là, dans un espace de moins
 de deux cents pas, nous en couchâmes sur la
 place, en un moment, plus de quatre cents:
 Je ne tuois qu'à contre-cœur des gens que
 la peur rendoit plus morts que vifs. Les
 ayant mis hors d'état de nous résister,
 nous passâmes plus avant, & vinmes jus-
 qu'à la porte de Nesle. Quinze ou vingt
 de nous entrèrent, même, dans la ville, &

Sur la riviè-
 re d'Oise.

1589. vinrent fort près du pont-neuf; mais, voyant que nous n'étions pas suivis des nôtres, nous retournâmes sur nos pas. La raison de cet abandon, fut un ordre du roi, qui leur vint, de cesser l'attaque. Celui qu'il avoit envoyé rompre le pont (40) de Sainte-Maixance, s'étoit si mal acquitté de cette fonction, que le duc de Mayenne parut, avec toute son armée, à la vue de Paris, presqu'au moment que nous y entrions nous-mêmes.

Le roi jugea que, par là, son entreprise devenoit impossible, & que, quand, même, nous nous serions emparés de la ville (ce qui fût, infailliblement, arrivé, du moins de notre côté), une armée ainsi dispersée dans une ville de l'étendue de Paris, auroit couru risque d'y être accablée; ayant, en même temps, à soumettre un peuple innombrable, au dedans, & à se défendre, au dehors, contre une armée qui y seroit entrée après nous, ou qui nous y auroit assiégés. C'est ainsi que l'ardeur que ce prince portoit dans les combats, ne l'emportoit jamais au point de l'empêcher de

(40) De Thou marque, que ce pont avoit été confié à la garde de Guillaume de Montmorency, sieur de Thoré; mais qu'il ne put le défendre, étant demeuré malade à Senlis, *liv. 97*. Cette attaque se fit, le jour de la Toussaints, sur un avis que Jacques Corbilleu, gentilhomme Florentin, donna, à Henri IV, par ces trois mots: *Venez, venez, venez*, écrits sur un petit rouleau de papier, que le porteur tenoit dans sa bouche, enfermé dans un tuyau de plume: Elle manqua, faute de canon pour enfoncer les portes. *Matthieu, tom. 2, liv. 3, pag. 170. Cayot, tom. 1, p. 170.*

prendre conseil de la prudence. Il crut 1589.
avoir assez fait, que d'avoir jeté l'épou-
vante dans le cœur de cette ville, qui osoit
le mépriser, & lui avoir fait connoître ce
qu'elle avoit à craindre de lui. Une partie
des faubourgs fut pillée : Nos soldats ne for-
tirent point de celui de St.-Germain (41);
qu'ils n'eussent enlevé tout ce qu'ils trou-
vèrent propre à l'être. J'y gagnai bien trois
mille écus, & tous mes gens y firent un
butin très-considérable.

Deux jours après cette expédition, le roi
alla se saisir d'Estampes, &, reprenant son Dans la
Beauce.
premier dessein, de se montrer dans le cœur
du royaume, du moins, avec une partie de
ses troupes, il s'achemina vers Tours, &
prit, en fort peu de temps, quantité de peti-
tes villes de la Touraine (42), de l'Anjou,
du Maine & de la Basse-Normandie. Il laissa

(41) „ Les fleurs de Châ- „ tillon & la Noue, dit le „ Grain, <i>liv. 5</i>, assaillirent „ les faubourgs de Saint- „ Germain, de Buffi & de „ Nefle, qui étoient les „ plus beaux & les plus ri- „ ches, & où il devoit y „ avoir plus de résistance, „ tant à cause des bonnes „ maisons qui sont au fau- „ bourg Saint-Germain, „ qui vaut autant que la „ deuxième ville de Fran- „ ce, qu'à cause de l'Ab- „ baye Saint-Germain, qui „ étoit fortifiée.... Châ- „ tillon montra qu'il se „ souvenoit de la journée „ de Saint-Barthélemi, &	„ voulut, par des matines „ contraires, expier le „ meurtre, & apaiser les „ manes de l'amiral son „ père. (42) Alençon, le Mans, Châteaubriant, Sablé, Châ- teau-Gontier, Mayenne, Laval, Argentan, Falaise, Lisieux, Bayeux, Ponteau- de-Mer, Pont-l'Evêque, Honfleur, le Havre-de- Grâce, Domfront, &c. <i>De Tbou, livre 97; d'Aubigné, tom. 3, liv. 3, chap. 4, &c.</i> Voyez, aussi, les mémoires de la ligue, & les relations particulières de ces expé- ditions, imprimées en ce temps-là.
---	---

1590. quelques troupes au maréchal de Biron, qui s'empara d'Evreux, sans canon. Je chassai les Catholiques de devant Anfreville. Le roi m'avoit donné tout le pays des environs de Mante, & de Rosny, à conserver, avec un petit corps de troupes, avec lequel je faillis prendre le duc d'Aumale, en passant par Rosny; je me joignis, ensuite, au maréchal de Biron, pour le siège d'Evreux. Je ne puis circonstancier davantage des actions si peu considérables: Il en faut, même, supprimer, tout à fait, la plus grande partie, parce qu'il n'est, ni possible, ni à propos de s'étendre sur des faits si légers.

Je prévien, donc, le Public, afin qu'il ne s'attende à voir détailler, dans ces mémoires, que les événemens de quelque considération, & ceux-là, seulement, dont j'ai été témoin, ou qui sont arrivés au roi lui-même. Si j'y en joins quelques autres, ce ne sera que ceux dont je puis garantir la certitude, par la fidélité des mémoires qui m'en sont tombés entre les mains: Pour tous les autres, c'est assez de les indiquer, afin que le lecteur puisse constater, de lui-même, l'état & les affaires de Henri le Grand, dans les différentes années. L'envie de soulager ma mémoire, me fit, au commencement, jeter, sur le papier, quelques traits, qui m'avoient frappé, &, en particulier, les discours que le roi m'avoit tenus, ou que je lui avois entendu tenir, soit sur la guerre, soit sur la politique, où je voyois qu'il y avoit, infini-

ment, à profiter pour moi. Ce prince, qui s'en aperçut, parce que je lui rappelois, quelquefois, mot pour mot, ce qui étoit sorti de sa bouche, m'ordonna de mettre quelque ordre dans mon travail, & de l'entendre. J'y trouvois de grandes difficultés; celle qui venoit de mon style, n'étoit qu'une des moindres; mais, sur le commandement réitéré de sa majesté, & sur la promesse, qu'elle me fit, de la corriger de sa main, je repris, & continuai ce travail plus assidûment. Voilà ce qui a donné naissance à ces mémoires. Je reviens à mon sujet.

L'armée de la ligue s'attacha, de son côté, à Pontoise, qu'elle prit : Après quoi, elle alla mettre le siège devant Meulan. Comme je jugeai cette place d'une extrême importance pour le roi, je cherchai tous les moyens d'y faire tenir de la poudre (43), & d'y faire entrer quelqu'un de confiance, qui exhortât les assiégés à tenir bon, jusqu'à l'arrivée d'un prochain secours : Ce que j'exécutai, en y faisant passer un homme à la nage. J'envoyai, en même temps, avertir le roi de ce qui se passoit, & lui demander du secours. Sur mes instances redoublées, ce prince se déterminâ à y venir, lui-même; mais, avec beaucoup de chagrin de s'éloigner d'autres endroits, où sa présence n'étoit pas moins nécessaire. „ Par votre importuni-

1590.

Dans l'Isle-de-France.

(43) Le duc de Sully est nommé, avec distinction, dans le détail de ce siège, par *M. de Thou*, liv. 98, & *P. Matth.*, tom. 2, p. 22.

1590. „ té, je m'achemine au secours de Meulan; c'est ainsi qu'il m'en écrivit : S'il „ m'en arrive inconvénient, je vous le „ reprocherai à jamais „ Il étoit, ce me semble, assez difficile qu'il ne lui en arrivât pas; ce prince ayant laissé toute son infanterie devant Honfleur, & n'amenant, avec lui, qu'un escadron si modique, qu'il ne pouvoit pas le soutenir contre une armée entière, qui pressoit Meulan, & qui lui tomberoit sur les bras, si-tôt qu'on y auroit appris qu'il étoit si mal accompagné.

Dans le Perche. Sur la rivière d'Eure, évêché d'Evreux.

C'est ce que je pris la liberté de lui représenter. Effectivement, il ne fut pas plutôt parti, de Verneuil, pour gagner Ivry, qu'étant allé à la découverte, je vis que l'armée entière de la ligue, sans doute, instruite de sa marche, venoit, droit, à lui. Il fut obligé de tourner bride, & de regagner Verneuil : Il n'étoit pas ordinaire, à ce prince, de reculer devant ses ennemis; aussi ne le fit-il pas, sans beaucoup de dépit. Il m'accusa, dans ce premier mouvement de colère, de l'avoir exposé à cet affront, & de m'être moins soucié de sa réputation, que du soin de préserver mes terres du pillage, en l'y appelant. Il m'étoit facile de me justifier, & ce prince, qui comprit l'importance d'une place telle que Meulan, donna ordre, à son armée, de venir le joindre, ce qui fit l'effet que je m'en étois promis. Les ennemis, voyant l'armée en marche, commencèrent à retirer leur canon en deçà de la rivière, &, sans lever

entièrement le siège, ils en abandonnèrent le soin, pour veiller à n'être pas surpris. 1590.

Après que j'eus fait ce rapport au roi, ce prince jugea à propos de précipiter sa marche, pour éviter tout inconvénient qui eût pu lui faire perdre Meulan, & il me donna les coureurs de son armée, afin que je pusse, en attendant son arrivée, inquiéter toujours les assiégeans. Il vint, peu après, & entra dans le fort, où, voulant observer l'armée ennemie, il (44) monta, avec quelques-uns de nous, dans le clocher. Les assiégeans ayant pointé, en ce moment, une batterie contre ce clocher, ils en ruinèrent si bien le degré, que, lui & nous, nous fûmes obligés d'en descendre, à l'aide d'une corde, & d'un bâton passé entre nos jambes. Le roi fit dresser, en cet endroit, quatre pièces de canon, pour leur rendre la pareille, & ce fut, encore, contre mon sentiment, parce que je prévoyois que les ennemis les auroient bientôt démontrées : Ce qui arriva, effectivement, avant qu'on eût pu en tirer le moindre service ; & les assiégeans y firent, de plus, un si grand feu, tout le jour, qu'il fallut attendre que la nuit fût venue, pour retirer ces quatre pièces. Les ennemis, qui avoient mis la rivière entre le roi & eux, firent, encore, un effort terrible, sur le pont, qui est par-delà ; mais, aussi, ce fut le dernier, le roi

(44)., Comme Henri IV montoit au clocher de „ Saint-Nicaise, un boulet de canon lui passa entre „ les jambes, „ *Mausbien, ibid. 24.*

1590. étant venu se poster aux Orgreux, ils eurent peur d'être coupés, & décampèrent tout à fait.

Christophe d'Alègre, gouverneur de Gisors. Le marquis d'Alègre réussit mieux à se saisir de Rouen, pour la ligue. J'en reçus la nouvelle de Rosny. Le roi, qui auroit tout tenté pour empêcher cette prise, se mit, incontinent, en marche vers Rouen; mais il apprit, en arrivant à Gaillon, que le mal étoit sans remède; en échange, il

Dans l'évêché d'Evreux. alla assiéger Dreux, après m'avoir mis en garnison dans Passy. Le duc de Mayenne, qui venoit d'être renforcé de toute l'armée des Espagnols, passa la rivière, & se répandit aux environs de Mante & de Rosny, résolu de faire lever ce siège.

L'avant-garde de cette armée, que conduisoit un de mes parens, & qui portoit mon nom, eut ordre du général de se saisir, chemin faisant, de Passy. Je donnai avis de son approche au roi, qui, pour toute réponse, me laissa le maître de faire tout ce que je voudrois. Je résolus de me défendre; &, quoique M. de Rosny m'écrivît, lui-même, pour me représenter qu'il y avoit de la témérité à me laisser forcer dans une place, qui n'avoit pas, même, de murailles, & me fit offrir des conditions très-avantageuses (45), il ne put rien ga-

(45) P. Matthieu parle de ce fait, précisément comme nos mémoires : Il rapporte, même, la réponse du duc de Sully, dans les propres termes dont il se servit. „Voilà le roi, qui est prêt à donner la bataille : Dites au duc de Mayenne, qu'il pense à la gagner, & puis, je penserai si je me dois perdre „ La

gner sur moi. Je le remerciai de sa fausse politesse, & je me mis, dès la nuit même, à faire creuser un fossé, qui mit, du moins, la garnison à couvert. Heureusement, l'ennemi n'avoit pas dessein de perdre du temps à une prise si médiocre, & n'avoit voulu que s'en emparer, en passant. Le lendemain, le bruit des bagages me fit comprendre que l'armée avoit poursuivi sa route, ce qui me tira d'une grande inquiétude. Pendant cette nuit, que je passai, toute entière, dehors, à fortifier Passy, je crus voir, distinctement, deux armées en l'air (46), qui en venoient aux mains. Je ne suis si c'est réalité, ou illusion, mais, cet objet me demeura si avant

1590.

seule différence dans les deux écrits, est que cet officier ennemi, qui est nommé, ici, Rosny, & parent du baron de Rosny, est, selon Matthieu, le baron de Rosne, qui étoit en effet l'un des officiers-généraux de la ligue. Cependant, il paroît comme impossible à ceux qui liront cette particularité dans les mémoires de Sully, que l'erreur soit de leur côté. Confrontez les deux écrivains, Economies royales, &c., tom. 1, page. 71, & l'histoire de Matthieu, t. 2, l. 1, p. 25.

(46) Davila, qui remarque, aussi, ce phénomène, liv. 11, le décrit en cette manière : „ Les tonnerres, „ les foudres & les éclairs, „ s'entremêlant aux téné-

„ bres, les rendirent, en- „ core, plus effroyables „ qu'elles n'étoient, & il „ tomba, tout à coup, de si „ grosses ravines de pluie, „ que toute l'armée en fut „ en alarme,.... Ce qui „ augmenta la frayeur, ce „ fut une prodigieuse ap- „ parition, qui se fit au Ciel „ incontinent qu'il eut cessé „ de pleuvoir; car, alors, „ durant le bruit des ton- „ nerres, qui épouvan- „ toient les plus hardis, „ furent remarquées, ma- „ nifestement, deux grosses „ armées, qui s'entrecho- „ quèrent quelque temps; „ puis, se couvrant d'un „ épais nuage, disparurent „ aux yeux des regardans, „ qui ne purent voir l'es- „ fet de ce combat.

1590.

dans l'esprit, que je ne fus nullement surpris, à la lecture d'une lettre, que je reçus, le lendemain, du roi. Il me mandoit que l'armée du duc de Mayenne, jointe aux Espagnols, s'étoit approchée, à dessein de lui livrer bataille; qu'il s'étoit attendu au combat, dès la veille du jour qu'il m'écrivoit; mais que tout ce jour s'étoit passé à escarmoucher, à se loger, & à prendre ses avantages, & que l'action générale avoit été remise au lendemain. La lettre finissoit, par ces mots: „ Je vous conjure, donc, de venir, & „ d'amener tout ce que vous pourrez, sur- „ tout, votre compagnie, & les deux com- „ pagnies d'arquebusiers à cheval, de Badet „ & de James, que je vous ai laissées; car „ je les connois, & m'en veux servir.

Je compris que, sans une très-grande diligence, j'arriverois trop tard, pour le combat, avec ces compagnies, dont je voyois que le roi avoit un extrême besoin, étant de beaucoup inférieur en nombre aux ennemis. Je ne perdis pas un moment, & je fus assez heureux pour arriver, une heure & demie avant qu'on commençât. Le roi m'ordonna de faire passer ma compagnie à l'aile droite, où étoit son escadron, dans lequel il la fit entrer, & de faire mettre pied à terre aux deux compagnies d'arquebusiers, dont il envoya ses chevaux parmi le bagage, ayant dessein de s'en servir, comme d'enfans perdus. Après cet ordre, il me dit de le suivre, pour voir la disposition des deux armées, afin, ajou-
ta-

ta-t-il, que je pusse apprendre mon métier. Il ne fut pas plutôt arrivé à la tête de son escadron (47), qu'on sonna la charge. 1590.

Je n'entreprendrai rien, ici, contre les droits des historiens. Je leur laisse à particulariser toute cette action, pour me renfermer dans ce que j'ai vu, moi-même. Je crois qu'il suffira de dire que les principales causes qui firent triompher, en cette occasion, le petit nombre du plus grand, furent la valeur du Maréchal d'Aumont, qui empêcha l'entière défaite des chevaux-légers, la différence infinie entre la manière dont notre artillerie, & celle des ennemis, furent servies, &, plus que tout cela, les talens singuliers du roi, qui ne se montroient jamais si parfaitement, qu'en un jour de combat, dans l'ordonnance des troupes, le ralliement, la discipline, la prompte & entière obéissance.

(47) „ Il dit, à son escadron : Mes compagnons, „ si vous courez aujourd'hui ma fortune, je cours „ aussi la vôtre : Je veux „ vaincre, ou mourir, avec „ vous. Gardez bien vos „ rangs, je vous prie ; si la „ chaleur du combat vous „ les fait quitter, pensez „ aussi-tôt, au ralliement, „ c'est le gain de la bataille ; „ vous le ferez entre ces „ trois arbres, que vous „ voyez, là-haut, à ma droite ; &, si vous perdez vos „ enseignes, cornettes, ou

„ guidons, ne perdez point „ de vue mon panache „ blanc, vous le trouverez „ toujours au chemin de „ l'honneur & de la victoire „ *Peref., ibid., 2 part.* „ On le perdit de vue „ dans la mêlée, où il se „ trouva, seul, avec douze „ ou treize, au milieu des „ ennemis.... Il tua, de „ sa main, l'écuyer du comte d'Egmont. Il faut jouer „ du pistolet, dit-il, à sa „ troupe.... Plus de gens, „ plus de gloire „ *Matth., tom. 2, liv. 1, p. 26 & suiv.*

Il est constant que le duc de Mayenne, & le comte d'Egmont, qui étoient à la tête des Espagnols, s'imaginoient que, si le roi osoit les attendre, la victoire étoit assurée pour eux; s'il cédoit, ou reculoit, devant eux, comme ils s'y attendoient, ils ne comptoient pas moins, que de le forcer, en quelque endroit qu'il se retirât, & de faire finir, ainsi, la guerre, d'un seul coup. Que doit-il arriver, dans ces dispositions? Je ne touche point à la personne des généraux, qui vaut, seule, plusieurs milliers d'hommes. Du côté du plus fort, on ne prend point les précautions qu'on prendroit contre un ennemi de même force; &, de l'autre, on ne forme point la résolution de se défendre contre une armée plus nombreuse, sans être déterminé, aussi, à montrer une valeur & une adresse, qui suppléent à ce qui manque du côté du nombre. La surprise, que donne un courage qui s'anime par la gloire & par les difficultés, sert, encore, le petit nombre contre le grand; par là, tout redevient, en quelque sorte, égal.

L'escadron (48) du roi, où j'étois, eut à

(48) Voyez, sur cette remarque, que l'artillerie de Henri IV avoit déjà fait neuf décharges, que celle du duc de Mayenne n'avoit pas encore commencé à tirer. On blâme encore le duc de Mayenne d'avoir disposé son armée en croissant, comme l'étoit celle du roi de Navarre.

soutenir le comte d'Egmont, qui vint l'attaquer avec le sien, & un second, de mille ou douze cents Reîtres. Il est vrai que les Reîtres, qui étoient de même religion que nos soldats, tirèrent, presque tous, en l'air, mais, pour le comte d'Egmont, il lui faut rendre la justice, qu'il s'y prit en homme qui veut vaincre. Il nous chargea avec une telle furie, que, malgré la désertion des Reîtres, après un feu terrible, & une mêlée d'un gros quart-d'heure, qui couvrit la terre de morts, la gauche de notre escadron prit la fuite, & la droite fut enfoncée, & plia. Au premier choc, mon cheval, blessé dans les nazeaux, &, d'un second coup, au col, qui alloit ressortir au défaut de la selle, s'abattit d'un troisième,

1590.

re, au lieu qu'étant supérieur en nombre, il devoit lui donner la forme d'un triangle. Selon Matthieu, Henri IV, fit, aussi, une grande faute, de n'avoir pas donné, avant le combat, sur la cavalerie légère, commandée par du Terrail, & sur le gros du duc de Mayenne, qui, s'étant trop avancé, fut obligé de faire une demi-lieue en retraite. Il paroît qu'il n'y eut guère que la cavalerie qui se battit; &, si l'on en croit le Grain, douze cents chevaux désirent une armée de vingt mille hommes; mais, il y a, ici, un peu d'exagération. L'armée du roi étoit composée d'environ deux

mille hommes de cavalerie, & six ou sept mille d'infanterie; & celle de la ligue, d'environ cinq mille chevaux, & huit mille fantassins. Le comte d'Egmont s'étoit vanté, que son escadron, seul, suffiroit pour vaincre l'armée royale: Il fut tué dans la mêlée. Il étoit fils de Lamoral d'Egmont, décapité, à Bruxelles, avec le prince de Horn. On rapporte, de lui, que celui qui le harangua, lorsqu'il vint à Paris, ayant mêlé, dans son discours, les louanges de Lamoral, son père, il répondit: „Ne parlez pas de „lui, il méritoit la mort; „c'étoit un rebelle.

1590. qui lui emportoit deux pieds de la peau, & , à moi , un morceau du gras de la jambe. Je reçus un autre coup dans la main. Un coup de pistolet me fit une troisième blessure , plus considérable , la balle perça la hanche , & sortit par le bas-ventre. J'aurois péri , indubitablement , si mon écuyer ne fût accouru à mon secours , & ne m'eût amené un autre cheval , sur lequel je montai , quoiqu'avec beaucoup de peine , cette affection attira plusieurs coups au pauvre Maignan , & pensa lui coûter la vie.

A une seconde charge , mon cheval fut encore tué , & , dans le même moment , je reçus un coup de pistolet dans la cuisse , & un coup d'épée dans la tête. Je demurai sur la place , où , avec la connoissance , je perdis toute la suite de l'action , dont l'avantage du comte d'Egmont ne m'avoit fait augurer rien de bon pour nous ; & , très-certainement , le roi étoit battu , si l'on se fût comporté de même , dans tout le reste de l'armée ennemie. Tout ce que je fais , c'est , qu'ayant repris mes sens , après un assez long espace de temps , je ne vis , près de moi , ni ennemis , ni aucun de mes domestiques , que la frayeur , ou le désordre , avoit dispersés ; autre augure , qui ne me paroissoit pas plus favorable.

Je me retirai , sans casque , & , presque , sans armure ; la mienne avoit été mise en pièces. En cet état , je vis accourir , vers moi , un cavalier des ennemis qui en vouloit à ma vie. Je me trouvai de bonne fortune proche d'un poirier , sous lequel je me

trainai, &, avec un peu de mouvement, dont j'étois encore capable, je me servis si bien des branches qui étoient extrêmement basses, que j'évitai les atteintes de mon adversaire, & ne me laissai point joindre: Las de tourner autour de l'arbre, il me quitta, enfin. Feuquières n'eut pas le même bonheur; je le vis tuer, en ce moment, sous mes yeux. La Rocheforêt, qui a été, depuis, à moi, étant venu à passer, en ce moment, je lui demandai un petit bidet, qu'il m'apporta, pour lequel je lui donnai, sur le champ, trente écus. J'ai toujours cru que, dans ces sortes d'occasions, il est à propos de porter quelque argent sur soi.

Je cherchois, ainsi monté, à apprendre des nouvelles de la bataille, que je croyois perdue, lorsque je vis venir, droit à moi, sept des ennemis, dont l'un portoit la cornette-blanche de la compagnie du duc de Mayenne; nouveau danger, dont je ne jugeai pas, pour cette fois, pouvoir échapper. On cria, qui vive, & je me nommai, prêt à me rendre prisonnier. Quelle fut ma surprise, quand je vis, qu'au lieu de m'attaquer, quatre de ces personnes me prièrent de les recevoir; eux-mêmes, pour mes prisonniers, & de leur sauver la vie, & qu'ils se rangeoient autour de moi, paroissant charmés de m'avoir rencontré. Je les laissois faire. Il me paroissoit si singulier, que quatre hommes, sains, & bien armés, vinssent se rendre à un homme désarmé, tout couvert de sang, pouvant, à grande peine, se

1590. soutenir, & monté sur un très-méchant bi-
det, que j'étois tenté de prendre tout ce
que je voyois pour une illusion, ou pour
l'effet de mes blessures. Je fus, bientôt,
éclairci. Mes prisonniers, puisqu'ils vou-
loient l'être, se firent connoître pour MM.
de (49) la Châtaigneraie, de Sigogne, de
Chanteloup, & d'Aufreville. Ils m'appri-
rent que le duc de Mayenne avoit perdu la
bataille, & qu'en ce moment, le roi étoit
à la poursuite des vaincus, ce qui les obli-
geoit à se rendre, de peur de tomber en de
pires mains, leurs chevaux étant hors d'é-
tat de les tirer du danger; & Sigogne me
présenta, en même temps, en signe de red-
dition, la cornette blanche. Les trois autres
de cette troupe, qui étoient le duc de Ne-
mours, le chevalier d'Aumale, & Trémont,
ne parlèrent point de se rendre. Je voulus
les convaincre, par de bonnes raisons, qu'ils
devoient le faire, mais je ne les persuadai
pas. Après m'avoir recommandé leurs qua-
tre camarades, voyant avancer, vers eux,
un gros de victorieux, ils donnèrent des
deux, & me firent voir que leurs chevaux

Charles de
Savoie, duc
de Nemours.

(49) Jean de Vivonne, pendant quelquetemps, que
seur de la Châtaigneraie; Henri IV avoit été tué. Ce
Charles de Beaufoncle, qui occasionna, apparem-
seur de Sigogne, cornette ment, ce faux bruit, c'est
de la compagnie du duc qu'on vit le marquis de
de Mayenne. Les historiens Nesle, qui étoit habillé, ce
ont parlé des prisonniers jour-là, comme le roi, en-
que fit M. de Rosny, dans veloppé par les ennemis,
cette rencontre, & des recevoir plusieurs blessu-
blessures qu'il y reçut, au res, dont il mourut. *Dit-*
nombre de sept.... On crut, *ibid.*

étoient encore assez vigoureux, pour les dérober à leurs ennemis. 1590.

Je m'avançai, avec mes prisonniers, vers un bataillon de Suisses, &, rencontrant un des grands pages du roi, je le chargeai de la cornette, qui étoit un fardeau trop lourd pour moi. Je vis, alors, plus clairement, les marques de notre victoire. La campagne, pleine de fuyards ligueurs & Espagnols, & l'armée victorieuse du (50) roi, poursuivant, & dissipant des restes de plus grands corps, qui se dispersoient & se rassembloient. Les Suisses des deux armées s'étant trouvés en présence les uns des autres, se morguoient, les piques baissées, sans donner un seul coup, ni faire aucun mouvement.

La vue de la cornette-blanche, semée de fleurs de lis noires, connue de tout le monde pour être celle des Guises, qui la

(50) „ Le roi fit crier: de faire rompre le pont
 „ Sauvez le François, & d'Ivry : Mais il mit à la
 „ main-basse sur l'Etran- boucherie, par là, les Reij-
 „ ger „ : *Peref. ibid. part.* tres & les Lansquenets, dont
 2. „ Henri, dit l'Auteur de il demeura douze cents sur
 „ la Henriade, fut redeva- la place, pareil nombre d'in-
 „ ble de la victoire à la fanterie françoise, & mille
 „ supériorité de ses con- cavaliers : Quelques- uns
 „ noissances & de sa va- font monter la perte beau-
 „ leur ; mais il avoua que- coup plus haut Il n'y de-
 „ Mayenne avoit rempli- meura, des royalistes, que
 „ tous les devoirs d'un- cinq cents hommes, & en-
 „ grand général. Il n'a pé- viron vingt gentilshommes.
 „ ché, dit-il, que dans la Cette bataille se donna en-
 „ cause qu'il soutenoit „ tre Dreux & Nonancourt,
 „ Le duc de Mayenne auroit- aux villages de Saint-André
 „ été pris, s'il n'avoit pas eu & de Foucrainville.
 „ la précaution, en fuyant,

1590. portoient telle, en mémoire, & par horreur du massacre de la Saint-Barthélemi, étoit un objet qui attiroit tout le monde, comme à une proie également riche & honorable. Les casques de mes prisonniers, qui étoient de velours noir, couvertes de croix d'argent, brilloient, de loin, dans la campagne. Les premiers qui accoururent, pour s'en saisir, furent MM. de Chambray, de l'Archant, du Rolet, de Crevecœur, de Palcheux & de Brasseuse, auxquels se joignit le comte de Thorigny. Je m'avantai, vers eux, &, ne comptant pas qu'on pût me reconnoître à mon visage, que le sang, & la poussière, avoient entièrement défiguré, je me nommai. Le comte de Thorigny n'eut pas plutôt reconnu la Châtaigneraie, qui étoit son parent, que, jugeant, à l'état, où il me voyoit, que je ne pouvois pas préserver mes prisonniers d'insulte, il me pria de lui remettre celui-là, dont il me répondoit. Je le lui accordai, avec plaisir, en le voyant, pourtant, partir à regret. Ce que Thorigny faisoit, par un principe d'amitié, eut, en effet, une suite bien funeste pour le malheureux Châtaigneraie; il fut aperçu, au bout de quelques momens, par trois hommes de la compagnie d'O, qui avoient été des gardes du roi Henri III. Ces trois hommes ne l'eurent pas plutôt reconnu, qu'ils le tirèrent à bout portant, & le renversèrent mort, en lui disant : „ A mordieu ! traître à ton prince, tu „ t'es réjoui du meurtre de ton roi, & as

„porté l'écharpe verte de sa mort„ Je pou-
vois faire payer, au comte de Thorigny, 1590.
la rançon de ce prisonnier, & plusieurs
me le conseilloient, mais je ne voulus pas
ajouter ce sujet de douleur à celle qu'il
ressentoit de la mort d'un homme, que j'a-
vois, moi-même, connu particulièrement.

Je ne fus pas long-temps, sans voir, au-
tour de moi, beaucoup de gens rassemblés,
dont il n'y en avoit pas un qui n'enviât
ma bonne fortune. D'Andelot (51) arriva
après les autres, & perçant la foule, il
aperçut Sigogne, & le page qui portoit
la cornette. Il se disposoit à s'en saisir,
croyant que son bon destin lui gardoit
cette proie, lorsqu'un bruit, qui se répandit,
que les ennemis se rallioient, l'obligea
à partir, brusquement. Je n'eus pas le temps
de le tirer de son erreur, parce qu'après
avoir dit, au page, de lui conserver cette
cornette, il s'éloigna, comme un trait. La
nouvelle se trouva fautive, & n'avoit d'au-
tre fondement, que l'arrivée de deux cents
Picards, que MM. d'Humiers, de (52)
Mouy, & de la Boissière, amenoient au duc
de Mayenne.

Débarassé de la foule, & ayant besoin
de secours, surtout, pour ma blessure à
la hanche, par laquelle je perdis beau-

(51) Charles de Colligny, du roi, *cité* 8930, n'est
marquis d'Andelot, l'un des fils de l'amiral de Co-
igny. plein que de ses belles ac-
tions. Isaac de Vaudré de

(52) Charles d'Humiers. Mouy. Christophe de Lanoy
de la Boissière, gouverneur
de Corbie.

Le volume des M. de la bibl.

1590. coup de sang, je gagnai, avec ma prise, la tête du régiment de Vignelles, qui s'étoit fait admirer dans le combat. Là, ne craignant plus de surprise, je fis venir un chirurgien, pour bander ma plaie, & je demandai du vin, pour prévenir l'évanouissement, que je sentoits approcher. Après avoir repris des forces, je gagnai Anet, dont le concierge me donna un appartement, où je fis mettre le premier appareil à mes plaies, en présence du maréchal de Biron, qui y passa, quelques momens après mon arrivée, & se fit apporter de quoi faire collation dans ma chambre. Il conduisoit le corps de réserve, qu'il commandoit, au roi, qui, sans s'arrêter, après sa victoire, avoit passé la rivière d'Eure, à la suite des ennemis, & prit, enfin, comme on me le rapporta, la route de Rosny, où il coucha, cette même nuit (53).

(53) „ Le soir, comme au même endroit, un autre
 „ il soupoit au château de trait, qui fait honneur au
 „ Rosny, ayant été averti roi. „ Il se souvint que, la
 „ que le maréchal d'Au- „ veille de la bataille, il
 „ mont venoit lui rendre „ avoit maltraité, de paro-
 „ compte de ce qu'il avoit „ les, le colonel Théodoric
 „ fait, il se leva, pour aller „ Schomberg, qui lui avoit
 „ au devant de lui; l'ayant „ demandé de l'argent, &
 „ étroitement embrassé, il „ qu'il lui avoit dit, en co-
 „ le convia à souper, & „ lère: Que ce n'étoit pas le
 „ le fit asséoir à sa table, „ fait d'un homme d'hon-
 „ avec ces obligeantes pa- „ neur, de demander de
 „ roles: Qu'il étoit bien „ l'argent, quand il faut
 „ raisonnable qu'il fût au „ prendre les ordres pour
 „ festin, puisqu'il l'avoit si „ combattre. Il alla le trou-
 „ bien servi à ses nocés „ ver, après qu'il eut rangé
 „ *Peresf., ibid., 2 part. M. de* „ ses troupes, & lui dit:
 „ *Perceux* rapporte, encore „ Colonel, nous voici dans

D'Andelot arriva à Anet, après que le maréchal de Biron en fut parti. Plein de ressentiment, de ce que je lui avois enlevé sa prise, il le croyoit ainsi, il entra, dans ma chambre, accompagné de cinq ou six hommes cuirassés, & me demanda une explication, d'un air également fier & insultant; ou, plutôt, il chercha à s'en faire raison lui-même; car, apercevant la cornette blanche, qu'on avoit mise au chevet de mon lit, à côté de celle de ma compagnie, il voulut s'en mettre en possession, par force, & sans faire attention à ce que je lui disois. Je changeai, promptement, de ton, & les paroles s'échauffèrent, de part & d'autre. Je ne pouvois rien de plus, en l'état où j'étois; mais, comme il parloit avec menace & emportement, ce bruit attira, dans la chambre, quinze ou vingt de mes cavaliers, armés, dont la vue arrêta la fougue de d'Andelot: Il sortit, en faisant commandement, à

1590.

„l'occasion; il se peut faire
 „que j'y demeurerai; il
 „n'est pas juste que j'em-
 „porte l'honneur d'un bra-
 „ve gentilhomme comme
 „vous: Je déclare, donc,
 „que je vous reconnois
 „pour un homme de bien,
 „& incapable de faire au-
 „cune lâcheté. Cela dit,
 „il l'embrassa, cordiale-
 „ment. Alors, le colonel,
 „ayant, de tendresse, la lar-
 „me à l'œil, lui répondit:
 „Ah! Sire, me rendant
 „l'honneur que vous m'a-
 „viez ôté, vous m'ôtez

„la vie; car, j'en serois in-
 „digne, si je ne la met-
 „tois, aujourd'hui, pour
 „votre service: Si j'en
 „avois mille, je les vou-
 „drois, toutes, répandre
 „à vos pieds. De fait, il
 „fut tué en cette occa-
 „sion„. *Ibid.*

Le maréchal de Biron,
 qui avoit beaucoup contri-
 bué à la victoire, à la tête
 du corps de réserve, dit, à
 Henri IV: „Sire, vous avez
 „fait ce que devoit faire
 „Biron, & Biron ce que
 „devoit faire le roi.

M vj

1590. Sigogne, de le suivre; celui-ci le refusa, & chercha, inutilement, à lui faire comprendre l'injustice de sa prétention.

Dès le lendemain matin, je me fis transporter, par eau, à Passy, pour me rendre, de là, à Rosny, afin de me faire guérir. En arrivant à Passy, j'appris qu'une partie des soldats de ma suite, mes valets, avec tout mon bagage, s'y étoient retirés, ne sachant ce que j'étois devenu, & intimidés par un faux bruit, qui s'étoit répandu, que le roi avoit perdu la bataille. Ils appréhendoient les reproches que je pouvois leur faire, & se tenoient cachés. Je les fis chercher, mais ils eurent tant de honte, de s'être montrés si lâches, qu'ils se sauvèrent, la nuit suivante, à pieds, sans que j'aye jamais pu savoir ce qu'ils étoient devenus. Ils laissèrent, avec tous mes bagages, quatre chevaux à eux, que je fis vendre à l'encan, & dont je distribuai l'argent à ceux de leurs camarades qui étoient blessés.

Comme j'étois hors d'état de pouvoir souffrir le cheval, je me fis faire, à la hâte, une espèce de brancard, avec des branches d'arbres, encore couvertes de leurs écorces, & des cercles de tonneau, & je pris par Beurons, pour éviter les montées & descentes de la Rougevoie & de Châtillon. Maignan, garçon plein de gaieté & d'imagination jugea à propos de donner, à cette marche, l'air d'un petit triomphe. Deux de mes palefreniers étoient à la tête du cortège, menant en main deux de mes

plus beaux chevaux. Ils étoient suivis de mes pages, dont l'un montoit mon cheval, celui-là, même, qui, ayant été blessé de trois coups, dans le combat, & terrassé d'un quatrième, s'étoit relevé, sans selle, & avoit été, heureusement, reconnu, courant dans le champ de bataille, par trois de mes arquebusiers; ce page portoit ma cuirassé & la cornette du duc de Mayenne. L'autre portoit mes bracelets & mon casque, le tout si faulx & si martelé, qu'il étoit impossible de s'en servir. Mon écuyer, auteur de cette plaisante idée, marchoit, après, la tête bandée & un bras en écharpe; suivoit mon valet-de-chambre, Moreines, vêtu de ma casaque de velours orangé, à clinquant d'argent, monté sur ma haquenée angloise, & tenant, à sa main, comme un trophée, un paquet d'éclats de mes pistolets, de tronçons de mes épées & de lambeaux de mes panaches. Ensuite, marchoit la litière, où j'étois couché, couverte, seulement, d'un drap, sur lequel on avoit attaché les casques, de velours ras-noir, de mes prisonniers, avec leurs panaches, & des pièces de leurs pistolets & de leurs épées, aux quatre coins. Ces prisonniers suivoient ma litière, & précédoient le reste de mes domestiques; derrière lesquels étoit rangée, en ordre, ma compagnie de gendarmes. La marche étoit fermée par les deux compagnies d'arquebusiers de James & de Badet. Elles étoient si maltraitées, qu'on n'y voyoit que des

1590. têtes bandées & des bras en écharpe. Une partie de ces braves foldats étoit, même, obligée de se faire porter.

En arrivant sur le coteau de Beurons, nous aperçûmes toute la plaine couverte de chevaux & de chiens; & le roi, lui-même, qui, après un léger repas, s'en retournoit, de Rosny, à Mante, en chassant dans magarenne. Ce spectacle parut le réjouir: Il en trouva l'ordonnance heureuse, & rit de la vanité de Maignan, qui avoit l'honneur d'être connu de ce prince, depuis que son père, fort brave homme, s'en étoit fait remarquer, à la prise d'Eaufe. Le roi s'approcha de mon brancard, & ne dédaigna pas, à la vue de toute sa suite, de descendre, à tous les témoignages de sensibilité qu'un ami, s'il m'est permis de me servir de ce terme, pourroit rendre à son ami. Ne pouvant me jeter à ses pieds, pour lui en marquer ma reconnoissance, je l'assurai, comme je pus, que je souffrirois avec plaisir, mille fois davantage, pour son service. Il s'étoit fait instruire de tous les hasards que j'avois courus, dans le combat. Il me demanda, avec une inquiétude obligeante, si toutes mes plaies étoient de nature à pouvoir espérer d'enguerir, du moins, sans être mutilé de quelque partie du corps: Ce qu'il regardoit, presque, comme impossible, sachant que j'avois été renversé, froissé, & foulé aux pieds des chevaux. Quand il fut que je n'avois rien à craindre, il se jeta à mon cou, &, se tournant

vers les princes, & les grands, qui le suivoient, il dit, hautement, qu'il m'honorait du titre de vrai & franc chevalier : Titre qu'il regardoit, disoit-il, comme bien supérieur à celui de chevalier de ses ordres. Il craignit de m'exposer à parler trop, & finit cet entretien, si aimable, par sa protestation, ordinaire, que je participerois à tous les biens que le Ciel lui enverroit; &, sans me laisser le temps de lui répondre, il s'éloigna, en me disant : „ Adieu, mon ami, portez-vous bien, & „ foyez sûr que vous avez un bon maître „. On voit des princes, qui sont capables de retour & de gratitude; mais, qu'il est rare que ce sentiment augmente, ou, même, qu'il se conserve dans la bonne fortune !

Fin du premier Volume.



643400



TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

Contenues dans ce premier Volume.

A

- A**GEAUX (des), sert reine de Navarre; voyez Henri IV, à la bataille de Coutras, page 191, N. 57.
- AGELLE** (mademoiselle d'), aimée par Henri IV, 84, N.
- AGEN** pris, 83.
- AIGUES-MORTES**, engagé au prince Casimir, 98.
- ALBE** (le duc d'), s'abouche, à Bayonne, avec Cathérine de Médicis, 26, N. 41.
- ALBRET** (Henri d'), roi de Navarre. Trait de ce prince sur la naissance de son petit-fils, 12, N. 19.
- ALBRET** (Jeanned'),
- JEANNE**, &c.
- ALBRET** (Henri d'), baron de Miossens; voyez MIOSENS.
- ALÈGRE** (Christophe d'), gouverneur de Gisors, 262.
- ALENÇON**, pris, 257, N. 42.
- AMBOISE**, restée fidèle à Henri III, 219.
- ANDELOT** (Charles de Coligny, marquis d'), dispute au duc de Sully ses prisonniers, 273, N. 51.
- ANJOU**; voyez HENRI IV.
- ANJOU** (Charles d'); voyez BÉTHUNE.

ANJOU (François de Valois, duc d'Alençon, puis duc d'), autrement, Monsieur, veut engager le roi de Navarre à étrangler Cathérine de Médicis, 19, N. 31. On travaille à le marier avec la reine Elisabeth, 24. Il est obligé de lever le siège de la Rochelle, 55-56; se joint aux mécontents, 57; est gardé, 59; se sauve de sa prison, 64. Sa haine contre Henri III, 63, N. 79. Il unit ses forces avec celles du roi de Navarre & du prince de Condé, 66; voyez CATHÉRINE de Médicis. Traits sur ce prince, & son caractère, 108-109; voyez SAUVES. Il passe en Flandre, 112; est reçu dans Cambray, & emporte d'assaut Cateau-Cambrésis, 113; attaque Arleux, 114. Trahison, dont il use, envers d'Inchy, 115. Il passe en Angleterre, contracte une forte d'engagement avec la reine Elisabeth, 116, N. 11; revient en Flandre, où il est reconnu duc de Brabant, 117. Ce qui le rend odieux aux Flamands, 117-121. Ressentiment qu'il conserve contre la ville d'Anvers, 118. Mécontentement qu'il donne à Sully & aux Protestans, 118-119. Il tente en vain de s'emparer d'Anvers, 119-121. Il perd son armée, & revient en France, 121. Il se retire, disgracié, à Château-Thierry, 127. Il y meurt, 128, N. 20. Titres qu'il prenoit, 127, N. 19.

ANTE-CHRISTS. Les Protestans donnoient ce nom aux Médicis, 28.

ANTOINE de Bourbon, roi de Navarre, 1, N. 1, p. 16, N. 24, manque d'être tué par le duc de Guise; trait sur ce monarque, 16, N. Sa mort, 19, N. 32.

ANTON (Claude Bataignay d'), premier maître de l'amiral de Coligny, 22, N. 37.

ANTONIN, fils de la comtesse de Guiche; sa réponse à Henri IV, 125, N. 16.

ANVERS. Soulèvement qui y arrive, à l'occasion de la blessure du

prince d'Orange, 117-118, N. 12.

ARCHANT (N. de l'), se trouve à la bataille d'Ivry, 272.

ARCHIDUCS & ARCHIDUCHESSES; princes & princesses qui ont porté ce nom; voyez AUTRICHE.

ARGENTANT, pris, 257, N. 42.

ARGENTON, la ligue en est chassée, 224.

ARGOULETS. Ceux qu'on appelloit ainsi, & pourquoi, 151, N. 42.

ARLEUX; voyez ANJOU.

ARNES (N d'), évite le massacre de la Saint-Barthélemi, 41.

ARPENTIS (Louis du Bois, des), gouverneur de Touraine, 145, N. 36 Services qu'il rend à Sully, 154.

ARQUES; voyez BATAILLES.

ARRAS Ancêtres du duc de Sully, qui ont porté le titre d'Avoué d'Arras, 7, N. 9.

ARREGUER, colonel du régiment de Soleure. Paroles que lui adresse Henri IV, 250, N.

AVANTIGNY, officier calviniste, 119, se trouve au siège de Fontenay-le-Comte, 169, au combat de Saveuse, 231; à la journée d'Arques, 248.

AUBETERRE; voyez HENRI IV.

AUBIGNÉ, ou AUBIGNY (Théodore Agrippa d'), mal intentionné pour le parti d'Henri IV, 140.

AUMALE, (Charles de Lorraine, duc d'), sert la ligue, 245, est presque fait prisonnier, 258.

AUMALE (Claude de Lorraine, duc d'), souché de la maison de Guise, 16, N. 26.

AUMALE (le chevalier d'), combat pour la ligue, à Ivry, 270.

AUMONT (Jean d'), maréchal de France, 145, N. 36, prête serment de fidélité à Henri IV, 241, N. 29, surprend Meulan, *ibid.*, amène des troupes à Henri IV, 254, emporte d'emblée le faubourg

Saint-Germain, 255, a beaucoup de part au gain de la bataille d'Ivry, 265; voyez HENRI IV.

AUNEAU; voyez GUISE (François d')

AURILLY, gentilhomme, 127.

AUFREVILLE. Les Catholiques font chassés de devant Aufreville, 258.

AUTRICHE (maison d'). Sentiment de l'auteur, sur l'origine de cette maison, 5 & suiv. D'où elle descend; distinction des première & seconde maisons d'Autriche; noms des différents princes de cette maison: erreurs, à tous ces égards, rectifiées, 5-6, N. 7, 8.

AUVERGNE (Charles de Valois, comte d'), se trouve à la journée d'Arques, 249, N. 36.

B ADET (compagnie de), sert d'enfants perdus à la bataille d'Ivry, 264.

BALAGNY (Jean de Montluc, de), a le gouvernement du château de Cambrai, 116, N. 10.

BARLAYMONT (comte de), donne un passeport à Sully, 122.

BARRICADES (journée

des). Circonstances de la manière dont elle se passa, 206, 207, N. 7.

BATAILLES & COMBATS...: d'*Arnai-le-Duc*, 3-4, N. 4; d'*Arques*, 246; devant *Beaumont*, 78; de *Bonneval*, 230; de *Coutras*, 190, N. 56. Fautes commises après cette bataille, à qui elles doivent être attribuées, 198, N. 1, 2; de *Dieppe*, 246, N. 34; d'*Ivry*, 263, N. 46, 47; de *Lépante*, 15, N. 23; de *M'aux*, 28, N. 45; du *Pollet*, 250, N. 17; de *Saint-Quentin*, 17. Combat de *Sauveuse*, 230.

BAUDOUIN, comte de Flandre, 8; voyez FLANDRE.

BAUGENCI restée fidelle à Henri III, 222, accordée à ce prince, 223.

BEAUDISNER (Galliot de Crussol, de), gentilhomme, 52, N. 49; tué à la Saint-Barthélemi, 44, N.

BEAULIEU (convent), où est donné l'édit de LXIII Articles, 65, N.

83.

- BEAUMANOIR; voyez compagnie est défaite, 183.
- LAVARDIN.
- BEAUMONT pris, 233, 234, N. 26.
- BEAUVAIS (N. de), gouverneur de Henri IV, persuade à la reine de Navarre, & aux chefs du parti Calviniste, de venir à Paris, 25, N. 40; est tué à la Saint-Barthélemi, 44, N.; voyez USSEAU.
- BEAUVAIS-la-NOCLE (Jean de Lafin, de), est député, par les Calvinistes, à Charles IX, 22; est, en partie, cause de la défaite d'Auneau, 204. N. 4.
- BEHOLENS, ou BEGOLE, officier calviniste, 70.
- BÉLIN (François Fau-
doas d'Averton de Sé-
rillac, comte de), sous-
gouverneur de Paris,
est fait prisonnier, 248,
N. 35.
- BELLEGARDE (Roger
de Saint-Larry, duc de),
grand-écuyer de Fran-
ce, reconnoît Henri
IV pour roi, 239, N.
28; se trouve à la jour-
née d'Arques, 252.
- BELLEMANIÈRE; sa
- BELLEZUNS se trouve
à la bataille de Coutras,
191, N. 57.
- BENEHART (Jacques
de Mailly, de), gouver-
neur de Vendôme, 149.
N. 41.
- BERENGUEVILLE, ou
BELLENGREVILLE
(Joachim de), gouver-
neur de Meulan, 327.
N. 31.
- BERTICHÈRE (la), se-
court le duc de Sully,
92.
- BÉTHUNE, ville &
première baronnie du
comté d'Artois, 7, N. 9.
- BÉTHUNE (maison
de), son origine, ses al-
liances, grands hommes
qui en sont sortis, 5 &
suiv. Erreurs, à ce sujet,
rectifiées, 5-8, N. 7,
8, 9. Cette maison sert
utilement Charles d'An-
jou, dans ses guerres, 8,
N. 9.
- BÉTHUNE; différentes
personnes de ce nom.
Ancêtres du duc de Sul-
ly, 5, 131, N. 25. Leurs
actions, 7, N. 9.
- BÉTHUNE (Antoine
de), ses actions, 8, N. 10.

BÉTHUNE (Guide), se fait Catholique, *ibid.*
épouse Françoise de BÈZE (Théodore de),
Courtenay-Bontin, 131, accusé d'avoir eu part
N. 25. à l'assassinat du duc de

BÉTHUNE (Coëfne, Guise, 17, N. 26.
ou Conon de); ses bel-

les actions; est fait ré- BIRAGUE (René de),
gent de l'empire de Con- chancelier, 38, N. 54.

stantinople, 8, N. 10. BIRON (Armand de
Gontaut, maréchal de),

BÉTHUNE (François 4, N. 5. Député, par
de); voyez ROSNY. Charles IX, vers les

BÉTHUNE (Florestan Calvinistes, 23, 24; se
de), commande dans fortifie, dans l' Arsenal,
Montflanquin, 161. à la Saint-Barthélemi,

BÉTHUNE (Jacques 48, N. 61, conclut une
de), évêque de Cam- trêve avec Henri IV,
bray, 8. 72; commande l'armée

BÉTHUNE (Jean de), royale, 96; insulte Né-
abbé d'Auchin, 8. rac, 100; dissuade le duc

BÉTHUNE (Jean de), d'Anjou de la trahison
chef de la branche d'où d'Anvers, 119, N. 15;
sort le duc de Sully, 10, se soumet à Henri III,
N. 14. 240, N. 28. Service im-

BÉTHUNE (Maximi- portant qu'il lui rend,
lien de); voyez SULLY 243. N. Bon conseil
(duc de). qu'il lui donne, 246,

BÉTHUNE (Philippe N. 34. Il lui amène
de), le comte de Bé- des troupes, 254; prend
thune, frères du duc de Evreux, 258; contribue
Sully, 11, N. 16; l'un au gain de la bataille
des mignons de Henri d'Ivry, 273, N. 52.
III, disgracié, 128, Bon mot de Biron à
N. 21. Henri IV, 275, N.

BÉTHUNE (Salomon BLOIS. Premiers états
de), frère du duc de Sul- tenus en cette ville; ils
ly, 11, N. 16; l'un des députent à Henri IV,
mignons de Henri III, 80. Seconds états, où
disgracié, 128, N. 21. Il le duc de Guise est tué;

- objet de ces états, 215 ; *lui*, 88 ; avec les Duras, 89, N. 97 ; sentimens sur ce duel, *ibid.*, N. Il déconcerte les desseins du prince de Condé, 98 ; est fait prisonnier devant Cambray, 112, 113, N. 7 ; forme le projet d'établir une république calviniste en France, 140. Son caractère, 140, N. 32 ; commande un corps de troupes en Guyenne, 158. Ses troupes se comportent mal à la bataille de Coutras, 193. Ses desseins après cette bataille, 199, N. 2. Il manque Sarlat, 200 ; prend Castillon, 205 ; songe à démembrer la monarchie, 219.
- BOIS** (Louis du) ; voyez ARPENTIS.
- BOISBREUIL**, gentilhomme, 149.
- BOIS DU LYS**, officier huguenot, 166.
- BOISSEC**, gentilhomme calviniste, échappe au massacre de la Saint-Barthélemi, 41.
- BOISSIÈRE** (Christophe de Lanoy de la) amène, au duc de Mayenne, un secours, 273, N. 52.
- BORDEAUX** ; lettres de cette ville, sur la personne de Henri IV, 14, N. Elle ferme ses portes à ce prince, 26.
- BOUCHAVANES** (N. de Bayancourt, sieur de), seigneur calviniste, 33, N. Charles IX lui pardonne, 44, N.
- BOUILLON** (Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, duc de), s'attache au roi, 70. Sa haine pour Sully, 71 ; est appelé en duel, par le prince de Condé, 82 ; se bat avec
- BOULAYE** (Charles Echa'ard, sieur de la), gouverneur de Fontenay, 172.
- BOURBON** (maison de), ses riches apanages, 11, N. 18.
- BOURBON - MONT-PENSIER** ; voyez MONT-PENSIER.
- BOURBON - RUBEN-PRÉ** ; voyez RUBEN-PRÉ.
- BOURBON-SOISSONS**,

DES MATIÈRES. 287

voyez SOISSONS.

BOURBON (Charles de), duc de Vendôme, 1, N. 1.

BOURBON (Antoine de), roi de Navarre; *voyez* ANTOINE.

BOURBON (Charles I, cardinal de), s'oppose au mariage du prince de Navarre avec Marguerite de Valois, 37. Ses conférences avec Cathérine de Médicis après la journée des Barricades, 214, N. 9; est mis en prison, lors du meurtre des Guises, 215, N. 10.

BOURBON (madame Cathérine de); *voyez* MADAME.

BOURGES pris, 28.

BOURGOIN, prieur de Jacobins, tiré à quatre chevaux; ses dernières paroles, 236, N. 27.

BOURSAULT (N. de), gentilhomme calviniste, conseille à la reine de Navarre de se rendre à Paris, 25.

BRASSEUSES, officier calviniste, 169; se trouve à la journée d'Arques, 169; à celle d'Ivry.

BREUIL (du), gen-

tilhomme calviniste, & quelques autres seigneurs, échappent au massacre de la St.-Barthélemi; 40.

BRESOLLES (N. de), protestant, 140.

BRIGNEUX, gouverneur de Beaugency, remet cette place à Henri IV, 222.

BRILLANT, domestique du prince de Condé, tiré à quatre chevaux, 206, N. 6.

BRIQUEMONT (François de), député vers Charles IX, 22.

BRISSAC (Charles de Cossé, comte de), gouverneur du château d'Angers, 146.

BROSSE (la), 139.

BROSSE-SAVEUSE; *voyez* SAVEUSE.

Brouage pris, 4, N.; repris, 82, N. 92.

BUHY (Pierre de Mornay, seigneur de), est du complot pour enlever les princes à Saint-Germain-en-Laye, 59, N. 68.

BUSSY - D'AMBOISE (Louis de Clermont de), perd la faveur de Monseigneur, 71, N. 86.

BUTRICK, envoyé de l'électeur Palatin aux assemblées des Calvinistes en France, 140, N. 32.

C

CABRIÈRES, gouverneur de Cahors, 96.

CAHORS pris, 95, N. 100.

CALAIS acquis à la France, 17.

CALDERON, envoyé d'Espagne à Henri IV, 125.

CALVINISTES; voyez PROTESTANS.

CAMBRAY; le blocus en est levé, 113.

CAMBRAY (N. de), se trouve à la bataille d'Ivry, 272.

CAMPAGNAC (madame de); séjour que fait Sully chez elle, pendant la peste à Rosny, 173, 174.

CANTONS SUISSES; voyez SUISSES.

CAPUCINS, députés par les Parisiens vers Henri III, à Chartres, 213, N. 8.

CARLOS (Don), prince d'Espagne; voyez PHILIPPE II.

CARNAVALET, tire

Henri IV de son erreur, 64.

CAROUGE (N. de); voyez VENEUR (Tannégui le).

CASIMIR (le prince) entre en France, avec une armée, 64. On l'en fait sortir, à force d'argent; voyez MÉDICIS.

PAIX DE MONSIEUR; villes que lui engage le prince de Condé, 98.

CASTEL - JALOUX, ville calviniste, 81.

CASTETS manqué, 157.

CASTILLON pris par le duc de Mayenne, & repris par le vicomte de Turenne, 205.

CATEAU - CAMBRÉSIS, forcé par Monsieur, 113.

CATHÉRINE de Médicis, reine de France & régente, réussit mal dans la guerre contre les Calvinistes, 2, 3; favorise les princes de Lorraine, par haine pour la maison de Bourbon, 18 & *suiv.* Sujet de l'entrevue

qu'elle eut, à Bayonne, avec le duc d'Albe, 26, N. 41; ses artifices pour attirer les Hugue-

nots

nots à Paris, 26; moyens qu'elle met en usage pour perdre les calvinistes, 33, N. 51; elle s'attire les grands contre elle, 56; ses desseins pour l'établissement de ses enfans, 56 & *suiv.*; ses artifices pour désunir Monsieur & Henri IV, 63; elle les trompe par la paix de Monsieur, 66, N. 83; conférences en différens endroits, entre elle & Henri IV, sans fruit, 83, N. 95. Ses moyens pour enlever à ce prince une partie de ses officiers, 88. Lettre, où elle remercie le prince de Condé, d'avoir pris les armes contre la cour, 98, N. 102; elle brigue la souveraineté des Pays-Bas, & le royaume d'Alger, pour le duc d'ANJOU, 105, N. 1; sa mauvaise-foi, en traitant avec Sully, 127; elle manque l'occasion d'abattre la ligue & de réunir les Pays-Bas à la France, 138, N. 31; réflexions sur sa mauvaise politique, 176 & *suiv.* Elle va en Poi-

tu, où elle s'abouche, en différens endroits, avec Henri IV, 177; parole d'elle, qui montre qu'elle se soucioit peu de la religion, 176, N. 49. Elles'en retournent, sans avoir rien obtenu, 179. Différentes négociations entre elle, le duc de Guise, &c., 206 & *suiv.*, N. 7; elle raccommode les Guises avec Henri III, 214, confère avec le cardinal de Bourbon & le duc de Guise, &c., *ibid.*, N. 9; sa mort, 218; jugement peu favorable à cette princesse, 218, N. 11.

CATHÉRINE (Madame); voyez MADAME.

CATHOLIQUE (religion); voyez RELIGION.

CAVAGNE (Arnaud de), député par les Huguenots, à Charles IX, 22, N. 35.

CAUMONT (François Nompar de), tué à la St.-Barthélemi, 44, N.

CHALAIS; voyez HENRI IV.

CHALIGNY (Henri de Lorraine, comte de), tue Chicot, 137, N. 30.

- CHALLANDEAU, officier huguenot, 169.
- CHAMBRE-MI-PARTIE; voyez Paix de MONSIEUR, Paix de 1577.
- CHANTELOUP (N. de), prisonnier à la bataille d'Ivry, 270.
- CHARBONNIÈRES (Gabriël, prévôt de), se poste vis à vis la Motte-Saint-Eloy, 180.
- CHARITÉ (la); rendez-vous des Calvinistes, 2.
- CHARLES IX, roi de France, affectionne Henri IV, 15; partage sa faveur entre les princes du sang, les Guises & le connétable, 18. Profonde dissimulation dont il use, pour perdre les huguenots, 21, N. 34; traits sur sa haine pour le duc de Guise, *ibid.*; il attire les calvinistes à Paris, 25; Manque à être pris, par eux, à Meaux, 28, N. 45. Carences qu'il fait aux chefs du parti, 32; sécurité qu'il leur inspire, 33; réflexions sur sa conduite avec Coligny, 33, N. 51; Violence de ce prince, à l'égard du roi de Navarre & du prince de Condé, 47 & *suiv.*; il en sent des remords, & désavoue le massacre, 52; traits de sa cruauté, 53, N. 63; il favorise les Calvinistes en haine de sa mère, qu'il soupçonne avoir empoisonnée, 57; regret qu'il témoigne du massacre de la Saint-Barthélemi, à sa mort, 61; sa mort, ses bonnes & mauvaises qualités, 61, N. 74.
- CHARNY (Eléonor de Chabot, comte de), sauve les huguenots de son gouvernement, du massacre de la Saint-Barthélemi, 53, N. 64.
- CHARTRES, pris, 233.
- CHARTRES (Jean de Ferrières, vicomte de), échappe au massacre de la Saint-Barthélemi, 40, N. 57, se trouve à la journée d'Arques, 248.
- CHASTES (Aymar de), gouverneur de Dieppe, 246, N. 33.
- CHATAIGNERAIE (Jean de Vivonne, sieur de la); prisonnier à la bataille d'Ivry, 270, N. 49; comment il fut tué, 272.
- CHATEAU-THIERRY,

donné à d'Inchy, par
Monsieur, 116.

CHATEAUVIEUX
(Joachim de), capitaine
des gardes, fait serment
à Henri IV, 240, N. 28.

CHATELLERAUT
pris, 223.

CHATILLON (Ode
de), cardinal, se marie;
sa négociation en Angle-
terre; sa mort, 23, N.
38.

CHATILLON COLIGNY
(François de), fils de
l'amiral, se trouve à
Genève, au massacre de
la St.-Barthélemi, 48,
N. 61; son conseil sur
l'entrée des troupes
étrangères en France,
n'est point suivi, 167;
est employé à la défense
de Tours, 229. Il gagne
le combat contre Saveu-
se, 231; emporte le
faubourg Saint-Ger-
main, 257.

CHASTRE (Claude
de la), maréchal de
France, 3, N. 3.

CHICOT, Gascon,
tour qu'il joue à Laver-
din... 137; est tué, *ibid.*,
N. 30.

CLAIRVANT (Clau-
de Antoine de Vienne,

sieur de), négocie en
Allemagne, 165.

COCONNAS (Annibal
comte de.) décapité,
59, N. 69.

COLIGNY (Gaspar de
Châtillon-), amiral de
France, passe à la Ro-
chelle, 20; son maria-
ge, 22, N. 37; son des-
sein sur le roi, 28, N.
45. Il est blessé, 33, N.
51; assassiné, 42, N. 60.

CONDÉ (Louis I,
prince de), est fait pri-
sonnier, 1, N. 1, pag.
30, N. 47; son dessein
sur le roi, 28, N. 45.
Il est tué, 1, N. 1.

CONDÉ (Henri I, prin-
ce de), 146. Ses maria-
ges, 22, N. 36. Il échap-
pe au massacre de la
Saint-Barthélemi, 48.
Ses menées en Allema-
gne, 64. Il se sépare du
roi de Navarre, 82; est
appelé en duel, 88;

Villes qu'il attire dans
son parti, & d'autres,
dont il s'empare... 98;
Il assiège Brouage, mar-
che au secours d'An-
gers, 148. Danger qu'il
court, 153; amène du
secours au roi de Na-
varre, 168; se signale à

la bataille de Coutras, 193. Projet qu'il s'efforce d'exécuter, 198. Sa mort, 206, N. 5.

CONTY (François de Bourbon, prince de), 203; sa mort, *ibid.*, N. 3.

COSSÉ (Arrus de), seigneur de Gonnor, maréchal de France. ... 3, N. 4, *pag.* 22 & *suiv.*

CREIL pris, 233.

CREVECEUR (N. de Montmorency), se trouve à la bataille d'Ivry, 272.

CRILLON (Louis Bertou de); conseil qu'il avoit donné à Henri III, 207, N. Lettre que lui écrit Henri IV, 250, N.

CRUSSOL; voyez BEAUDISNER; v. UZÈS.

D

DANGEAU, officier calviniste, 169.

DAMVILLE; voyez

MONTMORENCY (Henri de).

DAVAILLES, gouverneur de Maillezais, 172.

DESCHAMPS, 99.

DES HAYES, Gasque, échappe au massacre de la Saint-Barthélemi, 40, N.

DESPEUILLES rend lâchement Sainte-Bazelle, 161; sa compagnie est défaite, devant la Rochelle, 180.

DEYÈZE (la), combat singulier, proposé entre lui & Lavardin, 78.

DOMFRONT pris, 257, N. 42.

DOMINGE, gentilhomme, 99.

DURANDIÈRE (la), précepteur de Sully, 29.

DURAS (Jean de Durefort, vicomte de),

l'un des chefs Protestans, 33, obtient son

pardon, 44, N. Il passe dans le parti des catho-

liques, 88; se bat accompagné de Durefort

de Rosan, son frère, contre le vicomte de Tu-

renne, 89. Sentimens sur ce duel, *ibid.*, N.

97.

E

Eause prise, 74 & *suiv.*

ECOSSOIS: Quatre mille Anglois & Eco-

sois arrivent au secours d'Henri IV, 254.

EGLISE assiégée, 79.

EGMONT (Lamoral

d') décapité à Bruxelles, 267, N.

EGMONT (comte d'), sa valeur à Ivry; il y est tué, 267, N.

ÉLISABETH de France, reine d'Espagne; voyez PHILIPPE II.

ÉLISABETH, reine d'Angleterre; négociations pour lui faire épouser Monsieur, 23, N. 38; raisons qui l'empêchèrent de se marier, 116, N. 11; elle envoie une armée à Henri IV, 253.

ENTREMONT (Jacqueline de Montbel, comtesse d'), épouse l'amiral de Coligny, 22, N. 37.

ÉPERNON (Jean de Nogaret, père du duc d'), 3, N. 3.

ÉPERNON (Jean-Louis de Nogaret de la Valette, duc d'), conseille à Henri III de faire assassiner le duc de Guise, le jour des barricades, 207, N.; est fait amiral & gouverneur de Normandie, 213; quitte le parti de Henri IV, 242, N. 30.

ÉPINOY (Robert de Melun, prince d'), 118, N. 14.

ESPAGNE & ESPAGNOLS; ses offres à Henri IV, 125; l'armée Espagnole se joint à celle du duc de Mayenne, 262; se bat, avec valeur, à Ivry, 266.

ESTAMPES pris, 233; repris, 257.

ÉTATS-GÉNÉRAUX à Blois; premiers & seconds; voyez BLOIS.

EU (ville d'), prise, 245.

F

F AVAS, officier calviniste, 70; se trouve à la bataille de Coutras, 191, N. 57.

FAYOLLE, gouverneur de Chizay, 166.

FÈRE (la), prise, 90; reprise, 98, N. 102.

FERVAQUES (Guillaume de Hauteмер, comte de Grancey, seigneur de), maréchal de France, 107, 112; envoyé à la cour de Henri III, pour redemander Madame, 65, N. 82.

FEUQUIÈRES (N. de Pas, de), officier calviniste, 149, N. 40, p. 169; tué à Ivry, 269.

FIGEAC surpris & N. iij

abandonné par les royalistes, 89, 90.

FLANDRE, Pays-Bas & Provinces - unies :

Charles IX, en y envoyant une armée, trompe les Protestans, 24; origine de la révolte des Provinces-unies, 106, N. 2; elles se donnent à l'archiduc Matthias, *ibid.*, ensuite à Monseigneur, *ibid.*

FONT (la), valet-de-chambre de Sully, 130, N. 23; lui fait connoître & épouser mademoiselle de Courtenay, 130, 131, N. 24.

FONTAINE-MARTEL (François de), gouverneur de Neuf-Châtel, 245, N. 32.

FONTENAI-LE-COMTE pris, 60; assiégé, & repris; aventure comique pendant ce siège, 169 & *suis.*

FONTENAY (Jean de Rohan, sieur de), échappe au massacre de la Saint-Barthélemi, 40, N. 57.

FOSSEUSE (mademoiselle de), aimée par Henri IV, 84, N. FOUCAINVILLE, vil-

lage où se donne la bataille d'Ivry, 271, N.

FOUQUEROLLES, officier, 166.

FOURBIN (madame de) prédit l'assassinat des Guises, 217, N.

FRANCE (Claude de), épouse du duc de Lorraine, 19, N. 30.

FRANÇOIS II, roi de France, sa mort, 18, N. 29.

FRANCOURT (Gervais Barbier, sieur de), chancelier du roi de Navarre, l'un des auteurs du conseil de venir à la cour, 25, N. 40, tué à la Saint-Barthélemi, 43, N.

FRESNE (Léon de) s'empare d'Angers, 147, N. 38; repère cette place, & y est tué, 147.

FRONTENAC, officier calviniste; sa querelle avec Sully, 71.

G

GALATY, colonel Suisse; parole que lui adresse Henri IV, au combat d'Arques, 250, N.

GALERANDE (Georges de Clermont d'Amboise, marquis de), 153.

GAMACHE (Nicolas Rouault, sieur de), calviniste, [32](#), N. [49](#).

GAND (vicomte de); voyez MELUN.

GARDE (baron de la) cherche à surprendre la Rochelle, [27](#), N. [42](#).

GARNACHE (la) prise, [172](#), N. [48](#); reprise, [220](#), N. [13](#).

GARNACHE (la dame de la) fait son fils prisonnier, après avoir été prise par lui, [172](#), N. [48](#).

GASTINE (Philippe de), affaires de la Croix de Gâtine, [28](#), N. [46](#).

GAUCHERIE (la), précepteur de Henri [IV](#), [13](#), N. [21](#).

GÉNEVOIS (prince de), [172](#), N. [48](#).

GENLIS (Jean d'Ange) d'Ivoy, de), défait en Flandre, [37](#), N. [53](#).

GERGEAU pris, [233](#), N. [25](#).

GIVRY (Anne d'Anglure, de), s'attache à Henri [IV](#), [242](#), N.

GONDY (Albert de), duc de Retz; voyez RETZ.

GONTAUT DE BIRON (Jean de), baron de Salignac, [89](#), N. [97](#).

GORDES (Bertrand de Simiane, sieur de), cherche à sauver les Protestans à la Saint-Barthélemi, [53](#), N.

GOURDON (N. de Terride, vicomte de), auteur de l'entreprise sur Cahors, [91](#).

GOURNAY pris, [245](#).

GRAMMONT (Antoine de), seigneur calviniste, [32](#), N. [49](#); obtient son pardon, [44](#), N.

GRAMMONT (Philibert de) quitte le parti de Henri [IV](#), [88](#), N. [96](#).

GRANDRI (Pierre de), gentilhomme calviniste, échappe au massacre de la St.-Barthélemi, [40](#), N.

GRAVELINES (déroute de), [17](#).

GREC, capitaine-lieutenant dans Angers, y est tué, [147](#).

GRÉGOIRE XIII, pape. Joie qu'il témoigne de la Saint-Barthélemi, [42](#), N. [60](#).

GUESLE (la) dissuade Henri [III](#) de faire assassiner le duc de Guise, [208](#), N.; tue Jacques Clément, [235](#), N.

GUERCHY (Antoine de Marafin, sieur de),

- tué au massacre de la St.-Barthélemi, [44](#), N.
- GUICHE (Diane Dandoins, comtesse de), aimée de Henri IV, [125](#), N. [16](#); auquel elle envoyoit des troupes à ses frais, *ibid.*, N.
- GUISE (maison de), s'établit en France, [16](#), N. [26](#).
- GUISE (François de Lorraine, duc de), rallume la guerre entre la France & l'Espagne, [16](#), [17](#). Parole de lui, sur François II, [16](#), N. [24](#). Il est mis à la tête du conseil & des armées, [17](#), & perd la faveur à la mort de François II, [17](#); ses titres, [18](#), N.; il forme le plan de la ligue, [135](#), N. Sa prétention & celle du cardinal de Lorraine, sur la Provence, l'Anjou, Metz, &c., [209](#), N.
- GUISE (Henri de Lorraine, duc de), forme, avec la reine-mère, le projet du massacre de la Saint-Barthélemi, [38](#); conduit les assassins de l'amiral de Coligny, [42](#), N. [60](#); poursuit Montgommery, [44](#), N.; son amitié pour le roi de Navarre, [63](#), N. [79](#). Foiblesse de son parti dans le commencement, [134](#), N. [27](#); accusé d'être indifférent pour toutes les religions, [144](#), N. Il défait les troupes étrangères à Auneau, [204](#), N. [4](#); son objet, quant aux barricades; Jugemens différens sur son objet, dans cette entreprise, [204](#), N. [4](#), p. [206](#), N. [7](#). Résistance qu'il trouve dans le président de Harlay, Stafford, &c., [210](#), N.; ses conférences avec Cathérine de Médicis, [214](#), N. [9](#); Il est assassiné à Blois, [215](#), N. [10](#); son caractère, ses projets, &c., [216](#), [217](#), N.
- GUISE (Louis de Lorraine, cardinal de), assassiné à Blois, [215](#), N. [10](#).
- GUITRY (Jean de Chaumont, marquis de), manque d'enlever les princes, à Saint-Germain-en-Laye, [59](#), N. [68](#); négocie, en Allemagne, pour le parti Protestant, [165](#); est, en partie, cause de la défaite d'Auneau, [204](#), N. [4](#).

H.

HABSBOURG (Raoul ou Rodolphe d'), auteur de la grandeur de la maison d'Autriche, 7, N.

HALLOT (Michel Bourrouge du), gouverneur d'Angers; son supplice, 147, N. 38, 39.

HARLAY (Achille de), premier-président, sa réponse, ferme, au duc de Guise, après les Barricades, 210, N.

HARLAY-MONGLAT; voy. MONGLAT.

HAVRE-DE-GRACE, livré aux Anglois par les Huguenots, pris par les troupes de Henri IV, 257, N. 42.

HAUTEVILLE (Elisabeth de), son mariage, 23, N. 38.

HAYE, (la), en Touraine; escarmouches en cet endroit, 183.

HENRI II, roi de France; parole de lui au prince de Navarre, 13, N. 21; rupture entre les rois de France & d'Espagne, 16; il est tué, dans un tournois, 17, N. 27.

HENRI-III, roi de France, accusé d'avoir fait assassiner le prince de Condé, 1, N. 1; son discours à Miron, son premier Médecin, 34, N.; il est élu roi de Pologne, & lève le siège de la Rochelle, 55, 56; il déclare la guerre aux Huguenots, à son retour de Pologne, lève le siège de Livron, &c., 62; épouse Louise de Lorraine, 63, N. 78; traits de son aversion contre Monsieur, 63, N. 79, il fait la paix de 1577, en haine des Guises. Sa conduite mêlée de dévotion & de volupté, 82, N. 93; il reçoit mal Monsieur, à son retour de Flandre, 127; Reproches, qu'il fait au roi de Navarre, au sujet de Marguerite de Valois, 126, N. 18; il se brouille, & se raccommode avec la ligue, avec laquelle il s'unit, malgré lui, 134, N. 27; il manque l'occasion de réunir les Pays-Bas à la France, 138, N. 31; il soutient la ligue par foiblesse, 145; commencement de

N V

145; commencement de

la négociation pour l'union des deux rois, 161. Ce qu'il entreprend sur les Protestans & sur la ligue, *ibid.*, N. 46; sa conduite est cause de la défaite des troupes étrangères à Auneau, 89 & *suiv.*; mauvaise politique de son conseil, 175; son dessein, en mettant le duc de Joyeuse à la tête de son armée, 179; Faute qu'il commet en la journée des barricades; il se retire à Chartres, 206, N. 7; sa foiblesse & ses fautes rassurent la ligue; il est obligé de lui accorder tout, 213 & *suiv.*, N. 9; sa conversation avec Sully, dont il ne suit point le conseil, 214; il fait assassiner le duc & le cardinal de Guise; jugement sur cette action, 215, N. 10; il se met dans la dépendance de la ligue, 218. Nouvelles fautes de ce prince. Extrémité où il se voit réduit, 219. Il n'ose résister au nonce du pape, 221; conclut le traité avec le roi de Navarre & ils s'abouchent ensemble, 223 & *suiv.*, N. 18; manque d'être pris, 227; sa jalousie contre Henri IV, 234, N. 26; succès de ses armes; il assiège Paris, 234, N. 27; il est blessé à Saint-Cloud, & meurt; sentiment d'amitié qu'il témoigne à Henri, IV, 237; circonstances sur cet événement, 235, N. 27; faute qu'il fit, de donner le gouvernement de Bretagne au duc de Mercœur, 254, N. 59.

HENRI IV, roi de France, commande les troupes calvinistes au choc d'Arnay-le-Duc, 3, N. 4; son discours sur le combat d'Arnay-le-Duc, 4, N. 5; fautes qu'il remarque, sur l'escarmouche de Loudun, sur la journée de Jarnac, & la bataille de Montcontour, 12, N. 20; particularités sur sa naissance, 12, N. 19; son éducation, son enfance, ses heureuses dispositions, ses talens pour la guerre, 15; il est déclaré chef des Protestans; ennemis puissans qu'il a à combattre, 19; 20; complot entre lui

& le duc d'Alençon, d'é
 traigler Cathérine de
 Médicis, 19, N. 31; il
 vient demeurer à la Ro-
 chelle, 20; projet de
 son mariage avec Mar-
 guérite de Valois, 22;
 il entend quelque chose
 du résultat de la confé-
 rence de Bayonne, 26,
 N. 41; il épouse Mar-
 guérite, 36, N. 52; on
 ne peut l'engager à for-
 tir de Paris, 41; com-
 ment il évite la mort au
 massacre de la St.-Bar-
 thélemi. Il est obligé à
 changer de religion &
 retenu prisonnier, 47
 & *suiv.*, N. 62; se
 brouille avec Monsieur,
63; il a horreur de tuer
 ce prince; trait de son
 amitié avec le duc de
 Guise, 63, N. 79; il se
 sauve de la cour, & se
 joint à Monsieur & au
 prince de Condé, 65; il
 est abandonné par Mon-
 sieur, 67, N. 84; re-
 prend les armes sans
 beaucoup de fruit, 68;
 manque Marmande, 72;
 l'amour le conduit en
Béarn, 73, N. 87; il em-
 porte Eause de vive for-
 ce, 74; se retire à Je-
 gun, 77; coup hardi,
 qu'il fait devant Nérac,
81; son entrevue avec
 le prince de Condé; se
 brouillent ensemble;
 Henri IV ne peut empê-
 cher la prise de Broua-
 ge, 82; il s'abouche
 avec la reine-mère; pro-
 positions, qu'il accepte
 & qu'il refuse, 84, N.
95; ses réponses à Ca-
 thérine de Médicis; ses
 galanteries pour les fil-
 les de la reine, 84, N.;
 il prend Fleurance, 86,
 & Saint-Emilion, 87;
 conduit dans le comté
 de Foix la cour de Ca-
 thérine de Médicis, 88;
 valeur surprenante, avec
 laquelle il emporte d'as-
 saut Cahors, 90, 91;
 il fait échouer le projet
 du prince de Condé,
98; prend Monségur
 & s'enferme dans Né-
 rac, 100; amitié qu'il
 prend pour Sully, au-
 quel il reproche & par-
 donne ses fautes, 102;
 sa conversation avec
 Sully, où il lui prédic
 ce qui lui arrivera, & à
 Monsieur, en Flandre,
108; accueil qu'il lui
 fait, à son retour de cette

expédition, 124; il l'en-
 voye communiquer à la
 cour les offres avanta-
 geuses que lui fait l'Es-
 pagne, 125, & observe
 les démarches de la li-
 gue, 128; réponse qu'il
 fait aux lettres piquan-
 tes de Henri III, 126,
 N. 18; on lui donne du
 poison, qui ne fait aucun
 effet; autre danger qu'il
 court, 132, N. 26; il
 se prépare à résister aux
 forces de la ligue; son
 indignation du traité de
 Nemours, 136, N. 29;
 traits de sa confiance en
 Sully, 142; il reçoit
 des députés de la cour,
143; Son parti manque
 Angers, 146; ses vrais
 sentimens sur la reli-
 gion, 144, N.; il résiste
 aux armées de Mayen-
 ne, Joyeuse & Mati-
 gnon, 157. Il va à la
 Rochelle, 158; il prend
 Talmont, Chizai, 166,
 Sanzai, Saint-Maixent
 & Fontenay, 168; Ac-
 cident qui l'empêche
 d'être instruit de la mar-
 che des troupes étran-
 gères, 167. Il prend
 Maillezais, Mauleon,
 la Garnache; manque

Niort & Parthenay, & se
 retire dans la Rochelle,
169; il s'abouche avec
 la reine-mère, 177. Ré-
 ponde qu'il fait à cette
 princesse; péril qu'il
 court à St.-Brix, *ibid.*,
 N. 50; Saint-Maixent,
 Maillezais lui sont enle-
 vés, 180; avantages
 qu'il remporte sur l'ar-
 mée de Joyeuse, 181;
 il s'empare des passages
 de Chalais & d'Aube-
 terre, gagne la bataille
 de Coutras, 190; Ac-
 tions & paroles de lui, &
 particularités sur sa per-
 sonne, pendant & après
 cette bataille, 192, N.
58; Fautes qui l'empê-
 chent de profiter de sa
 victoire, 197, 198, N.
 1; il va en Béarn, & y
 découvre les complots
 du comte de Soissons,
201; sa douleur de la
 mort du prince de Con-
 dé, 206, N. 6; ils s'offre
 à Henri III, 211; ce
 qu'il dit sur l'assassinat
 des Guises, 218, N.; il
 cherche à déconcerter
 les desseins des chefs du
 parti Protestant, 219;
 reprend la Garnache &
 Niort; tombe malade à

la Motte-Frélon, 220. 249 & *suiv.*, N. Il har-
 Il s'abouche avec Henri cèle ses ennemis. Dan-
 III. Conseil qu'il prend, ger qu'il court, près de
 & paroles de lui à ce Dieppe, 253. Il manque
 sujet; ce qu'il en écrit Vernon & autres villes,
 à du Pleffis-Mornay, 226, 254; se rapproche de Pa-
 N. 17. Il chasse le duc ris, dont il fait attaquer
 de Mayenne de Tours; les faubourgs sans suc-
 loue la conduite d'Henri cès, 255 & *suiv.*, N. 41.
 III, 229, N. 20 Succès Prend Etampes, & plu-
 des armes des deux rois; sieurs villes d'*Anjou*,
 grands services que rend 257, N. 42; fait lever
 Henri IV, & dangers, le siège de Meulan, 260.
 auxquels il s'expose, Danger qu'il y court,
 234. Il va voir ce prin- 261, N. 44; ne peut
 ce, blessé, 235. Il prend empêcher la prise de
 conseil de Sully, 237. Il Rouen, 262. Particu-
 est reconnu par une par- larités sur la manière
 tie des principaux offi- dont ce prince s'est com-
 ciers royalistes, & aban- porté à la bataille d'I-
 donné par d'autres me- vry, 265 & *suiv.*, N. 47.
 sures qu'il prend dans Caresses qu'il fait au ma-
 cette conjoncture, 240 réchal d'*Aumont*, 274,
 & *suiv.*, N. 28, 29, 30. N.; à Sully, en le faisant
 Il surprend Meulan, chevalier, 278.
 242. Raisons qui l'obli- HARTRAY (René de
 gent de s'éloigner de Saint-Denis, de), se
 Paris, 243. Il prend saisit d'Alençon, 65.
 Clermont, & autres vil- HONFLEUR pris;
 les de Normandie, 244. 257, N. 42.
 Victoire qu'il remporte HORN (prince de),
 à Arques, 247 & *suiv.* Il décapité à Bruxelles,
 s'assure de Dieppe pour 266, N. 48.
 place de retraite, 246. HORTES (N. vicomte
 Bon mot de lui en cette d'), sa réponse à Char-
 occasion, & autres traits les IX, 54, N.
 durant & après l'action, HUGUENOTS massa :

crés à Paris ; voyez d'ici l'armée de Henri III
SAINT - BARTHÉLEMI en Guyenne, 157 ; mar-
(la). che contre Henri IV,

HUMIÈRES (Charles 174 ; il prend St.-Mai-
d'), amène un secours au xent, Maillezais, &c.,
duc de Mayenne, 273, 180 ; ses troupes sont
N. 52. maltraitées, 183 ; il
vient se mettre à leur

J

JAMES, sa compagnie
sert d'enfans perdus,
à Ivry, 264.

JAUREGUY (Jean
de), Basque, manque
le prince d'Orange, est
tué, 117, N. 12.

JEANNE d'Albret,
reine de Navarre, 12,
N. 19 ; se retire à la Ro-
chelle, 20. Motifs de
son retour à Paris, 23,
24 ; sa cession à son fils,
en faveur de mariage,
36, N. Sa mort, 37.

INCHY (Charles de
Gaure d'), reçoit Mon-
sieur dans Cambray,
113 ; par lequel il est
chassé du château, 115.

JOYEUSE (Anne, duc
de), maréchal de Fran-
ce, conduit l'armée
royaliste contre la ligue,
& la tourne, tout d'un
coup, contre les hugue-
nots, 136, N. 28. Ce
qu'il dit, à cette occa-
sion, à Sully, 138 ; con-

duit l'armée de Henri III
en Guyenne, 157 ; mar-
che contre Henri IV,
174 ; il prend St.-Mai-
xent, Maillezais, &c.,
180 ; ses troupes sont
maltraitées, 183 ; il
vient se mettre à leur
tête, 188 ; trait de gé-
nérosité de lui. 188. N.
54. Sa conduite à la ba-
taille de Coutras, 189
& *suiv.* Il y est tué, 194,
N. 62, 64.

JOYEUSE (N. de),
cardinal, veut justifier,
à Rome, l'assassinat des
Guises, 215, N.

JOYEUSE (Guillaume
de), 136, N. 28.

ISLE-ADAM (l') pris,
233.

JUAN D'AUTRICHE
(D.) gagne la bataille
de Lépante, 15, N. 23 ;
déconcerte la ligue avec
le duc de Guise, 135,
N.

IVRY ; voyez BATAIL-
LES.

L

LANDEREAU (Char-
les Rouhault du), tente
de surprendre la Ro-
chelle, 27, N. 42.

LANGLOIRAN (N. de
Montferrant, baron de),

échappe au massacre de la Saint-Barthélemi, 40, N. 57; prend le parti de Sully, contre Bouillon, 71.

LANSAC le jeune; cherche à surprendre la Rochelle, 27, N. 42.

LANSQUENETS, trahissent Henri IV, à Arques, 249; sont taillés en pièces, à Ivry, 271, N. 50.

LAVAL pris, 257, N. 42.

LAVAL (Charlotte de), première femme de l'amiral de Coligny, 22, N. 37.

LAVAL (Guy de), fils de d'Andelot, se sauve du massacre de la Saint-Barthélemi, 48, N. 61.

LAVARDIN (Jean de Beaumanoir, de), prend le parti de Sully contre Frontenac & Bouillon, 71. Combat singulier, proposé entre lui & la Devèze, 78. Il quitte le parti de Henri IV, 88; voyez CHICOT. Il est chassé du poste de Coutras, 190.

LAVARDIN (Charles de Beaumanoir, de), tué à la Saint-Barthélemi, 42, N. 60.

LENONCOURT (Philippe de), cardinal, député de la cour à Henri IV, 143, N. 34, 164.

LESDIGUIÈRES (N.) commande pour Henri IV, 158.

LÉSIGNAN (Louis de Saint-Gélais de), officier, 70.

LIBERGE, valet-de-chambre de Sully, 170.

LIGUE (la) rend puissans les Guises, 82; lève l'étendard de la révolte, 134. Son origine, sa foiblesse, ses progrès, 134, N. 27. Son assemblée à Châlons, où elle oblige Henri III à se rejoindre à elle, 138, N. 31, & dispose de ses troupes, 145. Elle fait marcher trois armées contre Henri IV, 157. Places qu'elle prend, & qu'elle perd, 172 & *suiv.*

Défait les troupes étrangères à Auneau, 204. Elle oblige Henri III à sortir de Paris; son insolence, avant & après cette action, 206 & *suiv.*, N. 7. Elle manœuvre Meulan, & prend Pontoise, 260 & *suiv.*; s'empare de Rouen, 262.

LONDE (N. de la), maire de Rouen, 245, N. 32.

LONGA (N. de), gentilhomme, 156.

LONCAUNAY, gentilhomme, se sauve à la Saint-Barthélemi, 40.

LONGUEVILLE (Henri d'Orléans, duc de), reste fidelle à Henri IV, 242, N.; lui amène des troupes, 254.

LORGES surprend Châteaudun, 230.

LORRAINE (maison de), droits chimériques de cette maison à la couronne, 207 & *suiv.*, N.

LORRAINE (Charles, cardinal de), 16, N. 26. Ses véritables sentimens sur la religion, 144. Ses prétentions sur Metz, &c., 208, N. Sa mort, 60, N. 75.

LORRAINE (Charles de), duc de Mayenne; voyez MAYENNE.

LORRAINE (Charles de), duc d'Aumale; voy. AUMALE (Charles de Lorraine, duc d').

LORRAINE (Claude de), duc d'Aumale; voy. AUMALE (Claude de Lorraine, duc d').

LORRAINE (François de), duc de Guise; voy. GUISE (François de Lorraine).

LORRAINE (François de), grand-prieur de France, 16, N.

LORRAINE (Henri de) duc de Guise; voyez GUISE (Henri de Lorraine).

LORRAINE (Louis de), cardinal de Guise; voy. GUISE (Louis de).

LORRAINE (Nicolas de), comte de Vaudemont; voyez VAUDE-MONT (Nicolas de), &c.

LORRAINE (Philippe-Emmanuel de), duc de Mercœur; voyez MER-CŒUR.

LOUDON; voy. HENRI IV.

LOUISE de Lorraine, reine de France, 63, N. 78.

LOUVIERS manqué, 244.

LUDOVIC (Louis de Nassau, comte), un des chefs des seigneurs religieux, 30, N. 48.

M

MADAME Cathérine de Bourbon, duchesse

de Bar, est renvoyée, par Charles IX., à son frère, 65, N. 82. Son goût pour les divertissemens, 74. Ses amours avec le comte de Soissons, 200.

MAIGNAN, valet-de-chambre de Sully, le secourt à propos, au siège de Paris, 234; lui sauve la vie, à Ivry, 268; le ramène, en triomphe, à Roissy, 276.

MAILLEZAIS pris, 172; repris, 180.

MAILLY (Jacques de); voyez BÉNÉHART.

MAINE (villes du) prise, 257, N. 42.

MAINFROY, concurrent de Charles d'Angou, 8.

MAINTENON (Louis d'Angennes, seigneur de), manque Chartres, pris, 180.

MAIXENCE (pont de Sainte), mal gardé, 256, N. 40.

MALASSISE (N. de Mesmes, de), 4, N. 5; député par Cathérine de Médicis, à la Rochelle, 20.

MANDELOT (François de), son humanité envers les calvinistes à la S.-Barthélemi, 53, N. 64.

MANDOCE (Bernardin de), député de l'Espagne vers Henri IV, 125, N. 17.

MARCEL (Emézigot), rebelle, 8.

MARQUÉRITE de Valois, reine de France, célébration de son mariage, 36, N. 52. Elle le quitte, & retourne à la cour, où elle n'est pas de bonne intelligence avec sa mère & son frère, 126.

MARIE de Lorraine-Guise, reine d'Ecosse, 18, N. 28.

MARIE Stuart, reine d'Ecosse, 18, N. 28.

MARMANDE; escarmouche devant cette ville, 96.

MARONIERE, gouverneur de Talmont, 166.

MARSILLIERE (N. de), officier, député en Allemagne, 165.

MASTIN (madame de), comment elle recevoit Sully, son neveu, 122.

MATIGNON (Jacques de), maréchal de France, 189, fait Montgomeri prisonnier; jugement sur son procédé,

- 60, N. 70; conduit une armée en Guyenne; manque Castets, 157.
- MATTHIAS, archiduc d'Autriche, devient souverain des Provinces-Unies, 105.
- MAULEON pris, 172.
- MAUREVERT (Nicolas de Louviers, de) blesse l'amiral de Coligny, 33, N. 51.
- MAYENNE (Charles de Lorraine, duc de), prend Brouage, 82, N. 92; conduit l'armée de la ligue en Guyenne; y prend quelques villes, & ne peut surprendre Henri IV, 157 & *suiv.*; s'approche de Tours, où il manque de prendre Henri III, 227 & *suiv.*; & en est chassé par Henri IV, 229; ses troupes défaites à Arques, 252; il est obligé d'abandonner les environs de Dieppe, & se rapproche de Paris, 255. Il prend Pontoise, 259; & manque Meulan, 261; perd la bataille d'Ivry; fautes qu'il y fait, 265, N. 47, *pag.* 266, N. 48.
- MÉDAVY (Charles-François Rouxel, de), officier - général de la ligue, 245, N. 32.
- MEILLES (comte de), officier calviniste, 78.
- MELUN (maison de), & personnages de ce nom, 9, N. 13.
- MELUN de ROUBAIS; voyez ROUBAIS.
- MELUN (Hugues de), vicomte de Gand, 9, N. 13.
- MELUN (Anne de), dame de Rosny, 9, N. 13, *pag.* 108, N. 6.
- MENAGER, député des états de Blois à Henri IV, 80, N. 90.
- MERCŒUR (Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de) son bagage est pris, 184; il est fait gouverneur de Bretagne, 254, N. 39.
- MESMES (N. de); voyez MALASSISE.
- MEULAN pris, 241; manqué par la ligue, 261.
- MICHAUT (le capitaine), 132, N. 26.
- MIGNONVILLE, officier, 166; est tué, 191, N.
- MILON, officier, contribue à la prise de Ségur, 100.

MIOSENS (Henri baron de) tue le prince d'Albret, baron de), 70. de Condé, 1, N. 1.

MIRANDE, piège que MONTGLAT (Louis Harlay de), envoyé par Henri IV au devant de l'armée étrangère, 203.

MIRON, premier médecin de Henri III; voyez HENRI III. Conférences, auxquelles il assiste, 214, N. 9.

MOLE (Joseph-Boniface de la), décapité, 59, N. 69.

MONDOUCET (Claude), résident dans les Pays-Bas, 37, N. 53.

MONS pris, 24.

MONTAGNE; voyez THOU.

MONTAGU pris, 90.

MONTAUBAN, ville de sûreté donnée aux calvinistes, 4, N. 5. Elle maintient ses privilèges, 56; voyez PROTESTANS.

MONTAUSIER, officier, sert Henri IV à la bataille de Coutras, 191, N. 57.

MONTBAZON (Louis de Rohan, duc de), 145, N. 36. Son accueil à Sully, 154. Il se trouve au combat de Saverse, 231, N. 23; est tué, 250, N. 37.

MONTESQUIOU (le baron de) tue le prince de Condé, 1, N. 1.

MONTGLAT (Louis Harlay de), envoyé par Henri IV au devant de l'armée étrangère, 203.

MONTGOMMERY (Gabriel, comte de), tue Henri II, dans un tournois, 17, N. 27; échappe à la Saint-Barthélemi, 44, N.; repasse en France, 58; est pris & exécuté; jugement sur la prétendue parole de Matignon, 59, 60.

MONTGOMMERY, fils du précédent, 70; est tué, 191, N. 57.

MONTLUC (Blaise de), maréchal de France, commande en Languedoc, 55; son sentiment sur le siège de la Rochelle, 56, N. 66.

MONTLUC (Jean de), évêque de Valence, révèle le secret de la cour, sur la Saint-Barthélemi, 41.

MONTMORENCY (Anne de), connétable, rallume la guerre, 16, N. 25.

MONTMORENCY (François, maréchal de), envoyé à Rouen,

pour punir les violences contre les huguenots; 21, N. 33; traite, à Londres, du mariage d'Elisabeth avec le duc d'Alençon, 24; refuse de venir à la cour, 42; pourquoi ses frères sont épargnés à la Saint-Barthélemi, 42, N. 60.

MONTMORENCY (Guillaume de); voyez **THORÉ**.

MONTMORENCY (Henri de), maréchal de Damville, se joint aux Calvinistes, 62, N. 77; son jugement sur le duel de Turenne & de Duras, 89, N. 97; son conseil aux Protestans, 142, N. 33; commande les troupes de Henri IV, 158, 167.

MONTRAZIER & VILLEFRANCHE se surprennent mutuellement, 69, 70.

MONTPENSIER (François de Bourbon, dauphin de), lève le siège de Livron, 60, N. 73; fuit Monsieur en Flandre, 117, & cherche à le détourner de la trahison d'Anvers, 119, N. 15.

MONTPENSIER

(Henri de Bourbon, duc de) commande les troupes royalistes en Normandie, 254, N. 39.

MOREAU, ou **MORÉE** (le commandeur), offres qu'il fait à Henri IV de la part de l'Espagne, 125, N. 17.

MORISQUES en Espagne, 15.

MORNAY (Philippe du Plessis-), 153, guérit Henri IV, à la Motte-Frélon, 220, N. 13; est fait gouverneur de Saumur, 224; voyez **HENRI IV**.

MOROSINI (Jean-François) nonce du pape, 221, N. 14.

MORSAN (président) fait rendre justice aux huguenots à Rouen, 21.

MOUY (Isaac-Vaudré de), officier calviniste, 149, N. 40.

MOTTE-SAINT-ÉLOI (la), prise, 180.

N

NARBONNE (vi-comte de), acquis par la maison de Bourbon, 12, N.

NASSAU (Louis, comte de), un des chefs des seigneurs re-

ligionnaires, 30, N. 48.

NASSAU (Guillaume de), prince d'Orange; voyez ORANGE.

NAVARRE (royaume de), usurpé par les Espagnols, 14.

NAVARRE (Henri de Bourbon, prince, puis roi de), ensuite, roi de France; voyez HENRI IV.

NEMOURS (le duc de) combat pour la ligue, à Ivry, 270, N. 49.

NEMOURS de la GARNACHE (M. de), 132.

NESLE (le marquis de) est tué, à Ivry, 270, N. 49.

NEVERS (Louis de Gonzagues, duc de); crainte de Henri III, 221, N. 14; s'attache à Henri IV, 242, N.

NEUF-CHATEL pris, 245.

NEUFVY (Bertrand de Melet de Fayoles, de), 155, N. 44.

NEUFVY (Magdelaine de Melet de Fayoles, de), officier du parti de la ligue, 155, N. 44.

NIEUPORT manqué, 119, N. 15.

NIMES, 56.

NOAILLES (François de); sujet de son ambassade, à la Porte, 105, N. 1.

NOCLE (Beauvais la); voyez BEAUVAIS.

NOIRMOUTIER (marquise de); voyez SAUVES (madame de).

NORMANDIE, places prises de cette province, 257, N. 42.

NOUE (François de la), sa défaite en Flandre, 37; éloge de cet officier, *ibid.*, N. 53; il emporte d'emblée le faubourg Saint-Germain, 257, N. 41.

O

O (François d'), surintendant des finances, s'attache à Henri IV, 240, N. 28.

OLÉRON (Ile d'), prise, 4, N.

ONEAU (baron d'), battu à Auneau, 204, N. 4.

ORADOUR (N. d'), gentilhomme, 153.

ORANGE (Guillaume de Nassau, prince d'), prend Mons, 24; lieutenant-général de l'archiduc Matthias,

106; manque d'être tué à Anvers; révolte qu'il appaise, 117, N. 12; prévient, & rend sans effet la trahison d'Anvers, 119; son avis à Sully, 120; il cherche en vain à réconcilier Monsieur avec les Flamands, 121.

ORLÉANS pris, 22.

ORTES, ou HORTES; voyez HORTES.

ORTHOMAN, premier médecin de Henri IV, envoyé par ce prince pour secourir madame de Rosny, 232.

OSTENDE manqué à la trahison d'Anvers, 119, N. 15.

OTTOCAR, roi de Bohême, 7.

OURS, chasse de ces animaux dangereuse, 88.

P.

PAIX de 1570, 4, N. 5; de Monsieur, 66, N. 83; de 1577; articles de cette paix, 83, N. 95. Paix de Fleix, 107, N. 4.

PALATIN (électeur); voyez PROTESTANS.

PALCHEUX, officier, se trouve à la journée

d'Arques, 248; à celle d'Ivry, 272.

FARÉ (Ambroise), chirurgien de Charles IX; ce qu'il dit, à ce prince, au sujet de la Saint-Barthélemi, 51.

PARIS; voyez SAINT-BARTHELEMI, BARRICADES. Consternation de cette ville, après la sortie de Henri III; la députation à ce prince, &c., 213, N. 8; elle est assiégée, 234; ses faubourgs sont attaqués, 257.

PARLEMENT de Paris. Il ne trempe point dans les complots de la ligue, à la journée des Barricades, 213, N. 2.

PARME (Alexandre Farnèse, duc de), tient Cambray bloqué, 112; lève le blocus, & fait une belle retraite 113; oblige Monsieur à sortir de Flandre, 121; son jugement sur les barricades, 210, N.

PARTHENAY manqué, 174.

PASSY; voyez SULLY.

PAYS-BAS; voyez FLANDRE.

PÉCAIS engagé au **VÉAU**, gentilhomme, prince Casimir, [98](#). tué à la Saint-Barthé-

PELLEVÉ (Nicolas lemi, [32](#), N. [49](#).

de), cardinal, révèle le **PLUVIERS** pris, [233](#).

complot de la Saint-Bar- **POIGNY** (Jean d'An-

thélemi, [41](#), N. [58](#). gennes, seigneur de),

PÉRONNE (assem- député de la cour à

blée de), où la ligue se Henri IV, [143](#), N. [34](#),

forme, [134](#), N. [27](#). & pag. [164](#).

PHÉNOMÈNE vu, la **POISSY** pris, [233](#).

veille de la bataille d'I- **POLTROT** de Méré,

vry, [263](#), N. [46](#). (Jean), assassin du duc

PHILIPPE. Il est accusé de Guise, [16](#), N.

d'avoir fait empoisonner **PONTOISE** pris, [233](#),

ÉLISABETH de Fran- [259](#).

ce; il fait mourir Don **PRESSAIGNI**, gentil-

CARLOS, [23](#), N. [39](#). homme, se trouve au

PIE IV, pape, dégrade combat de Saveuse,

le cardinal de Châtil- [231](#).

lon, [23](#), N. [38](#). **PRÊCHES**, leur nom-

PIE V refuse la dis- bre augmenté, [4](#), N. [5](#);

pense pour le mariage diminué, [83](#), N. [94](#).

de Henri IV & de Mar- **PRISE** d'armes du mar-

guérite de Valois, [35](#); di-gras; ce qu'on ap-

déplore le massacre de pelle ainsi, [58](#).

la St.-Barthélemi, [42](#), **PROTESTANS**, état

N. [60](#). des affaires de ce parti,

PIENNE (compagnie à la paix de 1570. Leurs

de), défaite, [183](#). succès dans la guerre, [3](#),

PILES (Armand de [N. 4](#). *Ils se laissent trom-*

Clermont, baron de), per par Cathérine de

seigneur, [32](#), N. [49](#); Médicis, malgré mille

tué à la Saint-Barthé- motifs de défiance; ar-

lemi, [48](#), N. [61](#). tifices employés pour

PLESSIS-MORNAY; cet effet, [20](#). Caresses

voyez **MORNAY**. faites à leurs chefs, à la

PLUVIAUT-CLA- cour, [32](#). Plusieurs

- quittent Paris, 40; ils rétabliſſent leurs affaires, 54; prennent pluſieurs villes, 53, N. 67; deviennent puiffans, par leur jonction avec Monſieur & le prince Caſimir, 64. Traité de paix avantageux pour eux, 66. Ils reprennent les armes, 68; perdent une partie de leurs avantages, à la paix de Monſieur, 83, N. 94; recommencent la guerre, 89. Entrepriſes exécutées & manquées, 90. Ce qu'ils gagnent par le traité de 1580, 107, N. 4. Aſſemblée de MONTAUBAN, & conférence à SAINT-PAUL DE LAMATTE, où leurs chefs jettent les fondemens d'une république calviniſte en France, 140, ſous la protection de l'électeur PALATIN, 140. Trois armées marchent contre eux, 157. Conſeils ſur l'entrée des troupes étrangères en France, où ils prennent le mauvais parti, 167, 168. Ils ſont perſécutés, 185. Leurs deſſeins pernicieux contre Henri IV, dans leur aſſemblée à la Rochelle, 219.
- PROVINCES-UNIES; voyez FLANDRE.
- PROUTIERE (Philippe Gourreau de la), député par Cathérine de Médicis à la reine de Navarre, 20.
- Q
- QUASY, gentilhomme, ſon aventure devant Marmandes, 97.
- R
- RABODANGES, gentilhomme, évite le maſſacre de la Saint-Barthélemi, 40. Lettres qu'il reçoit de Charles IX, 40, N. 57.
- RAMBOUILLET (Nicolas d'Angennes, marquis de), 145, N. 36; a beaucoup de part à l'union des deux rois, 220.
- RECLAINVILLE (Louis d'Alonville de), ou l'Arclainville, commande dans Chartres, 230, N. 22.
- RÉFORMÉS; voyez PROTESTANS.
- REISTRES, Lanſquenets, & autres troupes étrangères

étrangères en France, [167](#); défaits à Auneau, [204](#); les Réistres & les Lanquenets trahissent Henri IV, à Arques, [249](#); tirent en l'air, à Ivry, [267](#), & y sont mis à la boucherie, [271](#), N. [50](#).

RENIERS, sauvé à la Saint-Barthélemi, [54](#), N. [65](#); rassure Montauban, & défait un corps de troupes ligueuses, [55](#).

RÉPUBLIQUE Calviniste; dessein de l'établir en France, [140](#).

RESNEL (Antoine de Clermont, marquis de), l'un des chefs du parti Calviniste, [32](#), N. [49](#); tué à la Saint-Barthélemi, [43](#), N.

RESNEL (compagnie de), défaite par Henri IV, [183](#).

RETZ (Albert de Gondy, duc de), [38](#).

ROCHEFOUCAULT (François de la), soupçonné du meurtre du duc de Guise, [16](#), N.; tué à la Saint-Barthélemi, [43](#), N.

ROCHEFOUCAULT (François, duc de [la](#)), fils du précédent, colo-

nel-général de l'infanterie, se trouve au siège de Fontenai, [168](#), N. [47](#); de Coutras, [189](#).

ROCHE-GUYON (N. de Silly, comte de la), [145](#), N. [36](#).

ROCHELLE (la) accordée aux Calvinistes comme ville de sûreté, [4](#), N. [5](#); assiégée en vain, [55](#), N. [66](#); elle fait son traité, [56](#); honneurs qu'elle rend à Henri IV; ceux auxquels elle refuse l'entrée, [67](#).

ROCHEPOT (Antoine de Silly de la), son avis au duc de Sully, [107](#).

ROHAN (René, vicomte de), défend Lufignan, [60](#).

ROLET (de), se trouve à la bataille d'Ivry, [272](#).

RONSOY (compagnie de), défaite, [183](#).

ROCLAURE (de), l'un des chefs du parti Calviniste, [70](#).

ROSAN (N. de Duras, de); voyez DURAS.

ROSNY, château, la peste y règne, [173](#).

ROSNY (François de Béthune, baron de); père du duc de Sully,

se retire chez lui, 5; ses alliances, 5, N. 6; état de sa famille & de ses affaires domestiques, 15, N. 10, & p. 42, N. 47; il suit la reine de Navarre à Paris, 30; ses paroles à son fils, 29; est fait prisonnier, 30, N. 47; ses conseils ne sont point écoutés, 31; Il présente son fils, le duc de Sully, au prince de Navarre, & se retire à Rosny, 31; il échappe au massacre de la St.-Barthélemi, 41; précis de sa lettre à son fils, duc de Sully, 47.

ROSNY (Maximilien de Béthune, baron, en suite, marquis de), duc de Sully; voyez SULLY.

ROSNY (baron de); voyez BÉTHUNE (Salomon de).

ROUBAIS, ou ROBECK (Robert de Melun, marquis de), fait Turanne prisonnier, 113, N. 7; cause de sa haine pour SULLY, 114.

ROUEN pris, 28; tenu pris, 262.

ROUSSIÈRE (la), gouverneur de Fontenay, 168.

ROUSSY (N. comte de), tué à Arques, 250, N. 37.

ROUXEL; voyez MÉDAVY.

RUBEMPRÉ (André de Bourbon de), député à Henri IV, 80, N. 90.

RUÈRES, parrain du marquis de Rosny, 187.

S

SAGONNE (Jean, baron de), tué à Arques, 250, N. 37.

SAINT-BARTHÉLEMI (massacre de la), projet de ce massacre, 33; remarques sur ce projet, 33, N. 51; comment ils s'exécute, 42, N. 60; jugement sur cette action, 45, 48, N. 61, 62.

SAINT-BRIX, conférences qui s'y tiennent, 84, N. 95; pag. 177, N. 50.

SAINT-CRIQ, officier, brûlé dans Mirande, 76.

SAINT-ÉMILION pris, 87.

SAINT-ÉTIENNE, gentilhomme, évite le massacre de la St.-Barthélemi, 41.

SAINT-GÉLAIS (Gui

de) échappe du maffacre de la Saint-Barthélemi, 40, N. 57; p. 153.

SAINT-GERMAIN, faubourg, emporté d'emblée, 255.

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE; les princes manquent d'y être enlevés, 59.

SAINT-GERMAIN-BEAUPRÉ, l'un des chefs des Calvinistes, 140; fait gouverneur d'Argenton, 224.

SAINT-GERMAIN de Clan (N. de), l'un des chefs des Calvinistes, 140.

SAINT-HERAN de Montmorin (N.), refuse d'obéir aux ordres de Charles IX, 53, N.

SAINT-LARRY; voyez BELLEGARDE.

SAINT-MACARY manqué, 68.

SAINT-MAIXENT pris, 180.

SAINT-MARC chassé de Meulan, 241.

SAINT-MARTIN (Charles le Clerc de), tué, 91.

SAINT-MESMIN (mademoiselle de); voyez SULLY.

SAINT-PAUL DE LA-

MIATTE; voyez PROTESTANS.

SAINT-SAUVEUR (Claude de Joyeuse, de), tué à la bataille de Coutras, 195, N.

SAINT-ALDEGONDE (Philippe Marnix), officier, est averti de la trahison d'Anvers, 119.

SAINT-BAZEILLE prise, 160.

SALCÈDE, sa résistance aux desseins des Guises, cause de sa mort, 209, N.

SALIGNAC (Jean de Gontaut, de Biron, baron de), son duel avec Rosan, 89, N. 97.

SANCERRE est affligée; extrémité où elle se trouve; elle fait un traité, 55.

SARDAIGNE, projet d'en obtenir la souveraineté pour le duc d'Anjou, 105, N. 1.

SAVEUSE (Anne de Brosse) se trouve au combat de Bonneval, 230, N. 21.

SAVEUSE (Charles de Brosse), perd le combat de Bonneval; y est blessé, & meurt de désespoir, 232.

- SAUMUR, resté fidelle fait prisonnier à Ivry, à Henri III, 219; accordé à Henri IV, pour place de sureté, par le traité entre les deux rois, 225.
- SUIVES (Simon de Fizes, baron de), 110, N. 6.
- SAUVES (N. de Beaune de Semblançay, dame de); rivalité, à son sujet, entre Henri IV & le duc d'Alençon, 110, N. 6; elle introduit Sully auprès de Cathérine de Médicis, 126, & l'instruit de ses desseins, 178. Son avis au duc de Guise, 215, N. 10.
- SÉGUR, de Pardailhan (N. de), échappe au massacre de la Saint-Barthélemi, 40, N., & pag. 70.
- SÉGUR (Jacques de), baron de Pardaillan, tué à la Saint-Barthélemi, 48, N. 61.
- SÉLIM, le grand-seigneur, 105, N. 1.
- SEY (N. de), gentil-homme, échappe au massacre de la Saint-Barthélemi, 40.
- SIGOGNE (Charles de Beaufoncle, sieur de), fait prisonnier à Ivry, 270, N. 49.
- SILLERY (Nicolas Brûlart de), chancelier, député de la cour à Henri IV, 143, N. 34.
- SILVESTRE (le père), cordelier; directeur de madame de Mastin, 122.
- SIMIANE; voyez GORDES.
- SIXTE-QUINT, bon mot, de lui, au cardinal de Joyeuse, 82, N. 93; il excommunie, également, les Calvinistes & les ennemis de l'autorité royale, 136, N. 29; ses paroles sur les barricades, 210, N.; il excommunie Henri III; ses véritables sentimens sur le meurtre des Guises, & sur la conduite des chefs de la ligue, 221, N.; ses paroles & prédications sur Henri IV, le duc de Mayenne, le duc de Savoie, 253, N. 38.
- SOISSONS (Charles de Bourbon, comte de), se joint à Henri IV & défait le bagage du duc de Mercœur, 184, N. 52; il se comporte vaillamment à la journée de Coutras, 193, N. 61;

mais il empêche Henri de profiter de la victoire, [200](#); ses desseins, en cherchant à épouser Madame, malgré ce prince, [201](#); il quitte Henri IV, après les barricades, & va s'offrir à Henri III, [211](#), dont il est mal reçu, [213](#); il cherche à enlever Sully au parti de Henri IV, [225](#); il s'avance, lentement, au secours de ce prince, à Dieppe, [254](#).

STRATAGÈME d'une femme, pour dérober sa proie à l'avidité du soldat, [171](#).

STROZZY (Philippe), l'un des principaux officiers de Charles IX, [3](#), N. [3](#); cherche à surprendre la Rochelle, [27](#), N. [42](#).

SUISSES; ils empêchent Charles IX d'être pris, [28](#), N. [45](#); accordent des troupes à Henri III, [161](#); s'engagent avec la ligue, sont défarmés à la journée des barricades, [206](#), N. [7](#); combattent pour Henri IV, à Arques, [251](#); ne se battent point à la bataille d'Ivry, [271](#).

SULLY (Maximilien

de Béthune, marquis de Rosny, puis duc de), ses principes de religion peu dangereux, [2](#), N. [2](#); réfutés, [185](#), N. [53](#); particularités sur ses ancêtres, sa famille & sa naissance, [5](#), N. [7](#); voyez ARRAS. Il est élevé dans la religion protestante, [11](#); fuit la cour de Navarre à Paris, [32](#); est présenté au roi de Navarre, ses études, *ibid.*; échappe au massacre de la St.-Barthélemi, [45](#); son éducation, [49](#); ses premiers faits d'armes, [66](#); il défend Périgueux & Villeneuve; danger qu'il court au siège de Villefranche, [69](#); il se brouille avec Frontenac & Turenne, [71](#), fuit Henri IV en Béarn; ses économies, [73](#); se trouve à la prise d'Éause, à un combat devant Mirande, devant Nérac & autres rencontres; dangers qu'il y court, [74](#) & [75](#); sa conduite dans les cours rassemblées de Cathérine de Médicis & du roi de Navarre, [84](#); dangers qu'il court à la prise de Cahors, [90](#) & *suiv.*

& devant Marmande, &c., 96; il défend Monfégur, 100; est conseiller de Navarre & chambellan ordinaire de Henri; fautes qu'il commet, 102; perd la succession du vicomte de Gand, 107, N. 3; motifs qui lui font suivre Monsieur en Flandre; sa conversation avec Henri IV, 108; il prend plusieurs gentilshommes à sa suite, 111; son aventure devant Cambrai, 112; il fait des prisonniers à Arleux, 114; cause de son éloignement pour Monsieur, 118; voyez ORANGE. Il retourne trouver Monsieur; ses réflexions sur les devoirs d'un prince, 121; voyez MASTIN. Honneurs qu'il reçoit des bourgeois de Béthune, 123; il revient en France, 124; va faire part, à la cour de Henri III, des propositions faites au roi de Navarre, par l'Espagne, 125; la curiosité le porte à aller voir Monsieur, à Châtea-Thierry, 127; il observe à la cour les démarches de la ligue; il y trouve ses frères disgraciés, 128; devient amoureux de mademoiselle de SAINT-MESMIN, 129, & épouse mademoiselle de Courtenay, 131; ses occupations domestiques pendant la première année de son mariage, 132; il va retrouver le roi de Navarre, & lui porte des secours en argent, 133, reçoit le duc de Joyeuse à Rosny, 136; bon conseil qu'il donne dans les assemblées des Protestans, 142; il retourne, à Paris, entamer une négociation, 145; il repasse en Guyenne; périls auxquels il est exposé dans ce voyage, 148 & suiv.; son conseil au roi de Navarre, 158; il se jette dans Sainte-Bazille, 160; il est député, à Saint-Maur, vers Henri III, pour négocier l'union des deux rois, 162; il traite aussi avec les Suisses, & pour l'emploi des troupes étrangères, en France, 164; se trouve au siège de Talmon, 166, & à celui de Fontenay; son

aventure comique à ce
 siège, [168](#) & *suiv.*; il
 va secourir son épouse
 pendant la peste à Ros-
 ny, [173](#); ses réflexions
 sur la foiblesse de Henri
 III, [175](#); il défait un
 escadron de Joyeuse,
[182](#), & profite de l'ab-
 sence de ce général pour
 harceler ses troupes; ser-
 vices qu'il rend à ses frè-
 res, [185](#); il va secourir
 madame de Rosny, à Pa-
 ris; périls auxquels ils'y
 expose, [187](#); il retour-
 ne vers le roi de Navar-
 re, & le sert utilement
 à la bataille de Coutras,
[190](#) & *suiv.*; anecdotes
 à ce sujet, [195](#), N.
[65](#); sage avis qu'il ou-
 vre, après cette bataille,
[202](#); il est député vers
 le prince de Conti, [203](#);
 va trouver le roi de Na-
 varre à Bergerac, [205](#);
 ses réflexions sur la
 journée des barricades,
 & sur la conduite de
 Henri III, [206](#); il ac-
 compagne le comte de
 Soissons à la cour, [211](#);
 son entretien avec Hen-
 ri III, [214](#); ses réflé-
 xions sur la foiblesse de
 ce prince, [218](#); il vient

faire son rapport au roi
 de Navarre, & repart,
 pour consommer le trai-
 té entre les deux rois,
[219](#) & *suiv.*; sa mala-
 die, pendant laquelle du
 Pleffis-Mornay lui ôte
 l'honneur de ce traité;
 mécontentement qu'il
 en ressent, [224](#). Son avis,
 à Henri IV, sur son en-
 trevue avec Henri III;
 il aide à défendre Tours,
[229](#) & *suiv.*; part qu'il a
 au combat de Saveuse,
[228](#) & *suiv.*; il oblige
 un de ses frères de lui
 ouvrir les portes du châ-
 teau de Rosny; va assister
 son épouse; chagrin ex-
 trême qu'il ressent de sa
 mort, [232](#); il retourne à
 l'armée des deux rois,
 où il s'expose aux plus
 grands dangers, [234](#);
 suit Henri IV à Saint-
 Cloud, [235](#); est con-
 sulté par ce prince, [237](#);
 réponse qu'il lui fait,
[239](#); services qu'il rend
 à Henri IV, pour con-
 tenir les chefs de l'armée
 royaliste; il s'empare de
 Meulan, [241](#), dont il
 refuse le gouvernement,
[242](#); manque Louviers,
[244](#); va reconnoître

l'armée de Mayenne, 245. Il assiste au combat d'Arques; dangers qu'il y court, 246 & *suiv.*; manque Vernon, 254; force le faubourg Saint-Germain, 255; conserve le pays de Mantes, 257; manque de prendre le duc d'Aumale, 258; motifs qui le déterminent à écrire ses mémoires, 258; il contribue à la levée du siège de Meulan, 259; son rapport au roi, 260; avis qu'il lui donne, 261; il défend Passy, 262, N. 45; sa conduite à la bataille d'Ivry, 264; blessures qu'il y reçoit, 266 & *suiv.*, N. 49; il est porté en triomphe à Rosny, 276; il est visité par le roi, 278, qui le fait chevalier, 279; voyez ANDELOT, ROUBAIS.

T

TALMONT pris, 166.

TAVANNES (Gaspar de Saulx, de), l'un des conseillers de Cathérine de Médicis, 3, N. 3.

TÉLIONY (Charles, seigneur de), est député à Charles IX, 22, N. 35; tué à la Saint-Bar-

thélemi, 44, N.

TENDE (Claude de Savoie, comte de), refuse d'obéir aux ordres de Charles IX, 53, N. 64.

TERRAIL (du) commande la cavalerie légère à la bataille d'Ivry, 266, N. 48.

THERMES (Paul de la Barthe, seigneur de), battu à Gravelines, 17.

THIGNONVILLE (mademoiselle de), aimée de Henri IV, 73, N. 27.

THORÉ (Guillaume de Montmorency, de), manque à se saisir du pont Sainte-Maixence, 256, N. 40.

THORIGNY (comte de), se trouve à la bataille d'Ivry, 272; il y est cause de la mort de la Châtaigneraie, en voulant le sauver, *ibid.*

THOU (Jacques-Auguste de); président, sa conversation avec MONTAGNE, 144, N. 35.

TONNEINS, escarmouche devant cette ville, 96.

TOUCHET (N. du), gentilhomme, évite le

massacre de la S.-Barthélemi, 40, N. 57.

TOURS, restée fidelle à Henri III, 219; est investie, 227. L'ennemi se retire, 229.

TRAITÉ de Nemours, 136, N. 29.

TRAITÉ du Pleffis-lès-Tours, 223.

TRAPE (la), valet-de-chambre de Sully, auquel il est d'un grand secours aux attaques de Villefranche, 77, de Mirande, 78, & de Cahors, 92.

TREMONT, officier de la ligue, à Ivry, 270.

TRIMOUILLE (Claude duc de la), 153; prend Talmont, 166; combat à Coutras, 190; donne de mauvais conseils au prince de Condé, 198.

TRIMOUILLE (Charlotte-Cathérine de la), est impliquée dans le procès, sur la mort du prince de Condé; est justifié, 206, N. 6.

TRENTE (concile de), justifié sur le fauf-conduit accordé aux protestans, 27, N. 44.

TREPORT (le) pris, 245.

TRÈVE, 73.

TURENNE (vicomte de); voyez BOUILLON.

V

VAINDORÉ, officier, se trouve à la bataille de Coutras, 191, N. 57.

VALETTE (Jean-Louis de Nogaret, de la); voyez EPERNON.

VALOIS (Charles de), comte d'Auvergne; voyez AUVERGNE.

VALOIS (François de), duc d'Anjou; voyez ANJOU.

VAUBROT, officier de l'armée de Henri IV, 169.

VENEUR de Carouge (Tanneguy le), refuse d'exécuter l'ordre du roi contre les huguenots, 53, N.

VENTADOUR (Anne de Lévis, duc de), est fait prisonnier devant Cambrai, 113, N. 8.

VERAC, gentilhomme, 153.

VERNON manqué, 180.

VEZELAY, ville calviniste, 2.

VEZINS sauve la vie à Reniers son ennemi, à la

322 TABLE DES MATIÈRES.

- Saint-Barthélemi, 54, MONTPAZIER.
 N. 65; défend Cahors & VILLEMUR (Pierre-
 y est tué, 90, N. 99. Pite de), précepteur
 Vic (compagnie de), des Guises, 39.
 défaite, 183. VILLENEUVE prise,
 VIGNOLES se distingue 83.
 à la tête de son régiment, VILLIERS, ministre
 à Ivry, 274. protestant, 119.
 VILLANDRY, offense VINS (Hubert de la
 Charles IX, obtient sa Garde, de), prédit l'as-
 grâce, 33, N. 50. saassinat des Guises, 215,
 VILLARS (Honorat, N. 20.
 bâtard de Savoie, mar- Ussac livre la Réole
 quis de), commande aux Catholiques, 86.
 l'armée royaliste en Usseau, officier, son
 Guyenne, 26, 78; fait duel avec Beauvais, fils
 quelques tentatives sur de N. Beauvais, 102.
 Castel-Jaloux & Nérac, Uzès (madame d'),
 81, N. 91. instruit Sully des des-
 VILLARS (Pierre de), seins de Cathérine de
 archevêque de Vienne; Médicis, 178.
 député à Henri IV, Y
 80, N. 90. Y
 VILLEFRANCHE, en Y
 Périgord, emportée VETOT (N. d') se-
 d'assaut, 95; voyez court Sully, à l'attaque
 de Mirande, 77.

Fin de la Table du premier Volume.

